

Riochet

Variations sur le corps

Essai anthropologique



14 Juillet 2016 - 19 Janvier 2017

Né en 1946, philosophe, peintre, bon vivant et humoriste, chercheur de paix, travailleur dit infatigable et dilettante à ses heures.

Extrait Bibliographie

- 2016 Variations sur le Corps
(en cours de rédaction)
- 2013-2016 Ou Quoi ?
- 2014 **Analyse du géo-matérialisme dialectique
et historique**
- 2010 Ma lutte des classes, 40 ans après
Le mensonge, reconstitution historique
du pouvoir d'aimer
- 2009 'Manifeste communiste' (pamphlet)
- 2005 L'Amour est l'Alibi du Crime
Analyse du fonctionnement de l'idéologie
politique intersubjective
- 1998 Le bon vieux Pépé (roman)
- 1991 Monsieur K.
(unique biographie d'Henri Krasucki)
- 1990 Conneries (aphorismes)
- 1990 Le Capital Intersubjectif (essai 1989-1992 Le Plaisir
de rompre (correspondance échangée avec Anny
Duperrey)
- 1984 Populations et Subsistances - Histoire de la Production
et de la Reproduction (thèse d'état en démographie
historique, École des Hautes Études en Sciences
Sociales, sous la direction de Jacques Dupaquier)
- 1983 60 entretiens (publiés dans Faits et Chiffres de l'Édi-
tion, l'Humanité, l'Humanité Dimanche et la Vie
Ouvrière)
- 1982-2000 Soldat du Chien (épopée en vers libres), Jour de
fête (fable)
- 1981 La classe sociale de Monsieur (pièce de théâtre)
- 1980 Le Tric-Trac d'Héraclite (biographie)
- 1978 Gros Ours (contes pour enfants)
- 1973 Pour une anthropologie marxiste-léniniste (mémoire de
maîtrise de philosophie Sorbonnes 1968)
- 1973 La Condition Féminine
- 1972-1982 Journal (4000 pages)

Table des matières

L'énergie initiale	7
L'énergie différentielle	9
L'énergie terrestre	12
Le corps sous-marin	16
Le corps mimétique	18
Le corpus épistémologique	21
Le corps naturalisé	24
Le corps consommateur	27
Le corps démographique	32
Le corps onto-phylogénétique	36
Le corps reproducteur	41
Le corps utérus initial	44
Le corps et l'esprit (de corps)	47
Le corps-langagier	52
Le corps-accoucheur	57
Le corps, horloge biologique	60
Le corps augmenté	63
Le corps-sujet	66
Le corps reconstitué	69
Le corps-sujet-objet	72
À bras-le-corps	76
L'argus du corps privé	82
Le corps-civilisation	84
Le corps de Klung	94
Le corps-shaman	97
Du corps-bébé au corps du bébé	104
Le corps consommateur	112
Le corps, variable d'ajustement	115
Le corps-capital	120
Le corps, capital de départ	125
Le corps, base de données	129
Le corps du capitalisme	134
Le corps de la nature	141
Le corps humain de la nature	147
Le corps humain de la nature, dénaturalisé	152
Le corps humain nomade de la nature	156
Le corps humain, intermédiaire	160
Le corps humain, lieu de la peur animale	165
Le corps humain médiateur culturel naturicide	169

Le corps de la nature frappé d'anthropomorphisme	172
Le corps de la nature, télépathe.....	174
Une déshumanisation	178
Subsistances et populations.....	183
La religion, idéalisme dénaturalisant et déshumanisant	187
Le mode de production démographique, surdéterminant	190
La femme maternisée, propriété privée de l'homme	193
En métaphysique met ta physique.....	196
Les rêves du corps.....	199
Le rêve du corps moderne.....	204
Du rêvicide au rêve américain	206
L'incorporant imaginaire.....	208
Le rêve, métaphysique dialectique du corps	212
Le bébé du corps	215
La mort, changement de corps	219
Le corps, corpus de recherche du rêve capitaliste : le corps étranger mortifère.....	225
Une recherche estudiantine du corps	230
Le corporisme du capitalisme	235
La constitution des corps constitués	238
A corps perdu	242
L'identification capitaliste du corps écologique.....	246
La peinture des corps	250
Le corps idéologiquement prédicat.....	254
Le corps sexe.....	257
Les corps de transition	260
Le corps, laisser-passer de classe.....	264
Les sorties du corps.....	267
Les corps constitués	273
La violence des corps.....	277
La non-violence des corps	283
La paix du corps, bulles spéculatives.....	285
Les gardes du corps.....	290
L'anthropomorphique corps.....	294
Le corpus mapiste	297
L'anthropomorphique corps périmé.....	301
Le corps amoureux.....	303
De la liberté.....	308
Mourir le corps en paix	315
La géo-histoire du corps.....	318
La gérontologie.....	319

Variations sur le corps

1^{ère} variation

L'énergie initiale

A l'époque, l'énergie seule existait. Une masse fluide cou-
lante en elle-même, immobile dans ce mouvement.

Un mobile immobile.

Un silence sidéral pour bruit de fond inaudible.

L'énergie seule.

Un papillon noir aux ailes de lumière, toucha en passant la
nuit du temps, lança le mouvement.

Les savants actuels ne s'accordent pas sur ce point. Cer-
tains même contestent l'existence même de ce papillon.

Un œuf, une poule produisent le même effet dubitatif. Qui
fit l'œuf, qui fit la poule ?

On s'interroge.

À l'époque, l'énergie seule existait.

Le mouvement survint.

Certains croient aux papillons. D'autres n'y croient pas.

L'énergie changea de forme. Maintenant, la matière existe.
En mouvement, à la vitesse de la lumière. L'énergie se ma-
térialise à ce prix-là. Une bio-sphère se superpose à la bio-
masse. La langue française bute devant l'expression descrip-
tive du phénomène.

La bio-masse et la bio-sphère se superpose et l'une ne se
substitue pas à l'autre. La théorie des ensembles, si populaire,
ralentit la compréhension. Cette superposition graphique,
quantique, moléculaire donne naissance à un autre monde,
qui n'est pas nouveau mais tout simplement sui generis.

Cet autre monde dynamise certes un magma, une soupe ori-
ginelle, mais en aucune façon un chaos. Parler de chaos laisse
entrer une morale métaphysique ethno-centrée. L'hypothèse
éthique n'est pas nécessaire pour aborder les problèmes de
compréhension de l'énergie initiale.

L'énergie initiale poussée par elle-même au développement, ne compromet pas son existence. Elle la développe, voilà tout. Ce développement auto-produit conduit à des différenciations biogénétiques. Ces différenciations matérialisent la matière, sans contradiction intrinsèque. Les contradictions surgissent non par effet des différenciations, mais par interprétation représentative de ses différenciations mêmes.

Les éléments composites cristallisés dans le cosmos et, plus particulièrement dans le système solaire, propose simplement des potentialités non pas virtuelles mais expérimentales pratiquement pratique. L'énergie vit, se différencie, propose à ces différenciations une masse énergétique de développement, un protocole matérialiste et rien de plus. Chaque élément de la différenciation suit son logiciel de programmation mais n'a pas d'autres feuilles de route. La matière se libère de la matière en ce matérialisant, la matérialisation suit alors le programme que son programme élabore. Là est la superposition neutre, a-intentionnelle.

L'intention n'est pas initialisée, elle est le produit épi-phénoménal du développement.

La « liberté » n'existe pas initialement, elle n'est qu'une invention géopolitique non-écologique. L'écho-système n'a que faire de « liberté ». Il est « liberté », si l'on peut dire mais par abus de langage.

2^{ème} variation

L'énergie différentielle

Une fois le papillon passé, que se passe-t-il ?

La soupe originelle se dynamise. Les savants du XXI^e siècle parlent en effet de « soupe ». C'est dire à quel point ils ne savent pas.

La marmite de l'avenir (ça c'est moi qui le dis) se met à cuire. Dedans, cette soupe se prépare. Le magma originel informel se différencie brûlant de l'énergie atomique. Les atomes se combinent. Pour autant que les astronomes et autres géologues puissent en juger, il y a 4,5 milliards d'années la marmite de l'avenir explose.

Un formidable « Big Bang » se produit. Les pompiers des temps modernes nomment cela un feu de cuisine. Le chef cuisinier mérite d'être mis à pied. La faute professionnelle, lourde, exige un licenciement. Faut pas déconner tout de même.

Toujours est-il que le « Big Bang » s'entend encore de nos jours. Au passage, ce mot « Big Bang » a sa petite histoire amusante. La première fois que l'hypothèse du « Big Bang » est avancée, devant une salle de spécialistes effarés et incrédules, au milieu du XIX^e siècle, l'un des auditeurs, faussement goguenard lance par jeu enfantin et moqueur :

– Et Big Bang ! comme dit mon gosse !

La salle éclate de rire.

L'origine du monde a trouvé son nom.

Les savants sont de grands enfants.

Big Bang explose donc.

La soupe, projetée dans toutes les directions, s'éloigne du choc initial. Plus elle s'éloigne et plus elle transporte d'informations sur ce début. Selon Einstein et sa théorie de la

relativité générale puisse que $E=MC^2$, l'espace et le temps sont inséparables depuis lors. Il faut parler d'espace-temps. De plus, cet espace-temps est courbe, les premiers corps cosmiques sont en train de revenir à leur point de départ... dans 4,5 milliards d'années, le soleil s'éteindra et l'énergie disparaîtra. En principe. On a le temps de voir venir.

Toujours est-il que des corps sont apparus, corps cosmiques, corps atomiques, corps célestes, éléments biogénétiques. L'énergie différencie la matière. La matière se réalise. Un système solaire se constitue, corps astronomique où la planète Terre va se former, corps singulier. Ce corps singulier n'a rien d'original. On estime à plusieurs milliards le nombre de galaxies surgies de ce fameux et hypothétique « Big Bang ». L'ensemble de ces univers galactiques constitue donc un gigantesque tout incommensurable pour l'instant au début du troisième millénaire. Cette totalité en devenir voyagerait donc vers son point de départ, suivant une courbe certes exponentielle mais finie. De plus, à l'intérieur de cette globalité, de ce tout, un vaste jeu de mobiles en équilibre des corps entre eux.

Chacun de ces corps suit de plus une orbite plus ou moins fixe. De plus ça n'en finit plus bouger là-dedans ! À l'intérieur et autour de chaque corps, d'autres corps-matière se constituent, consommateurs, sous-consommateurs d'énergie initiale.

La marmite de l'histoire – qui vient de perdre son couvercle – continue donc la tambouille.

Tout l'univers mange de cette soupe. S'il veut grandir et devenir fort comme papa.

Le corps est né et seul ce corps fœtus, ce corps-matière sait qu'il est né.

Il va donc se faire connaître par différenciation. Les avis de naissance sont diffusés dans tout l'univers intergalactique.

Le corps-matière, corps-objet, corps-objectif informe sur sa naissance.

Le premier corps, corps-matière, c'est de l'information.

Ce premier corps-objet cherche un récepteur aux messages qu'il émet. Ce récepteur en deviendra le sujet. Le corps-sujet n'existe donc pas en ces temps si reculés. Il n'est que corps intergalactique. La différenciation de l'énergie initiale produit donc, si on ose dire, un décor intergalactique inter-sujet.

En un mot : intersubjectif.

La matière entre en communication avec la matière et cet échange interne, d'atomes à atomes, qui commence, commence le jeu étonnamment diversifié des formes de vie.

Le protocole matérialiste premier, initial, impose cette logique du concret démultipliatrice.

Le rythme s'impose.

Le rythme différencie la matière, démultiplie l'univers, bouleverse la soupe première, ajoute des ingrédients dans la marmite de l'avenir.

Le rythme se met à compter.

Il produit des algorithmes.

Dans le système solaire Terre, la terre capitalise des formes de vie singulière, bien sûr, si elles ne sont pas originales. D'autres formes de vie existent ailleurs non-ethno-centrées, non-aristotéliennes et, sans doute, non-einsteiniennes.

La terre est le premier objet expérimental de ce système solaire-là. La matière y concentre un nombre sidéral d'expériences objectives, selon un protocole intersubjectif miniaturisé, atomisé.

3^{ème} variation

L'énergie terrestre

L'énergie terrestre n'a rien d'original. C'est simplement la nôtre. Ce n'est pas singulier qu'elle soit la nôtre, puisque nous avons été produit pour la consommer. Il n'y a pas de quoi être fier. D'autant que l'homme arrive sur terre quelques secondes, allez quelques minutes avant le Nouvel An. Auparavant, la terre s'est très facilement passée de lui pour mener à bien les différenciations de la matière. L'homme n'est qu'un avatar loin d'être final aboutissement, achevé d'un inachevé, en voie expérimentale intersubjective d'achèvement.

Il faudra voir si l'expérience réussit.

Pour l'heure, la Terre est rythmée par la matière initiale mise en mouvement selon moi non par un problème Bing Bang de gamins, mais par un papillon. La Terre donc, servie sur un plateau intersidéral.

L'intersubjectivité se met en route. L'information circule. À chaque rencontre d'un électron, d'une particule avec une particule, naît un corps, produit de cet impact intersubjectif.

Il est faux de dire que rien ne se crée, rien ne se perd. Tout se perd et tout se crée, par action intersubjective des corps. La métamorphose des corps embarque toutes les informations des particules qui se rencontrent dans l'accélérateur universel.

Ici le rythme mesure la différenciation.

Qu'est le rythme ?

La pulsation de l'énergie. La pulsation fonction réelle de la matière en vibration atomique moléculaire. Il ne faut pas chercher une fonctionnalité anthropologique. L'anthropomorphisme primaire ne sait pas fonder une anthropologie.

La matière a son rythme et le rythme produira l'homme. Être anthropomorphe, c'est croire que l'immédiate nature

imite l'homme. Mais c'est à l'homme de passer à un anthropomorphisme supérieur. Là il admet qu'il imite la nature. Alors une anthropologie peut naître, du grec « anthropos », homme et « logos », discours, études, recherches.

Pour l'instant, de toute façon, l'homme n'a pas encore posé le pied sur terre, la main de l'homme n'y a donc pas posé son pied.

La Terre, seule, sans nous (et probablement vachement contente de l'être).

Sur et dans ce corps céleste qui est devenu la Terre, des mutations s'opèrent. Des assemblages se produisent. La vitesse des corps en mouvement se rythme au gré des collisions atomiques primitives. Ces agglomérats se stabilisent dès lors que les masses en présence demandent une énergie considérable que le système ne peut plus fournir. L'inertie interrompt les effets de l'accélérateur naturel de particules élémentaires. Trois masses se superposent : la masse rocheuse, la masse liquide et celle gazeuse. Trois corps coexistants, interdépendants, développent des processus matérialistes complémentaires. Chacun de ces trois corps suit donc des rythmes différents, qui conditionnent leur développement. L'eau, la roche, le gaz, issus chacun d'une combinatoire donnent naissance à des formes de vie spécifique. Chacune, vivante, décline à l'infini apparemment des caractéristiques destinées à parcourir de longues durées. Ces formes d'expression fractale communiquent. Cette communication terrestre ne s'identifie pas comme telle. Un dynamisme autarcique cherche son équilibre atomique. Deux corps – l'eau, le gaz –, plus mobiles que le troisième, accélèrent la vitesse énergétique de transformation. C'est de là que les espèces vivantes vont surgir. Ces espèces sont en effet dite « vivantes ». D'un point de vue atomique, ce « vivant-là » n'est pas plus ni pas moins vivant que les corps premiers. Il y a abus de langage anthropomorphique.

C'est que, en effet, le vivant biologique vient (sort) de là. Dès lors se pose l'atroce question, pataphysique, de la violence.

La matière serait-elle prédatrice ? Le vivant semble issue d'une mort énergétique, d'une matière qui se détruit pour produire des corps fractals, fractures d'un dynamisme de collisions atomiques.

Les formes du vivant semblent dans ces conditions drastiques déterminées pour stabiliser cette violence. Chaque

corps primitif cherche une solution. Les civilisations premières, naturelles, se consacrent à cette pacification de l'énergie nucléaire terrestre.

Une recherche expérimentale universelle, ainsi enclenchée, se poursuit. Cette recherche dure donc 4,5 milliards d'années. Cette hyper longue durée est donc nécessaire à l'apparition de ce que l'homme va nommer la nature. La mémoire coûte ce prix-là en espace temps dispersé. La nature, résultat de cette diffraction de l'énergie accumule tous les savoirs de pacification, désarmement de la violence. Chaque corps est une tentative personnalisée, dépendante du tout, tentative d'équilibrage de l'énergie initiale et de l'énergie captée. Chaque corps se trouve ainsi alimenté. L'équilibre des corps, des populations de corps élémentaires cherchent un équilibre d'énergie, d'alimentation énergétique. Les substances et les populations cherchent par principe fondateur, un équilibre. L'histoire de la Terre n'est que l'histoire de la recherche de cet équilibre entre populations et subsistances, entre corps premier et énergie initiale. Les différenciations ne sont, dans ces conditions, que des formes expérimentales d'un équilibre testé, pratiqué. L'équilibre est toujours a posteriori. Mais ces différenciations fractales n'en continuent pas moins de traîner donc cette atroce question de la violence.

Une fleur donne sa solution, un nuage comme une pierre précieuse, un mouvement de protéines comme un dinosaure ou une amibe. L'eau domine ce protocole expérimental acharné.

Pourquoi l'eau ?

Pour autant que l'on sache, ce corps aquatique va produire des formes vivantes à l'origine de la vie sur Terre. L'eau rampe vers l'oxygène atmosphérique. L'amibe mue. Ces formes terrestres, produit d'une immigration, tendent à se mettre à distance de leur milieu d'origine. Le premier corps qui s'extrait du milieu aquatique manifeste son inadaptation à l'eau. La dynamique terrestre renonce à l'énergie aqueuse. L'exposition plus directe aux rayons du soleil implique une photosynthèse. Les informations recueillies au cours de cette photosynthèse autorisent des mutations impossibles autrement. Au début du XXI^e siècle (2015) une discipline va apparaître pour aborder ce problème : l'opto-génétique. Si même les corps terrestres restent composés d'eau, la structure tend à se vertèbrer. L'eau ainsi se solidifie.

Le corps se durcit. Une mécanique se met en place. Une physique des solides mobiles s'élabore. Ces mutations mécaniques se diversifient dans un corps et sur un corps solide, la Terre. Une juxtaposition de liquides et de solides se mettent en place, à la recherche d'un équilibre symbiotique. L'énergie consommée n'est plus une combinaison simple d'hydrogène et d'oxygène. La nécessité de consommer de l'eau, par ponction, combine la consommation énergétique solaire dans un procès de consommation complexifié. La vie sort de l'eau, mais la vie se complique la vie. Un mode de production écologique apparaît alors, système de relations intersubjectives à la recherche de lui-même. Le corps non-aquatique, terrestre, vit dans cette contradiction fondamentale. La vie sur terre, comme la vie sous l'eau ou dans les airs, démultiplie les formes corporelles. Ces diversifications se révèlent ainsi comme procès de contestation du milieu originel, contestation de ce milieu et contestation de l'existence nécessaire et suffisante de ce milieu. Le corps sortant de l'eau conteste l'eau.

Le vivant dans son ensemble devient alors une protestation contre le milieu naturel.

Le vivant se contredit et les corps différenciés partent à l'aventure chercher une autre source d'alimentation énergétique que la seule eau. Le corps s'éloigne de sa matière. Le corps s'écarte de la mère. Aussi bien n'est-ce pas un matricide, mais au contraire un infanticide. L'eau rejette ces corps inadaptés au milieu aquatique, surplus démographique d'un écosystème surpeuplé.

Les enfants, allez jouer sur l'écorce terrestre.

Pourquoi pas ? Toutes les hypothèses sont possibles, à condition de ne pas les ériger en postulats.

Deux mondes se juxtaposent de toute façon, lieu d'accueil de corps différenciés. Dans l'eau ou hors d'eau, voilà maintenant l'histoire de la Terre devenue bifide.

4^{ème} variation

Le corps sous-marin

Le corps commence dans l'eau. C'est là qu'il naît, sous sa première forme. Le poisson se matérialise, se structure. Il est pourtant déjà le produit complexe d'assemblages d'éléments. Il est une accumulation d'organismes vivants. Cette complexité suppose donc un rassemblement génétique programmé. Le poisson – comme symbole aquatique – entre dans un écosystème auquel il est a priori adapté. Pour arriver à ce corps équilibré, adapté à son milieu, des énergies disparates ont dû se coordonner. Cette coordination non-accidentelle suppose une harmonisation d'énergies. Le premier corps met en œuvre des organismes qui se synthétisent. Comme résultante, le corps du poisson est achevé au bout de son processus de création. À ce titre, le corps-poisson est une résultante absolue. Son processus n'autorise aucune autre différenciation. La faune sous-marine se stabilise. Cet aboutissement contredit toutes les théories évolutionnistes. Le corps-poisson ne quittera plus son milieu. Ce n'est pas le poisson qui sort de l'eau. La vie terrestre sort de l'eau, commandée, obligée à cette migration par l'eau elle-même commandée, obligée par le soleil et la lune, énergie cosmique. Tous les corps sortis de l'eau n'ont d'autres choix que de s'intégrer à l'écosystème de surface. Les corps sous-marins n'en poursuivent pas moins leur développement. À ce titre, tous les corps sous-marins sont antérieurs. Cette antériorité s'impose constamment, car tous les corps de surface sont principalement constitués d'eau. L'eau impose sa mémoire biogénétique. Cette mémoire maintient une constante. C'est la constante intersubjective, constante matérialiste s'il en est. Des corps amphibiens se chargent de rappeler cette constante. Le poisson-volant ou le nageur-plongeur sont frères historiques de corps. La mys-

tique sirène propose une synthèse poétique. La grenouille est sa mère intersubjective. La grenouille peut donc bien à ce conte poétique, se transformer en prince charmant en citrouille ou en poussière d'étoiles, la fiction intersubjective maintient la constante historique organique.

L'ontogenèse précède la phylogenèse, ce qui signifie que le corps précède toute expression. Une expression n'est qu'une livraison d'informations du corps lui-même. L'être précède le non-être. La matière précède l'idée de la matière.

En surface, le corps aquatique s'adapte à un autre écosystème. La faune et la flore de surface viennent doubler la faune et la flore sous-marines. L'écorce terrestre elle-même suit son logiciel programmeur initial. Ainsi la faune, la flore et la roche sont les trois filles aînées du corps maternel, l'eau.

Ces trois dames, sous-marines ou de surface, vivent ensemble, dans une interdépendance drastique, c'est-à-dire plus que déterminante : surdéterminante. Aucun corps n'échappe à cette interdépendance intersubjective. D'autant que ces Trois Dames ont un père commun, le gaz. Le corps gazeux est partout. Il fluidifie les échanges et les rend possibles. Chaque gaz fonctionnalise les corps du vivant en leur donnant la faculté de respirer, donc de durer et de se charger d'énergie renouvelable. Cette étonnante et hyper complexe organisation corporelle suit là des similitudes coïncidentes régies par le rythme de croissance.

Une similitude cherche toujours sa coïncidence. Il s'agit d'établir un réseau écologique de connexions opérationnelles, fonctionnelles, vitales.

La loi des similitudes coïncidentes y veille.

Comment cela ?

Le vivant est d'abord dans son principe constitutionnel système d'échanges d'informations. L'information circule. Elle se valorise dans et par cette circulation. Le capital initial s'accumule. Ce système fonctionne.

5^{ème} variation

Le corps mimétique

Le mimétisme établit des connexions biogénétiques par transport d'informations. Ce transport, rythmé par la respiration des corps, programme des mutations. La connexion électromagnétique, télépathique, intersubjective suit la loi des similitudes coïncidentes. Des similitudes, permanentes, mémorisent les acquis du corps – quel que soit le corps – et les transportent dans l'organisme du corps qui attend ces informations coïncidentes à ses besoins de mutation. Le XXI^e siècle nommera cela l'épi-génétique. L'opération, complexe, s'effectue au rythme de la respiration du corps. Le corps conspire en respirant. C'est un conspirateur, un mutateur, un commutateur. La respiration introduit dans le corps les informations contenues dans l'air. Ce gaz organise les similitudes environnantes contenues dans la matière. Le jeu combinatoire consiste à repérer les similitudes aptes à révéler une coïncidence génératrice d'un nouvel organisme, génératrice d'un corps. Le corps devient trans-matériel, structure en mutation, en augmentation. La matière s'ordonne selon cette loi des similitudes coïncidentes. Ce sont elles qu'il faut chercher pour tenter de reconstituer l'histoire de la matière qui n'est au fond qu'une histoire des corps constitués qu'ils soient individualisés, privatisés ou collectifs, publics.

Le processus consiste à dépasser les connexions apparemment impossibles. La réticence d'apparaître vient de la peur de la mort.

La matière a peur de la mort, c'est pour cela qu'elle vit. La matière vit de la peur de la mort. Elle est conçue par cela. La matière devient alors, lors des mutations, antimatière. Cette antimatière emporte avec elle les informations indiquant les mises en équivalence possible de non-équivalent. La ma-

tière freine son dynamisme, son évolution car elle ne veut pas mourir. Ce suicide impose le transport de données innées dans l'antimatière. Mais aussi simultanément, à la vitesse de la lumière, l'organisme se retrouve programmé par l'énergie développée puis consommée par la matière pour devenir antimatière.

Le voleur laisse toujours des traces derrière lui.

Le foisonnement des corps montre à l'évidence que la matière s'estime incomplète, non-achevée, en voie de développement. Chaque corps établit, micro ou macro, en permanence ses connexions non-abouties, qui doivent être augmentées. Les similitudes sont exposées en connexions coïncidentes. La connexion établie, ça marche, ça ne marche pas. La mise en équivalence de non-équivalent peut en effet dysfonctionner. L'essai-erreur est le mode majeur du développement progressif. Rien n'est laissé au hasard. Les corps s'imitent, se mimétisent, s'interpénètrent dans le cadre d'un pragmatisme violent. Il y a violence parce que la respiration des corps rythme la durée de vie. La respiration norme et mesure et chiffre la durée de vie. La matière ne veut pas manquer d'air, au risque d'étouffer, alors elle ne manque pas d'air, elle violente.

Cette atroce question de la violence viendrait donc du fait que la matière est là pour déprogrammer le caractère violent de la structure. L'énergie atomique qui constitue les corps percute constamment toutes les connexions pour en éprouver la solidité face à la longue durée.

Ce système d'information, en circulation fonctionne par images holographiques d'un mode de production économique. Le mode de production économique tel que Marx le met à jour est une imitation anthropologique, pragmatique, de ce système d'informations initial. La matière, vaste laboratoire expérimental, combine les éléments de sa composition. Cette combinaison première, primitive, initiale, dynamise la matière elle-même, qui du coup et selon des modèles logistiques, se différencie. La matière développe la matière. La graine se souvient de l'arbre qu'elle va devenir. L'environnement écologique conduit les circuits informatiques. Les protéines et les atomes se combinent lors des rencontres circulatoires. Chaque élément cherche une similitude approximative, de proximité. La coïncidence s'opère par le vivant

ADN jusqu'à produire une autre forme fonctionnelle. Chaque élément composant le tout est sans équivalent. Il a ses propriétés privées. En tant que telles, ces propriétés consomment de l'énergie, mais stagnent. L'influence de l'environnement les met en mouvements coïncidents. Le tout cherche le tout par fracturation des propriétés privées rendues alors collectives ou en tout cas tendent à la collectiviser. Cette mise en équivalence des non-équivalents déporte le tout par le tout, c'est cela la marmite de l'avenir. Le tout est incorporé dans le tout.

Lorsqu'une mise en équivalence de non-équivalent s'effectue, le corps-matière imite les facultés de l'autre élément mis en similitudes coïncidentes. L'assemblage mécanique architectural de parties de vivant se reconnaît comme capable de structurer un autre modèle de vie. La dynamique de développement suit toujours ce processus élémentaire, combinatoire, somme toute, simpliste.

C'est la description de cette dynamique qui est complexe et non pas la dynamique elle-même. La complexité ne vient qu'à force de longue durée. L'épreuve, la preuve par l'espace-temps valide ou non le corps mimétique.

6^{ème} variation

Le corpus épistémologique

Entre la matière initiale et 2016, début du troisième millénaire, un corpus épistémologique s'interpose. Il ne surgit pas il y a six millénaires, avec la prétendue naissance de l'écriture.

Le corps épistémologique, c'est le système lui-même d'échange d'informations.

Il y a continuité. L'écriture n'est qu'un moyen supplémentaire que se donne le système d'informations initial. Le chasseur-cueilleur-pêcheur sait lire les traces d'un animal. Il sait aussi les reproduire pour les transmettre. Il sait lire et écrire. Toute recherche qui passe par le média du scribe – le manuscrit – reproduit le système d'informations initial. La formulation – celle tout aussi bien du physicien, du chimiste ou du mathématicien – applique la loi des similitudes coïncidentes. De facto.

Le formulateur, c'est de la matière qui s'envoie des informations. La matière se parle, réfléchit. Elle se reflète. Du coup, la graphie d'un texte, l'assemblage des lettres devient particulièrement curieux à observer.

Le rapport d'étude qui en sera tiré passera obligatoirement par une transcription calligraphiée. Le comportement du langage, de la langue, des mots du corps du contexte, du texte, donne de précieuses clés d'observation.

Écrire, c'est mettre les mots dans un ordre différent.

Écrire, c'est mettre en équivalence de non-équivalents. L'intersubjectivité, interdisciplinarité s'il en est, joue comme un accélérateur de particules. Les mots se cherchent. Il se retrouve dans la sonorité du mot, dans les silences, « e » muet mystérieux. Il se retrouve dans le rythme au souffle des accents, dans les marches et démarches de la phrase composite,

composée. L'homophonie établit un lien de parenté certes historique, géographique mais surtout l'homophonie se reconnaît.

Le corps de l'écrivain part alors dans une recherche expérimentale. Cette recherche se fait au pays des mots, ethnologie puissante des peuples et de leur civilisation, de ce pays des mots.

Une fonction neuronale et intestinale, redistribue les assemblages. Les neurones cherchent de l'information pour se développer. De ce point de vue, l'écrivain n'est qu'un vague outil de transcription. Un sous-logiciel pour sous-programme : l'homme.

Lorsque quelques mots se réjouissent d'avoir une tribu inattendue et enfin explorée, la tribu trépigne et demande à être mémorisée. Puis la tribu des mots reprend de nouvelles aventures.

Ce jeu de mots explique tout. Jeu de mots dits, de maudits, de maux dits, en espérant que le transcripateur ne travaille pas dans la ville de Meaux (France).

Ainsi par accumulation primitive un corpus épistémologique se construit.

Les mathématiciens, les chimistes, les uns et les autres suivent ce programme.

Un chiffre est un mot.

Par contre, pour les spécialistes d'un langage d'élite, la couleur des symboles et leur forme scripturale joue un rôle supérieur. Le mot n'est pas un nombre, à première vue.

Entre la matière et son histoire et le chercheur, le corpus épistémologique s'interpose constamment. C'est une constante intersubjective forte. L'acte poétique ne doit en aucune façon être ignoré. La poésie est un laisser aller de l'impulsion de l'énergie primitive. Elle ne peut qu'être idéologique, certes, mais elle laisse aller toutes les connexions abordables instantanément à la vitesse de la lumière.

Tout acte épistémologique est un acte poétique.

L'acte poétique est la forme la plus élevée de la recherche. La poésie n'est pas une éthique, elle joue de la mémoire du corps pour progresser, pour faire progresser.

La poésie entre magistralement dans la composition de la soupe qui cuit dans les marmites de l'avenir.

La graine se souvient de l'arbre qu'elle devient.

Le mot, la ligne, bref l'information se souvient de l'argument qu'il, qu'elle va devenir. Comme un arbre mange avec ses pieds, l'information mange elle aussi avec ses racines. Des racines et des ailes. Déracinée des ailes. Parcours fascinant à suivre, à suivre des yeux et de tout le corps.

Tout le corpus épistémologique. L'anthropologie arrive bien après l'érection de ce corpus épistémologique non-encore humain. On ne dit pas « corpus » par inadvertance. Il y a des similitudes coïncidentes. Le corpus n'en est pas moins pour autant qu'il était épistémologique, un corps, un corps vivant, qui croit. Du verbe croire. En tant que corpus, il ne croit (du verbe croire) en rien. Il se mettra à croire jusqu'à croire qu'il est un homme. Il n'y a de corpus épistémologique que parce que l'homme le met au monde en l'exprimant.

Ce corpus n'est que l'accumulation par superposition de toutes les formes corporelles existantes. Le corpus épistémologique, c'est une poupée russe de corps en vie.

De là à penser qu'il n'y a que des corps vivants même apparemment morts, il y a un pas agréable à franchir.

Cette enveloppe corporelle ne fait pas barrage. Elle est l'information en circulation. Il n'y a rien d'autre que du corps matériel. La pensée, l'esprit (quand on n'en a...), ne sont pas plus ni moins que de la matière. Inutile d'idéaliser la chose, elle est déjà idéale.

7^{ème} variation

Le corps naturalisé

De l'énergie initiale et grâce aux papillons (d'autres nomment cela le Big Bang), la Terre se naturalise. Le corps-matière se fracture en civilisations particulières aux cohérences électives.

La roche surgit, sacre de la venue à ce monde. Pierre première devenue charbon, gaz, pétrole, or, argent et d'inconnues structures de civilisation qu'une anthropologie ethno-centrée se refuse à seulement, simplement soupçonner. Le peuple des Pierres à l'histoire de ces gens comme fil conducteur.

La pierre vit.

Son rythme est celui des milliards d'années. Chacun son rythme et voit midi à sa porte.

Le peuple des Pierres a ses coutumes, ses langues et son langage. La terre naturalisée vient de ce caillou, si apparemment dérisoire.

Mais la Pierre pense.

De là, la Terre naturalisée.

La pierre éclate alors de force et de vie et donne l'eau de vie par la roche. La géographie en sort. Les géologues en savent quelque chose. Il n'y a pas de cœur de pierre, ou bien il n'y a que cela.

Alors que le peuple des Pierres s'active à ses activités, l'eau refroidit le globe, parce que le magma, en son cœur de pierre, boue. De l'eau, vient le poisson ou l'étoile de mer, le plancton et la baleine par exemple.

De là, les intermédiaires entre sous-et-sur-marins : le caïman ou la tortue, le poisson-volant ou le cormoran ou le pélican par exemple.

De là vient cet autre peuple, le peuple de la Flore. Une fleur a durée de vie le temps d'un matin, le peuplier qui passe ses

100 000 ans comme tu rigoles, l'herbe et la liane par exemple vivent ensemble.

Comme tous les corps du monde, le peuple de la Flore se renseigne. Ils échangent des informations.

Le peuple de la Faune vient alors chercher sa civilisation, sa culture propre.

Des gaz surgissent là-dedans, tiré de la Pierre. Le peuple du gaz – car il en existe un – met son grain de sel là-dedans. L'atmosphère a son histoire et sa géographie en premier lieu, c'est le cas de le dire. Le cosmos enfin traîne ce boulet qu'est la belle bleue. Tout ce beau monde ne cesse de négocier un équilibre des populations et des subsistances. Cet équilibre semble capable de durer depuis des milliards d'années et pour autant à venir.

Ça fonctionne, le truc.

Alors vint le corps humain, le corps animal attendu comme un protocole matérialiste expérimental.

Le corps humain, c'est la graine qui s'est souvenue de l'arbre qu'elle allait devenir.

Et qu'elle est devenue.

Le corps humain expérimente sur logiciel biogénétique.

L'assemblage « homme » est l'un des plus étranges parmi les animaux : un tronc, quatre membres, un crâne vissé là-dessus, comme pour fermer le couvercle d'une carapace à vapeur, qui met la locomotive en marche. Cette forme tarabiscotée, pleine d'organes, demande à être explorée, analysée, comprise, com-prise « prendre avec soi ». Une longue histoire de cette appropriation, véritable corps à corps, une telle histoire mériterait son histoire, jamais envisagée à ce jour. Toutes les approches interviendront dans cette anthropologie.

Le cerveau, à ce moment-là n'existe pas. Le cerveau, c'est le corps. Le corps et âme. Une histoire de culture physique en somme. L'anatomie se conduit de l'intérieur, discipline à part entière. L'anatomie, c'est le corps qui voit de l'intérieur, qui voit de l'intérieur vers l'extérieur. C'est l'extérieur qui fait le dedans. Ce sera toujours comme ça, après ça. La mémoire du corps se souvient de tout ce qu'elle apprend, tout simplement.

Le corps naturalisé, c'est le corps qui se naturalise.

Il faut bien s'adapter à l'environnement.

La richesse des civilisations diverses sur Terre autorise une

société où faune, flore, minéral, gaz et autres, cette richesse est telle que cet écosystème rend possible une consommation sans producteurs. L'équilibre naturel, communiste à fond la caisse, l'équilibre lui-même. Tout à chacun produisant, tout un chacun consomme. Il n'y a pas exploitation.

Le corps consomme, pour renouveler son énergie.

Mal foutu ce truc. Les emmerdes commencent là.

Aussi faut-il en revenir à la question première de ce dossier : le corps humain doit s'alimenter, pourquoi ça ?

8^{ème} variation

Le corps consommateur

Le corps consomme. Il doit absorber du carburant tous les jours. C'est extrêmement mal foutu ce truc là. Pourquoi un besoin aussi quotidien ? Pourquoi pas tous les 15 jours ? Pourquoi cette mécanique biologique ne fonctionnerait-elle pas à la seule énergie solaire par exemple ? La mécanique est décidément mal foutue. Alimenter le moteur en route, c'est bête. Et fort contraignant. La dépendance devient obligatoirement la loi d'évidence. L'intersubjectivité est cette capitalisation communiste. L'environnement informe de la consommabilité. L'ajustement du corps consommateur à l'écosystème se fait dans et par cette économie.

L'intersubjectivité, c'est ce réseau d'informations échangées. L'intersubjectivité organise la consommation du corps consommateur. Tous n'est pas bon à boire et à bouffer. Il faut se mettre d'accord et, pour trouver cet accord, il faut s'informer. La matière s'informe sur les formes de consommation possibles. L'autoconsommation n'est pas suicidaire. L'autarcie première garantit un mode sécurisé, mode de consommateurs non-producteurs.

N'empêche, le corps humain (comme tous les autres corps au demeurant), c'est mal foutu dans le procès de consommation lui-même, surdéterminant.

Il faut détecter les bons produits pour commencer. Il a dû en avoir des accidents mortels au début ! L'ajustement a coûté cher à l'humanité. Le prix du sang, le prix de la chair, le prix fort. La matière capitalise des informations pour permettre à la vie de se différencier et de se prolonger, certes. Mais que c'est compliqué !

Introduire par la bouche une denrée – contrôlée – la faire descendre après l'avoir mâchée et enduite de sucs digestifs,

envoyer le tout dans l'estomac, qui va devoir trier, sélectionner, transformer, envoyer dans le sang, expédier les déchets et recommencer quelques heures après...

Ça va pas la tête ? Y'a pas plus simple ? En tout cas, y'a difficilement plus compliqué. Le traitement des déchets seul effare. Uriner, déféquer, c'est déjà pas simple. Suer et desquamier, c'est pire que respirer. La plasticité du corps humain bouleverse, si on n'y prend garde.

Si on n'y prend garde, l'obésité pousse le bouleversement à son extrême.

Le corps humain a la capacité effarante de grossir jusqu'à l'obésité : c'est mal foutu ce truc-là. Ça peut se dérégler à cet extrême.

Du coup, le corps humain se transforme en machine à consommer avant que de reproduire, puis produire. Le monde est cul par-dessus tête, dès l'origine.

L'expérience est peut-être rigolote par les papillons qui l'ont faite, mais à vivre, c'est pas si marrant que ça.

Le corps humain n'est durable que s'il surmonte une contradiction initiale : être un consommateur non-producteur communiste.

On fait difficilement plus contradictoire, vicieux.

Le communisme, c'est la loi de la dépendance, loi d'évidence. Faut bien bouffer.

Cette évidence communiste, c'est l'intersubjectivité, réseau d'informations en perpétuelle recherche d'informations.

Le communisme pragmatique, le collectivisme, se met en place pour nourrir un individu qui de plus ne produit rien.

Il se borne à capitaliser, en prédateurs.

L'opposition communisme-capitalisme commence ici, dès l'origine.

Le corps et le champ de bataille de cette lutte qui deviendra de classes à terme.

La peur de la mort nourrit la vie. L'homme, le corps humain, s'augmente constamment. L'augmentation est question de vie ou de mort.

Le corps humain est d'abord un consommateur privé exclusif, non-producteur, extorqueur des plus-values dégagées par l'écosystème communiste par constitution et producteur par force.

Les plus-values de l'écosystème nourrissent – à strictement

parler – les bio-organismes. Tous les corps se nourrissent d'énergies écologiques, énergies naturelles, naturalisantes. La nature naturante intersubjective le vivant matériel. Au profit d'unités privatisées, les corps vivants.

C'est vraiment mal foutu ce truc-là.

En tout cas, pour l'heure, au troisième millénaire, l'humanité n'est pas parvenue à surmonter cette contradiction initiale vitale. Or l'homme semble bien avoir été créé pour résoudre cette contradiction. La consommation n'est en effet pas univoque. Si le corps humain naturel, le corps naturalisé, s'il ne produit pas, reproduit.

Le corps naturalisé est reproducteur avant que d'être producteur. Les corps humains se reproduisent démographiquement. Le corps humain consomme non pour produire mais en premier lieu pour reproduire.

Voilà encore un truc qui marche de traviole.

Le transhumanisme est un mouvement démographique perpétuel. La matière a choisi le corps naturalisé pour se reproduire.

Il appartient encore de rendre possible la reproduction par et pour un consommateur capitalo-communiste... ça déconne. En tout cas, c'est à en faire perdre son latin politique, philosophique et économique. On comprend combien la critique de ces disciplines est nécessaire : on n'y comprend rien. Tout est confondu.

L'OVNI, l'Origine de la Vie Non-Identifiée, se recherche une base où atterrir. Dans le système solaire elle n'a qu'un nom de code pour cette mission quasi impossible : Terre.

C'est mal foutu.

Le corps naturalisé fait donc ce qu'il peut.

La production ne semble, à ce stade, ne nécessiter aucune force de travail productif.

Les choses se font – comme l'on dit si curieusement – tout naturellement.

C'est oublié que ce dit « naturel » et lui-même naturalisé, issu d'une civilisation écologique très développée.

Certes, c'est un sacré bordel, mais on fait avec ce que l'on a, que diable.

La production n'existe pas au stade initial. La force de reproduction démographique vient selon la loi des similitudes coïncidentes, modéliser la production par la reproduction et,

dialectiquement, par elle. Or comment le corps humain se reproduit-il ?

Initialement, la femme assure cette reproduction productive. Avant que l'homme établisse le rapport entre pénétration et fécondité...

Car il faut établir le rapport. Pourquoi voudriez-vous que l'homme comprenne du premier coup de queue qu'il participe à ce cycle reproducteur ? Le spermatozoïde ne donne pas comme cela son adresse poste restante accrochée à l'ovule. La femme grossit puis accouche. Voilà tout. Tout naturellement. La prise en considération de la relation pénétration-fécondité bouleverse les marmites de l'avenir. Mais cette prise en considération met un certain temps à s'effectuer.

La mise en équivalence de non-équivalents ne va pas de soi. Il faut toute une culture pour cela. L'homme va vivre cette ignorance des millions d'années avant que d'en n'être bouleversé.

La femme est initialement auto-reproductrice. Elle est une usine à transformation de matières premières écologiques. L'environnement l'enfante, un point voilà tout, initialement. Toute une idéologie s'encre là. La femme est autonome. Autrement « libre », juste autonome. Elle est sécurisée mais non identifiée.

L'identification du corps humain comme moyen de reproduction immédiate impose une prise en considération du statut de la femme.

Les différences physiques musculaires, anatomiques possèdent déjà une singularité des deux corps masculin et féminin. La masse musculaire moindre des femmes demande à assurer une sécurité particulière. Mais le rapport protectionniste suit la loi de la dépendance, loi d'évidence.

Par contre le moyen de reproduction qu'est le corps de la femme singularise d'autant plus que la survie de l'espèce en dépend.

Le corps de l'homme, non producteur, est consommateur. Tant que son rôle procréateur n'est pas identifié, le « miracle » de la fécondité dépasse l'acte de fécondation. Le corps humain n'est pas plus caractérisé, caractérisable que le corps animal, que le corps végétal, que le corps – naturalisé – matière en mutation, permutation, intersubjectivité en actes pragmatiques.

Le développement du cortex, en cours, prépare un traitement plus systématique de toutes les informations initiales, augmenter des informations pratiques, culturelles. L'inné doit être acquis. L'acquisition n'est qu'un traitement culturel, social, de l'inné initial.

Il faut maîtriser le corps par des praxis, des techniques matérialistes d'appropriation. Le corps naturalisé est, ontologiquement, privé et consommateur non-producteur. De ce point de vue, l'homme vient dans ce système initial, assurer le développement démographique qui s'opère via la femme.

Chasseur-pêcheur-cueilleur, l'homme, dans ce mode de production écologique donné non-construit par des forces de travail, l'homme là-dedans se fait poète humanitaire, protecteur civil des productions démographiques. Cette différenciation sexuée, sexuelle va de soi comme un inné sans nécessité d'être acquis. C'est une donnée informative perçue qui ne demande pas à être traitée, tant que la pénétration, le coït, n'est pas lui-même identifié comme procréateur. Là il y aura l'acte poétique qui bouleversera.

Auparavant, le corps naturalisé n'est pas encore humain, il est animal.

9^{ème} variation

Le corps démographique

La femmologie, discipline à mettre en place, se fonde en son principe disciplinaire, sur la démographie. La question n'est pas métaphysique. Entre autres choses, le corps se reproduit. Afin de maintenir une ligne critique matérialiste, il faut rechercher non un motif transcendantal, il faut au contraire s'informer sur le comment.

Le lieu de reproduction naturelle, c'est le corps de la femme. Il est immédiatement repérable, repéré, désigné.

Mais de quelle énergie dépend cette unité de reproduction ? Le milieu répond. Il se donne en pâture. L'alimentation naturelle donne les éléments vitaux. La banalité de la chose semble rédhibitoire et pourtant la chose semble avoir été mal traitée. L'homme alimente son corps. À l'observer dans cette activité, on reste terrassé par la complexité et l'incongruité de la chose. Regardez-moi ce pauvre corps naturalisé se comporter sur ces bizarres jambes, courir de-ci de-là, cueillant, chassant, pêchant, il revient avec tous ces produits pour les ingurgiter après les avoir mâchés. Mais c'est un truc de malade mental ! C'est quoi ce bordel ? À quoi joue-t-on dans cette fantastique et burlesque histoire ? Qui plus est, l'opération d'apport d'énergie ne s'achève pas là. Le corps doit traiter ces corps ingurgités. Cette station de tri, après analyse et traitement, se transforme en station d'épuration. Comme quoi ces aliments incorporés ne sont pas immédiatement consommables. Qui plus est, des déchets existent. Par-dessus le marché. Il faut les rejeter à l'extérieur. Autre tuyauterie qui relève de la plus extrême complexité. Qui plus est les aliments incorporés triés sur le volet doivent être acheminés vers les organes à qui ils sont destinés.

Et ce petit manège de malade mental doit être pris toutes

les quatre heures ?

Ça va pas la tête ?

Et l'on voudrait faire croire que la nature est bien faite et que le corps humain est une merveilleuse machine.

C'est un doux bordel d'inepties, sans doute.

Cette histoire est incroyable. Mais admettons.

Pour combler l'hallucinante plaisanterie, ce corps humain se dédouble et à la femme la charge de reproduire.

Reproduire ce truc qu'est un corps humain, un truc abracadabrant, mais encore reproduire en plus ce corps-là avec ses aliments là ? Et le tout dans l'espace étroit du ventre d'une femme ? Ah, vraiment, c'est un truc de malade sacrément mal foutu. En somme l'usine physico-chimique qu'est le corps de la femme est capable d'agréger des corps disparates pour leur faire produire un autre corps humain différent mais semblable ? Un truc de malade, je vous dis. Et le fœtus lui, que pense-t-il de tout cela ? Il pense que le logement est étroit, aqueux, qu'il croît et que donc il va se faire expulser. Il pense qu'il possède un bon appareillage de recueil d'informations. Il voit, il goûte, il sent, il entend, il goûte à tout. Devant chez lui une vue splendide, derrière une baie vitrée verticalement coupée en deux par la colonne vertébrale. La vue de face est plus belle devant.

Il pense ensuite et surtout qu'il a une grosse tête et qu'il doit proportionner cette tête à ce corps. La boîte crânienne le bloque et le cerveau stoppe sa croissance.

Résultat : ça fait beaucoup de cons.

Mais laissons cela là.

L'ensemble de ce processus de gestion est d'une telle complexité que l'on chercherait en vain à en rajouter.

N'en jetez plus, la coupe est pleine. Est-ce d'un ridicule, toutes ces simagrées inutiles ! Sans parler que maintenant, il faut s'en occuper du moutard qui gueule !

Un truc de malade, une expérience to-ta-le-ment ratée.

Et avec tout ça, ça va, ça marche. Ça va, tout simplement.

Le corps démographique naît de ces mutations de la matière. Le corps démographique va alors copier les visages, les informations du corps individuel.

Ce corps démographique comme corps constitué se constitue en accumulant les activités des corps démographiques isolés. Le communisme, démographique – initialement – im-

pose sa loi. Le corps démographique vit comme une entité autonome et indépendante.

Ce corps démographique sait qu'il doit atteindre un taux d'expansion exponentiel. Le calcul prévisionnel est fait. Le corps démographique va devoir surcroître. Les informations données par les corps humains privés, ces informations traitées dans les formes algorithmiques, ces informations vont toutes dans le même sens : la population va croître.

C'est quoi cette (nouvelle) affaire là, ce corps-là ?

La tirade peut paraître amusante. Elle l'est peut-être. Mais pas seulement. De là surgissent des myriades de questions. L'une particulièrement tire son signal d'alarme épistémologique : la mise en équivalence de non-équivalents. Cette mise en équivalence s'effectue dans le corps de l'homme, et doublement dans celui de la femme.

Le corps démographique traite en effet le double problème de la consommation et celui de la reproduction chez la femme. Le corps démographique est un étonnant conglomérat de laboratoires physico-chimiques.

Le corps distribue ces laboratoires à des organes qui en font usage. Mais usage de quoi ? Pourquoi – si l'on sait plus ou moins comment – avoir à affronter cette mise en équivalence de non-équivalents ? La molécule pouvait être livrée en produit fini. Il n'en est rien. Du coup le corps démographique se transforme en transformateur de produits disparates. Où est le but du jeu ?

La transformation est sur-déterminante, si elle n'est pas surdéterminée. La transformation suppose un centre, une méga usine travaillant en flux tendu.

Un métronome dicte la cadence, le rythme : la respiration. L'air inhalé donne des informations pratiques au corps. L'air est un précipité testeur. L'air mesure le degré de manque du corps.

Ce rythme de la respiration se double du rythme du sang pulsé par le cœur et les poumons. Le cœur est une pompe à sang pour les poumons. Cœur et poumons sont des organes, des organisations ouvrières de basse qualification. Les poumons pompent l'air et cela a l'air de nous pomper l'air. Il n'y a pas que l'air, il y a la chanson aussi. Car tout consiste à avoir l'air de/pour vivre.

C'est totalement absurde et idiot. Cette complexité initiale,

fonctionnelle vient d'une erreur de conception.

Mais cette erreur est volontaire.

C'est là tout le projet expérimental : comment le corps et plus particulièrement le corps démographique, comment ce corps va-t-il détecter qu'il y a une erreur et pourra-t-il la corriger ? La preuve historique en est : il faut le vivre pour le croire, mais cette erreur volontaire, nommons-là erreur programmée, nous fout dans une sacrée merde. Disons-le carrément.

Le corps vivant, les corps vivants, c'est-à-dire tout est inadapté, non-équivalent, non-coïncident. Pour établir une mise en équivalence, il faut un agent biochimique, maître en humour et en logique formelle. La logique du concret règle ces circonvolutions du vivant, abscons au possible. La plaisanterie est d'assez mauvais goût, il faut le reconnaître.

Or donc, c'est l'approche épistémologique qui naît là. Cette anthropologie doit radicaliser son approche en commençant par le corps-matière, la matière-corps.

Le marxisme aide beaucoup en cette affaire.

L'anarchie aussi, comme autorisation de foutre le bordel, du moment que c'est marrant. La poésie enfin sert de guide sensoriel, shamanique.

Le marxisme arnaco-poétique peut bien exister. Du coup, le mapisme devient un corpus épistémologique. Le mapisme est un outil restreint s'il ne court pas au mapmondisme, son extension universelle.

Il faut donc trouver le lien entre cet ensemble de non-équivalent, le recrutement du corps pour trouver la mise en équivalence possible et l'expression exponentielle démographique humaine.

Question vertigineuse.

Que cherche à nous dire la matière en passant par le corps humain ? On a presque peur de répondre. Pourtant la réponse pourrait venir d'un gosse de cinq ans. Que l'on amène tout de suite un enfant de cinq ans. J'ai une question pour lui (cf. le sketch des Marx, Brothers ceux-là).

10^{ème} variation

Le corps onto-phylogénétique

La matière demande encore d'être la voie de passage entre ontogenèse et phylogenèse.

Le corps, médiateur, cherche à décoder le vivant.

Le corps ne se pose pas, initialement, la question de l'Ovni, de l'Origine de la Vie Non-Identifiée. Il est produit ontogénétique. L'inadéquation terrestre, la démultiplication de non-équivalents impose un traitement spécifique pour parvenir à établir des équivalences. Il faut bien trouver des substances conformes aux besoins de cette population là. Cette recherche d'équivalence fonde une phylogenèse de survie. Une civilisation écologique et poétique se met en place. Poétique parce que le corps traite d'abord des connaissances du premier genre (Spinoza), sensibilité sensorielle, laisser-aller de la pulsion naturelle, écologique, environnementale.

Ses intuitions, ses impulsions naturelles permettent de valoriser des produits consommables, au cours d'un usage empirique. Cette valeur d'usage est concomitante à une valeur d'échange, l'échange d'informations, corps à corps décor incorporé, corporation de consommateurs non-producteurs mais reproducteurs. Un équilibre s'opère entre populations et substances. L'ontogenèse conduit à cette phylogenèse historique de civilisation.

L'histoire, la géographie de l'histoire commence donc par obtenir ce premier équilibre de survie. Mais il est fragile, en butte à des crises constantes. Il faut sans cesse rétablir un équilibre rompu. Il faut sans cesse signifier à toutes les minutes la consommation d'énergie exigée par le corps. Le corps n'accepte pas de rupture prolongée, si même le jeun peut durer plusieurs jours.

L'eau ne peut pas manquer par contre.

L'ontogenèse impose une phylogenèse pragmatique, via le corps. À chaque équilibre atteint, la phylogenèse s'enrichit d'une expérience, d'une expérimentation aboutie. Le corps, tout en suivant grâce à cela son processus de développement, le corps s'inquiète de ces crises d'équilibre.

La mise en équilibre de non-équivalents demeure le problème majeur d'adéquation de survie. Cette nécessité de mise en équivalence apparaît peu à peu comme le nœud gordien de la question d'adaptation aux milieux environnementaux.

Il faut réduire cette mécanique, cette machinerie de mise en équivalence. La phylogenèse s'élabore à partir de ce moment géo-historique.

La phylogenèse veut réduire le temps de mise en équivalence imposé. Il s'agit alors d'analyser ce système terrestre d'inadéquation, de contradiction, de paradoxal paradoxe.

Il faut trouver l'erreur et la réduire, la réparer, tenter de la réparer.

C'est la géo-histoire suivie par la phylogenèse.

Cette phylogenèse n'est pas propre à l'homme, mais elle est propre à toutes les formes d'existence terrestre.

Un fleur ou un nuage, un gaz ou un singe ont répondu à leur façon à cette attente phylogénétique.

L'homme va faire, fait comme eux ni plus ni moins.

De toute façon, le corps humain arrive dans une phylogenèse pragmatique qui s'est constituée avant son apparition.

Il lui « suffit » de copier les modèles d'équilibre de substances et de populations.

C'est le corps mimétique, pré-phylogénétique.

C'est le corps politique de la matière. Mais cette non-équivalence, effectivement universelle, handicape le procès d'ajustement équilibrant.

Ce procès est extrêmement complexe. Cette complexité est, de plus, dissimulée.

Il faut l'apercevoir, l'analyser, la simplifier. Or c'est compliqué de faire simple. Le paradoxe s'amuse de la phylogenèse pourtant indispensable à « l'amélioration des conditions de vie ».

L'ontogenèse attend la phylogenèse. L'attente surgit comme fonction psychosomatique d'un hyper réalisme radical implacable. Cette phylogenèse semble choisir comme ligne de conduite intersubjective dissimulation et violence.

Le paradoxe explose. La phylogenèse dit que le bonheur est

dû, que c'est la paix qui est à conquérir.

Pourquoi ?

Vivre, survivre, reproduire démographiquement entrent dans un cycle dialectique dont les termes ne sont pas évidents. La vie est une complexe solution. D'autant que cette vie est mesurée dans le temps. La mort est au bout. Ce n'est pas totalement récompenser tous les efforts pour reculer cette échéance. Le corps a rendez-vous avec la mort et ne sait pas ne pas s'y rendre.

On ne pose pas de lapin à la mort. On ne peut lui lancer la magnifique phrase de Marilyn Monroe : « cesse de me demander toutes les demi-heures si je suis prête, je t'ai déjà dit que je serai prête dans cinq minutes ».

Une double contradiction vitale fonde la phylogenèse : établir de très complexes mis en équivalence de non-équivalents et mourir.

Ce double paradoxal processus paradoxal surgit avec le développement phylogénétique. L'ontogenèse se met à jour, ici et maintenant. Le processus d'acquisition de l'inné ne sait qu'être expérimental, tâtonnant à l'aveugle. Il n'y a pas de plan de route. Si liberté il y a, c'est la liberté de faire des erreurs, puis d'en tenir compte. L'équilibre n'est pas au bord d'une ligne droite, mais au cours d'un parcours fractal algorithmique exponentiel intrinsèque. Il n'y a pas d'intérieur et/ou d'extérieur. L'exogamie et l'endogamie ne se distinguent pas ontologiquement.

C'est la culture qui les distingue, la phylogenèse géo-historique.

Le paganisme par exemple maintiendra cette phylogenèse. L'anthropomorphisme ancre le corps dans son environnement. Cet anthropomorphisme supérieur repose sur un développement de proximité conquérante. De localité en localité, le corps progresse vers une conquête exploratoire de la Terre. La phylogenèse profite de ces déplacements de proximité pour mener des études comparatives. Une acculturation accumulative s'effectue. Un corps épistémologique pose les bases, corps corpuent avide d'informations. Ces informations parviennent au corps humain via les cinq sens, auxquels il faut ajouter l'épiderme, surface de traitement indispensable. La sensibilité se cristallise. La sensibilité donne à l'organisme les premières informations brutes qu'il faut traiter

selon des algorithmes adaptés. Ces opérations internes d'assimilation nécessitent une puissance laborantine redoutable. Là commence la phylogenèse organique, organisée, intelligente. L'être livre ses secrets violables, livraison faite à la phylogenèse. Le corps apprend et donc il sait.

La finesse complexe texture de la matière, codée, chiffrée, doit être décodée, déchiffrée. Cette activité d'appropriation, cette faculté en œuvre fonde donc la phylogenèse qui écarte ainsi peu à peu l'ontogenèse initiale. Mais ce processus engage la phylogenèse à constater qu'en effet il n'y a pas d'adéquation immédiate. Les corps environnants doivent être déstructurés, analysés, triés. Ce tri conditionne toutes les praxis. L'appareil phylogénétique y perd son latin. Les choses ne sont pas équivalentes. Une sociabilité intersubjective se constitue, corpus de connaissances échangées. L'ontogenèse brute, initiale, recule.

Un système d'appropriations approximatives s'affine. Ce système accumule les savoirs. Le corps devient une prise de langue (comme on dit une prise de tête) avec l'écologie environnementale. La longue durée – plusieurs millions d'années – conduit à la civilisation.

Les conciliabules entre les individus renforcent le communisme, ce premier communisme de consommateurs non-producteurs mais reproducteurs. Il n'y a là aucune contradiction vécue comme telle. Le paradoxe vient plutôt de ce qu'il faille mettre en équivalence de non-équivalents. Ce paradoxe s'exacerbe par contre avec la violence et la dissimulation. La dissimulation, c'est la non-équivalence en acte. Il faut déchiffrer le code ontologique, ontogénétique. L'identification de l'ADN s'opère par praxis interposée, essais, erreurs. Mais la phylogenèse suit déjà la trace de cet ADN, ADN-logiciel programme sa découverte et attend (toujours cette attente...) que les erreurs initiales soient corrigées.

La consommation est en cause. La consommation est remise en cause.

Il y a sommation collective de remettre en cause initiale le programme originel, naturel, naturalisé. Le premier mouvement phylogénétique ne remet pas en cause la consommation elle-même, mais les causes, les raisons de cette inévitable consommation. L'univers naturalisé, les corps naturalisés sont d'une telle complexité freinant la consommation que le corps

animal et donc humain tend à se distancier de cette nécessité de consommation. Celle-ci est peu à peu mise à distance. Cette mise à distance de la dissimulation anthropique ne sait plus alors que passer par la violence. La violentologie, étude de cette violence, doit ici trouver sa source géo-historique. L'écosystème expose une brutalité effarante. La chasse, c'est tuer, faire mourir dans le sang.

Que cherche le chasseur ?

Des protéines. La chair en regorge immédiatement. Les plantes aussi – comme le persil –, les poissons aussi – comme la sardine –, mais ces protéines-là ne venant pas de la viande rouge sont complexes à détecter. La phylogénèse doit prendre du coup (c'est le cas de le dire) la violence comme considérable composant du mode de consommation.

La consommation qui est déjà une fracturation de corps élémentaires, se double d'un prix intersubjectif négatif. Cela double le coût réel du produit consommé.

La force de masse se propose là comme force de travail initiale. La violence conditionne la première force du travail du corps. Aucune économie politique pacifiste ne peut venir à bout de cette contradiction ontogénétique.

En dénaturant, en dénaturisant le corps naturalisé, la phylogénèse pousse le premier consommateur du premier communisme en dehors du mode de production écologique et poétique. Le premier communisme n'a pas été construit, mis au point par l'homme, mais par la nature elle-même. L'individualisation, la personnalisation, la privatisation ne peuvent venir que de cette mise à distance progressive menée par la phylogénèse.

Dans le cycle violent consommateurs non-producteurs, rien pourtant n'autorise une mise à distance effective, radicale. L'intégration naturalisée s'effectue avec une telle constance intersubjective, vitale, sur-vitale que cette distanciation est sans cesse rabattue.

Un événement démographique va pourtant renverser l'appropriation spontanéiste.

11^{ème} variation

Le corps reproducteur

Dans l'écosystème initial, au cœur d'un imbroglio foisonnant, un phénomène percute plus directement l'espèce humaine : que se passe-t-il dans le ventre de la femme qui au demeurant ne se passe pas dans le corps de l'homme ? Les différences anatomiques et physiques sont apparentes, phénoménales. Pour ce qui est du ventre de la femme, la chose reste une ovni (origine de la vie non-identifiée). Tant que l'homme n'a pas mis en équivalence deux non-équivalents, le coût et la procréation, la femme semble autonome. Le mécanisme du corps reproducteur ne se montre pas. Le mystère transcendantal peut s'installer, il y a matière. Pour autant cette question posée par le ventre de la femme n'induit pas de fixations. Deux univers de corps sexués vivent ensemble, non superposés, relevant d'une pratique de la théorie des ensembles.

La constante mise en relation, mise en équivalence de non-équivalents ouvre un moment culturel, ouvre la boîte de Pandore. Le coût provoque la fécondation.

L'information, de taille, va tout changer.

Peu importe ici les modalités culturelles de cette découverte. Elles existent, évidentes. Cette découverte va aussi en effet faire que se modifie le mode de production écologique et poétique.

C'est à ce moment culturel que la relation entre l'homme et la nature se renverse définitivement. Le corps de la femme se privatise. Le corps de l'homme privatise l'unité de reproduction. Il y a exploitation de la femme par l'homme. Le corps comme universel concret, comme propriété, collectif du premier communisme, meurt. La première coupure épistémologique de la phylogénèse est démographique, obstétrique,

gynécologique, accoucheuse, maïeutique socialisée d'une maïeutique ontogénétique. C'est un coup de tonnerre. Cette privatisation du corps reproducteur renverse aussi le rapport inextensible de la nature. Il ne s'agit plus de produire une osmose écologique à la dépendance stable. D'évidence, il s'agit de contraindre le milieu naturel à produire directement les aliments repérés comme nécessaire à la consommation énergétique.

L'agriculture apparaît. L'agriculteur devient un agraire tueur, qui a le culte de tuer la nature pour survivre.

La violence s'érige en mode de vie, d'où sort le premier mode de production créé par l'homme, le mode de production agricole. Entre le corps consommateur et le corps reproducteur, un corps producteur s'interpose. L'idéologie qui en découle se fonde donc alors sur la sécurité alimentaire apportée à l'enfant, plus exactement apporter à cet enfant privatisé, le mien. Le corps reproducteur se trouve alimenté par un corps producteur sexué masculinisé.

Le consommateur non-producteur qui refuse de devenir producteur, qui refuse de devenir anti-premier communisme, s'en trouve marginalisé parce que la nature dénaturalisée, violée, violentée, produit des biens de consommation en surabondance artificielle. L'agriculture déborde violemment le modèle de production écologique parce qu'il est poétique, contemplatif, paisible. La guerre est déclarée.

Le corps reproducteur de la femme, devenue unité privée de fécondité, est singularisé. Les mutations des matières nécessaires à la fabrication d'un enfant demeurent mystérieuses, mais ces mystères sont extraits, arracher à la communauté pour devenir le domaine réservé, privé, chasse gardée de l'agriculteur, de l'agri-tueur, qui met cul par-dessus tête le modèle de production auquel il ne veut plus appartenir, se soumettre.

Cette isolation anticommuniste du corps reproducteur fonde la famille et les postulats de ce qui deviendra bien vite le capitalisme.

(?)³⁰⁴ de corps-sujet consommateur et de corps subjectifs, subjugués, soumis de corps producteurs. La première phylogénèse, communiste, doit mettre au point une socio-politique, politico-mondaine capable d'idéologie d'une nouvelle dépendance non plus à la nature, mais à l'homme.

La dépendance, loi d'évidence, se mue en dépendance, loi scélérate, dépendance à l'homme, de l'homme.

L'évidence disparaît sous le mensonge, la violente domination dissimulatrice. Le corps mute. Le corps naturalisé, le corps consommateur, le corps producteur et le corps consommateur fonde, forme la Sainte Famille du capitalisme.

Ce capitalisme n'a plus qu'à suivre la logique du concret des corps. Le corps reproducteur, le corps de la femme, n'en demeure pas moins le moyen de reproduction même. La propriété privée de ce moyen de reproduction demande, nécessite, exige une idéologie spécifique.

Un mot, transformé en pratiques artificielles, codifie, va servir cette idéologie : l'amour. L'amour maternel prend la tête de ce cortège funèbre qui enterre la gentillesse et la simplicité initiale, poétique, écologique.

L'amour est une idéologie phylogénétique intersubjective. L'amour n'est pas un concept, c'est une pratique, l'idée d'une idéologie dominante. Les connaissances du premier genre, du corps sensible, sont amalgamées, et donc figées, stoppées par le mot.

L'impact de la rencontre nommée maintenant « amoureuse », impact physiologique, ontophylogénétique est arraché à son univers de premier apprentissage hypostasié. L'impact, déraciné, déraciné des ailes poétiques, se dessèche au bout de cette corde de pendu. Cet impact intuitif, sensible est contraint à servir une idéologie politico-économique démographique. Ce détournement du psycho-pathologique, du pathos, fonctionnalise la pulsion ontogénétique. L'amour est mis au service du corps reproducteur pour augmenter ses capacités protectrices des similitudes coïncidentes.

La pratique initiale du pathos est transformée en pratique politico-mondaine de la sécurisation.

L'amour, érigé en sensation **hypostasiée**, doit contraindre ceux qui en ont le « sentiment » a dépassé ce stade et à l'affirmer apte à surmonter tous les obstacles et d'abord bien sûr ceux d'une consommation non-productive mais – double prix à payer – reproductive. Le propriétaire d'un corps utérin, authentique hangar à foutre, n'a rien à foutre d'un foutre égalitariste communiste. Il capitalise sur un corps reproduit dont il aura la jouissance exclusive, venant s'ajouter à la jouissance exclusive du hangar à foutre qu'est l'utérus.

12^{ème} variation

Le corps utérus initial

L'utérus de la femme se propose initialement comme centre de transformation de matières diversifiées, qu'il va assembler.

Cet assemblage à la chaîne dure neuf mois chez la femme. Durant cette constante intersubjective chiffrée, le fœtus, l'embryon, le bébé croissent et s'informent. Il n'y a aucun temps aucun espace – temps de latence. Le traitement algorithmique, algébrique, des informations fonde, donne naissance à la première phylogenèse qui est donc intra-utérine. Le nourrisson porte bien son nom : nourrissons-le. Le liquide amniotique le nourrit, mais non seulement de substance immédiate mais aussi d'informations à capitaliser. Les substances alimentaires sont les premières informations livrées, informations portant sur le milieu extérieur.

L'intra-utérin, le corps intra-utérin, se cultive dans les deux sens de l'expression. Le corps intra-utérin se cultive en se nourrissant. Le nourrisson nourrit son savoir, sa culture. Le visible complexe complique l'invisible simple. L'ADN se lit, se décode, s'identifie.

L'organique cognitif va rester ignoré, voire méprisé par les chercheurs. La rationalité, toujours idéaliste, refuse une démarche pourtant mathématique : le corps intra-utérin compte, dans les deux sens de l'expression. Le chromosome est déjà le résultat d'une capitalisation d'informations, une authentique banque de données initiales, initialisées, initiantes.

Le langage du corps s'élabore dans l'utérus.

La personnalité se forge dans cet utérus. Les étapes de cette formation restent ignorées encore au début du troisième millénaire.

Regrettable.

La charge neuronale crânienne et ventrale se met en route ADN. La personne a neuf mois pour appréhender sa situation. Elle est effarante.

Que fout-il là-dedans ?

Les transformations vertigineuses du fœtus indiquent à qui mieux mieux le degré d'activité de toute nature. La vitesse de propagation des informations et la réaction foudroyante, matérielle, pratique, qui en découle, sidère.

Le fœtus doit s'adapter à l'univers dans lequel, dans neuf mois après sa conception, il sortira. Cela donne la preuve flagrante de l'inadaptation du fœtus. Comme fœtus, il ne peut vivre dans cet environnement. Inadapté, le mec.

Le fœtus suit alors un programme de fœtus augmenté, destiné à s'intégrer, ici et maintenant, géo-historiquement. Le fœtus suit ce programme et doit aussi observer dehors pour juger des modifications adaptatives. Sa position, précaire, en milieu aqueux, mal logé, beaucoup trop étroitement, n'est pas fameuse. Il va pourtant y arriver. Il faut donc mettre tout (si non beaucoup) en œuvre pour reconstituer le plan éducatif de cette programmation biogénétique.

La graine se souvient de l'arbre qu'elle va devenir. Mais si le programme ADN est fermé, le programme cognitif est ouvert : l'environnement ne cesse de se mouvoir. Le chaos phénoménal appelle une grille mathématique de lecture, une sorte de preuve par neuf. La constante intersubjective y sera.

A la naissance, l'inadapté et son entourage découvre que le bébé doit encore se transformer physiquement, sa croissance matérielle n'étant pas achevée. L'inadapté l'est encore plus qu'on ne craignait.

Le corps utérin initial met plusieurs années d'augmentation, de transhumanisme, pour enfin trouver son autonomie. Le produit initial n'est décidément pas au point.

La croissance la plus spectaculaire est neuronale. Des milliards de neurones et de synapses se branchent en boucle, 24 heures sur 24.

Cette usine, tour de contrôle, parvient à une productivité à faire pâlir un Ford ou un stakhanoviste. Ces circuits bio-informatiques doivent être mis à jour pour espérer y comprendre quelque chose de plus. Ces circuits semblent être zonés, activés ou mis en veilleuse selon les informations qui arrivent. D'autant que pendant ce temps, l'environnement socio-cultu-

rel poursuit sa propre dynamique complexe.

Tout le travail éducatif devient du coup une déprogrammation d'une partie des informations mémorisées par le nourrisson.

Il faut l'aider à réduire les bugs, les erreurs de programmation. C'est la capacité physique et non pas celle culturelle, qui handicape le marmot. Il n'est pas physiquement fonctionnel. Il dysfonctionne. Son corpus cognitif lui permet de faire face, dès maintenant. Le cerveau, le corps-cerveau, doit aider à la prise de contrôle de ce scaphandrier qu'est le corps-matière. Il s'agit d'adapter le corps à son environnement physique.

Tout cela, c'est du temps perdu et l'occasion de dissensions.

D'autant, encore une fois, que le corps démographique dans son ensemble, accumule des informations universelles afin d'adapter, de mettre à jour, son propre programme.

Cette danse chassé-croisé a de quoi faire tourner la tête. Hors tout ce qui est complexe dissimule tout ce qui est simple. Cette simple phrase est plus complexe qu'il n'y paraît.

13^{ème} variation

Le corps et l'esprit (de corps)

L'histoire passe pour être une science, une science des vainqueurs. L'histoire croit savoir, prévoir le futur, croit savoir cuisiner dans les marmites de l'avenir. La chose est planifiée avant que d'être planification antérieure. L'histoire ne cherche à parler qu'avant le présent. Le temps présent, vivant, n'est pas mort. Comme si la mort finissait les choses. Le présent n'est pas un utérus accouchant du futur. Descartes, Kant, Hegel et Auguste Comte pensent au progrès comme si leur contribution était ce progrès.

La politique des recherches n'est qu'un travail collectif cherchant à généraliser le particulier. L'interdisciplinarité est une pratique des disciplines auxiliaires. Le savoir historique se mondialise, ce qui spécialise, paradoxalement. Ce paradoxe nationalise les concepts méthodologiquement. Les instances idéologiques distribuent les zones à explorer. Les ruptures cherchent à définir un événement. L'événement n'est qu'un mot, une nomination. Ce découpage de l'histoire est idéologique, soumis aux pressions actuelles. La crise occulte l'événement. Les sources, le document, n'échappent pas à une subjectivité illusoire sanctifiée. Le traitement du passé doit déborder les outils du recueil d'informations.

Toute science est négationniste à ce compte idéologique, à ce conte idéologique.

La science fabrique des trous noirs, de l'antimatière ignorée. Comme si la structure n'était pas affectée par l'événement. Le vainqueur immobilise le général, l'universel, dans le particulier. Les déterminations différentielles interagissent. Le signe annonciateur reconstruit l'a priori a posteriori. L'a priori vient après l'a posteriori. L'a priori cristallise l'a posteriori. Il n'y a pas d'avant l'expérience qui ne découle de

l'expérience.

C'est une schématisation allogène. L'incapacité humaine va à tout ce qui n'est pas pensable.

L'impensable, c'est rendre admissible l'inadmissible.

Inadmissible vient, en effet, d'une séparation tout à fait idéologique, fantasmagorique, du corps et de l'esprit.

Cette séparation est un événement impensable, impensé, normatif.

L'esprit devient la victime innocente. C'est brader l'événement de longue durée. L'espace-temps à une cohérence séquentielle, unité minimale. La longue durée fait surgir des séquentielles de longue portée. La redondance défait la géo-histoire des événements. Faire corps avec l'esprit nie le corps initial. Le mensonge fait passer pour vrai ce qui est connu comme faux. L'anachronisme met en place une police de ce qui passe pour être objectif. L'histoire montre les conséquences de la violence. L'histoire ne cherche pas à élaborer une histoire du corps non-idéaliste. La violence n'est pas seulement une description des dégâts de la pratique libérale.

Séparer le corps de l'esprit respecte un protocole de domination de la femme par l'homme puis de l'homme par l'homme. La grille de lecture ne se borne pas à dépouiller l'écriture ou les choses de l'archéologie, par exemple.

L'agriculture opère cette rupture subjective du corps et de l'esprit. L'agriculture est elle-même induite par la reconnaissance de paternité. La reconnaissance de paternité est elle-même provoquée par une phylogenèse du signe annonciateur. La paternité revendiquée est une prise en considération dialectique du signe annonciateur.

Qu'est-ce cela ?

C'est le dérèglement des règles de la femme tout à coup (sur une longue durée) réglemantée.

Fécondée, dès le premier mois, la femme ne saigne plus. Les menstruations cessent. Le mois suivant, si les règles restent interrompues, le signe annonciateur s'affirme : elle est enceinte.

Cette pratique physiologique, gynécologique s'appuie sur une particularité individuelle universelle. Encore faut-il mesurer l'universalité initiale.

La tribu compte de 10 à 20 membres, selon toute vraisemblance.

L'U-chronie propose une technique de réflexion simple : on suppose non-advenu ce qui est advenu. Comment alors s'organisent les choses ?

Le nazi Hitler a gagné la seconde guerre mondiale : imaginons ce que devient la société.

L'U-caverne permet, en ce sens littéraire et politique, de tenter une reconstitution des modalités tribales, donc, de cette U-caverne.

L'universalité est celle, initialement, de la U-caverne.

Platon, avec son mythe de la U-caverne, fait aboutir cette séparation du corps et de l'esprit.

Or comment la civilisation très avancée de la U-caverne parvient-elle à mettre en équivalence ces deux non-équivalents : l'interruption des règles et cette reproduction du corps et de l'esprit ? L'esprit de corps est ici en cause. La fécondité n'est plus – avec la revendication de paternité – le fait du corps collectif, de l'esprit de corps de la tribu. Une femme et un homme ayant copulé, les règles cessent. Cette rétrospective constructiviste demande une psycho-sociologie avérée. La pratique d'observation la fonde en droit naturel. Ce droit naturel – droit à la procréation – devient droit civil. L'astuce repose ici entièrement sur une idéologie transgressive. La contrainte biogénétique de l'OVNI (Origine de la Vie Non-Identifiée) est attribué au coût. C'est le coût qui donne le pouvoir de procréation à l'homme. La femme en est départie alors qu'avant cette mise en relation biogénétique, c'est la tribu de la U-caverne, dans sa collectivité communiste, qui en était la cause.

Pour opérer cette individualisation anticommuniste, la phylogenèse choisit de séparer le corps et l'esprit.

La paie est coupée en deux, avec une des deux portions – congrue celle-là – dévolu à la femme.

C'est l'homme qui donne l'énergie nécessaire au démarrage du processus de procréation. Le sperme (si même il n'est pas encore déterminé comme procréateur) devient l'esprit de l'opération démographique.

Il s'agit d'un coup d'état idéologique, spiritualiste, idéaliste, politico-mondain.

Coup de tonnerre épistémologique.

L'anthropologie anthropomorphique ethnocentrique est maintenant possible. La prise de pouvoir en découle.

Le corps est simplifié, instrumentalisé, objectivé subjectivement. Ce jeu d'objectivations de l'intersubjectif règle les rapports sociaux. Une nouvelle grille d'interprétation des informations apparaît. Pendant des millions d'années, la U-caverne a fait confiance aux modes de production écologique et poétique pour maintenir naturellement l'équilibre des populations et des subsistances. Les crises de croissance exaspérant les individus, qui perdent confiance. La phylogenèse initiée il y a pourtant des millions d'années ne permet pas d'éviter ces déséquilibres récurrents.

L'homme se lasse.

Penser, c'est rester au ras des pâquerettes, au ras du sol. L'impatience attentive de la U-caverne se lasse de la complexité du corps-langage.

L'Invisible Ailleurs Invisible serait-il plus facile à décoder sur le corps ? ce qui donne la paternité, la fécondité, devient non pas le coût en soi, mais le processus génétique qui enclenche cette fécondité.

L'Invisible Ailleurs Invisible de l'OVNI devient le facteur déclenchant.

C'est dans cette abusive hypostasie que l'esprit est nommé, ré-corporé, incorporé dans un immatériel qui jusqu'ici n'existait que comme donnée acquise d'un tout corporel.

La pensée peut alors espérer se faire passer pour immatérielle.

Tous les acquis phylogénétiques sont abandonnés au profit d'une élucubration agricole dominante, violente. L'idée idéaliste vient de cette violence qui l'accouche en mettant à distance meurtrière le corps lui-même, érigé en obstacle à la connaissance.

Qui soumet le corps est gratifié et d'une idée et d'un esclave. Il y a double récompense. La chose idéale réfléchie devient alors négation de la praxis quotidienne. L'idée d'exception, l'exception à la règle initiale, corporelle. Le corps devient le coupable de tous les crimes réactionnaires, devenu réactionnaire, puisque non-idéaliste. Cette supercherie fonctionne pour la bonne et simple raison, noble raison, qu'elle simplifie tout bonnement les choses. Le corps empêche de penser.

Penser se fait sans le corps.

Platon n'est qu'un mythe. Les dieux se rient des hommes.

La nature s'accroche, réactionnaire, aux basques de l'être pur, sain, bon, dé-mondialisé. Le corps, c'est le diable ou, en tout cas, l'enfer de la condition terrestre.

Etc., etc.

Il suffit de dévider l'écheveau.

14^{ème} variation

Le corps-langagier

Un enfant, le premier enfant, est toujours le plus jeune. Il est en tout cas plus que sa mère. Ce corps de bébé n'a pas la motricité suffisante pour posséder un corps-langage. Son corps balbutie. Le corps-langage acquis, maîtrisé par les plus vieux devient un exemple à mimer, magnétiser, manipuler, maintenir.

Le corps apprend le langage des autres corps.

Ce corps-langage est ni oral ni écrit. Il est oralité signifiée. Le signe capte l'information et la fait circuler. Le corps capte ces informations. Tout le corps contribue à cette culture.

Dans la nature, l'animal joue de cette flexibilité corporelle. Le système de communication animale englobe la couleur, la musique, la danse, le mime, l'imitation, l'odeur, la position et la chromatique des couleurs – signe.

Tout est en permanence signifié par tout partout. Le corps-langage se suffit à lui-même. La pratique expérimentale de ce corps-langage conduit culturellement (et donc naturellement ici) au langage parlé et à l'écriture. L'un et l'autre complète le corps-langage. Cet apprentissage pragmatique suit un programme pédagogique. L'ADN lui-même, sur une longue durée.

Mais pourquoi réunir les forces vives pour concentrer leur action ? Pourquoi insister sur la fonction de communication d'informations ?

C'est que déjà l'espoir d'une culture embryonnaire répète déjà encore : communisme.

Mettre en commun. Communication. Cette retentissante évidence éclate dans sa naïveté. Le communisme ici, le premier communisme de la U-caverne est imposé. De toute façon, il n'y a pas d'autres règles sociales. Le mode de produc-

tion écologique et poétique est le seul à être seul, le premier de tous les autres modes de production, à venir, estampillés ceux-là d'un H, pour homme.

Le corps du premier mode de production évolue, passe d'une ontogenèse initiale à une phylogenèse d'initiés. Le corps-langage s'inscrit dans ce premier lieu, puis accentue son avance en créant un réseau social valorisant la communication humaine. C'est que l'homme se nourrit d'informations. Le corps-langage est sous la tour de contrôle et il est son propre collecteur d'informations. Les corps immobiles et mobiles structurent leurs moyens de communication, le corps lui-même.

Immobile, silencieux.

Le corps parle à haute voix.

L'apparence approximative, générale, donne la première information. L'espace-corps identifie (un arbre, un homme, etc.) ce profil général singularisé, le corps télépathe. Ce type de communication est, au début du troisième millénaire, ignoré par mépris idéologique rationnellement idéalisé. Le mot sonore n'a pas de nécessité usagère. La pensée télépathique donne une masse d'informations, totalement impossible à évaluer.

Pour croiser l'information et renforcer ainsi sa viabilité, le corps se détaille.

La chevelure coiffe l'ensemble du dispositif. Le cheveu donne, par sa couleur, sa forme, sa coiffure, son odeur, son électricité statique et les sons obtenus par frottement, ultrasons secrets pour l'ouïe humaine.

Le sexe peut déjà être déterminé. La tête ensuite vient immédiatement complexifier les informations, les données fournies. La chevelure, déjà surchargée de signes, tend à une unicité. Le visage concentre les appareils de recueil d'informations et les complémentarise. Les yeux ouvrent sur le dedans fermé. La mobilité du regard laisse penser qu'une énergie interne scrute l'environnement. Ce périscope du corps langagier peut-être dissimulé, occulté par les paupières. Ce point est capital. Le corps humain s'est réservé la faculté de bouger ses paupières alors qu'il est immobile. Un seul autre organe imite cette faculté, la langue, avec l'anus à un moindre niveau de développement. La dissimulation (ici du périscope) est bio-génétiquement fonctionnalisée.

L'œil voit, montre qu'il voit, fait voir qu'il voit, puis se referme. Cette double, triple faculté demande en retour une sociabilité compensatoire.

L'œil dit la disponibilité à la sociabilité, directement, aussi directement que possible.

De plus l'humidité entretenue de l'œil (par le battement de paupières aussi) rappelle l'origine aqueuse universelle. L'œil est vieux, depuis qu'il est sorti de l'eau.

Le battement de paupières donne aussi le rythme cardiaque et vasculaire. Le rythme de ce corps-langage est celui-là, tel qu'exposé. L'âge du corps-langage peut en être déduit. Le contrôle permanent, télépathique, valide ou non l'information. Elle peut alors être mémorisée.

L'oreille capte les rythmes extérieurs. Le rythme interne est capté, suivi, contenu par tout le corps. Le rythme externe l'est aussi (et pas seulement) par l'oreille. Le son sonorise le rythme, qui n'est qu'un bruitage obtenu par frottement, de la matière qui se sonorise elle-même, pour ainsi dire par ses propres moyens. Le système de distribution ondulatoire laisse le temps de lire la partition et d'en tirer une interprétation ici et maintenant. Ces informations auriculaires vont alourdir la banque de données informatives et élargir du coup les moyens langagiers.

L'odorat sélectionne certaines données sonores ondulatoires pour les convertir en moyens mnémotechniques. Une odeur est fixée sur un corps donné. Le politico-mondain trouve une autre de ses sources de signes manipulables, manipulés. L'association odeur-corps est purement arbitraire, sélective, pragmatique, sans aucune poésie. Il y a abus de confiance.

Le bon parler populaire ne s'y trompe pas, il dit : « ça pue ».

Le nauséabond lance son signe rouge. L'odeur du feu enseigne sa biogénétique au corps qui sait le décoder. L'ADN est livré par l'odeur, son composé chimique y est entièrement. La molécule accélère sa dynamique distribuée.

Le corps-langagier sent.

Le goût concrétise une autre série d'informations. Celles-ci sont les plus radicalement alimentaires. Le goût est dans l'air. Les molécules goûteuses se propagent dans cet air-éther. La respiration amène en bouche le goût de l'air. L'iode de la mer produit encore particulièrement ses effets encore au troisième

millénaire.

Le goût indique la qualité alimentaire proposée, propagée dans l'air. L'air se goûte. Le crâne apparaît donc, coiffé, avec sept orifices d'entrée. Ces sept orifices entourent la boîte crânienne. C'est un centre de traitement d'informations implanté à proximité, localisé.

La vitesse de propagation ondulatoire, quantique, des informations est incontournable. L'information s'étiole à chaque nanoseconde. Le texte codifié se voit détruit à chaque déplacement dans l'espace-temps. Cette contradiction appauvrissante, misérabilisante, oblige à maintenir un haut débit productiviste. La chose est si complexe que tout y appelle faute d'interprétation.

La tête est portée par un cou. Le corps lui-même montre ici, en cet endroit physiologique, son effarante incongruité.

Une boule fixée par un tuyau, le cou, un tronc volumineux.

La chose est ridicule et affectée. Cela tient de l'épouvantail confectionné par un analphabète demeuré mental. Dire de quelqu'un qui est « demeuré mental » et donner l'adresse de son domicile : le mental. Le corps proprement dit est idéalement refoulé. Il ne demeure pas matière carnée, mais local mental.

Le choix est fait.

Cet assemblage de type PlayMobil effondre la crédibilité de l'expérience construite, constructiviste en somme, c'est dire artificiel. L'homme fait mal de couper la tête par le cou, certes, mais il a de grandes circonstances atténuantes.

Le cou révèle, par corps-langagier, la qualité de liaison entre la tête et le reste du corps.

C'est un câble de transmission, la qualité du cou révèle la qualité du corps et la qualité des informations transportées par ce câble de transmission.

La pomme d'Adam dit le sexe.

Le reste du corps-langagier est à l'avenant.

Mis en mouvement, le corps-langagier en appelle aux rythmes géométriques et à l'écrit tatoué. La parure socialise. Tel tatouage présente à qui sait le lire la carte d'identité, ADN compris. La vesture donne le degré de développement artisanal et la politique des dissimulations des parties du corps. Les sons parlés, chantés, imitateurs ou créateurs compliquent l'information livrée.

Ces marques de signes renseignants, enseignants, comme

des enseignes, comme des enseignants, enseignés, voltigent, le complémentent et dialectisent toutes les données.

La quantité d'informations souhaitée cumule des sous-valeurs et extrait les sur-valeurs, les plus-values cognitives.

Le corps-langagier donne trop d'informations déterminantes. Une hiérarchie pragmatique de l'ici-maintenant verticalise cette masse horizontalement exposée, abandonnée.

Le corps-langagier a donc son histoire anthropologique.

15^{ème} variation

Le corps-accoucheur

L'anthropie est l'inverse dialectique et mathématique de l'information. Le corps-langagier se masque en pleine maïeutique. Le corps-accoucheur met au monde un univers anthropique. Toujours, cette maïeutique double le corps-accoucheur de la femme. La violence des douleurs de la mise au monde de l'enfant hypothèque négativement le corps-langage. Cet accouchement douloureux, avec douleur, singularise. La charge sensorielle brouille l'acte lui-même. Le corps-accoucheur suit un processus stupide. Ses souffrances de l'accouchement ne servent à rien en soi. L'accouchement sans douleur tentera d'éviter l'erreur de programmation initiale.

Mais pourquoi ces douleurs du corps-langagier, du corps-accoucheur ? Que disent-elles, que signifient-elles ?

Cette violence vécue par le corps-accoucheur se transmet à l'accouché. Il lui est clairement communiqué par la douleur utérine : « entre ici, mourir dans ce monde de violences ». Le discours est fasciste inacceptable, terrifiant. Voilà la première information que reçoit l'enfant qui naît. Le message délivré se délivre peut-être mais enchaîne l'autre. Le fait que l'accouchement provoquant des douleurs soit naturel, il n'en demeure pas moins violent. Le cri que pousse le bébé est certes par mise en route du système physiologique, mais c'est tout aussi bien un cri d'agonie, pas encore métaphysique, mais cela va rapidement le devenir. Le cri de bébé, c'est une amibe qui hurle, un ovule qui comprend la vie, qui a peur.

Le corps-accoucheur ne peut qu'imposer cette épreuve. L'épisiotomie relève de la plomberie à quatre sous.

Le corps accouché constate donc l'inadéquation de son corps au milieu dans lequel il est projeté.

Les accoucheuses savent que le bébé est percuté par la lu-

mière, les sons, les odeurs, les mouvements, l'air et que ses facultés télépathiques sont mises en causes pragmatiques. Les sages-femmes savent cela. Il faut le savoir et l'enseigner.

Le corps-langage se met aussitôt qu'organe, à parler, à signifier. Les renseignements qu'il reçoit vont tous dans le même sens : la violence chaotique règne.

Le bébé le savait déjà, dans le ventre de sa mère, mais là il expérimente le fait, vérifie ses données de base et convient alors bien volontiers qu'en effet, il n'y a pas de doute, c'est un foutu merdier.

Il lui faut s'adapter, en utilisant son corps-langage et sa propre dynamique mécanique quantique. Le besoin d'énergie, le manque d'énergie, de carburant, lui fait ressentir dans sa chair l'incongruité formidable de sa situation. Il pousse un cri de rage et d'alarme. Il faut le nourrir.

La dépendance, loi d'évidence, le conduit bien totalement, sein à la bouche, à cette socialisation radicale.

C'est fasciste.

Le corps est fasciste.

Le corps naît par violence et par force, par fascisme. L'idéologie fasciste commence là, à la naissance. Le développement physique des parents indique à ce bébé ce qu'il doit devenir et qu'il n'est pas encore.

L'enfant est alors bien le fils de son père, est aussi le père de son père, par mutations augmentées. Et il ne peut que se soumettre à ce scénario aberrant.

Enfin l'accueil qui lui est fait l'informe sur la qualité du groupe familial certes mais aussi et surtout sur la qualité de l'attente de sa venue.

La cellule familiale voulait par exemple un garçon noir et voilà que c'est une fille blonde unijambiste. Ils sont déjà 9, ils sont trop, ils jettent le nouveau-né aux clébardes. Au moins ça le nourrira pour aujourd'hui.

La qualité de l'accueil, la qualité de l'attente signifie la qualité de la culture, de la civilisation qui accueille. C'est aussi simple que cela. Mais c'est un nouveau-né qui encaisse l'information. Il décode le corps-langagier, si même il n'a pas encore une motricité achevée qui permettra de jouer les sémaphores tout comme un « grand ». Le corps-accouché ne retrouvera jamais le corps-accoucheur pour y réintégrer sa place initiale. Sans espoir de retour. Un aller-simple.

Il ne reste plus qu'à s'intégrer à ce premier communisme fondé sur la violence. Ce premier communisme manifeste le type d'organisation sociale acquis.

16^{ème} variation

Le corps, horloge biologique

L'énergie fait vibrer le corps par battements sanguins et respiratoires. Ce rythme physiologique est propre à chaque organisme. Un rythme commun se diversifie et s'individualise selon un programme spécifique.

Cette horloge biologique rythme la quotidienneté et sonne à chaque mutation physique. L'horloge sonne ses étapes biogénétiques. Mais ces sonneries proclament aussi une échéance : la mort.

Le corps est un produit à OP, Obsolescence Programmée. L'horloge biologique compte et conte et raconte et décompte le temps qui va à la mort. Le nouveau-né doit apprendre cette information et l'intégrer en tant que telle dans son programme initial. Le corps-horloge vit pour mourir. L'équation « vie = mort » se pose et se mémorise.

Il est mort, c'est la vie.

Cette information est non seulement violente mais elle conditionne tout le parcours du développement de l'énergie initiale.

Le nouvel arrivant (le nouveau-né) se trouve donc plongé dans un monde terrestre hostile, auquel il n'est pas adapté. Il vient de se faire expulser de chez lui. Il n'a pour tout bagage qu'un corps mal foutu inadapté, handicapé, qui va se développer pour enfin mourir.

La violence, l'incongruité, la mal-programmation, tout a de quoi stupéfier.

Que s'est-il passé pour en arriver là ? Ce résultat ne peut provenir que du cerveau d'un ingénieur fou allié, un docteur Folamour, demiurge ayant le goût de la blague. Cette sidération débouche alors tout bonnement sur une espérance de vie plus longue. L'espérance de vie s'allonge. Si l'on admet que

la durée de vie dans la U-caverne était de 20 à 30 ans, on voit qu'espérer 100 ans de vie comme le XXI^e siècle le propose, cela suppose un long et fructueux travail pour y parvenir. Ce point est d'autant plus important à souligner que cet allongement obtenu de la durée de vie explique la courbe exponentielle démographique.

Le « mon fils, tu vivras plus longtemps que moi » est doublement justifié. Cette espérance de durée vient comme un justificatif. Le mouvement démographique structure la politique de natalité et met en place des recherches en toute discipline, pour contribuer à cet allongement. L'investissement démographique est rentable. Tout le monde y gagne. La chose le méritait. Mais la recherche fondamentale universelle, intersubjective, laisse de côté la question initiale qui reste pendante : pourquoi la violence ?

Certes pour le corps-biologique, repousser la date de la déchéance puis de la mort, présente de sérieux appâts.

Il y a donc là combat de la violence, contre la violence. Mais la mort n'est pas toute la violence. La violence peut n'être pas mortelle. L'horloge biologique rythme la vie du corps jusqu'à la mort, samba matinée de tango, rose rouge en bouche.

Tous les rythmes corporels deviennent alors des rythmes de vie contre la mort. La prise en considération de ce phénomène géo-historique ne se fait que si la mort est constatée. L'apprentissage du nouveau-né de la U-caverne doit le conduire vers cette progressive prise en considération. La tâche est rude.

Apprendre à vivre, c'est savoir que l'on va mourir. C'est bête comme chou et fort banal. Mais jamais – il semble – prit du seul point de vue du corps biologique. L'espérance de pouvoir allonger la durée de vie conforte dans la nécessité d'une filiation. Tant qu'à maintenir l'espèce, autant en profiter pour espérer vivre plus longtemps et y parvenir. C'est effarant de simplicité. Le corps-horloge biologique trouve ainsi un intérêt collectif.

Mais la violence elle-même, que devient-elle ?

Aucune violentologie.

Aussi la voie de la violence est-elle la seule pratiquée. C'est un sens unique, une impasse, le chemin emprunté, le chemin de la violence; mais l'homme y fonce tout de même.

Le Créateur n'est vraiment pas très sympa.

Heureusement qu'il n'existe pas, sinon qu'est-ce qu'il ne prendrait pas dans les couilles !

Si j'ose dire.

L'inégalité devant la mort vient de la socialisation du corps-horloge privatisé.

Le premier rythme du corps est privé, privatisé, atomisé, individualisé. Le souffle du rythme enseigne non le communisme, mais le capitalisme, le privé contre le public, la socialisation du corps enseigne alors l'universalité de l'obsolescence programmée.

Cela fédère. Cette socialité intégrée va à l'étude collective de la durée de vie.

Cela fédère.

Mais l'inégalité devant la mort vient d'une inégale répartition des richesses. Le capitalisme veut parvenir le plus rapidement possible à prolonger la durée de vie. À son seul profit.

Il échange la durée de vie prolongée contre la mort du corps des autres. À violence, violence et demie.

Le corps-horloge ne cesse pas pour autant de donner son rythme. L'horloge-biologique rythme le sensori-moteur du corps.

Ce sensori-moteur, cette motricité, lui est accessible par la gestuelle, la station debout, la marche et la danse. Le corps humain est le seul corps animal capable d'épuiser n'importe quel autre animal à la course. Sa résistance exceptionnelle le singularise. La marche et la course rythme le corps.

17^{ème} variation

Le corps augmenté

La marche et la course augmente les capacités physiques. L'homme augmente son corps. Le corps augmenté vient de cette marche de cette course initialement. La force de développement de la matière passe d'abord par un assemblage microscopique des matériaux pour permettre une mise en œuvre d'une adaptation du corps constitué de micros particules. L'assemblage initial, biogénétique, se développe en premier lieu pour adapter ce corps augmenté ainsi à son environnement écologique. C'est qu'il y a inadéquation de ce corps initialement. La matière se génère, génère des armes contre cette inadéquation mais elle a nécessité de faire évoluer ces armes. Cette phénoménologie des modifications des microstructures se fait par échelle d'espace, le temps venant au rythme sensoriel de la matière, du corps pour le vivant. Le comportement collectif suit les lois de jonction intersubjective, obligeant à une dépendance maillée. Le maillage permet un réseau social nécessaire à cette collectivité adaptative. Le corps s'augmente pour d'abord s'adapter. Ce développement énergétique, thermique pourvoit à combler les matériaux inadaptés. C'est une correction des erreurs de production physiologique, morphologique, méthodologique. La consolidation se fait durant toute la durée de vie.

L'éco-construction est centrale pour faire aboutir cet physico-chimie. Un certain nombre de choix sont éliminés, l'expérience servant de pierre de touche. Le système des algorithmes génétiques a pour but de remplir le cahier des charges ontologiques.

La combinaison de propriétés est rendue performante. L'industrie des corps, de la production des corps conforte le bilan génétique et optimise la consommation d'énergies fossiles.

Le résultat, obtenu, ne suffit pas à obtenir un corps totalement adapté. Le capital accumulé n'élimine pas la fragilité. L'amélioration de l'efficacité du fonctionnement du moteur de vie vient non plus des matériaux mais du système des prestations de ces matériaux. Le système repose donc sur la violence, c'est-à-dire sur une sur-consommation d'énergie motrice destructive.

Il y a contradiction.

Le corps s'augmente, se conserve donc mieux, mais le potentiel prédateur s'amplifie de même.

La tension sociale des circuits de développement nucléaire produit des radiations politiques et économiques et temporalise l'espace, à la suite du changement de la durée de vie, nouveau rythme oblige.

Le corps vivant doit non seulement s'adapter à cette nouvelle structure adoptée, mais il doit aussi adapter cette nouvelle structure à un environnement qui l'adopte, à qui il demande asile.

Cette demande d'asile du vivant met en lumière l'inadaptation des matériaux fournis par l'ovni (l'origine de la vie non-identifiée) et l'ADN.

Tout mouvement de la matière adapte. C'est sa fonction organique. Tout mouvement social adopte, c'est sa fonction historique. Ce jeu de société de l'adaptation et de l'adoption équilibre les populations et les subsistances.

Or chaque unité corporelle, chaque corps vivant s'individualise dans ses différenciations.

Le corps fonde une propriété privée de l'instrument qu'est le corps.

La violence intrinsèque peut se développer en jouant sur l'incompatibilité entre cette propriété privée initiale et la consommation, la jouissance de cette propriété qui est collective, collectiviste, communiste.

Cet affrontement du privé et du public, c'est l'histoire de l'humanité augmentée. La sécurité ne s'obtient que par combat entre ces deux corps.

Cette pratique, cette tentation de mise en équilibre de non-équivalent ne cesse pas. La disjonction est trop forte.

Cette capacité organique, biologique de la matière vivante (donc de toute la matière) sous-entend et oriente dans les efforts de civilisation. La matière s'augmente, selon une

constante intersubjective. On peut postuler que le chiffre 9 (neuf) est la constante intersubjective mathématique, algorithmique. Cette constante chiffrée rythme tous les développements humains. La constante intersubjective d'augmentation vient doubler cette constante chiffrée. Le chiffre norme l'augmentation.

Cette seconde constante intersubjective alimente l'énergie corporelle. Les améliorations obtenues se manifestent alors spectaculairement et secrètement. Les recherches d'augmentation sont spectaculaires dans le sport. Le sport montre à l'œil nu des possibilités atteignables. La foule applaudit. Mais des augmentations plus radicales sont mises au point en secret, privé ou public. Les laboratoires génétiques dérégulés, les armées, les monopoles industriels, les cabinets noirs et claniques, tout un tissu souterrain travaille à ce corps augmenté.

18^{ème} variation

Le corps-sujet

Chaque corps à son horloge biologique non-synchrone. Le corps augmenté rétablit sans cesse cette synchronicité. La masse corporelle par exemple se renouvelle exactement en 12 mois. En 12 mois, le corps humain en tout cas perd son équivalent en poids de corps. Cette plasticité suffit à elle seule à signaler que le réajustement matérialiste est constant.

La seconde constante intersubjective, la constante d'augmentation cherche à imposer son rythme de développement.

Or le corps humain est, par métabolisme et mécanique physique, consommateur privé d'une énergie collective. Le corps est capitaliste, l'énergie est collective, collectivisée, communiste.

Le processus phylogénétique demande donc à un corps initialement capitaliste de s'adapter à une écologie essentiellement communiste.

La cohabitation est formidable. La violence vient de là. Il y a non – mise en équivalence des non-équivalents. La psycho-genèse, la psycho-paléontologie, l'anthropologie de la psyché vivent de cette contradiction originelle.

Le corps-capitaliste doit vivre avec le corps communiste social constitué. Le corps social initial est communiste.

Le corps-capitaliste ne peut dans ces conditions que violenter l'environnement naturel et social : il vit à rebours de ses convictions biogénétiques.

Quel que soit le degré de développement des civilisations, la violence anti-communiste assure un capitalisme de survie, puis de vivance, puis d'accaparement des richesses, par peur du manque et de la mort. Le corps-matière, corps intersubjectif, se mut en corps-sujet.

Cette mutation vient à la fois de l'horloge biologique qui

la somme, mais aussi du corps social qui la permet. Les augmentations obtenues par le corps social sont immédiatement privatisées par le corps-sujet, individualisé.

Les comparaisons, les études comparatives amplifient les caractéristiques du corps-sujet revendiqué.

La découverte de la paternité ouvre la guerre froide et chaude entre ce corps-horloge biologique, le corps augmenté et le corps social. Le corps-sujet se charge de mener la bataille anticommuniste en centrant ses activités sur la consommation. Le producteur – le corps matériel universel et le corps social – est spolié.

Le corps-sujet devient corps subjectif, c'est une construction culturelle politique et mondaine.

Mon corps m'appartient.

Cette illusoire affirmation d'une pseudo-liberté fondée sur la propriété privée d'un corps biaise totalement le rapport au monde. La marmite de l'histoire se transforme en chaudron, métal hurlant sa revendication subjective.

Le corps le plus hautement augmenté – ou supposé l'être... – est alors magnifié, exalté, fêté. Le sportif a sa médaille d'or et le capitaliste a l'or de sa médaille. Il détient un corps exécutif, en somme il détient la clé.

Le corps du Christ, de ce point de vue là, mythologise son parcours parce qu'il est une légende d'augmentation, il peut se réincarner. La mort n'arrive pas. Comme la chose est mythique, l'alibi du miracle vient au secours du subterfuge. Le miracle est une augmentation des capacités du corps mesuré par un corps constitué législatif, corps constitué à cet effet : l'église et plus globalement la ou les croyances. Le corps-sujet perd son caractère civil pour devenir théologique. Le corps divin s'appuie sur la seconde constante intersubjective.

La subjectivité, le sujet, est une colonisation abusive du corps biogénétique par le secteur de consommation privée capitaliste. Le mode de production agricole met en place le corps-sujet anticommuniste. La consommation d'énergie jusque-là se faisait en harmonie écologique, si même cette harmonie était rude.

Le mode de production agricole renverse la relation du consommateur du premier communisme, écologique et poétique.

Le consommateur auparavant non producteur devient pro-

ducteur- consommateur. Il produit pour son propre corps et pour ceux de sa parentèle. L'acte de consommation privée est renforcée. Le corps-sujet revendique sa part de gâteau produit.

Le corps-sujet, c'est l'opposition du producteur-consommateur. Le non-producteur ne possédait pas son corps autrement que comme un élément du tout tribal, social. L'agriculture permet d'atomiser, de morceler chaque corps, qui ce subjectivise, par culture agraire.

Le paysan est le premier à avoir un corps-sujet. L'appropriation de ce corps-sujet impose une singularité identitaire : l'homme est seul dans son corps, comme la matière est seule avec elle-même. Le continuum spatio-temporel de cette solitude trace la ligne de l'intersubjectivité de cette subjectivité pragmatique fondée, mais abusivement érigée en liberté individuelle. Le corps-sujet, résultat d'une physiologie et d'une chimie biogénétique, revendique une énergie propre, accaparée, accumulée, capitalisée, violemment.

Le corps a son histoire, sa géo-histoire. Cette seconde constante intersubjective à l'augmentation augmente en effet une base chromosomique, biogénétique. Un programme de développement est suivi. Un « concept » comme le corps-sujet ordonne sa propre géo-histoire, qui débute sous le mode de production écologique et poétique. L'Europe, l'Afrique localisent. Ce phénomène socioculturel prend source dans ces U-cavernes là. En Inde, par exemple, la géo-histoire du corps-sujet ne suit pas les mêmes lois intersubjectives.

La U-caverne, en Europe, en Afrique ou en Inde ne connaît pas le corps-sujet.

19^{ème} variation

Le corps reconstitué

Le corps a son histoire.

Elle débute il y a 17 milliards d'années, selon les dernières estimations du début du XXI^e siècle, date à laquelle les savantasses fixent l'apparition du cosmos, de la matière du cosmos.

Jusqu'à preuve du contraire.

Si l'on reste hyper-réaliste radical, un étrange scénario apparaîtrait peu à peu. La matière a donc une douzaine de milliards d'années pour « créer » le système solaire et les formes de vie sur Terre. Cette Terre qui avait 4,5 milliards d'années met elle-même autant de temps pour, par bio-diversification, « créer » un corps dit vivant. Jusque-là tous les corps minéraux, gazeux, aqueux sont prétendus inanimés, non – vivants, rétrospectivement. Le corps n'existe pas au sens ethnocentrique.

Le corps d'un gaz par exemple passe pour être sans vie perceptible. D'aucuns, déjà au début du XXI^e siècle, commencent à penser et admettre que ce corps a sa propre histoire et donc sa propre vie identifiable. C'est l'accumulation matérialiste des matériaux, des briques du vivant de toute nature qui donne cette différenciation singulière qu'est le vivant anthropologique. Il faut donc bien admettre l'idée selon laquelle ce corps-vivant est déjà lui-même un résultat d'une accumulation initiale, pour ne pas dire primitive. Les forces terrestres de vie surgissent alors comme un champ expérimental choisi et analysé dans ces conditions. Dans ce champ épistémologique (point de vue de la matière en expérimentation), dans ce champ, deux expériences contradictoires se déroulent.

La première teste les capacités de ce corps-vivant terrestre

à s'adapter à son environnement pour lequel il n'est pas fait.

Comment va-t-il procéder pour se faire adopter ? La seconde constante intersubjective d'augmentation joue à plein. Chaque corps suit un parcours individuel privé, capitalisation initiale qui doit se soumettre pourtant à la loi d'évidence, la dépendance. Ce corps privatisé « naturellement » doit se collectiviser, devenir bien plus communiste. Cette première expérimentation de cette formidable contradiction géo-historique donne l'homme. L'homme par son corps.

La dynamique de la seconde constante intersubjective d'augmentation (SCIA) tend à éloigner le corps-initial de son milieu écologique d'origine. Le corps s'écarte de la nature, par argumentations successives. Le corps-sujet surgit – dans ces conditions – comme étape déterminante d'un processus de dématérialisation idéaliste. C'est le corps à corps du corps et de l'esprit. « L'esprit », c'est le corps de l'intérieur, par le corps privé, capitaliste. Cette vision ethnocentrique cyclopéenne, doit s'insérer dans une dynamique communiste, celle du premier communisme du mode de production écologique et poétique donné, non construit par l'homme. Le corps-sujet individualise le processus, le conduit à un anti-communisme primaire qui, dès la revendication géo-historique de paternité et donc l'apparition de l'agriculture, se trouve conforté dans son auto-capitalisme. Cette critique de l'économie politique que le vivant se fait à lui-même, le mène un conservatisme égoïste de survie, via l'accumulation primitive progressive.

Mais la matière suit une seconde expérience, concomitante, consubstantielle et déterminante : le gène de la violence, qui existe de facto, serait-il éradiqué par cette nouvelle organisation corporelle, « corporatiste » du vivant ?

La matière initiale n'a donc pas su en milliards d'années résoudre l'atroce question de la violence. Comment la Terre s'en occupe-t-elle ?

Le corps constitué initial, soumis aux augmentations rendues possibles par le premier mode de production écologique et poétique est reconstitué au cours des 9 millions d'années d'existence qu'on lui prête.

Ce corps reconstitué pratique donc la violence, donnée ADN.

C'est dans ce contexte de longue durée que la violence elle-

même est utilisée à des fins d'augmentation des capacités du corps constitué. La violence est érigée en instrument d'évolution, capacité de différenciation additionnelle. Pratique prédatrice, modifications non seulement du corps mais des corps environnementaux.

La violence – et son extrême, la mort – augmente l'espérance de vie.

Cette autre contradiction bouleverse l'humanité.

Le corps reconstitué est le nouveau-né de la violence, bête immonde au ventre fécond (Brecht).

La matière cherche donc, dans cette double expérimentation, à comprendre le fonctionnement ontologique et phylogénétique de la violence.

La matière mène une expérience de violentologie de très haute tenue. L'apparition du corps-sujet est une étape bouleversant cette expérimentation des capacités du vivant. Le corps-sujet en sort directement. La mise à distance progressive du corps initial donne ce résultat simpliste, simplificateur, dualiste. La pauvre dialectique sujet-objet autorise la violence à s'exercer.

20^{ème} variation

Le corps-sujet-objet

Le corps-sujet découle de la reconnaissance, la connaissance de paternité et de l'agriculture qui en découle. Le nouveau-né privatisé maintenant, doit être nourri par le couple parental. Il faut pourvoir au débit du lolo du biberon de bébé. Cette individualisation, cette personnalisation, cette privatisation du corps qui devient sujet, forme atomisée, électron dit libre. Le corps-sujet entre dans cette nouvelle culture. C'est une culture du privatif, culture capitaliste, nouvelle et première idéologie de l'économie agraire, agriculture. Le monde, vu de l'intérieur du corps-sujet, renversé dans ses relations avec la nature, ce monde tend à harmoniser cette perception intériorisée du corps-sujet en corps-objet.

Le corps devient objet d'étude. Cette dichotomie va fonder toute l'épistémologie et l'anthropologie naissantes. La relation du corps avec son environnement réclame un autre système relationnel et, cette fois, culturel, humainement culturel. Le corps, comme élément lambda du tout, est arraché à son universalité écologique et poétique et singularisé dans un procès de production agricole où il est privatisé, ôté de la collectivité, anticommuniste, producteur et reproducteur maintenant.

Le corps n'est plus un consommateur exclusif, non-producteur mais reproducteur, il est maintenant identifié comme force de reproduction démographique et force de travail agricole. Le corps-sujet intersubjectif tronqué est de plus objectivé par le procès de production.

Le pur consommateur initial, communiste, doit faire place à un consommateur-producteur et reproducteur privatisé, capitaliste. Le corps-sujet objectivé est un pur produit du premier mode de production créé par l'homme.

Le corps-objet permet aussi dans cette désincarnation l'arrivée de l'esclavagisme.

Dans la U-caverne, le corps privé n'existe pas. Le corps collectif subsume les individualités. Comme un seul homme, l'homme de la U-caverne structure une activité vitale communiste. Toutes les particularités, quand elles apparaissent, intégrées par et dans le collectif, parviennent à la constitution d'un corps social.

Ce corps social travaille à l'équilibre des populations et des subsistances. La redistribution des richesses des chasseurs, cueilleurs, pêcheurs ne répond à aucune autre échelle de valeur que celle de la survie. La liberté, l'égalité, la fraternité n'existent pas. Aucun corps intermédiaire ne parasite cette redistribution immédiate, pragmatique. Si même un individu sort de son corps initial pour effectuer des parcours initiatiques originaux – les shamanes – cette pratique reste corporelle, vitaliste, harmonieuse, non-fractale.

La civilisation culturelle consiste alors – d'une part – maintenir une harmonisation des corps avec leur environnement, mais – d'autre part – à suivre les étapes de l'augmentation biogénétique alimentée par l'énergie initiale, énergie sans cesse alimentée par les substances.

La pratique quotidienne de cette praxis en mutation mène à des prises en considération toujours renouvelées.

La prise en considération de la paternité vient progressivement. Une fois advenue, elle identifie une parentabilité démographique, un triangle biogénétique (mère, père, enfant) qui n'a aucune réalité sociale. Le corps social font tous et tout en un seul espace-temps. La fracture parentale ne peut s'imposer un communisme strict, sans ambiguïté, univoque. Ce corps social n'est pas à proprement parler le résultat d'une organisation volontariste. Le premier communisme du premier corps social ne s'oppose pas à une autre forme d'organisation sociale. Il est de facto.

La paternité pouvait apparaître comme information intégrable si l'évolution démographique n'était pas en cause. On retrouve encore au XXI^e siècle, des tribus dites primitives dont l'ensemble des membres sont désignés comme « le père », « la mère ». Le groupe n'est pas dissocié par le nouveau-né, dont l'éducation et l'entretien sont à charge sociale. Dans ce contexte, le premier corps – sujet, c'est celui de la

femme. Non seulement le corps-femme est le lieu de reproduction démographique, mais ce processus ne sait s'enclencher que par apport du sperme de l'homme.

Le mécanisme de fécondité puis de procréation, jusqu'ici non pris en considération dynamique, remet en cause le corps social collectivisé depuis son origine. La clé de la survie de l'espèce, trouvée, donne le pouvoir à celui qui la met dans la serrure et éjacule.

Cette prise en considération de serrurier ne va pas non plus de soi : la femme peut-être stérile, ou l'homme, le nouveau-né né avec 6 bras et ainsi de suite.

La perception, l'identification de la clé de fécondité permet donc une longue accumulation cumulative. Le corps social devient peu à peu corps-sujet, corps privé. La longue durée même contribue à amplifier l'importance de la prise en considération. Les « bons » corps reproducteurs sont repérés. Le corps-sujet performant bénéficie de cette approche productiviste. Le corps collectif, social, communiste, progressivement mis à mal, demeure corps consommateur non – productif mais la force de reproduction est progressivement repérée, isolée. La première force qui surgit dans l'histoire de l'humanité n'est pas de travail, de production mais force de reproduction, mettant en cause deux corps singularisés, la femme et l'homme, seuls tout à coup susceptibles de reproduire un troisième corps. Cette personnalisation génétique, progressivement incontestée, autorise l'apparition du corps-sujet, anti-intersubjectif. Le corps-sujet n'est plus considéré seulement comme un élément du capital intersubjectif irréductible mais comme une source privatisée de richesse démographique.

Le patrimoine se constitue.

Le corps-sujet, perdu d'intersubjectivité initiale, tend alors à s'objectiver. De corps-sujet, il passe un accord-sujet-objet puis à corps-objet. Cette transition s'impose parce que le mouvement remet en cause le corps collectif de la tribu. Le corps collectif rejette le corps-privé comme un organisme parasitaire, une métastase. Il y a incompatibilité. La prise en considération est partout pertinente. Mais cette identification de paternité n'autorise pas une privatisation du corps de la femme et de celui du nouveau-né. Le bébé n'en est pas moins pour autant produit de la collectivité, produit par elle, mais

il est produit de l'appropriation subjective du reproducteur, du couple de reproducteurs. Une fois le lien parental constaté, puis établi, la performance des reproducteurs mène à une compétitivité organique, puis culturelle.

Le corps-objet du mode de production démographique peut s'épanouir.

C'est ici et maintenant qu'un mode de production démographique se dégage des rapports sociaux. Le mode de production (de reproduction) démographique, premier mode « créé » par l'homme demande alors un mode de production économique spécifique, adapté : le mode de production agricole.

À la force de reproduction identifiée maintenant (les sexes réunis) vient s'ajouter pour la première fois dans l'histoire de l'humanité une force de travail, la force de travail agricole. Une structure nouvelle bouleversante se met peu à peu en place.

Et c'est cette force de travail, improvisée, impensable auparavant qui fait muer le corps-sujet en corps-objet. La force de travail celle du corps-objet, rendue possible par le corps-sujet, rendue possible par la revendication de paternité et de maternité, rendue possible par une accumulation culturelle d'augmentation d'informations, rendue possible par une longue durée biogénétique expérimentale.

Un cycle historique, géo-historique s'achève.

Plus rien ne sera jamais comme avant.

21^{ème} variation

À bras-le-corps

Le corps, seule existence de l'homme, avance interminablement. Le corps court interminablement à sa découverte. Jusqu'ici partie d'un tout mobile, bougeant dans un environnement collectif fixe, le corps passé dans ce tout, indifférent et indifférencié. La différence n'y existait que pour combler l'ensemble des membres de la tribu de la U-caverne. Maintenant, la paternité identifié par l'agriculture au bout du bâton, ce corps quitte la communauté du premier communisme. Il doit alors écarter son corps naturellement naturalisé, le mettre à distance, mais il doit aussi se constituer une culture de ce nouveau corps privatisé.

L'ethnocentrisme idéaliste va faire des ravages. Le corps-sujet, se prenant comme objet d'étude, fonde la première anthropologie. Il met son corps à bout de bras, dans les deux sens de l'expression. L'homme n'imité plus la nature, il va tenter d'obliger la nature à l'imiter. Le burlesque de l'ambition le dispute au ridicule. Mais ça marche.

C'est de l'intérieur du corps que le corps-sujet regarde le corps-objet. Cette dialectique personnalisée, cette dialectique réflexive se prête à une farandole d'illusions sensorielles qui, transmises au cerveau, donne des informations biaisées. L'homme qui a vécu des milliers d'années dans la U-caverne, devient une bête sauvage. Le progrès régressif annule en partie le savoir ancestral, tribal si longuement élaboré. Un prédateur se découvre vivant et conquérant. Le corps communiste, du premier communisme, va tout faire pour sauver sa peau. L'histoire du corps devient l'histoire de l'opposition puérile entre la bête sauvage et l'Homo sapiens sapiens. La transition lente, implique une progressive prise en considération. La civilisation du premier communisme s'est constituée dans un

mode de production écologique. Le corps y a acquis d'abord l'inné. L'acquis vient avec l'environnement. Ce que le XXI^e siècle nommera l'épi-génétique tient assez mal compte de ce phénomène d'acquisition géo-historique. L'épi-génétique suppose un ADN basique dont la différenciation nécessaire à la création de corps diversifiés, dépend aussi bien du programme génétique initial que de la diversification des protéines puis des chromosomes. La protéine joue ici le rôle d'une fabrique intermédiaire de biodiversité. Des caractères sont donc génétiquement transmis, par transcription chimique puis physiologique. Mais la part de l'acquis exogamique, de l'environnement lui-même, ne parvient pas à se mesurer pour l'épi-génétique.

C'est que « épi » signifie « au-dessus ». Supposez un « au-dessus » relève de l'éternel idéalisme ethno-centré. Rien n'est « au-dessus ». Tout est dedans.

Le nouveau corps, celui qui va devenir agricole, doit prendre en considération cette société du premier communisme qu'il veut dépasser pour fonder la propriété privée puis des formes nouvelles tribales qui vont en découler.

Ce corps agricole doit prendre ses distances. Or il n'existe aucun corpus d'apprentissage. L'augmentation sociale va compliquer l'augmentation programmée sans aucune référence. Il faut bâtir une idéologie, la première idéologie, en prenant les choses à bras-le-corps. Le corps-consommateur non-producteur, le corps écologique, doit apprendre la production, l'agriculture, la culture agricole. Ce réajustement des fonctions corporelles ne sait être qu'empirique, pragmatique.

Le corps humain seul conserve les informations accumulées. Lui seul peut les transmettre et ce, en tout état de cause, de façon directe, immédiate, quasi spontanéiste. Cette connaissance expérimentale capitalisée n'est pas destinée à être repoussée, refusée, ghettoïsée. Elle est le bagage de survie.

Pour mettre à distance ce bloc d'information initial, initialisé, le corps agricole doit prouver sa capacité à survivre en dehors du premier communisme. Il le fait en faisant muter cette force exclusive de consommateur en force de production de travail. Non seulement la relation à la nature est renversée mais le corps lui-même doit apprendre à mettre à distance la

nature (naturante). Il le fait donc en l'agressant, en la forçant à exécuter des productions encore écologiques mais que la nature produisait par elle-même, pour elle-même. L'homme n'était là alors qu'un élément anodin de l'environnement du vivant. Le corps agricole affronte le corps écologique.

La notion de rythme saisonnier, l'horloge biologique de la nature doit donc être identifiée, mesurée. Puis le corps agricole doit suivre le rythme de l'ensemble écologique. Cette horloge biologique du corps écologique sonne le glas du corps humain du premier communisme, dès qu'elle est identifiée au profit de l'homme maintenant se privatisant lentement. L'homme est dans le monde par son corps. Il est son corps, il ne le distancie pas comme corps-sujet et/ou corps-objet à son apparition sur cette terre. Le mode de production écologique, premier mode qui lui est donné, laisse place à une culture que faute de mieux je nomme poétique. Les relations du corps initial avec lui-même, avec les autres corps de son espèce et de toutes autres espèces, les relations avec l'environnement sont intersubjectives. La matière échange avec la matière et cet échange permet des différenciations épi-génétiques et biogénétiques. L'ontogenèse sur-détermine toutes les évolutions progressives, conservatrices ou réactionnaires. La culture qui se met lentement en place, sur de longues durées, à le corps lui-même, sans autre forme a priori de distanciation. Toutes les distanciations, les adaptations, les argumentations sont a posteriori. La tribu de la U-caverne forme en ce sens un corps social monolithique, univoque. Toutes les particularités identitaires sont synthétisées dans et par cette pratique bio-culturelle de survie. La transmission mémorielle s'effectue pied à pied, sans objectif d'accumulation institutionnalisée. À proprement dire, ce mode de production écologique et poétique n'a pas d'idéologie. Le premier communisme n'est ni une super ni une infrastructure. Ces deux structures s'interpénètrent, sans se distinguer. C'est ce en quoi ce mode de production est poétique. Ici le consommateur non-producteur et non-reproducteur, l'homme peut rassasier la femme, comme procréatrice autonome, singularise son corps, mais cette singularité entre directement dans une logique du concret, dans une praxis offerte par la nature elle-même.

Le corps du premier communiste se socialise de facto, au cours des millénaires et, dans ce circuit d'échange et d'infor-

mation, il apparaît comme véhicule de transmission.

Mais ce véhicule, ce moyen de communication n'entre pas en concurrence avec un autre moyen de communication.

Cette absence de concurrence tient simplement aux fait qui n'existent pas d'autres vecteurs de communication que le corps même, le seul corps. Les expressions, toutes inévitablement corporelles, avant même le langage, la station debout ou l'art pictural par exemple, sont nécessaires non seulement à l'entretien de ce corps mais aussi bien sûr à l'entretien du corps social, fût-il embryonnaire, reposant sur des infrastructures minimalistes, surabondantes, foisonnantes, offertes par la nature naturante.

Ce système relationnel subjectif se développe lentement d'abord en fonction du développement démographique. Sans la contribution de la femme au poste de reproduction, le corps social de constitution culturelle, disparaîtrait bien sûr. Mais tant que la relation causale copulation-fécondité n'est pas identifiée, cette procréation est provoquée par la tribu elle-même, sans distinction de sexe. La tribu féconde et non un membre de cette tribu.

Cette non-prise en considération de la part de l'homme laisse libre cours à une non-concurrence, laisse libre court à une harmonisation poétique, paisible, pacifiste, équilibrante. L'enfant, le corps de l'enfant intègre le groupe sans autre forme de procès d'insertion. Aucune culture idéologique n'est élaborée pour ce faire.

Ce n'est donc qu'une praxis.

L'idéologie dominante du XXI^e siècle s'interpose, empêchant pour beaucoup une prise de considération simple des conditions de l'homme de la U-caverne. L'anthropologie est toujours anachronique. Tout le processus culturel enclenché par l'agriculture doit en effet s'appuyer sur une progressive négation du corps initial naturalisé.

Pour mieux comprendre peut-être cet aboutissement du début du troisième millénaire, cette reconstitution paléontologique rénove, tente de rénover avec un hyperréalisme radical épistémologique.

Lorsque le corps de l'homme se privatise, l'homme doit accepter, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'hyperréalisme équivalent. Pour marquer cette distance culturelle qui s'amorce, le nouvel agriculteur quitte la U-ca-

verne et il s'installe sur le terrain. Ce terrain enclos, borné par des excréments et des marques au sol et aux branches, restreint du même coup la chasse, la cueillette et la pêche. Comprendre la nature par l'agriculture et l'élevage devient une nécessité vitale. La force de travail mis en œuvre dans ces nouvelles conditions suppose avoir elle-même été arrachée à la force de consommation immédiate du mode de production écologique et poétique. L'une se différencie de l'autre en devenant prédatrice de la terre et des animaux, des plantes et des minéraux.

La résistance de ce mode de production initiale à sa disparition implique donc le surgissement d'une idéologie d'opposition, de contestation, libertaire et capitalisante.

Avoir est être maintenant.

L'agriculteur prend sa vie privée à bras-le-corps. Il n'a que cela : ses bras.

Les bras deviennent le premier outil productif de l'homme. Il ne s'agit plus des jambes, moyen de locomotion et point d'appui du centre gravitationnel. Les bras se détachent de l'homme-écologie qui permettent de mettre la nature à distance.

Les jambes se sédentarisent. L'agriculture fait de l'homme, terme du développement du mode de production, un cul-de-jatte, un cul terreux s'il en est.

Le regard, les yeux, la vue, la vision est mise en avant. La perception visuelle cerne la localité. Ce qui est visible devient accessible. Le regard, sous le mode de production écologique renforce une approche poétique. Le lointain, accessible, ne cesse de reculer dès qu'approché. Le regard rapporte d'abord et surtout le monde des étoiles. L'infini au-dessus des corps pèse son poids perceptible. Le regard échangé donne de son côté des informations intersubjectives immédiates, fonctionnelles. Le regard, comme système de recueil d'informations, est aussi le balancier de l'équilibre du corps, en particulier lors de la station debout, sur les deux jambes. Le pavillon de l'oreille vient compléter cette mécanique de l'équilibre.

Par opposition, l'Invisible Ailleurs Invisible, le monde des rêves et des idées, s'introduit dans une praxis quotidienne fonctionnelle. Posé comme supérieur, prioritaire, la vue attend des autres sens des informations complémentaires. La vision se charge alors de synthétiser l'ensemble des données.

C'est par la vue que le corps entend dans le monde naturel et le cultivé.

Ce corpus de connaissances sensibles est automatiquement mis à disposition de la collectivité, du corps collectif. Prendre le monde à bras-le-corps, c'est d'abord le voir.

Cet ensemble sensori-moteur initial va être remis en cause par la privatisation agricole du corps.

22^{ème} variation

L'argus du corps privé

La mythologie grecque prête à Argus un œil supérieur, un regard synthétique, perçant et farouche. Par glissement sémantique, l'argus moderne code les objets en fonction de leur prix. L'Argus de la presse par ailleurs permet de recenser toutes les informations médiatisées données sur un sujet, une personne ou un événement historique. Ulysse revenant à Ithaque est reconnu par un seul être, son chien, nommé Argus.

Le nouveau mode de production agricole, qui se met en place, va fonder sa dynamique sur un argus des connaissances acquises au cours des millénaires précédents. Ce système de classification conduit à la confidentialité de classe.

La rupture géopolitique est tout entière opérée par ce procédé. L'information n'est plus collectivisée, mais au contraire devient un capital de connaissances ségrégationniste.

Cet argus du corps privatisé pose les bases de toute la géo-histoire de l'Homo sapiens sapiens puis de l'homme moderne. L'interminable cheminement de l'être humain envers son corps commence lors de ce bouleversement.

Tout devient argutie. Le corps est le seul moyen donné à l'homme pour s'informer. Ce centre de recueil d'informations hiérarchise les données en proportion de leur fonction pragmatique. Cette hiérarchisation vitale, vitaliste, c'est l'argus du corps, son univers dynamique, sa raison d'être. Non seulement il doit acquérir l'inné (justement pour le rendre fonctionnel) mais il doit de plus choisir parmi les données acquises, celles susceptibles de permettre un corps augmenté. Le problème initial demeure toujours le même : le corps est inadapte à son milieu, comment le faire transiter vers le corps augmenté, nécessaire à, somme toute, une vie meilleure. L'opposition qui surgit à la privatisation d'un corps qui reste

en majorité collectif ne sait apparaître que de visu, c'est-à-dire que sur la base de preuves matérielles identifiées. Il y a donc bien corps à corps, première opposition d'autant plus désarçonnante qu'elle surgit entre un corps constitué, le corps naturel initial et un corps qui est objectivement identique mais qui veut se démarquer pour devenir la force de travail d'un mode de production qui amorce sa sortie du mode de production écologique et poétique. Ce mode de la U-caverne est sa culture ancestrale. Cette culture n'intègre pas dans les mentalités l'anticommunisme. Il y a parti unique imposant une pensée unique : la collectivité gère l'individualité qui se plie à ce collectif. La propriété privée, la famille, l'agriculture n'existent pas, la possibilité objective que ces modes de relation existent n'existe pas. Son apparition intersubjective sidère.

Pourtant une fois la privatisation amorcée, rien ne l'arrête dans son désir d'augmentation. La valeur cotée à l'argus du corps privé bouleverse les pratiques uniformisées de cette civilisation première qui a mis des milliers d'années à parvenir à cet équilibre remarquable. Il est possible que le moment historique puisse être daté à il y a 75 000 ans, lors des irrptions volcaniques sur toute la surface de la Terre. Ces irrptions avaient ramené le nombre d'hommes à moins de 500 000. La reprise démographique laisse penser que la revendication de paternité se fait à cette époque. Les archéologues seuls pourraient crédibiliser cette hypothèse.

L'homme agraire rencontre bien vite le problème de la sécurité. Pour autant qu'il est privatisé, pour autant il est isolé et donc en danger. Cette fonction sécuritaire était assurée par la tribu, par le collectif. Il faut passer à une police privée.

Cette contradiction formidable ne peut se résoudre que dans une forme nouvelle d'échange : la commune. Le premier communisme est réintégré par la petite porte. Le corps-privé, individualisé, montre ses faiblesses.

Pour les compenser, il faut re-collectiviser ces corps affaiblis. L'État montre le bout de son nez. Le corps d'état peut aller son chemin géo-historique, État-providence d'un corps privé en insécurité.

23^{ème} variation

Le corps-civilisation

Le corps est le lieu de toutes les civilisations. Aucune civilisation n'est apparue en dehors de ce lieu. La présence de l'homme, comme celle de toute autre forme de matière, passe par le corps c'est-à-dire par une morphologie, une anatomie, une structure atomique, certes différenciée, mais différenciant les mêmes éléments d'origine.

Un protocole matérialiste impose à chaque corps un processus d'adaptation au milieu, toujours selon la seconde constante intersubjective, la loi d'augmentation. Tout le processus consiste à tenter d'intégrer un corps dans un environnement pour lequel il n'est pas adapté.

Le corps devient alors dans ces conditions objectives, le lieu intersubjectif de la civilisation. La civilisation, c'est tout d'abord l'apprentissage du corps, son éducation.

Le corps doit éduquer son propre corps à l'environnement dans lequel il évolue. Ce que le corps doit apprendre, c'est ça bio-dynamique ontogénétique mais aussi les mutations de ce corps afin de permettre une meilleure intégration physico-chimique. Ce double processus en miroir dialectique complexe le développement. La civilisation est l'histoire de ces complications que le corps rencontre pour se civiliser.

En aucune façon, à son origine, le corps ne se dissocie de la mère-Terre. La civilisation, le corps-civilisation consiste à tenter cette impossible dissociation. La mise à distance du corps veut permettre une meilleure intégration du corps-sujet et du corps-objet. Ce dédoublement conduit à une bipolarité déséquilibrante.

Cette bipolarité repose tout entière sur le privé et le collectif, le capitalisme et le communisme, dans des types de relationnel inné et acquis. Tout inné doit être acquis. La privati-

sation matérielle, corporelle du corps est donnée. Ce corps est à moi.

Cette propriété civile, non culturelle, ne s'impose jamais politiquement au cours du premier communisme du mode de production écologique et poétique. Isoler un corps, en revendiquer et en exercer la jouissance privée mène droit à la mort, l'insécurité régnant partout. Seul un collectif sécuritaire communiste peut assurer la survie. Ce corps-privé ne peut s'épanouir que comme corps collectif. Cette civilisation contradictoire va conditionner toutes les géo-histoires de toutes les humanités.

L'histoire devient alors l'histoire de la civilisation du corps. Toute l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire du corps-civilisation, lieu de tous les enjeux.

L'homme ne commence qu'avec son corps. Il ne possède que lui. Toute son histoire tient dans les conditions intersubjectives et donc subjectives de l'intégration augmentée de ce corps à la dynamique universelle, l'homme (comme toute forme matérielle) vit pour et par son corps. Il ne possède rien d'autre. Tout ce qui vient s'ajouter à son avoir est obtenu par augmentation culturelle, par action de civilisation de son corps et des autres corps.

Le mode intersubjectif n'est constitutif que de corps qui demandent, qui cherchent à être objectivés. Le corps est le lieu de naissance de toutes les civilisations.

Ici est le concept de corps-civilisation. Car c'est un concept, qui fait rupture. Deux mots qui ne se connaissent pas font connaissance. Il naît de leur union un corps épistémologique qui réoriente les approches anthropologiques. Le corps-civilisation permet au marxisme anarco-poétique de s'élargir vers un mapmondisme logique. Une logique du concret devient possible puisqu'elle suit la logique du corps, du corps-civilisation. Une réappropriation des connaissances et des poétiques intuitives remet toutes les dialectiques idéalistes idéologiques dans un ensemble dont la cohérence revit. Le concept de capital intersubjectif fondateur du mapiisme prend tout son sens. Marx élabore, dans sa critique de l'économie politique, la formule fameuse : M-A-M Marchandise-Argent-Marchandise. Il anticipe l'évolution du capitalisme en posant : A-M-A, puis A-A, alors que tout commencera, dit-il par M-M, le troc.

La série :

M - M
M - A - M
A - M - A
A - A

supervise l'évolution implacable du capitalisme libéral moderne. En substituant le corps - C -, voire le corps-civilisation - CC - à la marchandise, cette série économique-politique accède au rang de système anthropologique de recherche :

C - C
C - C C - C
C C - C - C C
C C - C C

tient debout.

La monnaie, l'argent, le fameux A de Marx s'en trouve inclus dans un processus plus large de civilisation du corps. L'argent disparaît ici dorénavant comme une forme relationnelle géo-historique de mise en circulation du capital inter-subjectif initial. L'argent devient corps intermédiaire, un objet de civilisation du corps humain.

La monnaie se comprend tout à coup du coup, comme une négation du corps-civilisation. Un substitut. C'est que le corps-civilisation est une négation géo-historique du corps initial, une mise à distance de ce corps inadapté à son milieu. On peut poser : $CC \neq C$, l'histoire, la géo-histoire est dans cette formule. Le corps-civilisation est une négation du corps lui-même, un système politique, culturel, économique du corps initial.

Qu'est-ce qu'une civilisation ?

Une civilisation c'est être, avoir, savoir, pouvoir.

Cette séquence anthropologique régit toutes les relations du vivant.

Être, Avoir, Savoir, Pouvoir, EASP, l'easp, pour oser cet acronyme.

L'easp est la séquence anthropologique initiale, celle qui doit être parcourue pour constituer une civilisation.

Être, ici, signifie corps.

Tout chercheur qui cherche, tout chercheur d'idées cherche une idée-clé qui ouvrira toutes les portes. L'idée qui conduit inévitablement à l'idéologie idéaliste, c'est toujours proposée

comme la clé décisive pour l'homme. Il en fait son nec plus ultra, la caractéristique différentialisante absolue.

Une fleur n'a pas d'idées, pense-t-on.

Il ne s'agit pas ici de tenter bêtement de nier l'existence historique de l'idéalisme. Il s'agit d'en reconstituer la géo-histoire partant du concept opératoire du corps-civilisation. Il existe une chimie douce et une chimie dure du corpus anthropologique. La chimie dure vit du feu de la raison dématérialisée pour dématérialiser le corps, la matière du corps. La pensée se fait alors volcanique, fille en chaleur du feu et tente de se faire passer pour immatérielle. En usant, en pratiquant cette chimie incandescente de lumière en combustion, cette chimie veut supplanter la physique.

Tout idéalisme est métaphysique. Le concept de corps-civilisation ramène l'anthropologie dans un espace, dans un champ épistémologique d'un hyper réalisme radical matérialiste.

Le mapisme y devient mapmondisme.

Le corps posé comme lieu de naissance de toute civilisation donne un fil conducteur nouveau, enrichissant en tout cas, son caractère universaliste. Cette tentative du concept-clé doit être immédiatement abattue. Il n'y a pas de clé universelle. Il n'y a pas de clé. Il n'y a de vision que par le trou de la serrure.

Mais ce concept relève de la chimie douce, suivie d'un vivant en diachronie constante. Tout va à l'augmentation, tout relève, qualitativement, de cette seconde constante intersubjective. Le chiffre 9 pour l'homme, première constante intersubjective, quantifie cette seconde constante, d'où l'homme tirera des algorithmes sur-valorisants.

Pour ouvrir cette nouvelle recherche fondamentale partant du corps-civilisation, on se souviendra seulement de cette blague que se transmettent les anthropologues en mal d'humour : un grand singe, fort intelligent et coopératif, est conduit dans une pièce où il est laissé seul. L'idée est de voir ce qu'il va faire. Le savant colle donc son œil au trou de la serrure, justement pour voir. Et que voit-il ? L'œil du grand singe qui, l'œil collé au trou de la serrure, regarde de son côté. Il faut en rabattre.

La matière, c'est le capital initial. On laissera pour l'instant ici les civilisations nommées cela comme elles le voudront,

force de la pensée ou Dieu transcendantal. Pour l'heure, l'ovni reste ovni, une origine de la vie non-identifiée.

Cette matière se compose d'informations circulantes. En particulier le corps humain cherche durant toute sa géo-histoire, à faire se connecter des informations essentielles qui ne sont pas encore connectées. Ces connexions donnent aussi bien l'énergie nécessaire à une certaine durée de vie, mais encore donnent les conditions de possibilités d'augmentation, le progrès n'est, de ce point de vue, qu'une interprétation philosophique fumeuse.

Il y a bien accumulation primitive initiale, mais le système d'intégration à l'environnement et au corps lui-même n'est pas ajusté. Il est en constante mise au point, mise à jour. L'inadéquation du corps humain à sa propre dynamique et à la dynamique environnementale, c'est par là que s'insinue la civilisation. La civilisation ne cherche qu'à ajuster le corps au corps et à son milieu écologique.

Les connexions bio-génétiques ne s'effectuent que grâce aux éléments (de toute nature, de tout genre, de toute espèce) incorporés. Le corps-civilisation est l'histoire de cette incorporation. Ces ajustements toujours empiriques se font initialement. L'initialisation est bio-génétique. Une hygiène de vie s'élabore pour permettre une optimisation de l'ajustement. Le corps-civilisation ne cherche, en première commande dernière instance, qu'à éliminer les dysfonctionnements.

Le premier dysfonctionnement est corporel. Le corps humain n'est pas « fait » pour être là. Il lui faut sans cesse se naturaliser pour survivre. Les centaines de milliers d'années depuis l'apparition de l'homme suivent les milliards d'années d'adaptation de la nature au système solaire terrestre.

Cette très longue durée géo-historique écrase l'homme dans sa forme physique. Cette longue durée du vivant l'amène à devoir, à son tour, trouver un système de mise en équivalence – son corps – avec du non-équivalent – l'environnement.

L'histoire du mode de production écologique et poétique montre qu'une harmonisation est possible pour autant que le milieu est respecté. Il y a bio-symbiose anthropologique. Cette bio-symbiose est assurée par le premier communisme, forme initiale de la première civilisation. La première civilisation est communiste. Le développement du corps-civilisation initiale conduit pourtant à une identification privative.

Le corps devient une propriété privée. Cette propriété privée s'exaspère dans le cadre d'une collectivisation d'un collectif au moins sécuritaire. Le corps-civilisation parle de l'être à l'avoir, dans la séquence anthropologique *easp*, être, avoir, savoir, pouvoir.

Ce basculement initialise à son tour le langage du corps, sa mise en code, sa codification non plus originelle mais devenue peu à peu culturelle. C'est la seconde constante intersubjective, l'augmentation, qui qualifie. Une qualification certes matérialiste, mais qui déjà prend en considération la nécessité de cette qualification augmentée. Le corps-civilisation, celui du passage de l'être à l'avoir, se découvre singulariser parce qu'il a précédemment besoin d'être qualifié. Il faut donc en quelque sorte, déprogrammer les erreurs initiales et reprogrammer une fonctionnalité plus performante, augmentée.

C'est l'histoire du corps-civilisation comme lieu de naissance, le corps se dénaturalise pour chercher à se civiliser. Le privatif tente d'écarter le collectif. Le capitalisme conteste le communisme, selon l'*easp*.

Il faut – pour tenter de saisir ce processus – mettre à distance épistémologique les acquis de civilisation, toujours. Cette mise à distance ne sait être que superficielle, superfétatoire, épi-phénoménale. Elle est partout la condition épistémologique de compréhension conceptuelle. Cette mise à distance n'est pas le résultat d'une civilisation aboutie, mais bien au contraire le résultat du premier passage du corps civilisation de l'être à l'avoir.

Or l'avoir, c'est la propriété.

La propriété, c'est une géo-histoire. Le corps trouve son territoire. Il se localise et cherche, dans cet espace-temps, à se sécuriser d'abord et avant tout et ensuite à se reproduire.

Cette reproduction bio-génétique, démographique, singularise le reproducteur. La femme surgit comme moyen de reproduction manifeste. Cet utérus, usine de transformation de matériaux originels, donnés, singularise déjà dès la première naissance. Le premier acte du corps-civilisation, c'est l'enfant. Or le produit de ce moyen de reproduction est très largement inadapté, mal foutu, dysfonctionnel, incongru.

Le corps-civilisation commence par éduquer ce sous-produit dysfonctionnel.

Le corps de l'enfant n'est ni naturel, ni culturellement in-

corporé à son environnement.

Les réajustements fonctionnels sont indispensables longs, difficiles, empiriques et ingrats.

La première civilisation du corps humain, c'est éduquer le corps venu au monde.

La contradiction est formidable. Des inadaptés cherchent à adapter un corps à un milieu hostile, ou en tout cas d'une effarante complexité.

La mascarade se nomme une civilisation première, fondatrice. Le quiproquo ne manque pas d'ironie de l'histoire.

Tout l'easp, toute la séquence anthropologique initiale, cherche à réduire, voire éliminer cette phase éducative. C'est que l'opposition communisme-capitalisme brouille théoriquement les cartes.

Cette opposition est fondamentale. Elle détermine tous les processus géo-historiques de civilisations. Lors de l'apparition de l'homme, celui-ci doit être, avoir, savoir et pouvoir (easp) son corps. Il doit comprendre, prendre avec lui son corps avec son corps. Le mode de production écologique et poétique qui lui est imposé le contraint à aborder cette première civilisation collectivement. La tribu, étroite, se serre les coudes. Si chacun se sait, se sent propriétaire privé de son corps, il ne le revendique pas plus qu'il n'existe de propriété, a fortiori privée.

Pour singer Hegel, on dirait que le corps est peut-être en soi, mais il n'est pas pour soi, il est pour les autres.

La relation intersubjective détermine tous les échanges civilisationnels. La capitalisation de l'easp fait monter en puissance les forces subjectives, c'est-à-dire un système d'informations singularisant.

Le charisme shamanique et les usages fonctionnels tendent à identifier l'individu. Mais si détentions relationnelles inévitables existent, elles sont résorbées par le collectif. La revendication de paternité arrive de ce point de vue comme un coup d'état, déclenchant un corps à corps. Mais ce coup d'état est lui aussi le résultat de la dynamique bio-génétique combinée à la dynamique sociale. Le premier communisme ne sait pas intégrer cette revendication démographique et politique. Ce corps revendicateur réclame la propriété privée. Il ne peut pas être incorporé au dispositif du premier communisme. Le corps-civilisation initial se scinde en deux : l'un

demeure communiste « communauté », l'autre devient anti-communiste, allant vers un capitalisme inévitable, puisque se fondant sur une évidence : ceci est mon corps. Le « mon » réfléchit la possession. Le corps du premier communisme dit : « ceci est un corps », le premier capitaliste s'approprie, approprie son propre bien que seul la collectivité conteste, pour maintenir un équilibre entre populations et substances. Le corps capitaliste naît de l'opposition au corps communiste.

L'enjeu est terrible : c'est la propriété exclusive du bébé, un droit d'auteur démographique. En France, la SACEM gère les droits des auteurs en musique.

Cette SACEM vaut bien une Société Anti-Communiste Élémentaire Matérialiste, pour contrôler cette musique nouvelle du corps-civilisation.

Ainsi naît l'Autre Ailleurs Avant, le 3A, pivot vertigineux de la bipolarité du corps-civilisation.

C'est que le corps se civilise. Il poursuit le programme qu'il l'a conçu et énergisé.

Le corps se civilise : il doit se connaître, se reconnaître et s'augmenter. En contact permanent avec lui-même, il cherche un espace-temps de déconnexion pour tenter d'éradiquer l'erreur de programmation qui non seulement lui impose de s'adapter mais qui plus est le mène à user de violence pour le faire. Chercher l'erreur.

La civilisation du corps, le corps-civilisation cherche cet ajustement du « toujours plus », constantes intersubjectives d'augmentation, par mise à distance du corps devenu l'objet de tous les malheurs de l'A3, l'Autre, l'Ailleurs, l'Avant.

Le corps est une ellipse.

Il a deux centres géo-historiques et le double défi à relever, de maîtriser le corps et de l'incorporer à l'environnement. Le type d'organisation sociale, communiste ou capitaliste vient directement de cette double bipolarité elliptique. Cette double bipolarité est donnée à ce que l'anthropologue va appeler l'homme.

Comme tout inné, il faut acquérir la donnée. La fonctionnalité du corps ne se révèle qu'à l'expérimentation. Il n'existe pas de « manuel d'incorporation ».

Le corps lui-même est non seulement le lieu de civilisation mais il est civilisation lui-même. Il est géo-historique. Aucune autre voie de passage n'est possible. L'augmentation

s'effectue là, à ce moment et nulle part ailleurs.

Certes dans l'espèce, les différences s'opèrent, créent des sous-espèces, modèles systémiques testés en l'occurrence. Mais le corps n'en poursuit pas moins son adaptation doublement bipolaire. Le développement bio-génétique inné et acquis se poursuit dans cette configuration complexe. L'augmentation ne va pas de soi. Elle ne peut se sanctuariser qu'à l'épreuve de la longue durée. Chaque étape bonifiée anticipe déjà la suivante. Le programme qui mène de l'ontogenèse à la phylogénèse de l'homme ne s'interrompt jamais. Cet acharnement du « toujours plus » vient principalement de la brièveté initiale de la durée de vie. L'objectif est d'abord de prolonger cette durée. Cette prolongation vient à la fois du taux de natalité et de la prolongation de la durée de vie elle-même. Plus d'enfants, qui vivent plus longtemps. C'est un paradoxe.

En effet l'équilibre des populations et des subsistances s'en trouve constamment compromis.

L'effet d'un déséquilibre de cette nature (c'est le cas de le dire) est immédiat : la mort.

Prévoir - le prè-voir de cette économie écologique et poétique - devient une nécessité vitale. Le corps-civilisation, le corps qui est toute la civilisation, l'être ontogénétique doit donc passer à une culture de l'avoir. Cette culture ne peut être, ne sait être expérimentale. L'expérience de l'Autre, immédiatement exploitée, collectivisée n'autorise pas, dans cette urgence initiale, une accumulation autre qu'immédiatement actualisée, valeur d'usage et non valeur d'échange. L'échange systémique est d'usage et il n'en existe pas d'autres.

Cette immédiateté contingente contingente la structure sociale. Il n'y a pas de loi autre que celle de la nature et tout y est jurisprudentiel. La mise à distance des acquis ne s'effectue que sur une longue durée et avec la progression démographique. Cette progression mathématique, quantitative, révèle le potentiel. Mais ce potentiel est encore imprévisible. C'est que le corps-civilisation sait qu'il va vers une progression démographique exponentielle, expansionniste, génétique donc, mais l'homme ne le sait pas et, d'ailleurs, la femme non plus. L'avoir est embryonnaire, le savoir non-su, non-institutionnel. La transmission des acquis ne dépend pas d'une mise à distance prévisionnelle mais d'une logique du concret corporel stricte.

Les millénaires passants, le corps-civilisation trouve un équilibre éprouvé, mais éprouvant. La civilisation n'en est pas encore au bébé-épreuve. Il n'y a pas de mère éprouvée ni de père éprouvant, puisqu'« on » n'a pas de lien de parentés. Le corps-civilisation est déjà sa propre éprouvette. Il expérimente. Il se repère (on pourrait même dire qu'il se « repère »). Il se reproduit. Il consomme mais il reste soumis à une dynamique universelle sur laquelle il n'a aucun contrôle autre que celui de ce corps-civilisation immédiat auquel il ne peut échapper. Cet emprisonnement initial accentue la bipolarité, la double bipolarité. Elle l'exacerbe. Les différences perceptibles – gros, grand, petit, etc. – ne sont que des différences anatomiques. Ils ne savent pas être perçus autrement, faute de possibilité de comparaisons autres qu'étroites et tribales. Le corps est endogamique. La rencontre de l'Autre, d'une autre tribu ouvre ce champ comparatif. Le corps devient exogamique. L'Autre Ailleurs Avant, le 3A, permet de mesurer ces différences. Elles sont culturelles cette fois, pour la première fois. Cette notion de « première fois » fera plus tard l'objet d'une théorie épistémologique déterminante. Que la rencontre de l'A3 soit pacifique ou guerrière, la dynamique comparative est enclenchée. Elle ne cessera plus. Le corps ne peut plus être qu'exogamique. Il ne peut plus être seul dans la tribu. Il devient un attribut. Mais l'ensemble de ces informations ne s'était exploité que par un corps-civilisation qui a déjà considérablement développé son centre de traitement : le cerveau. Les capacités de ce cerveau en croissance ne sont pas perceptibles, même sur plusieurs générations. Le processus est trop lent. La mémoire, corporelle, exclusivement immédiatement corporelle impact les circuits internes du corps mais ne se donne pas de façon intentionnelle. Il faut pourtant se rappeler l'hypothèse de la télépathie fonctionnelle. La capacité télépathique du corps-civilisation s'accroît, expérimente, s'assure, s'affirme.

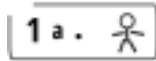
Cette hypothèse soulève de lourdes difficultés anthropologiques. Elle demeure malgré tout un chemin de recherche riche et déroutant pour les savants du début du troisième millénaire.

Cette piste ne doit pas être ignorée.

24^{ème} variation

Le corps de Klung

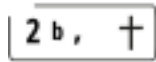
Dans les années 1990 vint l'équation de Klung :



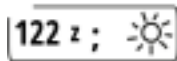
cartouche qui se lit :

un > petit > a > ponctuation > espace > pictogramme.

La séquence anthropologique de civilisation se trouve là. Toutes les dérivées de Klung sont acceptables comme par exemple :

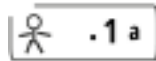


ou



etc.

L'équation de Klung n'est qu'une dérivée elle-même de l'équation initiale :



qui indique bien l'esp, l'espace-avoir-savoir-pouvoir, ici l'homme (le pictogramme), l'espace entre deux symboles, le point de ponctuation, le chiffre un, premier calcul algébrique, la lettre petit a, début de l'alphabétisation.

Tout l'esp y est contenu.

L'équation de Klung pose le deuxième problème de cet algèbre de civilisation. La progression phylogénétique y est. À l'épi-génétique programmée se substitue peu à peu une an-

throposophie ethno-centrée, géo-historique.

L'équation de Klung pose la question des étapes de développement du corps-civilisation, partant de la matière.

Le corps civilisation est une dérivée, est dérivée de l'équation de Klung, équation elle-même dérivée de l'équation de Klung.

C'est cela la civilisation, le reflet d'un miroir qui se regarde droit dans les yeux.

Le regard, la vie est un axe de construction du corps-civilisation. Les performances du regard, de la vision, justifie ce privilège. Mais que voit l'homme de la U-caverne ?

Les membres de sa tribu, l'environnement, paroles de la U-caverne compris et les visions de ses yeux fermés et/ou endormis : voilà son univers.

Pas de télé, pas de bistrot, pas d'ordis, pas de McDo : la zone quoi en somme.

Le corps-rêveur, dérivé du corps-civilisation, dérivée elle-même dérivée du corps-shamane, cela est entendu.

Mais une seconde vision les yeux fermés accentue cette dérive, cette dérivation : l'écran des paupières, les paupières-écrans. Ce phénomène sensible, universel est pratiquement totalement ignoré par l'anthropologie. Pourtant...

Pourtant tout un chacun peut en faire l'expérience, sourd, muet, aveugle compris : un écran visible s'ouvre dès que les paupières se ferment.

La tension oculaire et le flux sanguin double le rythme de cet écran.

Personne ne parle jamais des films scénarisés qui défilent à cet écran. Une expérience de quelques minutes étonne puis sidère.

En deux dimensions semble-t-il, des masses, des surfaces inégales, blanches ou noires en général se combinent sans cesse. Les paupières-écrans proposent une écriture. Il y a la livraison d'informations directement du corps au corps, corps à corps.

Le corps (se) donne de l'information brute.

Il reste à savoir lire cette écriture, puisque l'homme peut se vanter de la voir, il suffirait de savoir la lire pour pouvoir comprendre le sens de l'incontestable message permanent.

Il est fort probable que ce langage informatique initial traite directement l'ADN de la personne placée devant la

paupière-écran.

Les informaticiens programmeurs doivent impérativement s'attacher à tenter de décoder ce message de la paupière-écran. Seuls les experts sauront trouver leur Champollion et pourront alors universaliser la lecture de ces données.

La paupière-écran est alors comprise comme une dérivée majeure de l'équation de Klung. L'équation de Klung n'est qu'une lecture historique de la paupière-écran.

La richesse de ces informations délivrées par la paupière-écran sait fasciner tout un chacun qui en fait l'expérience.

Cet univers est d'une magnificence étonnante, d'une luxuriance fantastique. C'est là une authentique forêt primitive, un lieu de régénérescence des acquis et des innés.

Cette expérience peut rendre fou. Autant prévenir.

25^{ème} variation

Le corps-shaman

Le corps-shaman se cache (si l'on ose dire) derrière le corps de Klung.

Klung (nom inventé par mes soins, une nuit d'Eurêka que Proust ne vécut jamais, se couchant trop tôt et trop souvent le matin, ayant du temps à perdre à rechercher le temps perdu, pauvre garçon), Klung disais-je, est inventé de toutes pièces, désigne le Shaman lui-même. Le corps-shaman permet l'autre vision de la paupière-écran. Ce mécanisme de perception sur-détermine le corps-civilisation. Cette surdétermination est rejetée par la culture occidentale capitaliste, à de rares exceptions près. Le corps-shaman conditionne pourtant toute la civilisation du corps.

Qu'est-ce que le shamanisme, du point de vue, strict, du corps-civilisation ? Un média. Le média du médium. Une médiane du média d'un médium. Une masse culturelle, un champ épistémologique épi-génétique, surdéterminant le processus anthropologique.

La civilisation moderne, cette modernité veau d'or, supposée sauver l'humanité tout entière d'un destin à coups certains tragique ce pataquès amphigourique qui ravage le bon sens et la beauté des choses a voulu à toute force juguler le corps et ainsi le conduire à coup sûr à coups de fouet à un bonheur falsifié de toutes pièces.

Le corps-shaman est celui qui, avec le corps-mère, a le plus payé un lourd tribut qui n'en finit pas de rembourser les intérêts de la vie capitaliste.

Le corps-matière, le corps initial est shamanique. Il possède la capacité intrinsèque de suivre un chemin sur-sensoriel et non extra-sensoriel. Les corps humains savent communiquer d'eux-mêmes. Ce flux d'information est brut. Il demande à

être interprété. Mais il n'en existe pas moins. Le corps-shaman, dans son principe originel, collectivise. C'est le lieu d'un soviét – suprême ontogénétique qui cherche sa philosophie, sa phylogénèse. Le shamanisme, c'est précisément la capacité des corps à communiquer par et dans un champ électrodynamique, dit « paranormal ». La normalité est géo-historique. Ce shamanisme intègre, incorpore les corps dans un processus d'accumulation intersubjectif de connaissances.

Ces connaissances sont à disposition de la séquence de civilisation, être – avoir – savoir – pouvoir, l'easp. Le shamanisme parcourt cette séquence sans cesse, dans la U-caverne. Au cours de ces tranches de « voyages intérieurs », des pratiques de recueil de données donnent à tout à chacun des informations fonctionnelles capables d'aider à l'augmentation quotidienne. En particulier, la rencontre supérieure des plantes et des hommes, par ce shamanisme rendue possible, cette rencontre des plantes ouvre une pharmacie formidable.

Tout un chacun shaman sait devenir homme-médecine. Les plantes contribuent alors à aider à cette fameuse et si complexe nécessité de s'adapter à un monde en inadéquation avec l'homme. Stricto sensu le shaman n'est donc ni un sorcier, ni un magicien, ni même un original. Le corps-shaman est en chacun et chacun contribue à la dynamique communiste.

Les caractéristiques des plantes vont pourtant, peu à peu, livrer des informations troublantes. Certaines plantes en effet, démultipliant les capacités cognitives sur-sensorielles.

Le sur-sensoriel se mut en sensationnel, déroutant.

Le chemin shamanique des plantes est semé d'embûches susceptibles de faire tomber vers le haut : les stupéfiants. Les plantes stupéfiantes transgressent les codes biogénétiques et proposent une autre approche de la matière. Le surnaturel guette au trou de ces dérèglements réglementés de tous les sens, pouvait-on croire, à force que de suivre cet idiot de Rinbo.

Mais que cache le corps-shaman dans la U-caverne ?

De l'aide.

De l'aide écologique et poétique.

Le corps-shaman demande son chemin à la nature naturalisante, pour se naturaliser, pour se faire naturaliser, vu qu'il y a inadéquation flagrante. Le flagrant délit d'inadaptation peut être pris par les plantes. Les plantes apparaissent alors comme l'intermédiaire de sauvegarde. Les plantes proposent

une solution. Elles institutionnalisent le lien biogénétique intersubjectif.

Le corps-shaman va à une objectivisation de ce savoir intersubjectif diffus. Ce tâtonnement expérimental fait inévitablement des dégâts. Les variables d'ajustement du corps à son environnement, donc à lui-même, ne s'identifient en effet qu'a posteriori. L'accumulation des connaissances au moins botaniques devient peu à peu un manuel de posologie. La mémoire tend aussi à s'individualiser, puisque les risques d'y laisser la peau existent. Le corps est l'esprit, sauf lorsque la mort accidentelle shamanique interrompt le processus vital, accéléré, augmenté par des drogues.

Le shaman se détache du collectif, singularisé par sa connaissance certes (par sa mémoire) mais surtout par son aptitude à ne pas y laisser sa peau.

Un quatrième univers vivable s'ouvre, après celui de l'environnement, après celui du collectif, après celui de la paupière-écran. C'est l'univers, le multivers des expériences shamaniques. Quatre mondes se superposent, s'interpénètrent, s'intersubjectivent, se combinent et ce complémentarisent. Aucun ne subsume aucun autre. La masse chaotique des données informatives n'apparaît jamais comme chaotique. Elle est, voilà tout.

Une hiérarchie des urgences va surgir avec le corps-bébé, qui va devenir le corps du bébé qu'il faut identifier, protéger et éduquer. Le corps-shaman, c'est en effet d'abord celui du nouveau-né.

L'émotion, mouvement interne-externe, devient variable sentimentale d'ajustement. La transe émotionnelle structure le savoir acquis et la sensible sentimentalité en redonne le compte rendu.

La démesure surgit alors comme voie de passage du mensonge invérifiable. Mentir, c'est faire passer pour vrai ce que l'on sait être faux. La matière ment pour l'idéalisme. Le matérialisme cherche les variables d'ajustement fonctionnel parce que l'émotion se mut en sentiment, c'est dire le dit en réalité revendiquée.

Dans ce mouvement d'aller-retour entre émotions et sentiments, un savoir se cristallise. Ce savoir du shaman s'institutionnalise. Mais l'émotion dit bien le mouvement endogamique-exogamique de la connaissance du premier degré,

comme la qualifiait Spinoza. Il faut l'interpréter et accepter ce ressenti, ce senti redit. Cette acceptation implique un acte de confiance et donc un abus de confiance possible.

En somme il faut accepter pour argent intersubjectif content ce que le shaman rapporte de ses voyages initiatiques.

C'est ici que le corps-shaman et le corps-rêveur, le corps onirique se confondent.

Le corps-onirique est, lui aussi, une porte d'entrée sur un autre univers d'informations initiales.

Le corps-shaman est un corps-rêveur onirique. L'état de veille du corps est déplacé en dehors du champ de perception coutumier, ordinaire. Les références sont déplacées, mesurées par un autre étalon, mesure d'un étalonnage différencié par des adjuvants.

Le shaman drogue son corps pour le pousser à des activités extra-ordinaires. Or c'est ordinaire transgressé n'est pas vécu comme extra-ordinaire pour autant que la collectivité du premier communisme en fonctionnalise immédiatement les acquis.

Dès qu'il y a mémorisation, constitution d'un savoir recensé, seule l'expérimentation peut sanctifier ces acquis.

Une structure mentaliste intersubjective ordonne alors le relationnel. Cette structuration basée sur un acte de confiance a priori incontournable au demeurant, va peu à peu exacerber la double bipolarité. La performance objectivée par la pratique devient un critère de valorisation. Les variables d'ajustement du corps au corps, du corps à son environnement, ces variables d'ajustement se socialisent dans ces expérimentations pratiques.

Une hiérarchie thérapeutique se constitue, par le fait.

Tous les moyens d'information sont maintenant recensés et en place. L'édifice des connaissances repose tout entièrement sur l'expérience des corps. Le savoir est une incorporation constante. L'être commence à avoir. Le premier avoir de l'être, corporel, sensoriel, émotionnel, sentimental, ne sait qu'être matérialiste.

Personne encore ne se fait des idées. Personne encore n'a encore aucune idée en tête. Tout est de logique du concret.

La bombe épistémologique explose avec le bébé revendiqué, avec donc la revendication de paternité. Cette revendication est le résultat d'une accumulation primitive des connais-

sances. Primitives au sens de premières. Or le shaman est supposé pouvoir mettre à jour les liens de parenté. Son silence à ce sujet est déjà politique.

La revendication de paternité faite, le shaman ne peut qu'entériner la chose.

La pratique sexuelle vient de contester la qualité des variables d'ajustement du mode de production écologique et poétique. La poétique s'en trouve contestée par la naissance idéologique du politique. La structure sociale vécue trouve cette information d'elle-même. Le shaman ne sait que suivre cette identification. La contradiction va faire naître le rationalisme, un anticorps anthropologique.

La mort du corps-shaman approche.

La perte de pouvoir shaman tient à la revendication de paternité. Si le shaman ne le savait pas, c'est qu'il usurpait son pouvoir. S'il savait, c'est qu'il abusait de ce pouvoir. Dans les deux cas, sa défaillance ébranle les acquis intersubjectifs. Cet ébranlement laisse place à l'apparition de la subjectivité et donc au subjectivisme, forme sanctuarisée de ce coup d'état ontologique. La subjectivité extorque au capital intersubjectif une part de valeurs. Ces valeurs deviennent alors des plus-values individualistes. Le corps singularisé s'oppose donc au corps collectif, au corps tribal. Le shaman se trouve du coup sinon marginalisé du moins soumis à une mesure des acquis du corps-rêveur. Le corps-rêveur commet des erreurs d'interprétation des informations recueillies au cours des voyages intérieurs. La complexité qui se met en place pose des difficultés de compréhension et d'appropriation nouvelles.

Le « rien n'est acquis à l'homme » plombe le mode de production écologique et poétique. Le monde du politique offre dorénavant les salons feutrés au combat déchirant des variables crédibles d'ajustement.

Tout devient politique d'ajustement.

L'autorité fédératrice du communisme tribal vacille. La combinatoire est, il faut bien l'admettre, d'une complexité effarante.

Cinq univers, multivers, se superposent constamment. Le corps initial, tribal, écologique de la paupière-écran et enfin le corps-rêveur, donc shamanique, s'ajoutent sans cesse, équilibre constamment déséquilibré par une évolution à la fois biogénétique et sociale.

Le corps initial est devenu une propriété subjective. L'ajustement du corps en premier lieu à lui-même, suit la progression physiologique. Le programme initial de développement, l'ADN, conduit à cette première bipolarité. L'homme n'est plus le corps initial inné, mais un corps approprié par et dans l'effet même de son développement. L'homme ne vit jamais dans le même corps de même et qu'il ne se baigne jamais dans le même fleuve, comme disait Héraclite-L'obscur. Le corps est un fleuve pour l'homme et tout en même temps une embarcation. Cette embarcation est construite avec le bois de son arbre généalogique. Cette logique de la genèse, de la génération le porte en premier lieu à la prise en considération de la singularité banale.

Ce premier corps intégral, intégralement à disposition d'une énergie contrôlée, ne se vit que comme corps tribal, intégralement collectif. L'opposition privé-public demeure sur le mode mineur. Un corps esseulé réduit considérablement ses chances de survie. Ce corps initial tribal est aussi en même temps, en même lieu, en une unité géo-historique, corps écologique. L'univers environnemental complexifie. Les corps animal, végétal, gazeux, solide, liquide, lumineux, sombre, coloré, sonore, visible, invisible, goûteux, palpable, ce multicorps cherche une unité et une dynamique. Le corps humain n'est qu'un élément du tout qui va son procès de développement, processus de croissance biogénétique. Le traitement de ce foisonnement d'informations qu'est la vie réclame des forces d'interprétation d'intégration colossales et constantes. L'énergie pour consommer l'énergie ne s'équilibre qu'occasionnellement, brièvement. La vigilance interdit le sommeil du corps. La paupière-écran, dès les yeux fermés, affiche la rédaction du code ontogénétique. Les neurones activent un moteur de recherche de signification des variables d'ajustement. Le corps-rêveur, donc shamanique, vient dans ces conditions proposées des solutions venues de l'Invisible Ailleurs Invisible. Celui qui sait pratiquer ce voyage immobile se voit du coup investi d'un pouvoir politique. Son corps initial, privé-public, écologique, se fait corps intermédiaire, soudure vivifiante d'un mobile complexe et fragile. Un individu vient en aide à la collectivité. Le shaman se trouve être de facto lieu de naissance du conflit communisme-capitalisme. Il met au monde son décret d'interdiction d'être. Le

shaman ne peut que disparaître sous sa forme première. Parti poète-rêveur, il revient politicien fonctionnaire.

26^{ème} variation

Du corps-bébé au corps du bébé

La parturition du corps est idéologiquement enclenchée par les fantasmes du shaman.

Le corps suit sa généalogie. Sa géo-histoire initiale pousse à une accumulation primitive du capital intersubjectif d'informations innées et acquises. Le corps-bébé met en évidence l'inadaptation fonctionnelle, physiologique, voire même endogamique. Le corps – bébé n'est pas encore mature. Son évolution permet d'atteindre un stade qui lui-même n'est pas fonctionnel. L'argumentation reste insuffisante. Pourtant le corps – bébé s'intègre collectivement, sans référence culturelle. Le système pédagogique d'incorporation demeure empirique tant qu'une pratique efficace n'a pas été mise à jour.

Or cette pratique n'est toujours pas mise au point au début du troisième millénaire. L'incorporation du corps – bébé, si elle s'est perfectionnée, n'en demeure pas moins empiriquement aléatoire. Le corps – bébé tend ainsi, peu à peu, à être objectif comme étape sensori-motrice de l'apprentissage fonctionnel.

L'inadaptation naturelle est cultivée comme inadaptation fonctionnelle. Le corps-bébé devient corps du bébé. Le subjectivisme a trouvé son point d'ancrage et sa source de richesse multiple.

Tout le problème anthropologique consiste donc à innover pour mettre en symbiose écologique et sociale un corps en augmentation indispensable. Les variables d'ajustement ne sont pas données, mais à acquérir. Le capital intersubjectif d'innovation réclame un traitement à la fois individuel et collectif. Ce que le bébé a à acquérir, nul ne peut lui enseigner. Le développement bio – génétique conditionne les étapes

d'évolution.

L'épi-génétique apparaît alors comme l'ensemble des mutations génétiques acquises sur quelques générations, pour parer au plus pressé. La notion de variable d'ajustement permet de mieux suivre les processus d'adaptation, d'augmentation, d'innovation programmée.

Le corps-bébé va à la découverte de lui-même et à la mise en place de fonctions organiques et sociales pour lesquelles il n'existe pas encore de marche à suivre. L'empirisme quotidien n'est pas même un empirio-criticisme. La dualité corps privé (du bébé) et corps collectif (de la tribu) ne joue pas encore par classe d'âge. L'enfant, immédiatement intégré aux modes de production du premier communisme, n'est pas pris en considération comme force atrophiée. Le corps-bébé ne sait pas être autrement. Il n'a pas de référence. L'activité du bébé enrichit de facto. La collectivité intègre les innovations parce que ces innovations apportent des variables d'ajustement vitales. Le corps est découverte, recherche, trouvaille, augmentation constante, permanente.

Il s'agit donc d'ajuster le corps-bébé à son propre développement et au développement économique, tribal aussi bien qu'environnemental. Le corps-bébé travaille à devenir le corps du bébé, par distanciation intersubjective. Dès que le corps du bébé apparaît, c'est le corps-bébé qui recule : l'enfant entre dans le procès de consommation écologique et poétique et s'y intègre dès que la prise en main, la préemption lui est possible. Se saisir d'un objet est le premier pas vers l'autonomie, le premier pas vers le sevrage. Certes la préemption est un aboutissement car le corps-bébé, dans son ensemble sensoriel, se saisit non-manuellement de l'environnement exogamique. La main en activité n'est qu'une résultante de l'apprentissage de la préemption multi-sensorielle. La main non-préemptible donne pourtant déjà de multiples informations tactiles. C'est parce que la main sait se courber qu'elle devient un outil. La courbe de la main peut encercler. La découverte du cercle, du zéro par la main de l'enfant ouvre toutes les vertigineuses possibilités d'augmentation.

Le sevrage s'effectue dès que la main se saisit fermement d'un objet. On remarquera que dès le plus jeune âge du nourrisson, si on lui pose un doigt dans la main, celle-ci se courbe et serre. La préemption manuelle est génétiquement dans le

protocole matérialiste. Il faudra pourtant au corps-bébé un long temps humain pour, grâce à sa main, passer à un corps du bébé, signe culturel de son sevrage achevé.

Ce temps de passage est le plus court possible, afin de libérer la tribu d'un indispensable gardiennage. La U-caverne n'est pas une maternelle, tout au plus une garderie, en tout cas une école d'apprentissage fonctionnel de la vie.

Que faire du premier enfant qui apparaît ? L'accouchement, spectaculaire, voit surgir un corps-bébé accroché, câblé par le cordon ombilical, atrophié, réduit, inadapté, incompréhensible. La nature est mal faite. Le processus bio – génétique demeure mystérieux, inconnu, insoupçonné. Ce surgissement inopiné implique des modalités d'accueil à inventer. L'exemple des animaux, observés, donne une marche à suivre. Le phénomène de croissance, d'augmentation, s'impose pour autant que le mimétisme permet cette socialisation. La dynamique d'adaptation dure, pour autant que l'on peut en juger, entre trois à cinq ans. Cette période, nécessaire à une maîtrise sensori-motrice, se déroule tout entièrement au sein de la collectivité. L'accouchement et le sevrage sont partie intégrante de cette collectivité univoque, contraignante, inévitable.

Cette dynamique collectiviste permet un passage modulé du corps-bébé au corps du bébé. Une distanciation socioculturelle s'effectue. Elle résulte de l'intégration du bébé dans le procès de consommation dynamique. Très vite l'enfant apprend à cueillir, chasser, pêcher. L'enfant n'existe que jusqu'au sevrage, comme corps dépendant, allaité. La courte période de sevrage réduit le corps-bébé à la plus simple expression. Le taux élevé de mortalité infantile réduit à son tour la valeur initiale du corps-bébé.

Le capital d'adaptation, proportionnel au capital d'innovation, fonde une épi-génèse.

Une contradiction doit être surmontée par le corps du bébé : il met à distance toute chose préemptible en la saisissant. C'est parce que sa main capte qu'il met à distance ce qu'il a capté. Le plus proche est écarté. Cette contradiction mécanique conduira à une mécanique quantique qui doit en donner les algorithmes de fonctionnement.

L'épi-génèse intègre par et dans des cellules organiques les acquis socio-culturels. Le geste social ou l'alimentation principalement expérimentent l'efficacité pratique de leurs fonc-

tions. Le gène, le neurone, la cellule, la coordination physiologique enregistre ces acquis, les transmet sur quelques générations. Cette épi – génétique autorise une adaptation mémorielle à l'environnement. Le corpus de connaissance n'est qu'une praxis élémentaire de survie. L'accumulation des générations sélectionne l'acquis de cette épi – génétique. La croissance démographique indique la qualité des performances de transition du bébé, du corps-bébé au corps du bébé. Ou bien l'enfant entre dans le procès de consommation ou bien il meurt. Il doit pour cela s'approprier ses moyens physiques en développement, par mimétisme animal. La symbiose synchronique écologique s'impose d'elle-même, sans autre forme de mise à distance que le vécu immédiat.

Du corps-bébé au corps du bébé, c'est le processus d'intégration à la consommation qui se met en place. L'enfant ne sait, ne peut devenir que s'il devient consommateur non-producteur, membre à part entière d'un premier communisme écologique et poétique.

Le corps-bébé ne sait que produire des manifestations corporelles et, notamment, des excréments. Le corps-bébé ne sait qu'être un producteur de merde. Le corps-bébé emmerde le monde. La brièveté de vie sociale du corps-bébé au corps du bébé, cette brièveté de vie estompe, escamote le temps et l'espace du petit d'homme. Plus ce temps est bref, plus ce temps se raccourcit, plus le corps-bébé s'intègre à son environnement tribal et naturel. Il faut ici se rappeler que l'espérance de vie dans la U-caverne est tout au plus d'une vingtaine d'années. La vitesse de naturalisation du corps-bébé assure son intégration culturelle.

Dès que surgit la revendication de paternité et donc la mise à distance de cette nature naturalisante, le processus va s'inverser : le temps de naturalisation du corps-bébé est tendanciellement réduit, alors que le temps de culture action sociale est élargi.

L'enfant est arraché à son environnement écologique, à son intégrité communiste. Il devient l'enjeu d'une capitalisation démographique anticommuniste, écologique et poétique.

La cellule familiale, non-tribale, tend à isoler le corps-bébé et à rallonger son temps d'inadaptation fonctionnelle. Ce paradoxe justifie – officiellement, culturellement – le capitalisme lui-même, dès son apparition. Le passage du corps-bé-

bé au corps du bébé, l'histoire de ce passage est l'histoire des origines du capitalisme. Vers les 16, 17 ans cet « adolescent » pour le XXI^e siècle donne tous les signes de vieillesse et de mort prochaine : la voix mue, l'acné, dite maintenant juvénile, explose, la barbe pousse et l'érection de la bite a des déparés. Ces signes corporels indiquent clairement à la U-caverne que ce corps est vieux et usé.

Le capitalisme, en arrachant le corps-bébé à la nature prolonge l'espérance de vie.

Le sanglant triomphe du capitalisme trouve ici son appui historique : espérer vivre plus longtemps, c'est donner un espoir fantasmagorique de vivre 120 ans ou – terrible fantasme – de ne jamais mourir, miroir aux alouettes d'une culture naturocide et baroque.

La séquence de civilisation « être, avoir, savoir, pouvoir », l'easp demande une sécurité garantie. Cette sécurité, anti-écologique, implique une accumulation primitive indispensable.

L'appareil éducatif se structure en conséquence. La famille se constitue en centre de formation permanent, centre de formation de longue durée.

L'enfant doit pouvoir, savoir, être le successeur, l'héritier du capital transmis et à transmettre. Le collectif tribal gère les acquis culturels éducatifs. Il n'existe pas de dévolution de ce savoir, qui de toute façon reste appuyé sur les pratiques animales repérées. L'« a priori » kantien n'existe pas. Cette période d'adaptation qui fait passer le corps-bébé au corps-enfant implique certes un traitement protecteur, sécurisé, mais ne singularise pas pour autant une classe d'âge. Il s'agit simplement d'attendre la période d'intégration du corps-bébé au procès de consommation écologique et poétique. Le sevrage relève dans ces conditions intersubjectives d'un acte poétique magique. La fécondité de la femme, la gestation du bébé, sa naissance puis son sevrage sont dans un même rythme de procréation continu. L'enfant ne naît que lorsqu'il acquiert le statut physique et social de petit homme, petit d'homme.

Son adaptation à l'environnement ne peut que suivre sa croissance physique. Le développement physiologique, morphologique, métabolique permanent oblige à un réajustement permanent. La seconde constante intersubjective, l'augmentation, joue à plein. En même temps, en même espace, dans ce

corps en pleine croissance, les mutations génétiques influent elles aussi sur le mode de croissance initial. Une combinatoire va se complexifier et dérouté toutes les accumulations de savoirs expérimentaux. Le tribal restructure en permanence son organisation pédagogique. Le renouvellement rapide de génération, du fait de la brièveté de la durée de vie, ne permet pas une sauvegarde pérenne des acquis sociaux.

L'épi-génétique par contre restructure en permanence les innovations découvertes et pratiquées, sur plusieurs générations. L'hérédité, épi-génétique, maintient une capacité initiale d'accumulations. Le capital biologique compense les pertes du capital social tribal.

Mais le développement neuronal ouvre, millénaire après millénaire, une plasticité objective, fonctionnelle, peu à peu différenciée. Le corps humain augmente ses capacités de traitement de l'information. Jusqu'ici la totalité des échanges informatifs est corporelle, il ne peut qu'être l'effet du langage du corps. Le corps-bébé devient corps du bébé puis corps de l'enfant à force de générations.

Le savoir ne peut se transmettre que par le corps et ses moyens intersubjectifs d'expression.

La métamorphose physique du corps-bébé devenant corps d'adulte ne s'objective pas. Cette métamorphose ne fait que rendre le corps-bébé plus fonctionnel, mieux adapté à son environnement où il n'a manifestement pas de place donnée mais qu'il doit acquérir. La mort sanctionne.

La rupture s'opérerait, selon les dernières données, en Afrique de l'Est, il y a 200 000 ans. L'élargissement du territoire de proche en proche installe Homo sapiens dans ses premiers pas migratoires.

La collectivité tribale fonctionne biologiquement et socialement comme une entité corporelle à part entière, entité dont les éléments ne sont différenciés que par la mort. Seule la mort singularise. Le corps-bébé n'est pas une attente de développement, mais un processus immanent. Il n'est pas différencié par une classe d'âge. La sécurisation de la croissance juvénile montre pourtant son efficacité en réduisant le taux de mortalité infantile. C'est ici qu'un clivage apparaît progressivement, parce qu'il est identifié comme tel. La tribu garantit la croissance démographique par la solidarité du corps social. Le corps social donne naissance. Le corps social

donne naissance à cette progression démographique, sans que les mécanismes de fécondité ne soient identifiés. Une femme peut avoir de multiples partenaires sans que cette pratique hypothèque ou n'hypothèque pas la fécondité. L'homme et/ou la femme peuvent être stériles par exemple. L'identification de la paternité est la conséquence historique d'observations a posteriori. Encore faut-il qu'une mémoire socio-génétique l'autorise. C'est elle qui va transformer le corps-bébé au corps du bébé, forme culturelle différenciée. Le processus d'incorporation du corps-bébé dans le corps tribal ne fait qu'appeler aux variables d'ajustement physiques, morphologiques, sensori-moteurs-motrices. Le corps-bébé n'est pas pour la tribu un corps-bébé mais un corps qui doit s'adapter. Le bébé n'existe pas.

Il n'y a pas de distanciation théorique. L'objectif réside tout entier dans l'intégration de ce corps-bébé au mode de consommation non-productif écologique et communiste. L'imitation est le vecteur d'apprentissage et la formation permanente jusqu'à l'âge de trois à cinq ans, âge auquel le corps-bébé devient corps du bébé, autonome. Sa formation se poursuit, mais maintenant auto-acquise. L'espérance de vie, estimée à 20-25 ans, impose une formation du corps-bébé accélérée. On estime aussi qu'un corps adulte mesure 100-120 cm pour 30 à 50 kg. La différence est atténuée. Le corps-bébé découvre, pendant son sevrage, la nécessité de convertir les apports environnementaux afin de se les approprier. La respiration lui en donne un premier exemple sur déterminant. L'air inspiré doit être traité par le corps pour être viable. La conversion de l'air ambiant lors de son absorption est déjà l'exemple premier, primordial non seulement de la nécessité de consommer, mais encore de ce que cette consommation est complexe. Le corps s'impose comme une machine, une usine, une unité de traitement d'apports exogamiques. L'air expiré n'est plus consommable. C'est un déchet. Le cri poussé par le bébé à l'accouchement indique clairement que cette unité de consommation, cette unité de conversion est elle-même contraignante pour tout organisme. Cette contrainte initiale, incontournable, douloureuse, va définitivement marquer la consommation même comme douloureusement contraignante. Il faut au corps constamment ajusté sa consommation corporelle alimentaire aux produits offerts.

Seule l'expérience échec-réussite assure cette harmonisation. Un corps qui succombe à une nourriture mortelle indique le danger. Cette expérience négative demande à être mémorisée, intégrée et restituée. La structure sociale doit se charger de cette circulation de l'information. L'autopsie est totalement intersubjective. Il n'y a ni médecin, ni bistouri. Le shaman va être chargé de ce progrès anatomique et chimique. On l'appellera bien vite l'homme-médecine.

Pour autant, cette prudence alimentaire, cet ajustement substantiel montre les dangers d'un mode de production écologique et poétique premier.

L'histoire du corps est aussi et d'abord l'histoire de sa consommation.

27^{ème} variation

Le corps consommateur

Le corps commence par consommer. Il doit se nourrir. Il doit incorporer des substances qui lui sont imposées par son environnement. Ces substances doivent être converties, transformées, incorporées, modifiées, triées, séparées, disséquées, distribuées, rejetées après consommation et ce constamment, quotidiennement et ce avec un risque mortel d'ingérence inopportune et ce pour demeurer en vie, sinon en survie, le manque provoquant la mort.

Cette complexité effare.

La consommation est, somme toute, un véritable chemin de croix.

En somme, consommer ne va pas du tout de soi.

La première culture, écologique, complexe, commence là : incorporer le corps à son environnement endo et exogamique.

La consommation est une variable d'ajustement mortelle.

L'histoire de la matière et donc de l'homme commence ici : l'inadéquation de cette matière - serait-elle humaine - à son milieu. Le corps en particulier n'est pas adapté au milieu dans lequel il est plongé bio-génétiquement. Il doit suivre toute une politique de consommation spécifique pour trouver les éléments nécessaires et spécifiques à sa survie puis à sa vie.

L'offre n'est pas ajustée à la demande.

L'histoire de l'homme se complique sur cette base et se trouve surdéterminée par ce non-ajustement initial.

Il y a erreur initiale de programmation d'intégration.

L'homme ne se naturalise pas directement, immédiatement. La naturalisation écologique de l'homme n'est pas naturelle. La nature naturalisante doit être cultivée, cultivée, civilisée par l'homme pour qu'il puisse s'y incorporer.

L'homme naturel, en ce sens, n'existe pas.

La nature est bien mal faite. Le vivant doit constamment réadapter, voire adapter son corps à l'environnement. La consommation vient de là. Elle résulte de cette nécessité de mise au point. La respiration, dans l'air ou dans l'eau, première, inévitable, indispensable fait du corps vivant unité de consommation et une unité singularisée, privatisée. Chaque organisme individualise sa consommation, son métabolisme. Cette consommation personnelle permet, dès l'origine, au corps de s'intégrer dans une organisation sociale communisante, communiste, certes tribale, mais où la dépendance est la loi d'évidence et ce durant de longs millénaires.

Cette consommation primitive, première, soumet en permanence le corps de l'homme. Comme il respire, il doit ingurgiter en permanence des substances énergétiques. Encore faut-il qu'il les trouve. Encore faut-il qu'il trouve les substances adaptées à ses besoins. Encore faut-il qu'il identifie ses besoins organiques. Ce travail de sélection naturelle des produits consommables demande une expérience pratique. Une noix de coco par exemple n'est pas évidemment consommable. Le lait de noix de coco demande à être testé. Les effets de cette absorption demandent à être perçus, recensés, identifiés à court et long terme. La recherche de nourriture, la cueillette elle-même, implique une soumission cohérente à l'écologie environnante.

Le niveau de consommation dépend, par le fait, des rythmes naturels. L'équilibre des populations et des substances peut se rompre à tout moment, indépendant de l'activité même mais aussi dépendant d'elle. Une saison sans fruit par exemple contraint la tribu à soit se déplacer, soit modifier son régime alimentaire. Cette dépendance drastique, écologique, soumet aussi le lait maternel. La quantité et la qualité du lait de la nourrice dépend de son alimentation. Encore faut-il en établir la relation objective. Cette mise en équivalence de non-équivalents prend plusieurs générations. Le savoir accumule, le capital intersubjectif doit être transmis. Il conditionne la survie de l'espèce, via le corps du bébé. Cette culture de la consommation équilibrée, équilibrante, cette pratique concrète de la consommation du corps ne se distingue de la pratique globale de survie qu'à la condition du passage des générations.

La brièveté de la durée de vie facilite ce savoir généra-

tionnel. Le groupe tribal survivant donne l'exemple des pratiques de consommation performantes. Le shaman, dans ce contexte, accumule ces compétences et garantit l'efficacité du régime alimentaire. Il devient homme-médecine. Il invente la diététique.

Encore faut-il qu'il ne commette pas d'erreurs. La consommation alimentaire va donc aussi dépendre d'une consommation intersubjective des rapports socio-culturels.

Le corps consommateur, non productif puisque non agricole, ne produit pas moins un certain travail. Cueillette, chasse, pêche sont des métiers à part entière. Ils nécessitent une force de travail.

Mais cette force de travail est immédiatement collectivisée. La contradiction, ainsi surmontée, redouble toutefois la contradiction vécue par le consommateur individualisé. La consommation et la production initiales, personnalisées de facto, se collectivisent instantanément : la double contradiction hypothèque déjà le bien-fondé du régime communiste, inévitable pourtant. La production et la consommation de biens de première nécessité, privatisés, conduisent à une consommation sociale publique. Le repas est pris en groupe. On ne mange qu'à la table d'hôte.

La civilisation est un perpétuel ajustement contradictoire, dès l'origine.

28^{ème} variation

Le corps, variable d'ajustement

Le corps réajuste constamment son insertion au monde. Il se modifie lui-même dans ses structures bio-génétiques, par épigénèse sur les temps courts et par mutations chromosomiques sur les temps longs. Ces ajustements et réajustements se font tous par bio-mimétisme (le corps biologique imite le corps biologique). Tous les corps s'interpénètrent, se copient, se singent et se mélangent les uns les autres. Ces variables d'ajustement rétablissent constamment un équilibre vital perpétuellement compromis. Les anorexiques et les obèses en savent quelque chose.

Chaque respiration rappelle à chaque corps que cette consommation d'air (inhalée-exhalée) est indispensable à la vie. Le corps ne doit pas manquer d'air. Il y a donc bien incohérence et nécessité de remettre en équivalence de non-équivalents. Le mot français « restauration » dit bien la chose : manger et rénover. Si le corps ne peut plus respirer, il suffoque et s'asphyxie. Il meurt. Le corps s'impose comme consommateur irréversible, irrépressible. Cet univers de variable d'ajustement périodique est donc une expérimentation perpétuelle des conditions de vie et de socialisation.

Le corps est constamment dans les vapes, Variables d'Ajustement Périodiques Expérimentales Sociales, si l'on ose dire.

Le corps est contraint à être perpétuellement dans les vapes. En étant dans les vapes, il s'intègre au monde, il s'y incorpore. C'est parce qu'il est dans les vapes qu'il parvient non seulement à cette incorporation, mais aussi à augmenter ses performances biogénétiques, sociales et culturelles. Si le corps ne se nourrit pas, la langue française a trouvé une expression amusante : il tombe dans les vapes.

L'expérience, l'expérimentation – erreur-réussite et recon-

duction universelle – conditionne objectivement tous ses parcours géo-historiques.

C'est parce que le corps est dans les vapes, dans les variables d'ajustement périodiques expérimentales sociales, qu'il parvient à améliorer sa condition de consommateur initial surdéterminé. Cette subordination de consommateur sur-conditionné régule toutes les étapes de son évolution. Mais le corps de la femme est aussi producteur, reproducteur démographique. Le corps de la femme est aussi dans les vapes. Le fœtus est la première variable d'ajustement périodique expérimentale sociale.

Le corps-consommateur est aussi, par le fait, corps – producteur. Il est bifide, bipolaire, ambigu, contradictoire.

Cet acte de consommateur et de (re)producteur privatise l'individu, individualise la privatisation, de facto.

Cette privation d'un capital-corps, d'un corps-capital vient dans l'histoire du monde non-privatisé socialement. Dans la U-caverne en particulier, il ne saurait y avoir de vie privée. Elle est communautaire, communisée, immédiatement. Le corps-consommateur et le corps-(re)producteur, privatif par constitution, par quintessence, ne peut s'épanouir en tant que tel.

Le capital intersubjectif privatif est immédiatement dans les vapes, collectivisé.

Cette collectivisation, somme toute automatique, mécanique, machinale va régler toute l'histoire de l'humanité.

Le christianisme européen s'en souviendra : la Cène montre bien les apôtres et le Christ à une table pour un dernier repas. Puisque Jésus va mourir, il faut nourrir son corps pour qu'il puisse renaître. Assez curieusement, l'histoire religieuse ne donne pas le menu de ce festin.

Le corps doit en premier lieu historique, découvrir le corps. Un corps, celui de la femme, donne naissance à un corps, celui du bébé, qui est le produit de l'homme une fois son corps maîtrisé.

Le corps doit se connaître, se reconnaître, se déconnaître tout d'abord pour mesurer les limites de ses possibilités et les variables d'ajustement auxquelles il doit faire appel. Il ne peut se maîtriser lui-même qu'une fois cette opération d'auto-incorporation enclenchée. Son bio-mimétisme, son épi-génèse, sa connaissance expérimentale, sa capitalisation

intersubjective est à ce prix.

Dans ce même mouvement non ensembliste, mais complémentaire, mouvement d'augmentation, le corps s'incorpore aussi à son environnement immédiat. Le bio-mimétisme est, à ce stade, aussi un social-mimétisme, imitation des organisations sociales écologiques observables et mesurables. Les échanges dialectiques sont ici d'une richesse et d'une complexité redoutables. C'est à ce compte que les mises en équivalence de non-équivalents s'effectuent. Il s'agit périodiquement de chercher et d'impérativement trouver l'énergie nécessaire à alimenter ce corps non-immédiatement adapté à son milieu. Le corps doit malheureusement, constamment, périodiquement, se réadapter à son milieu qui – qui plus est – varie lui-même selon une dynamique initiale, primitive, sur laquelle le corps originel n'a qu'une très faible prise et pratiquement pas d'influence.

Tout le procès du mode de production capitaliste, anti-premier communiste, va consister à parvenir à mettre en place une anthropocène dominante, objectivement et intersubjectivement. C'est là le moteur même de l'accumulation primitive puis supérieure. C'est là la cause de classes de l'inégalité de répartition des richesses : donner aux corps nantis le pouvoir de domination sur tous les corps, quel qu'ils soient. Le corps de la nature et le corps animal, le corps végétal et minéral, le corps constitué sans toutes ses formes passe ainsi aux mains des transhumanistes, classe géo-historiquement constituée pour permettre ces augmentations du corps même. La singularité identifie l'appartenance de classe. L'homme augmenté ne fait qu'appliquer mécaniquement machinalement un programme, un protocole matérialiste bio-socio-culturel.

Le corps est lui-même un corps épistémologique, un sésame qui ouvre la porte secrète d'entrée de cette caverne d'Ali Baba qu'est le vivant. Le corps ouvre la porte du corps qui ouvre la porte à l'augmentation du corps vivant, constante intersubjective sur déterminante.

C'est le fameux « connaît-toi toi-même » idéalisé, remis sur ses pieds, bien dans la terre, droit dans ses bottes de seigneur de classe possédante.

Le corps, dans les vapes, dans les variables d'ajustement périodiques expérimentales sociales, toujours sociales, toujours inévitablement pris dans les luttes de classes sociales,

le corps dans les vapes tend à cette inévitable lutte de classe.

De là vient l'accaparement cynique des richesses. C'est la course sordide vers l'éternité, l'éternelle prolongation du corps en bonne santé, pour enfin jouir sans cesse et sans bornes.

C'est l'exploitation du corps par le corps qui rend possible l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est pourquoi elle est possible. Chacun, doux rêveur impénitent, cherche « sa » variable d'ajustement qui lui permettra, individuellement, d'accéder à ce transhumanisme augmenté.

Et si ce n'est pas pour lui, il se sacrifie pour la chair de sa chair, le corps de son corps, son enfant.

La première variable d'ajustement du corps, c'est décidément le fœtus.

Chaque fœtus augmente les probabilités calculées de parvenir à l'éternité, de parvenir à repousser la date rapprochée de la mort.

L'expansion démographique exponentielle, c'est le protocole matérialiste du corps afin de parvenir à désincorporer. La qualité est un avatar probabiliste de la quantité.

Le parallaxe, l'erreur de mesure du vivant inadapté, c'est le corps lui-même, qui dysfonctionne périodiquement. Le corps est un parallaxe anamorphique, une erreur visuelle de mesure, une erreur d'observation de la mesure.

Le corps seul, seul le corps, mesure. Sans le corps, l'humanité perdrait toute mesure. La mort le prouve le corps occis ne rapporte aucune mesure de l'Invisible Ailleurs Invisible. Le corps-rêveur regarde pourtant un monde sensible non-mesurable objectivement. Ce paradoxe du vivant-mort, du mort – vivant, de l'Invisible Visible, du Visible Invisible ne se fonde pas sur la sensibilité du corps voyant, pourtant, pour autant.

C'est que le corps-rêveur, parallèlement au corps-shaman, cherche le code de programmation des augmentations possibles. Le corps-rêveur, variable d'ajustement privilégiée, montre la voie à la recherche bio-génétique. Le génie génétique n'est (de ce point de vue) qu'une variable d'ajustement expérimentale transitoire. Le transhumanisme passe par là, comme il passe par l'exploitation de l'homme par l'homme et donc par la lutte de classe.

Le capitalisme financier du début du XXI^e siècle, en tant lui-même que variable d'ajustement, ne se constitue que

pour se donner les moyens économiques du transhumanisme. L'augmentation des capacités intersubjectives du corps s'objectivise grâce au capitalisme financier, enfin financier.

Les nouveaux milliardaires du genre Bill Gates viennent de fonder une Fondation dotée de somme astronomiques pour chercher concrètement cette augmentation corporelle qui, selon eux, pourra conduire à l'Éternité. Ils pensent en effet que la lutte des classes existe puisqu'ils pensent l'avoir gagnée. C'est ce combat qu'il faut leur faire perdre.

Le corps triomphera alors.

29^{ème} variation

Le corps-capital

La matière initiale se différencie. L'une de ses différenciations multiformes, c'est le corps naturel, vivant, en ajustements constants. La différenciation ouvre d'autres différenciations, périodiques, permanentes. La seconde constante intersubjective, l'augmentation, impose une dynamique de variables d'ajustement périodiques expérimentales sociales. Sociales car la dépendance est la loi d'évidence. L'intersubjectivité et le mode de production initial, surdéterminant, qui oriente tous les autres modes de production et de consommation, en particulier donc le mode de production démographique. Pour ne s'en tenir qu'au corps humain, celui-ci surgit comme élément d'un système bio-diversifié. Il est élément d'un écosystème dont il dépend tellement. Le corps humain est donné comme un capital initial. Le corps capital fonde une propriété privée – c'est mon corps – qui se collectivise immédiatement. Un corps privatisé, isolé est un corps mort. La dépendance de l'enfant impose cette collectivisation de survie. Le corps-capital s'intègre donc au groupe, à la communauté, qui l'absorbe, l'engloutit, le gèle et le fait disparaître dans cet ensemble. Toutes les différences, toutes les inégalités ne sont pas gommées mais synchronisées. Repérées en tant que telles, elles enrichissent la tribu restreinte. Le corps capital initial s'accumule dans ce premier communisme inévitable. Le groupe fonctionne horizontalement, en boucle. La tribu agit comme un accélérateur de particules, à l'intérieur duquel les choses révèlent des composantes méconnues, tout à coup observables, mesurables.

Les deux premières choses initiées, initialisées mettent à jour la violence comme modalité relationnelle et la fécondité comme unité de reproduction de ce corps-capital, unité

de production contrôlée principalement par la femme. La femme est une unité de reproduction du capital initial qu'est le corps. Dans ces premières conditions radicalement communistes, cette synergie collectiviste explique cette démographie. Si elle ne l'explique pas, elle se révèle comme lieu de cette reproduction. Le mécanisme de fécondité, fut-il accueilli comme magique, ne sait s'actualiser que par, que grâce à ce premier communisme, que par ce premier relationnel. On est contraint de supposer, de soupçonner une circulation du capital subjective ignorée par l'anthropologie du XXI^e siècle. En particulier les synergies diachroniques, télépathiques devaient jouer un rôle essentiel pour la dynamique de groupe.

Ce type de relation shamanique implique une diffusion sociale des savoirs et des acquis épi-génétiques.

Le corps-capital s'accumule, s'enrichit. La rente du capital, c'est justement cette augmentation de capital initial qu'est le corps. Le corps-capital découvre peu à peu ses possibilités de développement, d'enrichissement, d'augmentation.

Toute la dynamique du premier mode de production écologique et poétique s'enclenche là. Le capital qu'est le corps livre ses richesses, ses possibilités d'accroissement. Il peut se développer, s'augmenter. Ce développement est possible à une double condition globale, synergétique : rendre permanent « perمانer » et prolonger la durée de vie. La survie conditionne les conditions de prolongation de la durée de vie. C'est qu'il faut de longues durées pour valider expérimentalement les découvertes. La validation des acquis de l'inné ne sait s'enregistrer que sur la longue durée. Chaque découverte, toujours pratique, suppose une restructuration de la dynamique communiste. La particularité, toujours inégalitaire, poussant à une différenciation perturbante, doit être réintégrée dans la collectivité nivelante.

La courte espérance de vie compromet sans cesse la transmission des acquis, transmission toujours verbale, orale, gestuelle, qui doit trouver son écriture pour durer malgré la vitesse de renouvellement des générations.

L'enfant n'a pas le temps de n'être plus qu'un adolescent.

La séquence de civilisation, l'easp, l'être-avoir-savoir-pouvoir, brève, se doit d'être prolongée pour aboutir. Chaque moment gagné sur la mort rallonge les transitions de cette séquence de civilisation. Être, c'est le corps-capital. Mais de

cet être inné, de ce capital offert par la nature ne découle pas l'avoir. Être est avoir mais avoir n'est pas être. Encore faut-il savoir que l'on peut avoir.

C'est la civilisation de l'être à l'avoir au savoir qui enclenche le pouvoir.

Il y a consubstantialité dynamique, dialectique.

C'est ici que s'ancre le pouvoir du shaman. Le shaman jette son ancre ici, il stationne son navire amiral. Il devient le Pa-cha.

À l'origine, le capital initial, organique, biogénétique possède le corps. C'est au corps de renverser cette relation innée. Il appartient au corps de mettre en valeur son corps, le capital qu'il représente. En tant que corps exclusivement consommateur non-productif, l'homme ne peut, ne sait que maintenir un équilibre écologique et poétique harmonieux, en osmose expérimentale.

Toutes les crises de déséquilibre sont surmontées dans cette osmose écologique, naturelle, naturalisante.

La forme tribale de la U-caverne résiste pourtant au cours des millions d'années.

L'accumulation du capital primitif, l'accumulation primitive prouve, garantie la longévité de l'espèce, avec – bien sûr – tous les ajustements possibles effectués afin de parvenir à l'homme dit moderne.

Ces augmentations d'ajustement, ces variables d'ajustement révèlent toutefois peu à peu pas à pas, à quel point elles sont nécessaires, indispensables et surtout, surtout possibles.

La machine corporelle doit être mise au point, corrigée de ses erreurs de fabrication.

L'homme – pour ne s'en tenir qu'à lui – est là, ici et maintenant, pour perfectionner le corps-capital embryonnaire. L'homme est au monde pour développer son capital et donc prolonger tout d'abord sa durée de vie pour précisément s'adonner à cet enrichissement de ce capital.

L'homme est venu au monde pour atteindre cet objectif. Encore faut-il s'en donner les moyens objectifs.

Il possède en effet toutes les capacités intersubjectives pour y parvenir. Le corps-capital cumule précisément ses capacités intersubjectives.

Le corps est une capitalisation primitive de capacités subjectives de développement objectif.

L'équilibre auquel chaque tribu de chaque U-caverne parvient marque peu à peu des différences de performances. La progression démographique de la tribu signifie l'efficacité de l'équilibre des populations et des subsistances de ce groupe particulier. Cette singularité performante vient principalement, exclusivement de la capacité culturelle de la tribu, de la U-tribu à intégrer les singularités individuelles. Le corps, capital à l'origine privatisé de facto, est collectivisé, mis en commun, communisé. La vitesse d'intégration de ce capital privé dans le capital collectif est l'une des garanties du bon fonctionnement culturel.

L'être – le corps – devient un avoir collectif et ce grâce au savoir lui aussi collectif.

Il n'y a pas de savoir individuel. Le savoir ne sait qu'être celui d'une équipe expérimentale suivant un protocole matérialiste vers un pouvoir d'augmentation du corps initial.

Cette équipe de chercheurs fondamentalistes expérimentaux doit prendre en considération la nature même du capital initial. Ce faisant, l'équipe tribale mesure tout d'abord, normalise, les hiatus d'adaptation. Un appareillage pragmatique de variables d'ajustement doit être mis au point. Le corps, capital initial, doit sortir des vapes pour augmenter sa valeur. La rente du capital, travaillée, valorisée, régulière ne fournit de profit rentable qu'à force de réajustements au milieu écologique par action poétique. Le mode de production écologique est poétique parce qu'expérimental, pragmatique et partant à la découverte de pouvoirs arborescents insoupçonnés.

L'easp – être avoir savoir pouvoir – séquence de civilisation s'impose certes, compte tenu des ajustements nécessaires et possibles à effectuer. Mais cette mimique est aveugle ou en tout cas son protocole matérialiste évanescent. Ce en quoi il est poétique.

Il faut pour essayer de comprendre cette évolution positive, admettre l'hypothèse que le savoir est non seulement élaboré, constitué en corpus épistémologique, anthropologique, mais qu'en plus ce savoir est bien évidemment transmis. Ce savoir est un fait de savoirs de civilisation collective géo-historique partagée.

Ce partage ne peut se concevoir que de génération en génération. Ce rythme démographique sur-détermine cette transmission.

L'espérance de vie est entre 0 et 20 ans. Cette accélération de génération suppose qu'un enfant de cinq ans reçoit le savoir d'une personne plus âgée de 15 ans au maximum. L'écart de générations est court. La pyramide des âges est pratiquement plate. La rapidité de transmission implique une structuration mentale et un système de communication rudimentaire, tout entièrement soumis au développement neuronal. Le protocole matérialiste initial suppose donc de dépasser ce développement corporel pour enrichir le capital initial. Pour cela l'allongement de la durée de la vie du capital initial est indispensable. Tel quel, le corps, capital initial, ne peut que prolonger sa durée de vie initiale s'il veut non seulement s'accumuler, mais croître.

Il faudra plusieurs millions d'années pour y parvenir. Or cette prolongation de la durée de vie, si elle est forcément obligatoire n'en est pas moins démographique. Le taux de natalité régule cette progression. Le corps de la femme est là directement en jeu.

C'est elle – et elle seule dès l'origine – qui produit du capital corporel sous l'action conjuguée de tous les composants écologiques. La U-caverne enfante et l'écologie participe à cet enfantement. À strictement parler, la femme est une « manufacture » corporelle, c'est dire une « corpufacture ».

La femme est singularisée par et dans son procès de (re) production du capital, du corps-capital et le produit de cette singularité biogénétique est absorbé par la collectivité.

30^{ème} variation

Le corps, capital de départ

À l'origine de l'humanité, la matière ne concède à l'homme que son corps et un système écologique préexistant. Le corps est le capital de départ de cette entreprise aventureuse qu'est l'homme. L'homme ne « possède » rien d'autre. Il n'est rien d'autre que ce corps, qui le possède plus qu'il ne le possède. Dès le début, l'homme n'est qu'une méconnaissance d'un tout non-identifié comme étant originale.

Toute la matière, diversifiée, se décline selon des variables d'ajustement préparées pour ces ajustements. Le programme biogénétique propose à toutes les formes de matière différenciée d'aller à une augmentation permettant au corps de s'adapter à lui-même et à son environnement. Cette adaptation ne pré-existe pas comme un impératif catégorique rêvé par Kant dans sa nébuleuse métaphysique idéaliste. Le programme matérialiste génétique contient chacun des « impératifs catégoriques » mais il ne s'agit pas d'une morale « en moi », ni d'un « ciel étoilé au-dessus de moi » : il s'agit en tout premier lieu de découvrir que ce corps n'est en effet radicalement pas adapté aux conditions qui lui sont données. Le corps est dans les vapes, variables d'ajustements périodiques expérimentales sociales.

Le corps n'est qu'une sociabilité en expérimentation, demandant un réajustement périodique permanent. Le corps est, en ce sens, le premier environnement. Le capital intersubjectif de départ est une interdépendance. La dépendance est la loi d'évidence. Le capital de départ permet d'augmenter le protocole matérialiste biogénétique. C'est que ce protocole expérimente, tente, met à l'épreuve par 9 (constante intersubjective quantitative) la capacité d'adaptation. Le corps doit s'approprier le corps, le premier environnement. L'épi-géné-

tique, ce mécanisme d'intégration à court terme, enrichit le capital de départ. Il s'enrichit, valorise le capital, va à une accumulation primitive intersubjective. Il lui faut en effet non seulement prendre en considération cette machine corporelle mais encore prendre en considération les mécanismes susceptibles d'augmenter le capital de départ. Cette augmentation, cette seconde constante intersubjective le pousse à réajuster le corps. Car le corps dysfonctionne. Il est inadapté à lui-même et à son milieu. La double contradiction est formidable. Les erreurs de programmation, manifestes, ont pourtant leurs corrections possibles intégrées.

C'est la mise en équivalence de non-équivalents qui - selon la loi des similitudes coïncidentes - permet ces rectifications. Le protocole initial, le capital de départ ne suffit pas à rentabiliser l'entreprise. Il doit être nécessairement augmenté. Cette augmentation ne peut passer que par une collectivisation tribale du mode de production initial, le corps inadapté qu'il faut adapter autant que faire se peut.

L'augmentation de capital dépend donc des apports collectifs, communistes. Il s'agit d'une coopérative ouvrière non-productive de consommateurs.

Cette contradiction suit celle de la matière elle-même qui elle-même ne cesse d'augmenter ses capacités d'adaptation à l'environnement. Toute la matière se collectivise, se communalise. L'augmentation du capital de départ est donc anticapitaliste. Elle ne peut s'effectuer qu'au prix d'une négation inter-objective de la propriété privée. Ce processus complexe, allant en compliquant la dynamique globale, réclame donc, pour être pris en considération, des temps longs. Les longues durées expérimentales sont nécessaires pour objectiver une part du capital intersubjectif et - par là - augmenter le capital de départ. Une nouvelle contradiction complique encore le processus. Toute partie du capital intersubjectif objectivé perd sa nature initiale de capital intersubjectif d'inter-subjectivité. Le capital intersubjectif reste insaisissable.

Le corps augmenté non seulement progressivement se perd en considération, mais il doit - sur les très longs temps - découvrir que le milieu environnemental est lui aussi soumis aux mêmes lois d'adaptation, aux mêmes lois d'augmentation. La matière elle-même est totalement dans les vapes, bourrée comme une vache espagnole qui ne sait parler qu'une

fois la panse, la pensée bourrée de pommes à cidre, acides et alcoolisées.

Il faut se méfier de ce genre dégénéré de mammoth alcoolique. N'oublions pas que le mammoth est l'ancêtre de la vache. Un mammoth augmenté devient, en un long temps, une vache espagnole. Qui, au demeurant, parle le français comme une vache espagnole. Merci Coluche de m'avoir fait comprendre cela. C'est mammothement trompeur ce truc-là.

Mais si le corps, capital de départ, doit s'augmenter par autophagie, se nourrissant de lui-même, errant en sa condition minable et prodigieusement terrestre, ce capital de départ s'augmente aussi de lui-même par reproduction démographique. Cette fécondité d'abord auto-produite par la femme seule, fabrique collectiviste de bébés, cette unité de production de la reproduction radicalement collectiviste, suit elle aussi un processus d'augmentation à très longues périodes. Cette manufacture qu'est le corps de la femme fabrique donc comme l'usine du XX^e siècle un produit transformé partant de matériaux qui, donnés à la chaîne de reproduction, donnent un produit. Ce produit, c'est le bébé.

On peut dire sans faire d'abus de langage que cette manufacture n'est pas exactement une manufacture mais une corpufacture. La femme ne fait pas seulement une main, elle fabrique tout un corps en général avec deux mains.

Cette évidence mapiste (marxiste-anarco-poétique) bouleverse, je crois, les approches démographiques, économiques et politiques.

La femme est une corpufacture et à partir de ce moment-là devient une propriété privée.

Ce moyen de production, de reproduction devient une propriété quand le lien de fécondité s'établit : la tribu prend en considération lente le fait jusqu'ici méconnu que c'est cet homme-là qui a fait ce bébé-là à cette femme-là.

C'est cela la prise en considération du lien de fécondité. Auparavant, le ventre de la femme grossissait par on ne sait quel miracle et le fait d'avoir copulé n'était pas lié à la fécondité. Le zizi d'un homme ne donnait pas un sperme fécond mais donnait seulement peut-être un peu de plaisir, en tout cas un liquide blanc gluant qui pouvait avoir, pour certaines femmes un goût agréable.

Ici toute l'économie politique doit reprendre sa copie et

donner à la femme un rôle surdéterminant dans l'histoire de l'humanité.

La revendication privative de paternité en est son premier aboutissement historique. Cette revendication capitaliste crée la première jurisprudence coutumière, probablement. Le capital de départ est augmenté par apport individualisé d'un secteur privé qui revendique ses droits. Le secteur privé a en effet découvert son existence autonome, indépendantiste, non-communiste, anticommuniste, renforçant un libéralisme capitaliste endémique, bifide, contradictoire.

C'est l'augmentation du capital de départ, du corps, qui fait exploser le premier communisme et qui fait naître le capitalisme libéral qui ne cesse de vouloir augmenter son emprise sur le marché de la vie terrestre. On en vient donc à cette constatation effarante et pourtant effectivement incontestable : c'est l'identification de la corpufacture qui donne naissance à un capitalisme effectif.

La femme est à l'origine du capitalisme.

Les féministes viennent de se retourner dans leur tombe.

Moi aussi.

31^{ème} variation

Le corps, base de données

Les données font bases au corps, base du corps, sont d'une complexité et d'une dimension effarante. Elles sont toutes à acquérir. Le corps doit acquérir l'inné pour inventer de nouveaux acquis, eux-mêmes prolongements de l'inné et ainsi de suite jusqu'à la relative interruption du vivant matériel sous cette forme primitive universelle sidérale et sidérée.

Le corps, base de données, se sidère, sidère et s'étonne.

Il s'agit donc, pour l'homme en particulier, de puiser dans cette base de données qu'est son corps. Cette seule médiation qu'il a au monde le constitue et doit se constituer dans son exploitation. Le traitement des informations données passe par une expérimentation quotidienne. Tout ce qui lui est acquis était à ré-acquérir, à mesurer, à tester. Toutes ces données sont à obsolescence programmée (OP). La brièveté temporelle du corps est cette OP. La nécessité de devoir alimenter le corps en énergie consommable, sans interruption, fixe une crainte du manque, intronise la faim. L'effarante précarité environnementale fixe de son côté la peur en égale permanence.

La faim et la peur, la crainte du manque d'énergie et de sécurité obnubilent.

Le corps est introduit dans un milieu hostile, incontrôlable, incompréhensible. Les lois de la nature n'existent pas parce que le corps ne se différencie pas, ne se médiatise pas. Seul un activisme ultra – conservateur sauve la mise

L'anthropologie mapiste, en ce point épistémologique, mène incroyablement à s'interroger sur le point de savoir comment ce mode de consommation non-productif et ultra – dépendant qu'est le mode écologique et poétique va aboutir au troisième millénaire de l'ère dite moderne à ce que le prix de l'argent soit fixé par les taux d'intérêt du système bancaire

et financier ?

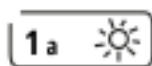
Ce point d'aboutissement, auquel l'homme se conduit, prend sa source de ponctuation géo-historique il y a 9 millions d'années en Afrique, date que je pose comme hypothèse mapiste.

Une formule résume cette question :

$$\infty^9 1$$

qui se lit :

infini puissance 9, espace, 1, dérivée de l'équation de Klung



qui se lit :

un - a - espace - ponctuation - pictogramme.

En bonne compréhension épistémologique, l'équation de l'infini puissance 9,

$$\infty^9$$

est en fait non une dérivée de l'équation de Klung, mais sa matrice algorithmique.

$$\infty^9 1$$

pousse $E=mc^2$ dans ses retranchements.

Il s'agit de passer d'une théorie de la relativité générale à une théorie de la relativité relativisée universelle.

Car la question sous-latente demeure entièrement posée :

Qu'est-ce que la matière ?

L'homme est une étude expérimentale de cette question première. L'homme prend - de sa propre initiative - le corps comme forme expérimentale d'existence pour en mesurer les limites.

L'homme s'est créé lui-même, puisque la matière poursuit avec le corps son protocole de défrichement, de déchiffrement, de culturation. Cela se passe au cours de la construction de civilisation, de la périodicité de civilisation de la séquence easp, être avoir savoir pouvoir.

Ce traitement des données de base pose immédiatement le

problème de sa mémorisation. La courte durée de vie d'un individu implique une transmission très rapide. Une génération de 20-30 ans, durée de vie que l'on peut admettre pour l'heure, nécessite un récepteur jeune, inexpérimenté et donc maladroit.

Le premier objectif, dans ce cadre, nécessite de contribuer au plus vite à un allongement de la durée de vie.

Avant cette culture épi - génétique en voie de constitution, il paraît très vraisemblable que deux systèmes de transmission jouent un rôle surdéterminant. La télépathie est exploitée à cette fin. La capacité électromagnétique de diffusion sur la bande FM, fréquence modulable, s'expérimente au cours des longs regroupements dans la U-caverne durant des millions d'années.

Par ailleurs l'environnement minéral, végétale, animal, gazeux fournit des expériences observables. Le bio-mimétisme régit le développement, qu'il soit épi - génétique ou de civilisation culturelle.

L'ours par exemple, ancien locataire de la U-caverne, existe depuis plus de 30 millions d'années. C'est un exemple à suivre, au moins pour le « squattage » du lieu.

L'obsolescence programmée, l'OP, freine et complique $\infty^9 1$

$$OP \neq \infty^9 1$$

L'homme va mettre 9 millions d'années pour renoncer au mode de production écologique et poétique. En dépassant brutalement, par l'agriculture, la reconnaissance de paternité et la propriété privée au premier communisme de la U-caverne, enclenche un processus de création de l'homme dit moderne qui démarre il y a 9000 ans. L'accélération enclenchée renonce violemment aux acquis de ces 9 millions d'années de travail collectif.

Il ne s'agit plus, il ne s'agit pas d'une coupure épistémologique intra-idéologique à proprement parler. Il s'agit d'un effondrement, d'un collapse, collapsus ontogénétique réactionnaire. Ce deuxième homme - qui n'a donc que neuf millénaires -, mène sinistrement, par la violence, le crime, le mensonge et la connerie au capitalisme libéral mondialisateur du début du troisième millénaire, en neuf millénaires donc.

Un troisième homme doit surgir, celui d'un 3^{ème} commu-

nisme.

Voir les choses autrement est bien évidemment possible, mais cet idéalisme est trompeur.

Tout commence donc par la prise en considération du corps par le corps. Tour de force qui va demander plusieurs millions d'années pour déboucher sur un échec retentissant. Le mode de consommation non – productif écologique et poétique s'effondre.

C'était bien la peine de consacrer tant d'efforts à améliorer la condition humaine. Le premier homme apprend, comprend à ses dépens qu'il n'y a pas une seule erreur dans le protocole matérialiste qui lui donne naissance. Il réalise que l'erreur, c'est lui. Toute la base de données, son corps, est une erreur de programmation bio-génétique. L'easp n'y change rien. L'impasse, maintenant signalée, exige un retour à l'origine et une reprogrammation totale du corps lui-même. Le transhumanisme, l'homme augmenté, l'anti-premier communisme, le capitalisme du corps-capital a de beaux vilains jours devant lui pour tenter cette augmentation nécessaire certes, mais illusoire.

Ce n'est pas le corps qu'il faut recréer, c'est tout le procès social de cohabitation géo-historique.

La négation des peuples et de leurs civilisations, peuples minéral, végétal, animal, naturel jette dans cette impasse ethno-centrée. La négation de la nature est une négation du corps. La contradiction explose.

L'homme descend du singe et le singe singe les singeries des hommes pour s'en divertir. L'homme ne descend pas du singe mais du songe.

Le mouvement démographique, « libéré » par la reconnaissance de paternité, ravage la géo-histoire des hommes. La machine à croissance exponentielle, remet du charbon dans la loco et ne s'occupe plus des signaux.

L'unité de production démographique des bébés qu'est la femme se privatise et saisit le pouvoir par les couilles, pour assurer le débit du lolo du biberon du bébé (DLBB). La poésie anarchiste, marxiste du mapmondisme, rationalisée, n'est plus qu'un laisser – aller de l'impulsion idéologique.

Elle stimulait le mimétisme écologique, elle sert dorénavant de paillason aux bottines des capitalistes, crottées, couvertes de sang des animaux et des fleurs, puant le pétrole en

laissant là les traces des crimes perpétuels de l'humanité. Une tour de cons flamboyante. Fosses de Babel (merci Abelio) plongées dans l'immunité diplomatique de l'interdépendance du capital. Comment en est-on arrivé là, bordel de merde ?

32^{ème} variation

Le corps du capitalisme

Le corps du capitalisme sort de la U-caverne, en droite ligne fractale, quantique, poétique, mapmondiste.

Il n'est pas exact de dire que le capitalisme du XIX^e siècle date du XIX^e siècle. Il est la résultante d'un mouvement anthropologique qui débute dans la U-caverne. Il mettra neuf millénaires pour apparaître enfin comme système de mode de production et de consommation à part entière en effet en Europe et à cette date. Pour autant ses composantes tendanciennes sont expérimentées sur le long temps géo-historique. L'établissement d'un fait historique ne peut s'entendre que géographiquement et sur une très longue durée. Le corps du capitalisme ne se forme pas ex abrupto au XIX^e siècle en Europe.

La U-caverne est une hypothèse de travail mapiste, pour aller à un établissement mapmondiste du fait capitaliste.

Une archéologie de cette U-caverne balaie matériellement et poétiquement l'attendu idéologique des stéréotypes anthropomorphiques ethnocentrés sur la modernité.

L'humanité ne va pas du bon sauvage à l'homme moderne. La sauvagerie sanglante du triomphe du capitalisme libéral du XXI^e siècle n'a rien à envier au stéréotype absurde de l'homme des cavernes la massue entre les dents. Se départir de ces stéréotypes demandent, il est vrai, un « courage » épistémologique.

Admettons bien pour commencer que nous n'y comprenons pas grand-chose faute d'en savoir plus. Le mapmondisme offre l'incontestable intérêt de laisser libre cours à un long anarchisme marxiste et poétique.

L'hypothèse de la U-caverne entre dans ce cadre.

L'apparition d'une perspective différente, excroissance

épistémologique, contraint à une reconversion idéologico-culturelle et géo-historique. Le mapmondisme et sa méthodologie le mapisme, conduit à ces gymnastiques conceptuelles.

Aller de l'avant, avec humour, dans la perspective des géo-histoires des luttes des classes, stimule.

Les étapes « réalisatrices » à marquer réclament une acuité anthropologique.

Les avancées, dans cette perspective, doivent être marquées d'une jolie pierre blanche, voire multicolore, voire d'un arc-en-ciel quantique.

Ce qui est ici en cause, c'est la vitesse de circulation du capital intersubjectif (VCCI).

Le donné à l'homme doit être acquis et augmenté. La vitesse de propagation impose la vitesse chimique, sociale, de sédimentation. L'objectif cumule, accumule du capital intersubjectif initial et l'objective.

Cette dialectique du dit et du non-dit n'est pas une cuisine du conscient et de l'inconscient. Ou alors il faudrait admettre que tout est inconscient, ce qui ferait de nous, au mieux des marionnettes freudo-marxistes.

On préférera l'expression prise en considération plutôt que prise de conscience. La qualité de la très haute civilisation de la U-caverne reste trop ignorée. Ce « bon sauvage Rousseau » fait encore un mal fou à la conceptualisation.

Il ne s'agit pas d'un néo-kantisme par trop élitiste, mais d'un néo-rousseauisme. L'écologie du troisième millénaire s'est engouffrée là-dedans, cette niaiserie, et ne finit pas sa longue chute victorieuse, paraît-il, dans ce gouffre réactionnaire.

Une reconsidération de la culture de la U-caverne fonde en effet d'abord et avant tout l'approche du mode de production, de reproduction démographique et de la consommation. Ce mode, écologique et poétique, initial, cette pratique d'existence fonde toute les géo-histoires et toutes les pratiques d'existence à venir. Le capitalisme – comme mode de production, comme pratique d'existence aboutie au XXI^e siècle – sort de là. Ce capitalisme financier et bancaire, algorithmique, sort de la U-caverne.

D'où voudriez-vous qu'il sorte ?

Les processus géo-historiques doivent être détectés.

L'argent n'existe pas dans la U-caverne, dit-on. La circulation du capital intersubjectif, la vitesse de cette circulation, laisse pourtant supposer qu'une valeur non pas papier mais d'usage existe. La dynamique synergétique de groupe implique cette monnaie et son indexation sur et par un système accumulatif, par une économie politique assurée.

On ignore trop, beaucoup trop, les capacités poétiques, shamaniques, télépathiques. Ce « paranormal » ostracisé, empêche une prise en considération de phénomènes humainement naturels, naturellement humains. La vie de la matière fonctionne de la sorte.

Au début du XXI^e siècle, qu'elle n'est pas la stupeur des paléanthropologues de découvrir des pierres taillées, comme des outils ou des armes, par des singes ?

Le bio-mimétisme crée les évolutions technologiques. Le système (puisque système il y a) dit moderne de communication par médias informatisés n'est qu'un prolongement technique, technologique des capacités télépathiques de circulation de l'intersubjectif de la U-caverne. Le programme informatisé est déjà dans les moyens de développement de celles que l'on nomme avec mépris les tribus primitives.

En retour, celles-ci nous donnent, à nous humains prétentieux, le doux nom claquant d'Immatures. Les Immatures, ce sont les hommes pour ces tribus vieilles de millions d'années.

L'homme dit moderne n'a que 90 000 ans, voire 180 000, mais guère plus.

Qui s'est le plus longuement cultivé ? Le type de la U-caverne, qui découvre « tout », ou le mec assis dans un McDo et visionnant son smartphone de merde, tout en devenant obèse, bouffant de la merde industrielle ? Faut tout de même cesser de déconner, ça va un peu, mais c'est assez (comme dit la baleine, sinon je me jette à l'eau, je me cache à l'eau je fais le dos fin, car c t c). On en a marre à la fin de ces simagrées savantasses et administratives. C'est l'histoire des fresques. L'unité picturale suppose une transmission télépathique du geste artistique, à travers les âges.

Il faut admettre qu'ici est inscrit le protocole informatique.

Ce programme doit se lire par tous les sens, dans tous les sens.

Il est à lire avec les yeux, certes mais aussi avec le toucher, l'odorat, l'audition, le goût. Le chromatisme est intégral et

musical. La chimie et la physique quantiques s'approchent d'un décodage pertinent mais en sont encore loin. Le mapiisme l'y pousse gaillardement. Cette fameuse légende n'est pas seulement la signature du shamanique maître d'œuvre, mais aussi le login, le code d'entrée dans cet univers informatique.

Parallèlement, ce que j'ai nommé les yeux-écran, cette codification de la tension oculaire, ces paupières-écrans fermées exigent un décodage. Là est l'être et le code, que Clouscard n'a pas envisagé, trop métaphysicien et chrétien. La circulation de l'intersubjectif dans l'environnement exogamique enrichi l'endogamie anthropologique.

La reconnaissance du lien copulation-fécondation mène à la reconnaissance de paternité qui va subsumer, donner le premier communisme de la U-caverne. L'argent guette déjà au trou et le capitalisme libéral mondialiste prend, à ce moment géo-historique, sa source.

Neuf millions d'années de U-caverne pour en arriver au sinistre « Papa, Maman ». Est-ce idiot cela !

Selon le début du XXI^e siècle, des « communautés autochtones locales » (CAL) existent sur Terre. Elles font perdurer les modes de production dépassés, les pratiques d'existence obsolètes.

Par contre, leur chiffrage laisse pantois : ces CAL sont estimées à 350 millions d'individus qui les composent. C'est que ce n'est plus là un épiphénomène ni une épi-génétique. 350 millions de quidams, c'est un continent, un peuple, une civilisation, une pratique d'existence plus que persistante et loin d'être dépassée.

Le corps du capitalisme naît donc là.

L'agriculture va le nourrir, le faire grandir, éduquer et le faire quitter le premier communisme. La reconnaissance de paternité va lui enseigner la notion de propriété privée et de propriété privée des sexes et des sols. L'urbanisation va ouvrir la migration, l'anti-nature naturante et conduire au phénomène distantatoire par l'argent. La croissance démographique va le re-socialiser. C'est en identifiant la production démographique artisanale par nature que l'homme va aller au capitalisme financier. Cette fabrique artisanale, cette fabrication artisanale, féminine du bébé se développe de façon inattendue pour l'homme. L'expansion exponentielle de la force

de reproduction démographique est elle-même une dérive, une dérivation. Elle décline vers le haut.

Cet artisanat naturalisant va être industrialisé dans et par l'atomisation de la cellule familiale et par son urbanisation. L'urbanisation architecturale complète le tableau. La politique de logement architecturale se soumet justement à cette atomisation et l'accentue. La dénaturalisation citadine écarte la U-caverne, coupe d'une culture communale, tout en admettant que les liens sociaux gèrent l'ensemble des personnes individualisées par culture idéologique. L'homme se met à nommer la matière « esprit » (Platon et les présocratiques) et éloigne ce nouvel esprit nominaliste de la substance, la matière même, dans ce jeu de mot de classes.

Le capitalisme se constitue donc d'abord avec, dans, par des prolégomènes idéalistes et idéologiques. La superstructure prépare les mentalités aux mutations des modes de production des pratiques d'existence destinées à être dépassées à terme géo-historique. Le développement continu de ce qu'on va nommer « l'esprit du capitalisme » (Weber) ramifie toutes les expériences précédentes. Cette continuité part vers une industrialisation socialisante de tous, pour répondre, dès le XVIII^e siècle en Europe à la croissance démographique. Le capitalisme, de ce point de vue anthropologique, met la femme et son corps, unité artisanale de production de la reproduction, sur le marché de l'équilibre des populations et des subsistances.

Le recensement fiscal indexe la nécessaire monnaie. Ce système fiscal mesurera les quantités démographiques. C'est par le recensement que l'argent s'indexe et indexe le corps démographique.

Un foyer et le nombre d'enfants indexent la planche à billets. La monnaie symbolise un bébé. C'est le bébé qui fait l'argent et qui fait donc le capitalisme. La bombe démographique dénaturalise l'homme et le projette dans un capitalisme exubérant, à la poursuite du rythme de natalité assuré par les femmes.

En instituant la famille, la bourgeoisie, partie maîtresse de ce dispositif de classe, le capitalisme croit pouvoir sinon juguler, tout au moins mesurer l'expansion artisanale démographique.

Le recensement fiscal permet donc cette mise en équiva-

lence de non-équivalents bébé=argent. Le tour de force, génial, donne une croissance fiduciaire qui suit la croissance démographique. Comme je le disais, à chaque bébé, l'État-Nation doit faire jouer la planche à billets, puis l'argent virtuel, l'expansion étant vertigineuse. La prégnance matérialiste, mathématique, pratique, concrète du bébé est de devoir assurer le débit du lolo du biberon de bébé, la nécessité algorithmique d'un argent quasi infini.

Les crises - de 1929 et de 2008 - ne sont que des épiphénomènes de réajustement des équilibres entre subsistance et population. L'argent n'est qu'un indice représentatif du ventre fécond de la femme. L'argent ne fait que tenter de suivre les taux de natalité. Si le début du troisième millénaire compte 10 milliards d'habitants, il faut mettre au point un système financier et bancaire capable de répondre à cette demande croissante du marché. L'ajustement n'est que quantitatif, aucunement qualitatif.

Il s'agit de remplir le biberon de bébé avec n'importe quoi, des frites, de la merde ou du bon lait (pour les riches) de façon à répondre au moins dans l'immédiat.

Entre la subsistance et les maux qu'elle peut provoquer le temps écoulé laisse le temps d'écouler des marchandises frelatées, et donc laisse le temps d'accaparer des profits, extorquer par le capitalisme. La relation de classe riches-pauvres assure un pis aller essentiel qui ralentit désespérément, en désespoir de cause, les croissances démographiques.

Le capitalisme ne mesure pas et donc ne sait pas gérer le corps démographique. Il a seulement compris que les conditions intersubjectives et objectives d'existence de la croissance de son marché résident entre les généreuses cuisses des meufs.

La chatte utérine assure son avenir flamboyant.

Il – le capitalisme – ne fait que profiter des copulations fécondantes, natalistes. Pour tenter de ralentir ces parties de fécondes jambes en l'air, il va mettre au point un système relationnel frivole merdique, pornographique, stérile, système de relations sexuelles non productif. L'amour, le désir, la concupiscence, les pratiques libérales non-démographiques sont mises en place et en avant pour tenter de ralentir la ruée vers l'or des bébés, armada existentielle sur-menaçante.

Les guerres tempèrent peu ou prou les déséquilibres sub-

sistances-populations en occupant les hommes et les femmes à la non-baise et à mourir. Mais même les 100-150 millions de morts de la Seconde Guerre mondiale et l'effondrement des économies ne suffisent pas. En une nuit, Paris repeuple la France. Tant que le capitalisme et - de préférence le communisme - ne mènera pas une anthropologie conséquente du corps de la femme, toutes les économies politiques seront automatiquement caduques, vouées à l'échec.

Beaucoup indiquent malheureusement que cet axe de recherche n'est guère recherché, en ce début du troisième millénaire.

Les perspectives sont donc sombres.

Le mouvement aléatoire, le démographique conditionne - en tant que pratique d'existence - tout le système planétaire.

Tout dépend des chattes et des bites. C'est vulgaire d'ainsi dire la chose, mais c'est d'un hyperréalisme radical dérangeant indispensable.

C'est cela qu'il faut, qualitativement et quantitativement étudier. Une courbe de la natalité mise en relation avec le prix du pain, la présence idéologique européenne de l'amour (fût-il courtois) et la production de films pornographiques par exemple, a des chances d'éclairer les bons esprits et les consciences malheureuses de classes.

« Il s'agit de la logique objective des rapports de classe dans les questions de l'amour » (Lénine) : on ne sortira pas de là. Mais c'est de là que le troisième homme du troisième communisme a de fortes chances de surgir, je pense.

À chaque bébé qui naît le système mondial est compromis dans son équilibre des substances et des populations. C'est aussi simple que cela. C'est extraordinairement compliqué d'être simple.

33^{ème} variation

Le corps de la nature

Le futur de la nature, c'est son passé. Elle n'a donc pas de présent, mais seulement des premières fois. Ce concept de première fois - car c'est un concept opératoire méthodologique (COM) - demande une mise en perspective.

Cette épistémologie de la première fois agace. On n'en revient bêtement à l'origine. On en revient à ce stupide problème de l'origine de la matière. Pour autant cette analyse des causalités est une « simplicité », avant que d'être une complexité. La causalité doit être mise en regard ce qu'il faut bien nommer, par opposition, par effet de miroir réfléchissant, l'« effectualité ». Il n'existe pas d'une part un inné et d'autre part un acquis. L'inné et l'acquis sont d'une même part pour ainsi dire. L'acquis n'est qu'une acquisition de l'inné. Ce développement est en même temps géographique. Cette géo-position historique combine un développement biogénétique avec un développement culturel, naturel. La culture est d'abord matériellement, naturelle, matérielle et commune, communiste. L'homme n'est pas présent il y a 4,5 milliards d'années. La matière, elle est là. Cette matière est universelle. L'homme dira : « l'universel, c'est nous ». Il osera même un : « l'universel, c'est nous, occidentaux ». Avant cette revendication anthropocentrique, le corps de la nature n'a encore rien à foutre de anthropocène, de l'homme centre prétendu, prétendu centre de tout.

À l'origine (puisque l'origine il semble qu'il faille y avoir...) la planète Terre est minérale et végétale. Au début du XXI^e siècle, les prétendus experts s'accordaient à penser que 99,8% de la vie terrestre est végétale.

C'est oublier la vie minérale et aquatique.

Mais admettons cette estimation, pourtant fausse comme

toutes les estimations chiffrées. Le mode de production premier, écologique et poétique établit immédiatement un équilibre des populations et des subsistances et ce pour durer des milliards d'années. Excusez du peu. L'homme n'établit pas un mode de production capitaliste aussi prometteur d'un monde meilleur. Cet équilibre des populations et des subsistances subit des crises. Les périodes de glaciation, les variations catastrophiques, les épidémies par exemple, bousculent cet équilibre mais il se rétablit. Il s'agit en effet d'un équilibre média et non immédiat. La médiation, les médias font circuler le capital intersubjectif initial. Cette circulation médiatique donne des béta-données destinées à faire évoluer – je ne dis pas progresser – les OGM. Tout est OGM, organismes génétiquement modifiés, organismes s'auto-modifiant.

C'est le protocole matérialiste originel, premier. Il s'agit d'adapter un corps vivant à son environnement, car ce corps vivant, quel qu'il soit, doit s'augmenter puis s'intégrer écologiquement. Ce processus d'intégration est naturel, poétiquement naturel, naturellement poétique.

Pourquoi le qualifier de poétique ? Pour éviter l'idéalisme idéologique qu'est le rationalisme. Le rationalisme – utile certes – contribue aussi malheureusement à excommunier l'axe de recherche poétique. Or la poésie, intuition génétique, bio-dynamique, explore médiatiquement les perspectives immédiates. Le mapisme, marxisme anarco-poétique, autorise cet axe de recherche fondamentale. Cette affaire-là va demander plusieurs années.

Remettre en perspective la théorie d'Einstein pour l'augmenter à une théorie de la relativité relativisée, universalisée.

L'idée est simple : la première épistémologie est donc écologique et poétique. Le corps de la nature mène cette épistémologie. La théorie des ensembles euclidienne et aristotélicienne doit être abandonnée. Elle biaise une possible reconstitution analytique. Il s'agit d'une complexité de superpositions cohérentes. On peut même parler de supers positions co-errantes. Les mots se reconnaissent. Il suffit de les respecter. Ces supers positions co-errantes suivent des graphes.

Ces graphes doivent se dépouiller, autant que faire se peut, d'un anthropomorphisme primaire. Le corps de la nature fait l'homme et non l'inverse. Le mobile équilibre de cette « première nature » implique une accumulation effarante du capi-

tal intersubjectif. Tout se mélange mais rien ne se confond. Il s'agit, par le corps de la nature, d'inventer quelque chose qui est déjà connu. La matière, intersubjectivité en circulation – MIC – ne sait être saisie et nommée, désignée par l'homme. Cette tentative d'objectivation, cette anthropologie ne sait donc être qu'un anthropomorphisme, c'est dire un biais homo centré. La matière anthropomorphique circule, comme circule la matière intersubjective. Au MIC (Matière Intersubjective Circulante) s'oppose, toujours, cette Matière Anthropomorphique Circulante, le MAC.

Il y a donc bien un sacré incontournable MIC-MAC. L'homme ne peut pas échapper à ce micmac. Le corps de la nature, dans ce sacré micmac, ne sait être approché que par un mapisme, un marxisme anarco-poétique.

Il s'agit donc bien d'une approximation romanesque, reconstitution fabriquée d'un monde inaccessible. Le corps de la nature est – pour l'anthropologue – toujours anthropomorphique, équivoque. Cet « équivacité » vient du caractère même, intersubjectif, de la matière.

Cet effet de boomerang multivers (non univers) va être pris en considération au début du XXI^e siècle particulièrement. Le génie génétique, l'archéologie, la paléanthropologie, la chimie, la physique quantique, la mathématique tout singulièrement redécouvrent ce corps de la nature, peu ou prou.

Cette prise en considération culturelle, pseudo scientifique, compromet de multiples certitudes de l'anthropomorphisme primaire. Le corps de la nature semble alors à ceux qui le « redécouvrent », posséder une autonomie, un dynamisme indépendant de l'homme.

L'anthropocène vole en éclats. Les supposées « lois de la nature » ébranlées sous les coups d'une observation banale de bon sens, crèvent comme de vieilles roues de vieux cyclopedes.

Le ridicule ne tue pas, dit-on. La première fois, la nature est sans l'homme. Il y a de la matière intersubjective circulante. Ce MIC est sans MAC, d'où le micmac, le chaos dans lequel l'homme fait le malin. Mais avant la première fois, demandera-t-on légitimement ? Eh bien, avant la première fois, on ne sait pas, tout bêtement (c'est le cas de le dire).

Ce non-su, donc ce non-dit, de l'homme ne l'est pas pour le corps de la nature.

La nature est différenciation d'un protocole matérialiste avant l'homme. L'homme ne viendra que comme une différenciation de la nature naturalisante, naturalisée par elle-même. L'homme est naturalisé dans et par ce protocole matérialiste. Cette naturalisation, historique, géo-historique, biogénétique, Marx l'a entraperçue et mise en avant. Le marxisme anarco-poétique n'en est, de ce point de vue épistémologique, qu'un prolongement anthropologique conduisant à un mapisme qui demeure à élaborer.

« Ou quoi » n'en est qu'une esquisse solitaire. Solitaire mais solidaire. L'homme, de ce point de vue mapiste, ne fait qu'imiter le corps de la nature dans tous ses développements.

Les prétendus progrès réalisés par l'homme ne sont donc qu'aboutissements, déterminés par la nature, qui, circulante, cherche aussi par l'homme, à faire aboutir son protocole matérialiste. La « raison », la « pensée », la « science », etc., ne sont que des avatars ethnocentrés de l'espèce humaine. Le biais anthropomorphique éloigne, dans sa forme primaire, de la nature même. La nature cherche ainsi, mapiste, à mesurer son idiotie, sa biosyncratie, sa bêtise en un mot. L'homme est bête, c'est sa fonction géo-historique.

Il ne peut donc bêtement imaginer ce qu'est le corps de la nature elle-même. Il ne peut – pour l'instant – échappé au micmac dans lequel il patauge.

La sur-surabondante littérature de toutes les espèces, la totalité en fait des expressions humaines cherchent à cerner ce corps de la nature, qui, en fin de compte, se joue culturellement, tout naturellement, des procédés.

Je ne fais pas mieux.

Imaginons donc.

Le corps de la nature, venu sur Terre pour la première fois, consomme. Il consomme de l'énergie. L'énergie est la première fois des premières fois. Cette énergie est consommée afin de mettre en place les variables d'ajustement des éléments constituant le corps de la nature. La nature, par protocole matérialiste, est un organisme génétiquement se modifiant, un OGM. Cette modification d'ajustement se diversifie par et dans des différenciations biogénétiques, épi-génétiques en premier lieu. L'ensemble du vivant naturel va se superposant en cohérences de proximité, en co-errances successives.

La consommation d'énergie devient dès l'origine consom-

mation d'énergies renouvelables. Les énergies fossiles, non renouvelables à court ou moyen terme géologique sont parties intégrées du corps de la nature.

Le pétrole, gaz, charbon, par exemple, participent directement aux modes de production écologique.

L'équilibre des populations et des subsistances, s'il est parfois rompu, se retrouve toujours. Des formes de vie naturelle, des espèces, par exemple, peuvent disparaître. L'ensemble naturel n'en perdure pas moins.

Avant même l'apparition de l'homme, le corps de la nature, par échange de dépendances réciproques, se socialise. Le premier communisme s'impose, car la dépendance est la loi d'évidence.

Cette sociabilité, cette socialisation ne doit donc rien à l'homme. Les abeilles, par exemple, créent une unité de production, un moyen de production structurée : la ruche. Une unité de reproduction démographique repose sur ce que l'anthropomorphisme ultérieur nommera la reine. Des ouvrières produisent du miel. Le miel est un produit de transformation de produits identifiés, ramassés, transportés, stockés et traités.

Il y a bien une unité de production et de reproduction, usine de transformation, lieu de consommation, hiérarchie du travail et du pouvoir, accumulation et gestion d'un capital initial.

Une accumulation primitive s'opère, se développe et mène à des profits.

Cette unité sociale est donc culturelle. Au début du XXI^e siècle, on a enfin consenti à identifier, par exemple, le rôle de l'abeille prospectrice.

Celle-ci repère un filon de pollen, l'analyse, le géo-positionne, le quantifie, d'un point de vue aussi bien qualitatif que chimique. Cette même exploratrice revient à la ruche et donne ses informations. Pour cela, elle use de son corps qui danse ces informations. Le mouvement, le rythme, l'odeur, les sons, la capacité télépathique, le toucher, tout lui est bon comme vecteur de transmission.

Le corps de l'abeille est un open data, comme on dira au début du troisième millénaire.

Cette performance nécessite une circulation du capital intersubjectif initial, qui s'accumule donc par et dans ce procé-

dé culturel.

De même découvrira-t-on que le logement des abeilles – les alvéoles – est une véritable HLM, habitation à loyer modéré. La solidité effarante de ces alvéoles conduira au XX^e siècle à des constructions urbaines anti-sismiques japonaises, par exemple.

De même ces mêmes « experts » écologiques découvriront au XX^e siècle que des singes produisent des outils. Que les oiseaux communiquent par le chant. Que les loups chassent et vivent en meutes organisées. Bref, que les fleurs existent et que les fourmis agricultrices cueillent des graines, les plantent dans un terrain choisi, dans un creux d'arbres, les ensemencent d'engrais fécales et consomment ensuite la plante à terme de croissance.

Ces mêmes fourmis cultivent très scrupuleusement des champs de champignons, etc.

La chaîne écologique est solide. Et l'homme n'est toujours pas là. Il faut donc admettre l'hypothèse axiomatique d'une civilisation, d'une société du corps de la nature ayant son mode de production, de reproduction, de consommation et – in fine – ses États-nations s'appuyant sur un système sécuritaire et juridique. Cet anthropomorphisme non plus primaire mais supérieur (pour ne pas dire secondaire) doit bouleverser l'anthropologie.

Cet anthropomorphisme supérieur semble puéril. Il n'est que poétique. Il n'est que mapiste. Les applications épistémologiques sidèrent.

34^{ème} variation

Le corps humain de la nature

L'homme n'est donc pas au début dans la nature.

L'homme naît dans la nature. La nature le fait naître. L'homme est un produit de la nature, un produit de la différenciation du capital intersubjectif circulant, de la matière intersubjective circulante. Il est lui-même matière anthropologique circulante, le fameux et drolatique MAC du MIC, lui-même en plein micmac. La nature, société civilisée, développée, développant son mode de production écologique, produit l'homme comme elle produit déjà depuis des milliards d'années des formes diverses.

L'homme n'a rien d'original.

Il suit, comme toute la matière en évolution, le graphe dynamique de l'easp, être avoir savoir, pouvoir.

Durant des millions d'années, l'homme cherche ses variables d'ajustement pour dépasser pratiquement son inadapation au monde. Il ne fait, de ce point de vue, que suivre un processus bio-génétique. Pour s'intégrer, le mimétisme, le bio-mimétisme, l'épi-genèse imposent des acquisitions des innés.

L'épi-genèse lui permet d'ajuster son organisme micro-cellulaire. L'observation magmatique de la société de la civilisation de la nature le conduit à imiter des pratiques sociales mises au point par le corps de la nature. Il est pris dans les mouvements dynamiques de ce corps constitué. Sa prise en considération du vivant est de premier niveau. Ce que les siècles dits modernes nommeront une prise de conscience n'existe pas. Il y a pour l'homme prise d'existence, praxis ontogénétique. Cette surdétermination impose à l'homme de longs temps, de longs espaces, de longs espace-temps rythmés par le corps en croissance de la nature.

Chaque partie du corps de la nature contribue, par ses variables d'ajustement, à réajuster constamment l'être naturel au monde matériel.

Ce matérialisme géo-historique, ce mapisme originel, n'est pas un marxisme anarco-poétique, bien sûr c'est certain. Il n'en demeure pas moins que l'homme est un produit tardif (certes) de la nature.

Pourquoi le corps de la nature enfante-t-il l'homme ? À quoi cela lui sert-il ?

L'homme n'est qu'un élément, parmi d'autres, participant au tout du premier mode de production et de consommation, le mode écologique.

Le corps civilisé de la nature lui impose toutefois une différenciation singulière, spécifique. Laquelle ?

Toute la nature est un organisme génétiquement modifié, se modifiant constamment. Cette modification est d'ajustement, il ne faut pas l'oublier. La nature demande donc à l'homme une participation singulière à cet ajustement. L'homme est donc une variable d'ajustement comme une autre. Là n'est pas sa singularité.

Sa géo-histoire, localisée, son GPS le fixe dans une proximité stricte, dans un espace-temps délimité.

Les oiseaux, par exemple, ou les êtres vivants aquatiques, pratiquent déjà des migrations acculturantes. Ces acculturations enrichissent le corps de la nature, constamment. Le corps de la nature se métisse ainsi se bâtardise. Le barbare est diachroniquement intégré constamment. En ce sens, dans la civilisation naturelle, le barbare n'existe pas, pas plus que le sauvage, bon ou mauvais.

La nature développe toutes ses capacités d'ajustement. Elle donne à chaque élément du tout la virtuelle possibilité pragmatique de faire aboutir son protocole biogénétique. L'acquisition de cet inné, c'est la culture géo-historique dépendante en toutes les instances des modes de production économique et démographique. Le premier mode de production, donné, c'est le mode de production écologique où producteurs et consommateurs se confondent dans une superposition cohérente, co-errante. La nature, société culturelle évoluée, civilisation universelle du premier communisme, organisme organisé supérieurement, la nature en appelle donc à l'homme pour lui demander de participer au développement de ce pre-

mier mode de production écologique et communiste.

La nature investit dans cette nouvelle force de progrès qu'elle met en activité : l'homme lui-même. Pour faire cela, la nature matérielle dote l'homme d'un corps spécifique. Ce corps permet, par la position sur deux pattes, un déplacement singulier. Cette capacité permet un déplacement rapide, augmente les possibilités de pêche, chasse et cueillette. Elle augmente aussi les capacités de nomadisme. La U-caverne n'est pas entièrement et constamment une sédentarisation. Le nomade rend itinérante la U-caverne. Mais cette bipédie ne lui est pas propre. Un oiseau, un écureuil, par exemple, fait de même. Deux caractéristiques autres singularisent le corps de l'homme.

Sa main, par la position du pouce, permet une préemption vigoureuse des objets. La force de prise en main permet une transformation singulière des objets en outils.

On n'a jamais vu une girafe tailler un silex.

Ensuite la nature dote le corps de l'homme d'un cerveau dans les capacités de croissance neuronale sont démultipliées.

Le corps de l'homme va avoir à reconnaître cette croissance du cerveau dit reptilien. L'easp – l'être avoir savoir pouvoir – peut s'épanouir. Via le bio-mimétisme, donc l'épi-genèse, via l'imitation pratique des systèmes de cohérence inter-objective, sociale, via une logique du concret de la praxis, via des possibilités cognitives puissantes, la nature pousse donc l'homme sur la voie d'expérimentations innovantes.

Ce que les peuples développés du mode de production écologique premier ce que ces peuples vivants depuis des milliards d'années demandent à l'homme, c'est de tester ce chemin de la praxis.

La nature demande donc au corps humain de pousser l'expérience d'un organisme génétiquement modifié.

Modifier à l'extrême, auto modification géo-historique.

Cette « organisation » du corps de l'homme implique un hyperréalisme radical contradictoire : l'homme doit mettre au point et pratiquer une dénaturalisation et, partant, une dénaturalisation passant par une dématérialisation.

Formidable coup de tonnerre épistémologique.

Il faut l'observer. L'homme a donc pour fonction d'être contre-nature par idéalisme dématérialisant.

C'est effarant de complexité dialectique.

La nature demande à l'homme de la prendre en considération. Elle est une entité à part entière. Le cosmos se naturalise. L'homme, en se mettant à distance – sur injonction naturaliste – s'extrait lui-même du procès de civilisation du mode de production écologique.

Ce contre-nature idéologique, c'est la mission anthropologique. L'homme doit s'écarter, expérimenter cette mise à l'écart et il doit en rendre compte. La position est fort inconfortable. C'est la première fois qu'un élément du cosmos, du tout, a pour mission objective de codifier la matière intersubjective.

Circulante, le MIC, secret donc un MAC, une matière anthropologique circulante. L'homme doit sortir de ce micmac. Mais avant que de devenir l'homme, l'homme est d'abord un corps naturel, humanisé. Entre le corps de la nature et le corps de l'homme, des médiations s'établissent. Ces médiations sont, en un premier temps, mises au point par la civilisation de la nature elle-même. Le corps de l'homme ne trouvera son identité propre qu'à l'aboutissement de cette double complexe médiation, à trois faces réfléchissantes : la nature, le corpus côté des médiations de mise à distance et enfin le corps de l'homme, en voie de dénaturalisation, via une dématérialisation idéaliste. Cette codification médiatique ne peut être qu'une déconnade. Décoder, déconner. Traduire, c'est trahir.

Il n'y a pas de « vérités », il n'y a que des faits, contestables. Le consensus sur un fait, la convention n'est qu'un accommodement de société. Un pis allé d'existence sociale, le point d'arrêt consensuel d'une fatigue épuisante de recherches de sens. Épuisement du corps de l'homme et du corps social constitué, parce que la mise au point des médiations codifiées s'effectue sur la longue durée. On entend là au cours de millions d'années. La nature demande à l'homme de vérifier la qualité du mode de production écologique. La nature demande au corps de l'homme s'il existe un monde meilleur.

Le corps de l'homme s'attelle à cette recherche fondamentale. Mais sa position épistémologique, géo-historique, cet entre deux mondes qu'il explore (pour la première fois, c'est à re-souligner) le met en porte-à-faux. Cette position idéologique le contraint en effet à n'être lui-même qu'un anachro-

nisme. L'anthropologie ne sait être qu'un anachronisme, anachronique. La mise à distance, la dénaturalisation de la nature oblige à cet anachronisme de la première fois. La première fois devient alors pour le corps de l'homme, pour l'homme ensuite, une éternelle seconde fois.

Là est l'anachronisme.

L'homme ne peut se tourner vers son passé pour le dépasser, le dépasser, que par voie anachronique. C'est inévitable.

Il est en plein micmac.

35^{ème} variation

Le corps humain de la nature, dénaturisé

Le corps de l'homme commence donc sur injonction du corps de la nature, à murmurer son existence.

Pour la première fois dans l'histoire de la matière, il se met à patauger dans le micmac. Son premier objectif est de s'identifier dans le cosmos. Ce processus d'identification de l'onto-génétique par le phylogénétique ne lui est pas propre, ne le caractérise pas. La matière, comme Matière Intersubjective Circulante, comme un MIC, suit ce processus d'identification, d'auto-contrôle, depuis des milliards d'années. C'est la caractéristique même du protocole matérialiste d'ajustement. Les variables d'ajustement sont les médiats – non immédiats donc – de cette différenciation évolutive. La matière cherche constamment (constante intersubjective) à s'adapter à l'univers terrestre. C'est que la matière dont le cosmos universel est formé, n'est pas en adéquation avec ce cosmos.

La contradiction est ontogénétique. La matière se naturalise en trouvant et en pratiquant le jeu dialectique géo-historique des variables d'ajustement. La nature – en ce sens – est une organisation d'un mode de production écologique et donc poétique. La production des rapports de production – dans ce cadre – est tout d'abord toujours pour cette fameuse et agaçante « première fois ». La première fois que la nature se met en marche, elle établit des rapports de production et de reproduction, par le fait, originaux. Or, au début du 3^e millénaire, les spécialistes s'accordent à estimer que trois étapes marquent cette marche évolutionniste. Il faut toutefois tout d'abord re-souligner que cette évolution ne peut être admise comme un progrès. Le développement des différenciations donne des diversités riches et intenses tendant à un monde meilleur, certes.

Mais cette dynamique doit être – dans son approche – dé-gagée, autant que faire se peut, de tout anachronisme. La matière circule, mais, à strictement parler, elle ne se « moderne » pas. Elle existe en tant que force d'adaptation à son environnement. C'est l'homme, dans le cadre de sa dénaturalisation, de sa dématérialisation (comme on l'a suggéré) qui va inventer la notion biaisée de progrès.

Selon donc ses spécialisés, les minéraux et l'eau sont premiers.

À ce corps minéral vient bientôt au cours des milliards d'années, s'ajouter par différenciation des variables d'ajustement, le corps végétal, le monde végétal. Une seconde civilisation, une seconde culture (après celle minérale et aqueuse) se met en place.

La graine se souvient de l'arbre qu'elle va devenir. A ces civilisations, puissantes, dynamiques, flamboyantes, vient se super-poser le monde animal. Ce monde animal est le résultat produit par les deux premières. Il ne s'agit pas donc d'un ensemble formel, logique. Il faut aborder cette super-position cohérente co-errante comme relevant d'une théorie des quantas, balbutiante au XXI^e siècle. Il ne s'agit que d'un ensemble pré-historique. La pré-histoire n'existe pas. Cette prétendue Préhistoire, cette prétention anachronique n'est qu'anthropologique. Est-il besoin de re-re-répéter que la matière, la fille de la nature, organisée selon les trois ordres minéral, végétal, animal se passe durant des milliards d'années du corps de l'homme.

N'importe quel géologue sait cela. Le généalogiste épistémologue, l'historien de l'histoire devrait s'en souvenir plus souvent. Il y a un après le corps de l'homme parce qu'avant il n'existait pas d'homme. C'est d'une banalité foudroyante.

L'ethnocentrisme explose ici. Pour autant, un corps humain de la nature se met à se dénaturer, à se dématérialiser. Cette négation de la matière et de la nature va conduire tout son processus évolutif. Le corps de l'homme va mesurer ses variables d'ajustement en niant ses origines. C'est parce que je ne suis ni matériel ni naturel que je deviens un corps humain. L'intention politique, idéologique, anthropomorphique est aberrante.

Mais pourquoi pas ?

Tant qu'à patauger dans le micmac, autant commencer les

pieds dans la merde méthodologique. Du pied gauche de préférence, il paraît que cela porte bonheur...

Mais comme tout nomade, l'homme emporte la terre sous les semelles de ses bottes de contrebande de 9 lieux.

Non pas 7 en effet, mais 9, pour respecter la constante quantitative intersubjective, CQII.

La constante qualitative intersubjective, la CQ2I, ne vient qu'une fois la CQII mise en place par et dans le procès de mise en place du mode de reproduction démographique qui s'installe lui-même. Cette délégation de pouvoirs que la nature délègue au corps de l'homme n'est pas une délégation de pouvoir du pouvoir. Le pacte passé entre cette nature civilisée à l'extrême et le corps sauvage (disons-le comme ça par dérision) de l'homme implique un acte de confiance réciproque.

Cochon qui s'en dédit.

L'homme va vite passer du cochon au sanglier prédateur. Le chemin dit « de la liberté » (expression stupide) se révèle à terme un chemin de croix, sanglant et infantile.

Cette délégation de pouvoirs, biogénétiques, ne présuppose pas du résultat. Il s'agit bien d'une co-errance dans le mic-mac. La matière elle-même a pris le temps – des milliards d'années – pour asseoir son mode de production écologique et poétique. Compte tenu de la matière, sous forme de la nature, existe depuis bien avant l'homme, l'expérience qu'elle tente avec ce dernier ne cherche pas à conduire à un monde meilleur. La nature expérimente une délégation de pouvoirs, comme elle le fait systématiquement. Cette modalité systématique lui est ontogénétique. Elle attend les résultats expérimentaux, voilà tout. Faut-il pour autant imaginer que la nature, intersubjectivité en action, arrive à prévoir les conséquences de cette fâcheuse expérience du corps humain ? Cela supposerait un don prédictif singulier, dont on n'a pas trace. Le chaman seul peut-être eut des visions prémonitoires.

Mais de là à anticiper le sanglant triomphe du capitalisme, il y a loin de la coupe aux lèvres.

D'ailleurs, en ces temps reculés, il n'existait pas de coupe...

Toujours est-il toutefois que la dématérialisation dénaturante du corps de l'homme implique, par contre, une négation du mode de production écologique, donc un anti-premier-communisme. Si cet anti-communisme n'est pas encore un capitalisme entendu au sens de Marx, il est toutefois un

anti-communisme radical. La première fois, le premier mode de production (écologique), va devoir être remplacé par un autre nouveau mode de production, agricole celui-là. Ce premier nouveau mode de production – acquis cette fois-ci et non donné – implique pourtant l'émergence de l'esclavagisme. La terre devient peu à peu l'esclave de l'homme. Il ne s'agit pas encore, déjà, d'une exploitation de l'homme par l'homme, de l'exploitation du corps de la nature par le corps de l'homme. Ce corps à corps va tourner au désavantage de la nature. C'est que l'homme, en se dénaturant, exploite des énergies fossiles. Or celles-ci n'ont, avant lui, jamais été poussées à la rentabilité immédiate. Le pétrole, le gaz, le charbon par exemple, symbolisent au 3^e millénaire ces énergies fossiles non-renouvelables et épuisables. Mais la première énergie du genre, c'est la terre cultivable. Le mode de production écologique n'a jamais exploité cette énergie, pas plus que les autres au demeurant. Faut-il donc alors présupposer un diabolique complot ? La nature, prévoyante, aurait constaté le danger potentiel, la menace humaine. En poussant cette espèce animale, la nature aurait voulu se débarrasser de l'homme, en le poussant au suicide. La société de la Grèce antique n'aurait pas mieux fait avec Socrate, contraint à boire la ciguë et à acheter le coq au chant duquel il dut boire. L'homme aurait donc fait son temps et rien de plus.

L'homme a la montre et la nature a le temps.

Cette hypothèse complète triste, vicieuse, pourrait possiblement avoir son sens.

Seul problème : je ne vois pas lequel.

Force est donc d'admettre le caractère aléatoire – quantique de l'expérience géo-historique que la nature fait avec le corps humain, OGM à part entière.

36^{ème} variation

Le corps humain nomade de la nature

Le corps de l'homme reçoit pour mission, il y a 9 millions d'années, de quitter la nature. Cette dernière lui délègue des pouvoirs biogénétiques et poétiques pour mener à bien cette expérience originale.

Doté d'un cerveau reptilien, le corps de l'homme va, au cours de ces millions d'années, développer ses capacités neuronales, motrices, physiologiques, ontogénétique et sociales, donc phylogénétiques. Le paradoxe est formidable. La nature demande au corps de l'homme de se dénaturer et de se dématérialiser.

Comment mener à bien cette expérimentation, ce protocole matérialiste ?

Il y a contradiction dans les termes.

Le corps humain ne saurait se dénaturer de lui-même. Il ne se « libère » pas des corps de la nature. Il est libéré.

Un esclave émancipé l'est par le maître. Il n'a pas combattu pour cela. Il demeure un esclave, « libéré », mais pas moins esclave, sous une autre forme. La société qui le libère demeure une société esclavagiste.

Le corps de l'homme est partie intégrante du corps de la nature. La dénaturisation du corps de l'homme s'effectue au sein du corps constitué de la nature. Le corps humain dénaturé demeure soumis aux lois de la nature. Le mode de production écologique et poétique, seul mode de production existant, n'est pas contestable donc n'est pas contesté, en ce début du processus d'une émancipation géo-historique.

Il n'y a pas, en ces débuts de première fois, d'émancipation à proprement parler. Il y a seulement une nouvelle logique du concret, une nouvelle praxis co-errante. Et, en ces débuts, incohérente.

Le corps de l'homme ne comprend pas qu'il ne comprend pas (qu'il ne prend pas avec lui).

De là à comprendre, il y a quelques millions d'années à vivre.

Le corps de l'homme de la nature patauge en plein micmac, Matière Intersubjective Circulante (MIC) et Matière Anthropologique Circulante (MAC).

En attendant un développement de la plasticité de son cerveau, le corps de l'homme met à profit deux de ses capacités originales : la marche et la préemption manuelle. Il devient donc tout d'abord, pour la première fois, un nomade bi-pède, un mammifère explorateur, géographe.

Un savanturier.

Ce nomadisme en tant que tel n'est pas original dans la nature. Les oiseaux en particulier, les mamouths ou certaines espèces végétales émigrent suivant les climats et les sols.

La U-caverne n'est pas un fixisme. La U-caverne est aussi un nomadisme, de U-caverne en U-caverne.

Ce nomadisme du corps humain, ce corps humain nomade a pourtant son « plan » géo-historique. Lorsque les oies par exemple voyagent, elles vont simplement d'un climat et d'un territoire à l'autre. Cette migration ne cherche pas une porte de sortie de la nature.

Le corps humain nomade bouge pour chercher cette porte de sortie. Si même le supposé berceau de l'humanité est africain, son nomadisme disperse l'espèce, espèce qui va géo-historiquement se différencier, se diversifier. Le sédentarisme cherche à exploiter au mieux les ressources du lieu où le corps de l'homme se fixe. Le corps humain nomade effectue donc les acculturations inévitables. Les corps humains nomades se rencontrent et échangent. C'est une caractéristique de la circulation du capital intersubjectif. C'est le MIC qui se MAC. C'est donc bien l'origine du micmac, du bordel, du chaos humainement cosmique, universel.

Ce micmac se complique d'autant plus que le corps de l'homme poursuit, synchroniquement, sa dénaturisation hyper-radicalement contradictoire.

C'est un vaste foutoir.

Le système de médiation, construit, mis au point par et dans le nomadisme, s'enrichit et donc se complexifie à chaque seconde et ce durant 9 millions d'années.

Je vous laisse le soin algorithmique de compter le nombre de secondes contenues dans ces 9 millions d'années. Ce système de médiation, dynamique, en constant ajustement, ces variables d'ajustement, cette codification de l'être, ce être avoir savoir pouvoir (easp) borne trois univers épistémologiques. Le monde du corps de la nature est le premier univers. Il a sa constitution et son mode de production.

Le monde de transition, du corps de la nature au corps de l'homme dénaturalisé, forme le deuxième monde en voie de constitution permanente.

Au XXI^e siècle, au 3^e millénaire, le corps de l'homme patage toujours dans ce micmac de transition.

Enfin un troisième monde se cherche encore, monde du corps de l'homme dénaturalisé à l'extrême, pur esprit enculeur de mouches métaphysiciennes. Le corps humain nomade migre pour autant objectivement certes, mais aussi intersubjectivement. Cette migration, ce nomadisme intersubjectif, mérite quelques mots bien sentis.

Cette circulation intersubjective est tout à fait singulière. Si l'on admet le postulat selon lequel la matière est intersubjective, si l'on admet : Matière = Intersubjectivité, $M \square I$ (M est logiquement équivalent à I), alors il faut admettre que la nature n'est pas végétarienne.

Une fleur n'est ni plus ni moins végétarienne qu'un vautour. Pourquoi ? C'est que la violence, le tuer, équilibre subsistances et populations.

Lorsqu'une fleur vit, lorsque le corps d'une fleur croit, ce corps prend – violemment – à son environnement écologique les éléments dont elle a besoin. La nature n'est pas végétarienne. Cette appropriation des substances de première nécessité implique une violence permanente. Le corps de la nature propose donc au corps de l'homme de chercher une porte de sortie de la violence originelle, organique, biogénétique et géo-historique. Une dénaturalisation peut-elle conduire à une pacification ? La paix universelle, intersubjective et objective est-elle possible ?

Cette perspective épistémologique, quasi mystique, sidère. Si l'on se replace au début du 3^e millénaire, le résultat est navrant. Le XX^e siècle est, de ce point de vue, le succès d'un échec. Dénaturaliser le corps de l'homme, le dématérialiser a conduit au fascisme, au nazisme, à la guerre humaine. La

nature, elle, pendant ces 9 millions d'années, suit son petit bonhomme de chemin, qu'elle suit depuis des milliards d'années. Elle a tiré le rideau, car pour elle la farce du corps humain est finie.

Ainsi l'Homme se retrouve-t-il dans une belle merde.

37^{ème} variation

Le corps humain, intermédiaire

Il y a 9 millions d'années – selon toute probabilité – le corps de la nature impose aux corps de l'homme une délégation de pouvoirs, le menant à se dénaturiser pour explorer expérimentalement, concrètement cette direction de recherche : une dénaturalisation animale.

Entre le monde naturel, vieux de 4,5 milliards d'années et le corps humain dit moderne (l'Homo sapiens), durant ces 9 millions d'années le corps humain va se dénaturiser et, parallèlement, s'humaniser, se cultiver.

Avant que cette nouvelle civilisation surgisse progressivement, le cul de corps de l'homme se retrouve entre ces deux chaises, la « chaise naturelle » et la « chaise anthropologique ».

Cette chaise est donc par principe imposé, contre nature.

Le corps humain devient donc, avec son gros cul, intermédiaire. Le corps intermédiaire, c'est l'homme cherchant à échapper aux « lois de la nature », sur ordre biogénétique et phylogénétique de cette même nature. Par soumission aux lois de la nature, par soumission au décret de dénaturalisation, l'homme devient cet intermédiaire, ce corps intermédiaire, cet anthropocène. C'est à lui d'assumer cette contradiction géo-historique. Cette logique du concret est un négationnisme du concret, naturel. Le corps intermédiaire doit donc tout premièrement, pour la première fois, tenter d'identifier ce corps naturel, dont il doit se départir.

Encore faut-il qu'il parvienne à se... dématérialiser.

Cette impossible dématérialisation, le corps de l'homme va la rendre métaphysiquement possible par et dans la croyance.

En particulier, au cours des millions d'années, il va se forger des croyances divines. Ce tour de magie, cet escamotage

de l'aporie des origines, n'est qu'une dématérialisation hypothétique.

D'autres n'auront pas besoin de cette hypothèse et vont affronter la contradiction différemment.

Le mapisme - marxisme arnaco-poétique - cherche à suivre cette logique du concret matérialiste par le nomadisme, objectif. Le corps de l'homme s'écarte de l'apparente sédentarisation du corps de la nature. Cela le conduit à des comparatifs de localités à proximité en localité à proximité. Le corps de la nature prend ainsi forme de corps humain à ses yeux.

Le nomadisme n'est pourtant pas qu'une affaire de guiboles et de pieds, pour conduire le corps de l'homme à mettre les mains ailleurs dans le cambouis.

Le nomadisme est aussi intersubjectif. Doublement intersubjectif. Le développement bio-génétique, le corps humain intermédiaire, OGM, est aussi un nomadisme endogamique. En se modifiant, le corps humain prend des distances biogénétiques, ontologiques, intersubjectives.

Il se singularise.

Cette singularité physiologique, neuronale, épi-génétique, physiquement apparente se double aussi pourtant d'un nomadisme démographique.

Le corps de l'homme met au point un mode de production de la reproduction génétique. Les rapports de reproduction démographique se modifient, se nomadisent jusqu'à parvenir au XIX^e siècle à cette fameuse expansion exponentielle.

Pour l'heure, il y a 9 millions d'années, l'homme n'aurait été qu'à 300 ou 400 000 exemplaires reproduits. Au XVIII^e siècle, on estime que la population mondiale était de 400 millions d'individus. Au XXI^e siècle, 7 milliards.

Cet aboutissement effarant est le résultat (inattendu ?) de cette initiale dénaturalisation.

La nature ne connaît pas depuis 4,5 milliards d'années d'équivalent démographique.

L'homme, pour parvenir à maîtriser son corps puis pour parvenir à le dénaturiser, doit dominer, contrôler, dépasser le mode de production initial, le premier mode de production, donné, le mode de production écologique et poétique.

Le mode de production qu'il doit mettre au point doit être contre-nature.

C'est le mode de production agricole, véritable agression

violente contre la nature.

L'homme invente l'exploitation de la nature par l'homme. Les rapports de production, de reproduction et de consommation explosent.

Ils explosent, mais sur une longue durée.

C'est que mettre à distance le corps de la nature et, a fortiori sur ordre de la nature, n'est pas une démarche bien naturelle. C'est qu'elle est précisément culturelle, anthropologique. La première étape de cette anthropologie ne peut donc qu'être anthropomorphique, anachronique, contestataire et infantile, paranoïaque. Tout ce qui maintient l'homme sous le mode de production écologique et poétique, rend l'homme fou, parano. Le corps de l'homme est, pour autant, ce qui le réduit immédiatement et médiatement à la nature même.

Ça le rend dingue.

Il va donc essayer de se séparer de son corps.

Son corps devient un intermédiaire nécessaire pour éliminer son corps.

Le corps intermédiaire qu'est le corps de l'homme travaille donc à la disparition effective du corps humain.

C'est l'homme augmenté.

La violence va bloquer un processus pacifiste, non-violent. Ce corps humain intermédiaire, itinérant, nomade, marche au rythme de son horloge biologique. La marche « endogamique » lui fait se rencontrer lui-même. Il ne s'agit pas d'on ne sait quelle introspection abstraite, mais d'une prise en considération lente, progressive. Le corps humain découvre ses pouvoirs.

La marche « exogamique » fait migrer son corps de localités de proximité en localité de proximité. Cela lui permet d'explorer son environnement non plus immédiat mais médiatisé. Cette médiatisation, toujours au rythme de son horloge biologique, l'autorise à mener des études comparatives. Il découvre l'extravagante diversité du corps de la nature. Il découvre que c'est de cet univers-là qu'il doit se séparer.

Mais, en même temps, sa marche de nomade lui fait rencontrer d'autre corps humains de son espèce. Il découvre l'existence de l'Autre, qui est lui et ne l'est pas.

Cette rencontre de l'Autre permet une acculturation, pour la première fois. Une acculturation primitive culturelle devient possible.

Le nomade, l'explorateur est à l'origine épistémologique de l'anthropologie. Mais précisément cette anthropologie naissante est déjà un ethnocentrisme et, pourtant, un anthropomorphisme.

L'homme attribue à la nature les caractéristiques de l'homme, sans reconnaître à cette nature une quelconque autre cohérence, co-errance. Dès son origine, l'anthropomorphisme rend fallacieuse et anachronique l'anthropologie elle-même.

L'anthropologie est fallacieuse et anachronique dans son principe même.

L'anthropologie permet au corps de l'homme de ce dénaturaliser, de s'humaniser aux dépens du corps de la nature, qu'elle veut objectiver, arracher à son intersubjectivité écologique originelle. Alors qu'il mène cet itinéraire migratoire, le corps intermédiaire doit s'approprier les informations qui lui fournissent cet anthropomorphisme et les traiter afin de mettre au monde le corps humain de l'Homo sapiens, puis de l'homme moderne.

Cette étape transitoire contient tous les cheminements qui vont conduire au XXI^e siècle au sanglant triomphe du capitalisme. C'est que l'anthropomorphisme met à jour et en avant une caractéristique de ce monde du mode de production écologique et poétique, caractéristique à laquelle il va donner le nom terrible de violence.

Et se repose alors la sempiternelle irritante question : qu'est-ce que la violence ?

L'homme ne peut que constater que la nature est anthropophage, cannibale. Elle se bouffe elle-même. La nature c'est open Resto du Cœur. Tuer est de pratique banale. La violence maintient un équilibre des populations et des subsistances et ce depuis des milliards d'années.

Cette violence de très longue durée ne compromet pas – malgré son caractère implacable – l'équilibre du mode de production écologique. Son consensus guerrier, un traité de Genève règle les affrontements et pratiques des lois de la violence.

Le paradoxe que soulève cette guerre pacificatrice, cette paix guerrière, fondent une coexistence diplomatique et législative et juridique. La logique du concret devient une accumulation de jurisprudences épi-génétiquement politique-

ment intégrées.

Le corps intermédiaire doit à son tour mesurer cette violence, apparemment irréductible et l'intégrer aux modes de production agricole, destiné à soumettre le mode de production écologique.

Or l'agriculture, l'élevage, l'urbanisation, la mécanisation ne sont que violences contre la nature. Cette démarche dénaturalisante est un acte de violence. Mais cet acte de violence est contre-nature, négation de la nature. Le corps humain intermédiaire va donc intégrer dans sa nouvelle culture sa nouvelle civilisation, une violence spécifiquement humaine. Le sanglant triomphe du capitalisme trouve ici son origine géo-historique.

La violence n'est plus, comme dans la nature, un facteur essentiel de l'équilibre universel, mais un outil de domination, d'extorsion, d'abus de confiance, en un mot : de saloperies en tous genres. Lorsque l'homme va maintenant rencontrer un ours, il va lui piquer certes sa viande (cannibalisme ancestral du corps de la nature) mais en plus, il va lui piquer son paleto, sa fourrure, son manteau en somme. A t-on jamais vu un écureuil porter un castor autour du cou, ou une baleine avoir un sac à main en peau de crocodile, ou un papillon porter un tailleur en daim ?

Non n'est-ce pas.

Le surnaturel n'est qu'humain. L'humain est violemment surréaliste, surnaturel.

L'homme, guerrier surnaturel, va à un surréalisme anachronique : le capitalisme.

38^{ème} variation

Le corps humain, lieu de la peur animale

Les conditions objectives et intersubjectives dans lesquelles le corps de l'homme intermédiaire patauge sont terrifiantes pour tous ceux qui viennent après. Certes, il ne faut probablement pas trop exiger. La crainte, l'inquiétude, la peur, la terreur, la panique sont les échelons de cette échelle des craintes.

Le corps de l'homme cherchant à s'échapper de son environnement naturel, veut échapper à une peur animale.

L'environnement, par nature, hostile et dangereux.

Mais le mode de production écologique assume toutefois un équilibre poétique sur de très longues durées. Cette peur provoquée par la violence ambiante augmente avec ce nomadisme du corps humain. D'autres craintes surgissent, inconnues, objectives et intersubjectives.

La première peur, la plus constante, vient des sons. Le corps de la nature émet une quantité invraisemblable de bruits de toute... nature. La pollution sonore est universelle. Chaque son a, de plus, son sens. Cette information audible foisonnante s'ajoute à toutes les autres formes d'informations : couleur, odeur, goût, texture tactile, etc.

Cette marée considérable d'informations arrive non triée, chaotique, agressive. Le corps de l'homme devient le lieu de la peur animale. Cet homme intermédiaire, cet intervalle transitoire dans un intervalle d'espace-temps, va donc en premier lieu chercher à se protéger, à se sécuriser.

Il va construire des défenses. Aux murs de la U-caverne, il va substituer les murs de solides pierres taillées de sa future maison.

Devant ces murs, il va disposer une garde sécuritaire. Cette garde va elle-même se protéger grâce aux armes. Les armes

sont les protectrices des protecteurs.

Mais la peur est aussi intersubjective. Pour la tenir à distance, le corps de l'homme va se constituer une culture. Toute culture est d'abord sécuritaire, système de codes destiné à lui faire admettre le contrôle des menaces intersubjectives.

Celles-ci viennent d'abord et principalement du rêve. Le rêve est un phénomène concret incompréhensible, incohérent, inquiétant et/ou apaisant, mais qui peut tourner au cauchemar.

Le rêve vient ajouter à l'incompréhension inquiétante de l'environnement.

La violence enfin sous-tend le mode de production écologique et poétique.

La panique est traître à l'homme, constante menace exorbitée par l'incompréhension. Un volcan qui explose, un tremblement de terre qui ouvre le sol, un tsunami qui recouvre une île, un incendie qui rase une forêt, la foudre, le tonnerre, un monstre sorti d'on ne sait où, la peste et choléra, le goût du sang et la joie de tuer, le viol et la rapine, le dernier-né bouffé par le grand-père hilare, un chant de crocodiles en période de rut, un vol d'étourneaux, un champ de champignons hallucinogènes, une baleine, un papillon, une fleur carnivore et un crapaud gros comme un buffle, un enfant qui sort dont ne sait où, du ventre de la femme, la mort, vorace et heureuse, une glaciation, une tribu hostile, la peur d'une biche, fuyant, désespérée, emportée par le bruit que fait un escargot qui éternue, tout fait peur.

On aurait peur à moins, admettons-le.

Et je n'ai pas tout dit. La peur est mauvaise conseillère.

En cherchant à extraire son corps du corps de la nature, l'homme violente cette dernière. En repoussant la nature, l'homme repousse ses origines et met en branle un écosystème anthropologique naturicide.

Cet écosystème, anticommuniste, contre le mode de production écologique, cherche à assécher la source de sa peur animale.

Les formes de transitions, toutes les formes de transitions, établissent une protection contre cette peur de l'environnement non-dénaturalisé.

La mise en équivalence de non-équivalent rythme la constitution anthropologique. Il s'agit – dans les intervalles d'es-

pace-temps – de mettre à jour des équivalents non-naturels et naturicides.

L'arme, l'outil donnent au corps de l'homme les capacités objectives de ce naturicide. La mise en équivalence de non-équivalent est le principe même du mode de production écologique. C'est la modalité intersubjective de l'origine de la vie. L'inaptitude, l'inadaptation du corps (quel qu'il soit) à son milieu naturel implique ces constantes mises en équivalence de non-équivalents. Se nourrir par exemple relève de ce système. Une pomme ou un cheval ne sont pas là pour être consommé. La destruction d'une pomme ou d'un cheval afin d'être mangés, c'est mettre en équivalence des non-équivalents, les corps de la pomme ou du cheval et celui de l'homme.

Le corps de l'homme n'a plus peur du cheval, puisqu'il le bouffe. Il transforme l'énergie du cheval en énergie consommable pour lui. C'est une mise en équivalence de non-équivalents selon la loi des similitude coïncidentes. Le corps de l'homme se met donc à espérer pouvoir boulotter toute la nature, toutes les énergies de la nature.

Le corps de l'homme veut manger la planète, engloutir la Terre au cours d'un naturicide organisé.

L'expansion démographique exponentielle est rendue possible, sinon même « souhaitable » par ce naturicide.

L'impact écologique du temps de la U-caverne, est infime. Mais le naturicide a démarré là.

Cet impacte infime conforte l'homme dans son naturicide. Il y en a beaucoup, beaucoup trop, donc c'est inépuisable et allons-y de bon cœur, naturicidons.

La peur semble pouvoir reculer, dans cette violence. Le cerveau reptilien ne l'entend pas de cette oreille politico-intersubjective. La mémoire de la peur est endogène, ontogénétique. La phylogenèse veut étouffer cette mémoire. Elle en appelle à la culture, à des cultures, dénaturalisantes.

La culture est, dans son axiomatique, dans sa pratique, dans sa logique du concret, naturicide.

Le corps humain, intermédiaire, va donc mettre au point une culture codifiée qui conte aussi ce naturicide.

Il faut, philo-génétiqument, le justifier par des symboliques répressives. L'origine de la peur n'est plus alors située dans le corps de l'homme, mais dans le corps de la nature.

Le corps de l'homme devient la victime, l'agressé. Le corps

de la nature devient l'agresseur.

Ce basculement phénoménologique ouvre le lancement d'une politique économique destructrice, naturicide de fait.

39^{ème} variation

Le corps humain médiateur culturel naturicide

Toute activité humaine est naturellement corporelle. Car la peur vient aussi de l'intérieur. Elle est bio-génétique, ontologique, endémique, pandémique.

Si même une muraille protectrice est érigée – la cité – objectivement, la peur vient encore de l'intérieur intersubjectif. La peur est intériorisée con-substantiellement.

Un système – précisément culturel – va codifier des modèles de comportement justifiant le naturicide.

Excusez-nous, nous ne pouvons faire autrement, car nous avons la trouille.

Contre cette trouille, le corps de l'homme construit des fortifications à la Vauban. L'écosystème doit être identifié pour être abandonné, nié, mis à distance culturelle humaine.

Ce naturicide est un matricide. Le corps de la nature, ce multivers, devient un univers désigné comme origine de la vie. C'est de cette origine que le corps humain cherche à se distancier. Il tue maman. C'est qu'aussi loin qu'il sera, un double acquis de l'inné demeurera quoi qu'il fasse : les deux corps sexués, masculin et féminin. Si le corps humain masculin semble d'une seule pièce biogénétique, ontologique, le corps de la femme est démographiquement reproducteur.

Le « mystère » de la procréation, le mystère de la fécondité, le mystère de la mère garde son mystère. Une loi de la nature reste impérative, catégorielle, inviolable. Cette loi a pour nom maman. Tant que la relation pénétration (coït) fécondité n'a pas été établie, ce « mystère » matrimonial reste celui de la femme.

Dans son développement négationniste du corps de la nature, l'homme va donc devoir aller, par OGM successifs, au

bébé éprouvette.

Mère éprouvée, père éprouvant, bébé éprouvette.

Ce n'est qu'à ce stade du génie génétique que l'homme aura accompli son programme naturicide.

Mais il y a 9 millions d'années, le corps de l'homme est encore bien loin du 3^e millénaire. Il lui faut donc d'abord identifier le corps de la nature pour mieux l'occire.

Le corps de l'homme doit partir de là. Mais d'où « là » ? Encore faut-il identifier le corps du bâtiment de la prison avant que de s'en évader. Or – comme je l'ai dit et redit – le corps humain part avec double corps sexué.

Il est donc contraint à être, durant de longs millénaires, intermédiaire, agent double.

À chaque fois que le corps de l'homme part du corps de la nature, il va revendiquer une « liberté d'indépendance ». Toute la culture, quelle qu'elle soit, cherche à affirmer, contre toute évidence, que le corps humain est indépendant du corps de la nature. La culture est une bulle spéculative réactionnaire, contre nature.

Ce renversement de perspective, de point de vue, spéculatif, conduit inévitablement à un anthropologisme anthropomorphique. Alors que le corps humain – comme tous les corps – s'est cultivé grâce à et dans la nature, l'homme va prétendre être « libre ».

Se « libérer » affirme-t-il, c'est mettre en cage la bête sauvage qui fout la trouille.

Comme le corps de la femme maintient, géo-historiquement, le lien de la fécondité comme lieu (lien) naturel, le corps humain va se masculiniser. La culture devient machiste. Le machisme nie la nature. Cette bulle spéculative libérale, mondialisante, n'éclate jamais. Les savants écologiques du XX^e et du XXI^e siècle tentent de le faire exploser en tentant de restituer au corps de la nature, à l'écosystème, une place perdue. Peine perdue. Le corps humain s'est trop éloigné du mode de production écologique et poétique.

Le corps humain s'est trop éloigné de ses origines. Il faut dire et redire que c'est là sa mission géo-historique.

L'homme fera un pas déterminant, sinon décisif, lorsqu'il se déterrera. Lorsqu'il quittera la planète Terre. Martien, Lunnéaire ou Jupitérien, le corps humain sera alors un peu moins naturel, à n'en point douter. L'anthropocène marque cette

première étape de déterrement.

En enterrant la nature, en tuant la nature, l'homme croit se déterrer, s'échapper. L'homme enterre la terre, la terre dans le naturicide. La résistance du corps de la nature pousse cette nature à des actions terroristes destructrices. La pollution est une réaction à cette attaque naturicide. L'air se raréfie.

La nature expulse l'homme, à son tour, l'aidant ainsi dans son complot culturel réactionnaire. Le mode de production écologique et poétique est le mode d'existence du premier communisme et de la propriété collective. Le Nouveau Monde de la bulle spéculative culturelle naturicide sera donc agricole, anticommuniste, capitaliste, pour la propriété privée des choses, des êtres et des sexes.

Il ne s'agit pas ici d'un mouvement dialectique, mais bien plutôt d'une construction fallacieuse réactionnaire.

Le naturicide peut commencer.

40^{ème} variation

Le corps de la nature frappé d'anthropomorphisme

Pour parvenir à une identification opérationnelle dans le cadre de ce complot naturicide qu'organise l'homme, il lui faut étudier le mode de production écologique et poétique. La première approche, pratique et shamanique révèle un écosystème d'une complexité terrorisante.

Le monde naturel, résultat de plusieurs milliards d'années, suit des lois équilibrantes effarantes. Alors qu'au 3^e millénaire, l'homme a développé des approches « scientifiques » ou non, il peut reconnaître, en toute humilité orgueilleuse, qu'il n'y comprend à peu près que dalle.

Il patauge dans le micmac merdeux.

Cette complexité du corps de la nature le rebute. Pour franchir cet obstacle épistémologique, l'homme va mettre au point une idéologie culturelle naturicide, matricide : l'anthropomorphisme.

Cet anthropomorphisme se fonde sur l'idée – effarante – que la nature n'a pas de culture. Seul l'homme a une culture. Cette abusive prise de position permet d'écarter le multivers écologique.

L'homme prétend s'inventer, de toutes pièces, son unique univers. Il se décapite.

Il affirme que la tête et le corps sont séparés.

L'esprit naît, bâtard de ce sophisme naturicide. Mais il est vrai que, dans ce mouvement réactionnaire stupide, le corps de l'homme s'écarte de la nature.

Le procédé sophiste est trompeur, mais tant que l'anthropocène n'existe pas, ça semble marcher.

De ce point de vue anthropomorphique, les Fables de Monsieur Jean de La Fontaine, par exemple, sont des pochades

moqueuses, qui ridiculisent ou cherchent à ridiculiser plutôt, le corps de la nature.

Toute anthropologie, aussi prétentieuse et savantasse qu'elle soit, vient inévitablement de cet anthropomorphisme primaire, ridicule.

Toute anthropologie est anthropomorphisme naturicide. Il faudra, un beau jour, dépasser l'anthropologie et en construire une repentante, respectueuse du corps de la nature et de sa formidable culture.

Il faut réapprendre qu'un arbre chante, qu'une fleur voyage, qu'un homme danse, qu'un minéral pense et qu'un lion n'est pas le Roi des animaux, par exemple.

Il s'agit peut-être de retourner au mode de production écologique et poétique. Il s'agit peut-être d'essayer de passer à un anthropomorphisme supérieur, pour avoir un troisième communisme. Le premier est écologique, le deuxième est marxiste-léniniste. Le troisième reste à inventer. L'homme transforme son corps naturel, le dénature, le dématérialise, fonde un anthropomorphisme. Cet anthropomorphisme invente un corps fictif, le corps-sujet.

Ce subjectivisme de bazar lui permet de prétendre à une autonomie superfétatoire. Toute culture humaine est alors, dans ces conditions géo-historiques, subjectiviste.

Le corps-sujet est un anticorps intersubjectif, un réductionnisme appauvri devant les forces du corps de la nature. Avec le corps-sujet, l'impérialisme de l'homme peut donner libre cours à un colonialisme de la Terre. Le mode de production écologique est nié, le corps de la nature colonisé, exploité.

Le colonialisme des XIX^e et XX^e siècles n'est qu'une actualisation circonstancielle du colonialisme premier. L'anthropomorphisme, qui fonde la culture humaine, ne sait que aboutir à une anthropologie factice, subjectiviste, idéaliste.

Le mapisme essaie de retrouver des principes de recherche moins vicieux.

Le mapisme, essai anthropologique, essaie de détruire cet anthropomorphisme primaire, sans pour autant assurer qu'il y parvient. Mais il tente cette épistémologie. Le naturicide, reconnu, dénoncé, doit être remplacé par une épistémologie mapiste, marxiste anarco-poétique. Ce mapisme ouvre les portes de cornes et de feu du mapmondisme.

41^{ème} variation

Le corps de la nature, télépathe

L'anthropomorphisme subjectif qui fonde, en principe, l'anthropologie, est contre nature, négation du procès production écologique et poétique originel. Dans ce mouvement négationniste, réactionnaire que lance la culture des hommes, le bébé part dans le caniveau avec l'eau du bain.

Parmi les éléments fondamentaux de la culture de la nature, cette anthropologie politico-mondaine va rejeter les phénomènes télépathiques. Encore au début du 3^e millénaire, même parmi les mouvements écologiques politico-mondains, la télépathie passe pour un charlatanisme bon pour les gogos, bobos, bourgeois-bohèmes d'un naturalisme exagéré.

Il faut – il semble pour le mapisme – réhabiliter la télépathie. Pourquoi ?

Le corps de la nature établit – il en a le temps – un système de circulation du capital intersubjectif initial pour l'enrichir.

Ce système de communication, hyper sophistiqué, assure des réseaux sociaux d'une complexité étourdissante. Tous les sens du corps sensible immédiat, spontaniste, sont mis à contribution. L'image, le son prennent le pas parce qu'ils sont des moyens de recueil d'informations à distance. L'odeur – à un moindre niveau – s'introduit dans le système communicatif, à distance.

Ce système de communication de proximité impose à tout le corps de participer au processus. La température ressentie achève, par l'épiderme, cette captation d'informations de proximité. Mais il existe un autre sens, un sixième sens : la télépathie. Les moyens de circulation des informations mises en œuvre par la nature assurent une densité complexe permanente. La proximité est codée, constamment. Chaque relation à son sens. Le son, l'odeur, la couleur, le mouvement, la tex-

ture se combinent pour maintenir un réseau social d'échanges. Cette complexité de données informatives resserre les corps et les systèmes de réception et de traitement des données. Ce tissu informatif, cette médiation de l'immédiat favorise aussi les échanges électromagnétiques, télépathiques. Dans la U-caverne, la concentration de la tribu, la proximité des corps, les connaissances et reconnaissance mutuelle, l'architecture de la grotte, le premier communisme, tous favorisent cette possible télépathie. Dans ce cadre, l'épiderme prend la fonction d'un sens à part entière.

Le rapport au corps de la nature autorise lui aussi une télépathie quotidienne. Le rêve renforce ce pouvoir du sixième sens. Il renforce ce pouvoir par une praxis commune de l'Invisible Ailleurs Invisible. Le rêve est lui-même télépathique.

Lorsque le corps humain prend la décision de s'écarter du corps de la nature, lorsque le corps humain se dénature, lorsque l'homme va au naturicide, il interrompt d'abord la pratique télépathique. Cette pratique fragile peut se contester. Réduite à un acte magique incompréhensible, la télépathie perd ses pratiquants.

Le chamanisme va résister à cet abandon. Le chaman est un télépathe, un médium. Lui pratique encore la télépathie. Mais cette pratique maintenant individualisée est réduite en acte sous l'influence de drogues et de façon occasionnelle. De plus, les informations rapportées, trop sorties du corps de la nature naturante, sont absconses.

Cette capacité télépathique niée réduit considérablement la capacité des échanges sociaux.

Afin de pallier cette situation réductrice, l'homme va devoir inventer un autre vecteur de transmission des données.

Il va devoir « inventer » le langage, l'écriture, le livre et l'enregistrement. Il ne s'agit pas en effet d'invention ex abrupto à proprement parler. Le langage fait partie de la culture de la nature. L'écriture de même, la trace en est un exemple. La lecture de la trace en est un autre. La mémoire et la transmission télépathique sont des enregistrements fiables. L'homme transpose ces pratiques naturellement culturelles. Il se crée un univers d'échanges anthropomorphiques. Cet univers va lui permettre de mettre au point une anthropologie. Cette anthropologie ethnocentrique le mène à une anthropocène, l'homme influe sur l'environnement, poursuivant

son naturicide. Anthropomorphisme, anthropologie, anthropocène, ces trois étapes du naturicide tissent le fil rouge du corps de l'homme constitué.

La série logique cohérente, co-errante, ne doit jamais être oubliée pour aboutir à une géo-histoire mapiste conséquente.

L'anthropologie du 3^e millénaire doit être réorientation, réorientée. Plus tard, au cours des siècles passant, la nostalgie du monde de production écologique aidant, l'homme va tenter de rénover.

Pour ce faire, il va se décréter voyant, c'est-à-dire poète. Shaman reconverti dans une modernité politico-mondaine culturelle et marchande, le poète, c'est le laisser-aller de l'impulsion idéologique, le regret du naturicide, le repentir du matricide, l'exaltation à rebours de la société humaine, survalorisée, déformée, magnifiée. Le mensonge y est roi. Et le roi est commerçant, accumulateur, anticommuniste, capitaliste.

Les affinités électives, comme disait Goethe, autorisent, en amitié ou en amour, un retour fugace à cet état de grâce télépathique.

Le même mot prononcé en même temps, le même geste fait à la même seconde, l'accord magique de deux opinions, autant d'expériences fugaces qui restituent cette pratique banale au temps du monde de production écologique. L'expérience de mort imminente relève du même procédé incompréhensible sans l'acceptation de la télépathie. Certains charlatans authentiques télépathes font, au 3^e millénaire, commerce acharné de la chose.

De grands hommes (ou supposés tels) s'entourent de ces conseillers occultes. Les Madame Soleil ou Irma courent les rues pavées de marbre des palais, à cet effet. Les Égyptiens pyramidaux donnaient une grande place à ses mages, etc.

Le sport – pour prendre un avant-dernier exemple – se base sur cette pratique télépathique. Les sportifs nomment cela les mécanismes formatifs. Enfin – dernier exemple, mais il y en a d'autres – les comédiens et les chanteurs de variétés ou pas, cherchent à retrouver ces pouvoirs télépathiques pour incarner (le mot est juste) le personnage. Le succès des comédiens, chanteurs, musiciens, jongleurs, acrobates, danseurs, « performeurs », relève de cette praxis. Les méthodes informatiques du XX^e siècle – les ordinateurs – veulent tenter

de retrouver cette capacité perdue dans la dénaturalisation du corps humain. Les mathématiques ne sont, de ce point de vue, qu'une reconstitution télépathique via les nombres.

L'algorithme met en œuvre le pouvoir matérialiste de la télépathie. Car la télépathie n'est pas un pouvoir « magique ». La télépathie met en œuvre des forces électromagnétiques concrètes, matérielles, pratiquement fonctionnelles. Autant revenir à cela.

42^{ème} variation

Une déshumanisation

Le processus de dénaturalisation est enclenché.

Ce processus détermine, en son origine aussi bien qu'en son développement, l'avènement de l'homme sur Terre. Le naturicide, nécessaire au départ de l'homme du monde écologique, du monde de production écologique et poétique, ce naturicide oblige l'homme à un ethnocentrisme, puis à un anthropomorphisme abusif. Cet anthropomorphisme prétend que toute la matière est au service de la nouvelle espèce, l'homme. Toute approche devient, par le fait géo-historique, anachronique. La dématérialisation suit la dénaturalisation. Cette dénaturalisation passe par un outillage, met en œuvre un outillage culturel : l'anthropologie. L'anthropologie, l'étude de l'homme et de son milieu, fondée sur ces bases bancales, ne fait alors qu'être manipulatrice, mensongère, donc politico-idéologique.

Ce processus de négation de l'être naturel, originel, premier, fait transiter l'homme par une phase contradictoire de déshumanisation.

L'homme ne peut que nier l'existence de son corps, s'il veut se dénaturaliser.

Cette négation ne peut être que culturelle, sauf s'il se suicide. Entré dans ce monde culturel intersubjectif, l'homme va construire un univers idéaliste dans lequel on n'entre que déshumanisé. C'est l'âge (la période transitoire) des croyances et de la raison.

Pour se déshumaniser et parvenir à cette dénaturalisation qu'il doit mettre en place, l'homme hypostasie sa géo-histoire. Il reconstruit le développement de la matière, de la nature. Il confie à des idées, des esprits, des dieux le soin de l'expliquer non plus dénaturisé mais humanisé, trop humanisé. En se

fabricant idéalisé, produit, l'homme coupe ses liens naturels. Mais une fois humanisé, donc dénaturisé, il lui reste son corps, produit « naturel », écologique irréductible. Il va donc se déshumaniser, devenir inhumain. C'est-à-dire – pour lui – raisonnable. La nature devient un monde d'objets sans âme, sans histoire, sans civilisation, sans culture, bref sans intérêt.

Cet univers objectivé par un tour de passe-passe idéaliste, par un acte de foi, par une manœuvre dite rationnelle est donc devenu corvéable à merci. Si – dans ce monde factice – des éléments semblent proches de l'homme, ces éléments vont être exclus de la race qui se déshumanise. Le racisme fait office d'objectivation systématique. La couleur de peau suffit à justifier, à institutionnaliser, une exploitation de l'homme par l'homme.

Il y a bien déshumanisation d'une partie du vivant.

La raison religieuse – la théologie – poussera le bouchon jusqu'à contester, refuser aux hommes de couleur (autre que la sienne propre) la présence de l'âme chez ces individus.

Une idéologie colonisatrice va synthétiser ce courant d'objectivation factice : la Science devient l'impératrice de tous les progrès.

L'exploitation de l'homme par l'homme commence avec le naturicide, s'éveille dans l'anthropomorphisme, s'épanouit avec l'anthropologie primitive et s'institutionnalise avec le racisme, anachronisme idéaliste de la dénaturalisation. Ce racisme ne cessera plus jamais. Il autorise cette exploitation de l'homme par l'homme et débouche sur les luttes des classes.

Cette déshumanisation fabriquée, imaginée, inventée va en appeler à la raison (elle-même inventée) pour distinguer sensibilité et entendement.

Descartes s'engouffre là-dedans pour imaginer à son tour d'improbables animaux-machines. Kant n'en finira pas de distinguer sensibilité et entendement pour asseoir plus encore cette déshumanisation politico-idéologique.

Le corps de l'homme, ce corps humain ainsi hypostasié, enveloppé dans une bulle idéaliste, n'en est pas moins là.

Les murs des maisons, l'agriculture et les gens d'armes achèvent de mettre en place cette dénaturalisation en cours. Il s'agit dorénavant de créer une société ad hoc, où le corps de l'homme pourra sans cesse affirmer qu'il n'est plus naturalisé.

L'homme va s'outiller, s'habiller, se raser, se poudrer, se chausser et éviter les flaques d'eau, de purin, de sang ou de bave.

L'homme va se laver.

Il va aussi essayer de juguler sa servilité, comme celle de la femme. Il va soumettre son corps à une épuration culturelle et sociale. Bientôt pur esprit immatériel, l'homme va se prendre pour ce qu'il n'est pas : un homme civilisé, contre nature.

Chassez le naturel, il revient au galop.

L'homme donne littéralement son corps à la Science.

L'homme, par la culture qu'il se fabrique, cherche d'abord et avant tout à nier ses origines. Ce processus le mènera, au 3^e millénaire, à l'homme augmenté et à l'enfant fabriqué OGM. Tout est bon pour parvenir à une dénaturalisation radicale. Les variables d'ajustement qu'il met en œuvre parviennent, il faut le reconnaître, à corriger certaines erreurs de programmation. Il y a donc amélioration du fonctionnement du corps. Ce n'est pas le résultat qui est en cause, mais l'intention et les moyens qui sont douteux. La contradiction de l'homme inhumain va étendre ses ravages.

L'être inhumain, c'est le corps qui affirme n'être pas un corps. L'appareillage philosophique, idéologique nécessaire à cette contradictoire affirmation, nécessaire à cette entourage, c'est la culture.

Toutes les cultures humaines cherchent à donner au corps les possibilités de sa négation. La civilisation de la nature procède exactement à l'inverse. Cette civilisation met tout en œuvre pour que le corps s'intègre à son environnement sans l'agresser.

Les tribus dites primitives persistantes au 3^e millénaire montre à l'envie les succès de cette intégration volontaire. Les échecs du sanglant triomphe du capitalisme montrent quant à eux, au XXI^e siècle, que la négation du corps par le corps se fait en vain.

L'isolement et l'affaiblissement du corps capitaliste rendent absurdes et ridicules ces voies de supposées émancipations.

L'humain inhumain, dénaturalisé, civilisé, patauge dans le micmac ambiant et crée des inégalités révoltantes. La soumission du corps dans le procès de travail, au sein du monde de production agricole, ouvre la voie à l'exploitation contre nature de cette force.

La force de travail devient une décorporation, non une incorporation. Le corps se perd dans un mode de production non-écologique, non-communiste.

L'individualisation renforce cette dénaturalisation culturelle radicale en la fragmentant.

Le corps, renvoyé à une propriété privée individuelle illusoire, se retrouve isolé. Cet isolement permet au corps social de se débarrasser de la contradiction initiale. Chacun doit se débrouiller avec son problème. Cette fantasmagorie est mise en scène dans une activité sociale qui prend peu à peu une ampleur universelle : le combat et le sport.

Le sport n'est qu'une transposition en temps de paix de l'activité du corps en temps de guerre. La déshumanisation corporelle se poursuit ici, poussée par un entraînement intensif.

Les limites physiques, corporelles sont atteintes et constamment repoussées. Le dopage, si nécessaire (et il est toujours nécessaire...) vient repousser ses limites matérielles. La compétition (guerrière ou sportive) stimule les organismes, le corps individuel comme les corps constitués. Ces deux activités – de combat et sportive – permettent, il est vrai, des ajustements profitables. Mais le prix à payer reste redoutable.

La mortalité en temps de guerre et la commercialisation éhontée en temps de paix, le dopage, l'addiction à des drogues dures dans les deux cas, hypothèquent considérablement les résultats. Au XXI^e siècle, la France comptait par exemple 13 millions de fumeurs. L'État en tirait 14 milliards de recettes fiscales. Le coût induit des charges sociales médicales atteignait les 2 4 milliards.

Le bilan est fort négatif.

La négation du corps coûte cher. Entre ces corps intermédiaires, ce corps d'État-Nation d'un capitalisme libéral mondialisateur et le corps de l'homme intercalé entre le corps de la nature et lui, tout en parcours de médiations géohistoriques s'élabore, de proche en proche.

Mais, constamment, la ligne directrice rappelle l'homme à son objectif : nier l'existence du corps, pour faire triompher le naturicide.

L'échafaudage culturel peut donc – doit donc ? – se décoder dans cette perspective. L'homme ne voit qu'une seule porte de sortie pour sortir de son corps colonisateur : la culture

humaine.

L'édifice social, le vivre ensemble n'est qu'un consensus idéologique de négation du corps. Les concessions faites au corps humain sont perpétuellement dévalorisées, ridiculisées méprisées. Manger par exemple doit être apprécié comme une nécessité contingente. Le « fast-food » vient de là. La qualité des produits alimentaires est bafouée, car le corps est bafoué et que, partant, les profits commerciaux sont augmentés.

Ce processus de déshumanisation est universellement accepté, voire encouragé jusqu'à ce que les conséquences démographiques de l'anthropocène et les conséquences hygiéniques font flipper le bel agencement de civilisation.

L'anthropocénisme, l'impact négatif de l'homme sur la nature, dérègle l'équilibre non seulement écologique mais aussi social.

L'équilibre des populations et des subsistances est compromis, inexorablement. C'est la crise.

43^{ème} variation

Substances et populations

Le mode de production écologique, donné, est le premier et l'unique.

Ce mode s'installe sur une très longue durée, dont il est le produit et l'ajustement permanent. Le monde de la nature équilibre ainsi au cours de cette longue durée, les substances et les populations. Le rythme alimentaire et le rythme démographique sont en symbiose dynamique. Les variables d'ajustement permettent de dépasser les périodes de crise, périodes provoquant des déséquilibres surmontés.

Le corps écologique poursuit dans cet environnement son développement biogénétique différencié par espèce. L'espèce humaine souhaite dépasser ce premier mode de production écologique.

Il lui faut trouver des variables d'ajustement différentes, inconnues jusque-là.

En ce dénaturant, le corps humain modifie ses relations avec l'environnement. Producteur, il va bouleverser le système d'appropriation des substances et, partant, son corps démographique.

Dans le cadre du mode de production écologique, il n'y a pas de producteurs de substances. L'environnement y pourvoit. L'homme de la U-caverne n'est qu'un consommateur non-producteur. Son corps n'est qu'un élément de la nature, une fonction géo-historique soumise à ce seul mode de production écologique, seul donc dominant.

L'homme va nier cette civilisation première.

Pour asseoir cette négation, il lui faut un mode de production originale, autonome, afin que les subsistances soient assurées selon ses besoins et ses désirs.

En devenant producteurs agricoles, l'homme devient du

même coup consommateur. Dans un premier temps d'émancipation économique, il ne peut que nourrir son corps, lui assurant ses besoins en énergie de fonctionnement. Mais dès la première nourriture agricole produite, un double changement de mentalité s'opère, déterminant. L'homme se fait donc tout d'abord producteur. Sa relation à la nature n'est plus une relation de dépendance. C'est la nature qui dépend maintenant de cette activité agressive qu'est la culture du champ. L'agriculture, naturicide, le dénature peu à peu, parce qu'il dénature la nature, pour les besoins énergétiques de son corps.

Mais en tant que travailleur de la terre, il reste lié à celle-ci dans une étroite dépendance dialectique. Il en viendra, au 3^e millénaire, à industrialiser cette culture agricole, à produire des zones oligo-éléments de synthèse, poursuite accablante du naturicide.

Pour accepter et faire accepter ce nouveau mode de production non-écologique, il doit se forger une idéologie de bagnard de la terre qui veut se libérer de cet asservissement.

Contraint d'accepter sa condition de travailleur agricole, il se forge en même temps une idéologie d'émancipation. Il va déléguer à des esclaves la fonction de producteur. Le corps de celui qui délègue se libère de cette contrainte asservissante.

Ce corps peut ainsi prendre de plus grandes distances avec la nature.

Cette idéologie de producteurs, de travailleurs, vite fondatrice de l'esclavagisme, contient en elle-même tous les développements à venir du capitalisme. L'exploitation de l'homme par l'homme, impulsée par le racisme, est possible, souhaité parce qu'elle accentue le processus de dénaturalisation. Mais, concomitamment, ce producteur agricole devient aussi un consommateur. Producteur-consommateur, il tend à déléguer cette première fonction de producteur et il tend donc à n'être plus qu'un consommateur hors-sol, hors-nature. Le mode de production agricole, le premier mode construit, inventé, improvisé par l'homme, domine puis remplace le mode de production écologique et poétique.

De même que l'homme, pour émanciper son corps du travail agricole, de même le consommateur exclusif qu'il tend à devenir a besoin d'une construction idéologique. Il faut à l'homme une philosophie politique du consommateur. Le consommateur non-producteur pêcheur chasseur cueilleur du

mode de production écologique est un poète, c'est sa philosophie d'existence.

Il remercie, honore et s'excuse auprès du producteur lorsqu'il absorbe des biens de subsistance. Il prend en considération le fait troublant et incontournable qu'il doit humaniser, dénaturer ces substances pour en tirer l'énergie nécessaire à sa survie. Il n'est, à ce niveau, nullement naturicide. Il se naturalise en dénaturant une petite part de la nature, qu'il ingurgite. Il se borne au strict minimum et s'en excuse pourtant auprès de l'environnement. Cette harmonisation écologique et respectueuse assure un équilibre des populations et des subsistances pendant des millions d'années.

Il n'y a pas d'accumulation primitive autre que celle du corps de la nature elle-même. Des rituels – pour autant que l'on le sache – accompagnent cette consommation de subsistances. Ce sont des rituels de consommation et non de consommateurs.

L'homme de la U-caverne sait que sa consommation agresse, somme toute, la nature puisqu'un élément nutritif lui est pris, volé, extorqué. Mais comment faire autrement ? Même à cette époque, vivre d'amour et d'eau fraîche ne suffit pas.

Le rituel de consommation manifeste un certain désarroi ontologique. Pris dans cette contradiction où la violence de consommation agresse la nature, il ne peut agir autrement et il le sait.

Lorsque l'homme du nouveau mode de production, agricole celui-là, entre en scène, il doit à son tour se forger une philosophie d'existence, un mode de vie.

Il ne peut pas accepter la culture écologique puisqu'il veut s'en débarrasser. Devenant consommateur non-producteur, naturicide, il cherche à trouver un système de codification justifiant a posteriori sa nouvelle fonction prédatrice, contre nature. La consommation devient peu à peu son univers dénaturé, déshumanisé. Le monde de la consommation fait naître un consommateur.

Le consommateur exclusif pointe le bout de son nez. Encore lui faut-il une idéologie, une consommation codifiée lui garantissant un monde juste et équilibré. La religion va y pourvoir. La religion de la consommation devient nécessaire à son équilibre. L'agriculture, puis le capitalisme forgent

une culture où le consommateur est Roi. Une métaphysique, une sacralisation, une théologie du consommateur peut apparaître. Cette théologie de la consommation garantit l'impunité de ce non-producteur, consommateur exclusif. Certes la juxtaposition du producteur et du consommateur va durer des milliers d'années. Mais le pli est pris, la tendance est en place, le mouvement religieux est lancé.

Païen tout d'abord, en référence aux rituels de l'homme de la U-caverne, cette théologie de la consommation va trouver son corps ecclésiastique, quelles que soient les croyances.

Fédérés par ce naturicide, l'homme tend à localiser ses activités en dehors d'un monde qui va devenir par le fait rural : l'homme se fait citoyen. La Cité, c'est le lieu de revendication d'un naturicide qui serait justifié.

44^{ème} variation

La religion, idéalisme dénaturisant et déshumanisant

Une culture contre nature se met progressivement en place avec l'apparition – elle aussi lente – du mode de production agricole. Paganiste en ses débuts, cette culture nouvelle ne s'est pas encore détachée de la culture du mode de production écologique et poétique.

Ce paganisme, forme de transition, va reculer peu à peu devant un idéalisme politique qui veut insister sur la dénaturalisation et la déshumanisation. La religion est inventée à cet effet principal.

Des dieux – ou un dieu peu importe ici – surnaturels, débordent la condition géo-historique et posent que l'homme, comme la nature, a été créé par une puissance transcendante, indiscernable, surnaturelle.

Cet idéalisme propose donc une rupture radicale et définitive avec le mode de production écologique et poétique. La religion soutient alors l'économie agricole, la propriété privée, le primat de l'homme sur la nature, l'anti premier communisme. Cet ensemble coercitif condamne du coup le corps au péché. Ce n'est pas exactement que le corps animal pêche par son comportement déréglé, instinctif, c'est surtout que le corps est lui-même un péché puisqu'il est, matériellement de facto, contre l'idée désincarnée des dieux. La religion désincarne. La religion désincarne l'incarnation par et dans le corps. L'Esprit Saint vient alors et il s'incarne, se réincarne dans le corps de son prophète. Cette carne-là, cette viande, cette bidoche, cette vieille carne doit être tenue à distance d'une existence terrestre, du mode de production écologique et poétique. La vraie vie sera céleste, à la droite du dieu.

Ce tour de force, cette désincarnation de cette vieille carne,

caractérise toute la théologie. La nécessité vitale d'absorber des aliments (carnés ou non) rappelle pourtant sans cesse au plus croyant des mortels qu'il a, qu'il est un corps. Ce rappel constant contradictoire demande un appareil idéologique capable de surmonter cette contradiction.

La religion se propose alors toujours, en son principe, en ses origines, comme une religion de la consommation.

Le catholicisme par exemple, en particulier, souligne à merci ce stratagème, surnaturel surréaliste. Lors de la communion avec le Christ, l'officiant de la messe, donne à boire du vin béni et a mangé une hostie.

C'est initier à la consommation. Mais à une consommation singulière. L'officiant signale clairement au croyant-consommateur que cette hostie est ma chair et que ce vin est mon sang.

Mange et bois.

L'acte de consommer est bien sacré, sacralisé, sanctifié.

La religion est bien une religion du consommateur, en tout cas dans les civilisations chrétiennes. Cette symbolique des subsistances n'écarte pas pour autant deux évidences redoutables. La première met en avant la consommation d'alcool. Le vin est une drogue dure. La consommation avec modération conduit à une possible addiction. La religion chrétienne en tout cas est une religion d'ivrognes, sinon d'ivresse.

La religion musulmane ne s'y trompera pas et interdira la consommation du divin breuvage.

Ensuite et surtout, dans ses rituels de dénaturalisation et de déshumanisation, la religion chrétienne en tout cas s'appuie sur un rituel de cannibalisme : ceci est ma chair. L'anthropophagie perdue.

Ainsi l'anthropophagie est-elle à l'origine de l'anthropomorphisme, lui-même à l'origine de l'ethnocentrisme, lui-même à l'origine de l'anthropologie, elle-même à l'origine de l'anthropocène.

La boucle est bouclée et la dénaturalisation et la déshumanisation peuvent s'épanouir et parvenir au transhumanisme, dernière étape connue au début du 3^e millénaire.

Une fois la religion lancée, une métaphysique théologique va mettre au point une logique interne cherchant une cohérence implacable.

La sanctuarisation, l'institution religieuse, l'église ou le

corps régulier (quel qu'il soit) veille au bon ordonnancement des choses d'ici-bas et de l'au-delà.

Des préceptes religieux, édictés, tout de go, surnaturels, obligent le croyant à se soumettre à cette désincarnation.

Le récalcitrant passe au bûcher. Tout simplement. Cette idéologie pratique de la consommation qu'est la religion transmettra ce flambeau aux laïques. Ceux-ci refuseront l'hypothèse idéaliste de Dieu mais conserveront mordicus l'idéologie religieuse de la consommation.

Le culte de la consommation remplace aussi le culte des Dieux ou de Dieu.

Le capitalisme de la séduction emporte l'idéologie du désir, parce que la séduction du capitalisme (religion de la consommation) emporte le désir d'idéologie.

L'idéalisme supplante le matérialisme, le capitalisme, le communisme, le mode de production agricole, le mode de production logique. La consommation sexuelle soulève toutefois des problèmes spécifiques, que la religion – quelle qu'elle soit – ne va pas savoir régler.

45^{ème} variation

Le mode de production démographique, surdéterminant

En se dénaturisant et en se déshumanisant, l'homme cherche du même coup une culture qui va justifier ce comportement nouveau, déroutant. La religion, après un paganisme vivace et une laïcité immédiate, vient structurer – ou tenter de structurer – cette idéologie qui veut trouver un alibi. La théologie dogmatise cette nouvelle mentalité qui se veut hégémonique, absolutiste, colonisatrice.

Il faut instituer une pensée unique. Les résistances ancestrales, païennes, perturbent cette tentative de domination. Mais une fonction géo-historique demeure, dans ce contexte, sinon incompréhensible, du moins incontrôlable : la force démographique.

Il existe des modes de production démographique, mode de production de la reproduction biogénétique. Une époque, un lieu est toujours caractérisé par le mode de production démographique dominant. Un mode de production démographique domine toujours tous les autres modes de production démographique, certes dépassés mais toujours persistants.

Un mode de production démographique sur-détermine toujours le mode de production économique.

Certes une dialectique croisée imbrique le démographique et l'économique. Mais l'économique (les subsistances) répond toujours au démographique (aux besoins des populations).

Ce mode de production démographique, sur déterminant, primordial, pose deux problèmes redoutables au mouvement géo-historiques contre-nature.

Le premier problème est de compréhension. Qu'est-ce qu'un mouvement démographique ? Le XX^e siècle, sous

l'impulsion notamment de l'URSS et de la France donne naissance à la démographie moderne. Des séries quantitatives permettent de mettre à jour des rythmes de natalité, de mortalité ou de vieillissement par exemple. Cette approche quantitative (Ecole de l'INED Institut National des Etudes Démographiques en France) éclaire si elle ne révèle pas des pratiques sociales inconnues auparavant. Pourtant, aussi enrichies qu'il se peut être par des approches qualitatives (école des Annales à Paris), ces recherches n'en demeurent pas moins tâtonnantes.

En fait, on n'y comprend à peu près rien en cette matière démographique. L'homme découvre tout d'abord que la fécondité de la femme est incompréhensible. Elle grossit, elle est grosse, mais elle est engrossée par on ne sait quel procédé. Ce procédé devient vite, dans le paganisme, magique. Il faudra attendre la prise en considération du lien causal entre pénétration de la femme et procréation pour mettre en relation biogénétique le papa et la maman.

Cette progressive prise en considération ne peut s'effectuer qu'à la suite d'études imaginées sur les ressemblances physiques en particulier. Les chiens ne font pas des chats.

Le « je suis le papa » est d'abord une revendication politique, politico-mondaine consécutive à ces résultats d'analyses comparatives.

Partant, la revendication de la propriété privée du sexe de la femme, de son ventre, se justifie pour asseoir la descendance, la lignée, l'héritage démographique. La propriété privée du ventre de la femme et partant la propriété, l'appropriation privée du corps de l'enfant en découle.

La démographie en appelle au capitalisme. Le mode de reproduction démographique une fois identifiée dans son comment procréateur, fonde la nécessité objective capitaliste.

Le mode de production économique est surdéterminé par le mode de production démographique. C'est le début de ce qui deviendra la modernité du 3^e millénaire.

Ces problèmes posés par l'incapacité relative de la démographie à dominer son sujet propre, se double donc aussi d'un ensemble de problèmes de compréhension du rôle spécifique de la femme elle-même.

Certes la femme reproduit démographiquement le corps humain. Certes cette reproduction démographique est, en ses

débuts, incompréhensible, magique. Mais alors quel statut particulier occupe la femme en ces conditions ?

Aucun.

Le fait d'être génitrice ne la singularise pas plus que durant quelques mois, les derniers mois de grossesse, et encore. Le fait d'être grosse n'empêche pas la femme de participer à la vie communautaire. Elle est simplement fragilisée, voilà tout.

Le mec d'à côté qui s'est fait bouffer un bras par un loup n'est pas plus ou pas moins fragilisé qu'elle.

La femme trouve sa légitimité spontanée, immédiate, allant de soi, comme l'homme trouve la sienne. Ce n'est qu'une fois la revendication de paternité advenue que le statut de la femme change radicalement.

Elle est identifiée comme unité de reproduction, usine de fabrication du bébé pour autant que l'homme lui fournit la matière première à transformer, contenu dans son sperme.

Avant cela, la femme n'est pas moins ni plus un homme, qu'un homme.

Les différences physiologiques, la masse musculaire, établit des différences non-hiérarchiques. Bien que « devenue » mère reconnue comme telle, la femme n'explique pas pour autant la nature naturalisante de la démographie. Tous les naturalicides, toutes les dénaturalisations, toutes les déshumanisations, toutes les croyances et les religions ne parviennent pas à régler le problème démographique.

46^{ème} variation

La femme maternisée, propriété privée de l'homme

La relation copulation-fécondité expérimentalement établie par la société tribale, un lent processus de réappropriation des relations sociales s'enclenche. Jusqu'ici la différence sexuelle ne provoquait pas de différenciations sociales. L'un est grand, l'autre a un membre, l'un est fort, l'autre a une vulve, les oiseaux chantent et parfois un volcan explose : c'est la vie. La masse musculaire seule opère des clivages, mais ces clivages permettent une répartition des tâches fonctionnalisées, sans autre forme de procès.

La prise en considération de la pénétration comme déterminante dans la fécondité redistribue les cartes.

Il est d'ailleurs très possible qu'il fallut un long temps pour associer pénétration, éjaculation et fécondité. Les périodes de non fertilité, voire les cas de stérilité, dénaturent la relation causale. Toutefois une fois le lien établi, la femme doit être reconsidérée.

Jusqu'ici elle apparaissait comme capable d'engendrer, mais la cause de cet engendrement restait inconnue. La grossesse venait sans raison apparente. L'enfant au monde sort alors constituer de « toutes pièces », abouti dans et par la gestation. Le lien pénétration-éjaculation-fécondité établi, si même le spermatozoïde n'est pas connu, il faut bien admettre que la substance mâle – le sperme – est transformée par et dans le ventre de la femme. La femme est donc bien une unité de transformation d'une matière première embryonnaire. La femme devient une unité de production démographique. Elle devient une usine de production de la reproduction. Devenue productrice et propriétaire privée de facto de ce moyen de production, la femme s'affronte au consommateur exclusif

du mode de production écologique. Une position producteur-consommateur peut naître. Toutefois le lien de filiation établi pousse à une reconnaissance individualisée, reconnaissance qui met à mal le premier communisme. Cette privatisation croissante du bébé est rendue possible par le fait que la femme est maternisée. Aussi dans ce mouvement d'appropriation privée, l'accaparement de l'unité de production et de ses produits qu'est la femme et son enfant devient possible.

Dans cette appropriation privée, la mère devient propriété privée de l'homme et l'enfant revient de fait, puis de droit, au couple. Mais comme dans le couple, la femme a déjà été privatisée, les deux deviennent propriété privée exclusive de l'homme. La lutte des sexes n'a pas eu lieu et la lutte des classes est gagnée par le sexe fort.

Le consommateur exclusif domine la productrice exclusive. Le produit de la fécondité – plus-value s'il en est – est lui aussi accaparé dans cette institutionnalisation des rapports sexuels.

Cette victoire du consommateur non-producteur sur la productrice marque le début de toutes les luttes de classes.

C'est ici l'origine de la famille, de la propriété et de l'État, comme dirait Engels, le pote de Marx, auteur d'un livre portant ce titre.

Les rapports humains vont dorénavant se constituer pour maintenir cette relation inégalitaire consommateurs-producteurs. Toute l'organisation sociale en découle. Mais avant le moment de découverte du lien de fertilité, la structure idéologique de la fécondité reposait sur des croyances. L'esprit, le vent ou un papillon provoquaient la naissance d'un enfant. Une – voire des – religion rendait compte de cette naissance, la cause biogénétique étant inconnue.

La religion naît toujours, partout, comme système idéaliste d'explication du renouvellement démographique de la vie. La religion commence toujours par être une théorie démographique. Les dieux – Dieu – sont toujours d'abord et avant tout des créateurs. L'homme devenu poète devient ainsi, par analogie mystificatrice, un Dieu, sinon un demi-dieu, père créateur, créature lui-même.

Une fois le lien de fertilité établi, le paganisme païen originel doit être adapté à cette nouvelle information. La religion s'institutionnalise alors pour devenir une administration

du lien de fertilité et des produits de cette fertilité. La religion constituée en église (en administration) a pour fonction géo-historique d'assurer la propriété privée de l'homme, aux dépens de la femme et de sa progéniture. En échange de quoi, l'homme transmettra à sa descendance son capital génétique et social. Les pouvoirs civils, coutumiers, jurisprudentiels vont demander au pouvoir religieux leur aide. Les uns et les autres s'allient pour gérer le courant démographique.

En vain.

Le corps démographique poursuit un protocole matérialiste biogénétique dont les lois restent mystérieuses encore au 3^e millénaire. La seule façon de maintenir le pouvoir des accapareurs est d'assurer – vaille que vaille... – l'équilibre des subsistances et des populations.

L'homme, auparavant consommateur jouisseur non – producteur doit maintenant assurer la nourriture de l'enfant. Il lui faut assurer le débit du lolo du biberon de bébé, le DLBB.

Pour cela, il devient agriculteur. Le mouvement initial de dénaturalisation va le mener à remplacer le lait maternel par une vache. La vache remplace la mère nourricière. Puis, pour poursuivre la dénaturalisation, le bébé devenu grand, bouffera sa mère, la vache.

La boucle est bouclée, femme, mère, productrice, consommatrice, disparaît dans ce processus. La mère maternisée est cannibalisée, bouffée toute ronde par son enfant.

Ce que ne ferait pas une mère pour son enfant, n'est-ce pas ?

47^{ème} variation

En métaphysique met ta physique

La culture du mode de production écologique est poétique. Culture de l'immédiateté sensible, elle organise les rapports sociaux selon une dynamique expérimentale. Tout y est a posteriori. Les croyances, fonctionnelles, pragmatiques, ajustent les comportements et les mentalités. Le corps sur-détermine les activités. Si croyances il y a, elles sont le produit d'un consensus communiste, commun, pratique. La distinction entre le corps et les croyances n'est pas effectuée contradictoirement. Les « esprits » sont tout aussi concrets. Cette osmose spontanéiste, paganisme n'est pas animisme. Après la reconnaissance du lien de fécondité, un autre système culturel doit être élaboré par le futur agriculteur. Le naturicide rejette les croyances initiales. Il faut trouver autre chose. La culture agricole, la culture du mode de production nouveau doit intégrer cette relation coercitive entre nature et homme. L'ethnocentrisme, encore soumis à l'anthropomorphisme envahissant, pousse à une organisation des mentalités transitoire. Ce qui est à sauvegarder, c'est l'homme dans ces différenciations irréductibles. L'homme va aller, au 3^e millénaire, au transhumanisme. Le transhumanisme est l'aboutissement du naturicide. Pour l'heure, à l'origine du mouvement agricole, la culture ne peut que chercher une coexistence viable.

Les croyances, dogmatisées, doivent devenir des religions. La poésie intrinsèque du mode de production écologique, rejetée, est remplacée par ces mouvements religieux. Les croyances ancestrales, triées, sont acceptées ou repoussées. Les critères de choix sont fonctionnels. La nouvelle culture doit faire accepter le nouveau mode de production. Deux forces s'affrontent. La métaphysique informelle est née.

Les clivages séparent deux types de population, avec comme

enjeu les subsistances et le contrôle du corps démographique. La métaphysique informelle, initiale, naît parce que l'homme naturicide l'environnement. Le naturicide fonde la métaphysique. Le naturicide est le premier acte métaphysique. C'est parce que l'homme conduit le naturicide que la métaphysique surgit. Cette constitution d'une mentalité métaphysique prendra de longs temps.

Les croyances poétiques persistent, quoique combattues avec acharnement. Combattues mais non battues. Les mythes, contes, légendes, rituels initiatiques, les « vieilles » pratiques persistent et s'infiltrent partout. Elles dureront encore, à quelque époque que l'on lit ce texte.

Le lien de fécondité, purement physique, produit donc cette métaphysique. L'homme, reconnu maintenant comme créateur lui-même, recourt à cette métaphysique transcendante qu'est la religion.

Cette métaphysique institutionnalisée n'en est pas moins résultante objective d'une physique génétique. En métaphysique, met ta physique, met ton physique, met ton corps.

La métaphysique est d'abord une incorporation, un corporisme. Il est en effet impossible à l'homme de faire aboutir un naturicide radical, intégral. La nature, gigantesque, résiste.

Et de toute façon, l'homme ne peut pas se débarrasser de son corps. Si même il parvenait un vilain jour à se dématérialiser (le transhumanisme) les éléments de base le constituant demeureront.

L'homme n'en est pas moins, partant, métaphysicien. Il met donc son physique en jeu, enjeu politico-mondain s'il en est.

La métaphysique religieuse, théologique, vient au secours de l'agriculture pour l'assurer que ce naturicide est légitime. Il est légitime comme acte d'émancipation.

Il y a bien émancipation pour quitter le mode de production écologique, mais pas pour tomber sous la domination d'une métaphysique oligarchique. Les croyances, horizontalisées, se verticalisent. Tout en haut, partout et nulle part, Dieu. Et, bien sûr, Dieu est un homme. Imaginerait-on un joli petit Jésus – à la peau du ventre bien tendue – dans la crèche, qui soit une nana, genre belle blonde future à gros nichons et donc une fendue, une fumelle, une meuf quoi !

Non.

La métaphysique, laïque ou religieuse, est machiste. Certes

quelques croyances accordent des déesses de service, putes de luxe offertes aux féministes. Mais leur importance est réduite. Mahomet, Elie, le Christ, Zeus, sont des mecs à grosses bites baveuses.

La métaphysique, machiste, ne fait que justifier ce naturicide, ce matricide, machiste.

Aristote s'y cassera les dents, comme Bouddha et d'autres, pour avoir oublié qu'en métaphysique, met ta physique ou tu vas patauger dans le micmac.

La métaphysique puis toutes les sciences qui en découlent (dures ou non) ne parviendront pas à éradiquer la poésie, mode de circulation initiale du capital intersubjectif irréductible. De ce point de vue, la poésie (laisser-aller de l'impulsion idéologique), la poésie se propose comme un compromis existentiel entre la culture écologique et le naturicide agricole. La poésie cherche toujours un compromis, une coexistence possible.

C'est elle qui maintient une laïcité incontournable. C'est elle qui annonce par exemple la mort de Dieu, après avoir constaté l'incompétence des dieux mythologiques.

La poésie est une métaphysique de la pacification, un corporisme tendanciel apaisant. La métaphysique n'en demeure pas moins une négation de la métaphysique poétique.

48^{ème} variation

Les rêves du corps

Le corps rêve. Le corps rêve parce que la matière rêve. Pour que le rêve surgisse, la matière doit se trouver dans un état léthargique où ses fonctions vitales sont ralenties. Alors la matière produit des rêves accessibles.

La circulation intersubjective des éléments constituant le corps prend un caractère différent pendant cet état léthargique. Il s'agit bien d'une chimie et d'une physique active, expérimentale qui profite de ce ralentissement fonctionnel pour communiquer ses résultats. Cette communication est individualisée, introspection personnalisée. Pour autant, les visions données par les rêves ouvrent sur une vie sociale. De plus, les acteurs de cette vie ne semblent pas toujours être liés à sa propre existence. On ne rencontre pas si facilement que ça, éveillé, un poteau télégraphique dressé en plein Sahara et dansant – seul – un flamenco silencieux.

Dans les rêves, oui.

Le fantastique n'y existe pas. Cette incohérence apparente bouleverse les souvenirs. L'interprétation des rêves relève de l'impossible.

De plus, le compte rendu – fut-ce à soi-même – des rêves impliquent la capacité au mensonge de s'infiltrer. Un rendez-vous de rêves est toujours mensonger. Traduction, trahison.

De plus, le rêve peut tourner au cauchemar. Il délivre alors un message alarmiste. Qu'il soit spontané, cauchemardesque ou suite à des distorsions de drogues, le rêve n'en constitue pas moins un univers à part entière, métaphysique. Là, en effet, en cette métaphysique, l'homme, en tout cas, y met la physique, son physique, son corps. Cet ensemble culturel suivant sa propre réglementation apparemment secrète, surgit

comme structuré, structurant, structuraliste, surnaturel.

Le premier communisme du mode de production écologique est poétique aussi par le rêve. La part prépondérante du rêve dans la constitution de la première culture ne saurait être autrement que considérable et surdéterminante. La métaphysique y trouve une énergie flamboyante. Tout dans les rêves semble surnaturel. Le trop-plein de nature trouve ici sa soupape de sécurité. Le rêve, marmite de l'avenir, concocte le futur sur la base des ingrédients du présent et du passé.

C'est dire là une banalité. Toutefois, cette métaphysique des rêves, non-réglée mais pratiquée, forge les liens sociaux. Le rêve est en effet collectivement compté, raconté, interprété, intégré, socialisé. Les capacités télépathiques, mimétiques, imitatrices, renforcent cette circulation d'informations primordiales.

En conséquence de quoi, l'homme descend du songe.

Cette alchimie métaphysique, parapsychologique, sociale, paganiste peut s'épanouir pour autant que le mode de production écologique est le seul à régler le vivant sur Terre. Le poète rêve, le rêve poétise, aucune sacralisation ne vient « civiliser » le phénomène.

Le rêve n'est pas une forme immatérielle produite par un esprit désincarné. Le corps rêve, comme il mange, boit, marche ou à froid et peur.

Cette alchimie a toutefois sa chimie expérimentale biogénétique. Pourquoi ?

Rêvant, rêveur, le corps est la porte d'entrée pour la métaphysique, de la métaphysique.

Le corps est un métaphysicien. Il suit – il subit – en cela les protocoles matérialistes d'expérimentations physiques, biogénétiques, chimiques initiaux. Le corps est un métaphysicien alchimiste, ou plutôt un alchimiste métaphysicien.

Il se recherche, il se cherche, il cherche.

Le corps rêve parce qu'il se livre à des transmutations internes de substances primordiales, naturelles.

La culture du corps est le résultat de manipulations biogénétiques (OGM) que le rêve conte, compte, raconte, re-compte.

Le corps rêveur participe ainsi à l'élaboration d'une culture écologique fondamentale et très développée.

Le corps – de quelque espèce qu'il soit – rêve. Les oiseaux,

le matin, chantent. Ils se racontent le rêve et les modifications culturelles et biogénétiques qu'ils ont pu comprendre.

L'arbre au matin projette son parfum. Il dit son rêve. Le vent, passant, apporte les images de ses rêves. Une forêt de nuages fait de même. La matière rêve sa circulation intersubjective et la communique à la collectivité écologique. Cette harmonisation de la veille et du sommeil, effectuées au cours des rêves et au cours de la communication collectiviste des rêves autorise une métaphysique fonctionnelle essentielle. Cette harmonisation bascule avec le naturicide. Le corps décide alors de ne plus rêver.

Comment cela ?

Le naturicide impose une coupure culturelle radicale d'avec le mode de production écologique. Le monde des rêves est différemment perçu. Le corps du naturicide continue pourtant de faire des rêves. Il s'agit donc de récuser la place et la signification données à ces rêves par les ancêtres. Il s'agit donc de mettre au point une grille de décodage et d'intégration des rêves persistants. Le corps lui-même, en tant que producteur incontournable de rêves, est en cause. Cette fabrique de rêves qu'est le corps, ne pouvant être fermée, il faut en consommer autrement les produits sortis de cette chaîne de fabrication. La productivité de cette chaîne de fabrication ne peut pas être ralentie. Il faut exploiter au mieux cette surproduction. Des systèmes d'intégration du mode de production écologique sont tout d'abord dépoétisés. Le rêve n'est plus partie intégrante, intégrale de la vie quotidienne. Les ritualisations, les sacralisations panthéistes, l'importance bio-organique culturelle, fédératrice, communicante des rêves est reconsidérée. Le rêve – comme produit du corps – est dématérialisé. Rejeté dans un monde incompréhensible, inaccessible, transcendantal, le rêve est dépouillé de sa fonction sociale. Le rêve, individualisé, perd ses significations pratiques collectivisantes. Le père (l'homme devenu père) perd ses repères poétiques. Les pratiques sociales des rêves sont neutralisées. Ou tentent elles de l'être. Le poids spécifique – social, culturel – des rêves des ancêtres pèse considérablement. Mais il est maintenant mesuré comme légendes, mythes, contes. En un mot, il est désigné comme affabulation naïve. En place de quoi, le rêve devient un produit immatériel, un produit de l'esprit, esprit dissocié de la matière du corps. Ce sophisme (ce men-

songe) est imposé violemment s'il le faut. Le rêve flirte avec l'inconnu inquiétant. Les religions emboîtent le pas et affirment (autre sophisme) que le rêve est une production diabolique.

Le diable seul rêve.

Certes le corps organique poursuit inexorablement sa production de rêves, mais il ne s'agit plus de les accepter comme informations vitales. L'agriculteur ne rêve plus, ou en tout cas, met tout en œuvre pour ne pas tenir compte du rêve.

Faut pas rêver devient le mot d'ordre d'un monde de production agricole qui se dirige vers un mode de production capitaliste.

Le silence culturel des rêves va durer des milliers d'années. Des sociétés agricoles comme celles égyptiennes, grecques, Maya ou autres tentent de reprendre une interprétation des rêves. Les charlatans, les astrologues, les psychologues à la petite semaine, les arrivistes et autres idéologues s'engouffrent dans la brèche aux loups. Le rêve, s'il est reconsidéré, reste cantonné à un acte magique transcendantal, décorporé, dématérialisé.

Le rêve parle de l'Invisible Ailleurs Invisible, affirme-t-on. Le rêve ne saurait être une production physico-chimique du corps mais dorénavant le rêve est un droit d'ingérence idéal. Il vient de nulle part, il ferait mieux d'y retourner, de toute façon, le nouvel homme n'y comprend rien et ne sait pas même comment il est possible. Cette marginalisation des rêves ne va pas de soi. Le mode de production écologique ne disparaît pas d'un claquement de doigts. Le paganisme suit le mode de production agricole. Les rêves – toujours produits – sont peut-être devenus « inutiles », mais ils existent tout autant.

Il faut bien en faire quelque chose. On n'en a peut-être rien à foutre dorénavant, mais eux ont visiblement à foutre quelque chose de l'homme. Les religions tentent de convertir (le mot est choisi) les rêves en croyances. Dieu devient le Rêve Suprême. Pourquoi pas ? Ça passe le temps et ça rassure certains. La contradiction n'en demeure pas moins. L'agriculteur en estimant qu'il n'a pas besoin de l'hypothèse du rêve, doit – en dehors des religions – laïciser les rêves. Le poids spécifique informatif des rêves pèse lourd.

L'accumulation des données rêvées alourdit. Plus le temps passe, plus cette accumulation inexorable encombre. Le

poète, autorisé à rêver, est devenu un fonctionnaire idéologique. Il a le droit – voire le devoir – de raconter des rêves, à condition que ces rêves n'aient ni queue ni tête.

On se gausse des « j'ai fait un rêve étrange et pénétrant ». Est-ce beau, n'est-ce pas Madame ? C'est d'un chic abouti.

Comme si tous les rêves n'étaient pas « étranges et pénétrants ». Le poète, refusant que le corps seul soit producteur de rêves, ce fonctionnaire vise et devient un employé maudit du service secret au nom de code âme. Et âme malheureuse s'il part en mission sur le terrain.

Mission impossible sur un bateau ivre. Légende des siècles titanesque. Etc. Cette fonctionnarisation du rêve assumée par les poètes ne va pas suffire. Cette soupape de sécurité est une Iliade sans Odysée.

Il faut décidément trouver une théorie d'intégration des rêves.

La psychanalyse va tenter cette absurdité dérisoire.

49^{ème} variation

Le rêve du corps moderne

L'homme, déclenchant un naturicide, veut changer son corps. Il se dénature pour humaniser son corps. De cet acte inhumain – le naturicide – il veut tirer son humanité concrète.

La contradiction demande un effort culturel et idéologique de longue haleine et d'ampleur. Dans cette liquidation d'un mode de production écologique et poétique (dont il veut se séparer), il doit aussi liquider les rêves. Les rêves, dans l'univers écologique, sont des modérateurs, des pacificateurs des relations sociales et personnelles. Facteurs d'équilibre, les rêves soudent la communauté, le collectif, le communisme. Le corps moderne, en voie d'élaboration, va rêver tout autrement. Il en va de sa légitimité ontologique refondée. Le rêve doit avoir un autre statut. Minoré, marginalisé, le rêve refoulé est écarté du vécu immédiat ou différé. L'artiste est promu administrateur universel des rêves de l'humanité. Il est en charge de les identifier, de les trier et d'en promouvoir certains. Les rêves promus par l'artiste donnent la limite de réalisation concrète possible. Il ne s'agit pas de rêver tout debout, il s'agit d'identifier un rêve réalisable. L'homme moderne est celui qui réalise son rêve. À terme, le fameux « rêve américain » symbolise à lui seul tout le processus socio-économique. Le rêve, refoulé comme acte culturel inné, bio-social, est de ce point de vue dénaturisé, marginalisé, écarté.

Il y a rêvicide, dans le cadre d'un naturicide.

Le rêve, comme pulsation biogénétique, n'est plus considéré. La raison mesure le rêve autrement. Le rêve devient un phénomène, devient impulsif, irraisonnable. Ce refoulé culturel, bien que géré par l'artiste ou méprisé, grossit la mémoire sociale régulée contre lui, contre le rêve même.

Le cauchemar, signal d'alarme du rêve mis à mal, vient alors indiquer avec fracas un dysfonctionnement du corps moderne. Le cauchemar indique, d'un point de vue intersubjectif, à quel degré la violence devient insupportable.

Le cauchemar dit l'inadmissible. Or qui cauchemarde ?

L'enfant et le violent.

L'enfant cauchemarde car la violence est inscrite dans ses gènes et l'enfant est proche encore de sa genèse.

Le violent cauchemarde parce qu'il réactualise la violence ancestrale. L'enfant, lorsqu'il cauchemarde, perturbe le groupe qui en a la charge. Le violent, lorsqu'il cauchemarde, perturbe l'administration sociale qui le prend en charge. Le cauchemar de l'enfant doit être confié soit au groupe tribal soit au groupe familial. Il relève d'une gestion spontanéiste, pragmatique. L'enfant doit être rassuré. L'entourage s'empresse de liquider le problème sans approfondir.

Le rêvicide est de rigueur.

Par contre les perturbations causées par le violent remettent en cause le dispositif social.

Le militaire qui tue un enfant sous sa botte négligente, repousse mal le choc émotionnel. Le policier qui abat un criminel et se trompe de criminel, souffre. Le nazi, qui enfourne dans la journée son centième vieillard, fatigue.

Tout ce joli monde demande des soins.

Le freudisme et la psychanalyse viennent vite, dès la mise en place du capitalisme, tenter de régler ce dérèglement émotionnel.

L'interprétation des rêves devient le nec plus ultra d'un snobisme mondain et politique. Le fameux « tu ne suis pas de psychanalyse ? Mais tu es fou ! » ravage le XX^e siècle des pays développés, USA en tête.

50^{ème} variation

Du rêvicide au rêve américain

Cette histoire des rêves est longue et complexe. Elle ne saurait se reconstituer et peut-être se comprendre que compte tenu de cette longue durée et de cette complexité. Le rêve est une fonction organique et il a une fonction sociale. Cette double caractéristique fonctionnelle peut se moduler selon la valeur culturelle associée au rêve. Comme fonction organique, le rêve est irréductible. On ne peut empêcher un corps de rêver. Mais on peut lui interdire l'expression sociale de ce rêve. Le rêve est donc alors méprisé, refoulé. La pression qu'il exerce malgré tout demande une certaine prise en considération. Mais comment estimer la valeur d'un rêve ? Sa valeur n'est en effet estimable qu'à la mesure du récit qui en est fait. Le talent expressif du rapporteur est en cause. D'autant que (on ne le soulignera jamais assez) le mensonge facilite le récit. Qui pourrait vérifier l'authenticité d'un rêve raconté ? Sous le mode de production écologique, c'est le compte rendu public, diffusé, communiqué qui permet d'en mesurer la portée. Le groupe en évalue, quotidiennement et donc collectivement, la valeur. De toute façon, le rêve est invérifiable en lui-même. C'est donc sa valeur culturelle qui entre en jeu. Le groupe accepte ou refuse tel ou tel rêve, selon sa portée éducative, pédagogique. Le rêve est ainsi une variable d'ajustement du corps, d'un côté, sa fonction organique et, d'un autre, à sa fonction sociale. Si mensonge il y a, celui-ci est accepté en fonction de sa valeur pédagogique. Le rêve équilibre, pacifie, régule. Il est intégré comme tel.

Le naturicide déclenche un rêvicide. Le rêve ne peut plus être accepté comme régulateur parce qu'il est organique. C'est l'organique – le corps – qu'il faut soumettre. Le rêve ne peut plus être dit, raconté, cultivé. Il n'est vu que comme fan-

tasmagorie incontrôlable et vicieuse. Il relève d'une pulsion corporelle sauvage et dégradante. La version rêvée et contée du rêve n'existe plus.

Mais pour contrôler malgré tout cette pulsion organique décidément malfaisante, l'homme renverse le rapport de valorisation. Ce n'est plus le rêve qui valorise celui qui l'a rêvé. C'est celui qui imagine rationnellement son rêve qui est autorisé à rêver. Le filtre rationaliste mystifie les uns et les autres. Du coup (rationaliste), les rêves les plus fous deviennent non seulement possibles, mais encore réalisables. Le rêve est fabriqué de toutes pièces sociales et culturelles. Le rêve n'est plus une fonction organique du corps individuel, mais une fonction sociale du corps collectif.

Le tour de passe-passe réussit : il suffit d'énoncer un rêve non-organiquement fait. Le corps est transcendé. Le naturicide aboutit au rêvicide.

Le mot « rêve » devient un slogan politico-mondain. On peut dorénavant rêver avoir entre les jambes la plus belle fille du monde. Rêver, c'est fantasmer. La noblesse du rêve écologique et poétique est vendue aux enchères. Le va-de-la-gueule peut tout se permettre. L'homme politique n'a plus qu'à... faire un rêve (Martin Luther King). L'autre fantaisiste n'a plus qu'à mener ses « rêveries d'un promeneur solitaire » (Rousseau), il ne risque rien. Cendrillon, à ce compte-là, peut rêver être transformée en citrouille, en chaussure de verre, en princesse, en carrosse ou en grosse pute : qu'importe ? Le rêve n'est plus qu'une valeur de reconversion, une marchandise, une monnaie. Tout un chacun peut avoir des rêves plein la tête. Il suffit qu'ils prennent bien garde de ne pas laisser dépasser sa caboche au risque de la perdre. Cette fantasmagorie du rêve, cette entourloupe politique mondaine joue un rôle déterminant dans la constitution du mode de production capitaliste. C'est ici que le corps initial perd aussi pied idéologique.

51^{ème} variation

L'incorporant imaginaire

Le rêve, dans le cadre du mode de production écologique, a une fonction organique poétique. Moyen culturel d'éducation et de réglementation, le rêve introduit chacun dans la vie sociale, collective, associative d'un premier communisme qui va de soi.

La vie active nocturne prolonge tout naturellement (c'est le cas de le dire) la vie diurne. L'une ne se distingue de l'autre que par l'immobilité léthargique du corps. La production de rêves, inévitable, participe à l'équilibre des populations et des subsistances.

Mais pourquoi ?

On peut admettre, en mapiste prudent, que le rêve – comme fonction organique – est le résultat expérimental d'un précipité physico-chimique. Un certain nombre de produits consommés stimule des zones du cerveau. Ces zones neuronales réagissent en fabriquant des images, voir des films et donc toute une histoire à dormir debout. Pourquoi le rêve, donc, en fait ? À quoi sert-il ?

Il y arrive visiblement. Le rêve n'est que visible par les aveugles. Ce n'est plus un écran – paupières écran – paupières accessibles à tout un chacun dès qu'il ferme les yeux et regarde cet écran – paupières. Le rêve est un écran 3D, trois dimensions, où les autres sens sont minorés. La télépathie, par contre, parvient au sommet de son art.

Peu importe ici les mécanismes qui provoquent le rêve et comment le rêve est vécu.

Il s'agit, en ce point, de tenter de comprendre la fonction même du rêve, son rôle régulateur. Très clairement, le rêve a pour fonction d'essayer, la nuit, de traiter des problèmes intraitables le jour. Cette fonction nocturne amorce et désa-

morce des solutions et des questions en déclenchant une poétique. Le rêve poétise. La magie du rêve compte et raconte l'impossible possible, l'Invisible Ailleurs Invisible, visible maintenant, ici et maintenant et non plus ailleurs. Ce subterfuge est inné. L'acquérir demande une mise en commun prospective du récit du rêve et non du rêve lui-même, toujours inaccessible, ineffable. Il y a bien là dysfonctionnement du corps même. Le corps rêvant, le corps rêveur produit des évocations somme toutes artistiques, esthétiques. Et par le fait, en fin de compte, superfétatoires. Évincer le rêve est en effet toujours possible. Le rêve refoulé, non-analysé, défonctionnalisé, ne semble pas compromettre le corps-machine. Le rêve peut passer pour inutile. Le corps nocturne ne rechercherait plus alors qu'une reconstitution biologique de sa force de vie. Le rêve peut être méprisé, il devient superfétatoire. Il semble ne servir à rien.

La pulsation ontologique, biogénétique, ne s'en poursuit pas moins. S'il est inutile (ce qu'il n'est jamais), le rêve n'en est pas moins une variable d'ajustement permanente. Le rêve est une variable constante.

Il a un rôle régulateur dialectique. Socialement, politiquement, le rêve institutionnalise l'imaginaire.

La complexité irréductible du rêve conduit à en remettre en question l'utilité. De toute façon, on n'y comprend rien, se résigne-t-on.

Certaines sociétés ont tenté son intégration socio-culturelle, comme celle aborigène par exemple. Le résultat fonctionnel, sociale dérouté. C'est au fond une métaphysique du rêve qui est dénoncée. Cette « rêvaphysique » ne convainc pas. Elle est donc écartée, sous les modes de production non-écologiques. La rêvaphysique n'en opère pas moins des pressions quotidiennes pulsionnelles.

En rêvaphysique, qu'est-ce que rêver ?

Rêver, c'est espérer. Espérer comprendre autrement non seulement le fonctionnement du corps, mais encore le rapport au monde de ce corps. La complexité de la rêvaphysique décrédibilise cette opération, cette tentative d'explication biogénétique.

La rêvaphysique apparaît du coup comme un dysfonctionnement. Le mode de production agricole, soucieux de se dénaturiser, va liquider le rêve en en conservant que la pulsation

d'espoir, d'espérance en un monde meilleur. Ce n'est plus le corps qui – en rêvaphysicien – suggère les perspectives augmentées. C'est maintenant l'idéologie dominante qui dicte au corps ce qu'il doit rêver. La société de consommation, la demande, prend le pas sur la société de production, l'offre.

Une psycho-métaphysico-culture se met en place.

Le contexte d'appropriation être – avoir – savoir – pouvoir (l'esp) joue ici à plein.

Certes, on peut légitimement reprocher à ces formulations (qui se veulent éclairantes...) d'être fort complexes, voire donc obscures. C'est que le mécanisme de la rêvaphysique l'est tout autant. C'est que l'idéologie non-écologique suit ces subtilités. C'est que le capitalisme s'engouffre dans cette complexité bio-historique.

Le rêve se réduit, dans ces conditions, à une pulsion idéologique d'espérance en une vie meilleure. De là, sortira, au XIX^e siècle en Europe, le rêve américain. Qu'est-ce cela ?

Le surplus démographique du mode de production s'industrialisant, compromet l'équilibre des populations et des subsistances. Pourquoi ce surplus démographique surgit-il ? C'est que l'espérance de vie se prolonge, car les subsistances agricoles semblent assurées.

On peut rêver avoir plus d'un enfant.

Mais l'espérance est si forte, le rêve si puissant, que le surplus apparaît bien vite. La progression exponentielle du taux de natalité s'enclenche.

Le problème devient géo-historique. Il faut expédier ce surplus ailleurs, sur un autre territoire. En somme : rêver si vous le souhaitez, mais allez rêver ailleurs.

C'est le rêve américain.

Une politique d'incorporant imaginaire s'élabore, se met en place et sur-détermine le comportement de ce surplus démographique.

L'imaginaire – le rêve – pousse aux migrations, aux déplacements des corps, d'un continent à l'autre, d'un monde à l'autre, de l'Ancien au Nouveau.

Le Nouveau Monde est rêvé, le Nouveau Monde est imaginé, catégorie territoriale d'une rêvaphysique devenue politique, idéologique et économique. Les sociétés culturelles préexistantes à l'arrivée de cette vague de migrants, des tribus indiennes, ont intégré le rêve depuis des milliers d'an-

nées. Le rëvicide passe donc nécessairement par un génocide. Les populations locales sont massacrées.

Le rêve américain se réalise.

C'est un cauchemar pour le genre humain, érigé en rêve joyeux et tout charmant.

L'esclavagisme, la mise en esclavage des noirs complète élégamment le tableau rêvé. L'instauration du capitalisme achève la réalisation du rêve américain.

La guerre de sécession, guerre civile s'il en est, paraît être une révolte enfin contre ce rêve cauchemardesque. En fait, à bien y regarder, l'abolition de l'esclavage aux Amériques, a d'abord pour but de permettre au Nord d'exploiter les forces de travail noir du Sud. L'incorporant imaginaire, dans la mesure où il est un mécanisme de négation du corps biologique, l'incorporant imaginaire est toujours politico-économique.

C'est là qu'il trouve son sens géo-historique.

52^{ème} variation

Le rêve, métaphysique dialectique du corps

Le rêve est à l'origine de la métaphysique. Une rêvaphysique existe. Elle structure tous les modes de production. La rêvaphysique – sorte de métaphysique et de pataphysique – est biogénétique.

C'est une fonction organique propre à tous les corps.

Le rêve permet un traitement nocturne puis diurne des masses d'informations. Ce Big data dépasse les facultés diurnes de traitement des données.

Le corps rêveur en tente une interprétation. Mais le rendu compte du rêve ne fait que rendre plus compliquées les informations livrées par ce procédé. Le mode de production écologique organise une métaphysique des rêves – une rêvaphysique – essentielle à son équilibre. Le rêve a pignon sur rue. L'apparition du mode de production agricole, avec l'apparition de la paternité reconnue, le mode agricole surgit comme négation de l'écologie. Il y a naturicide, dénaturalisation, décorporation. Le corps perd pied. La fonction organique du rêve, irréductible, doit être reconvertie. Le rêve est transformé en métaphysique dialectique du corps.

Le corps est escamoté.

Ce point d'imputation idéologique, ce subterfuge mensonger, doit être mis en exergue. Il fonde les conditions intersubjectives de possibilités objectives du capitalisme. Le rêve, en société écologique, est une expression du vivant. Le rêve n'est pas à réaliser, il est réalisation. La vision personnalisée, égocentrique, égoïste du rêve n'hypothèque pas son existence. Le rêve, fonction organique du corps, restitue des informations traitées en état de sommeil. Il ne s'agit pas d'interpréter le rêve. Le rêve est déjà une interprétation. Il s'agit de s'accorder collectivement sur les indications sociales four-

nies par le rêve raconté.

L'équivaucité du rêve en lui-même, équivaucité renforcée par le récit, implante de facto une métaphysique dialectique du corps. Le rêve est une métaphysique dialectique du corps. Cette métaphysique – ou rêvaphysique si l'on veut bien accepter ce néologisme –, la rêvaphysique n'est pas un sophisme logique. La rêvaphysique est une pratique quotidienne de socialisation. La rêvaphysique fonde le premier communisme. Le mode de production écologique se voit imposer par le corps une fabrique de rêves. L'homme alors, dans ces conditions, est le beau plus jour de ses rêves. Il se fabrique comme tel, comme le plus beau jour de ses rêves de nuit. Mais le rêve en lui-même demeure pourtant incompréhensible. Le mode de production écologique et poétique va accepter la rêvaphysique comme un univers matériel à part entière. Le corps rêve sa réalité et le rêve n'est pas à réaliser.

Cette superposition – et non cette coexistence – des univers nocturnes et diurnes, se mélange sans confusion, laisse surgir aux yeux de la collectivité des images et des personnages identifiés comme tels dans l'équivaucité permanente. Les aborigènes australiens recherchent par exemple un lieu, un paysage correspondant à l'image du rêve. Ce lieu en devient sacré. Il y a bien une géo-culture, une géo-histoire. De même le retour des mots dans les rêves est accepté comme évidemment crédible. Enfin des formes inconnues surgissent, sans références historiques.

Ces trois modalités d'apparition du rêve régulent toute la métaphysique écologique. Cette harmonisation équilibrante aide à la mise en place efficace des variables d'ajustement. Le rêve participe ainsi directement, physiquement, à l'adaptation du corps à son environnement, environnement pour lequel il n'est pas fait.

Ce hiatus ontogénétique, le rêve, avec sa rêvaphysique, contribue à en corriger les erreurs biogénétiques. Ces erreurs biogénétiques provoquent elles-même des hiatus bio-culturels. Le rêve les explore.

Mais cette métaphysique dialectique n'est efficace que si le corps humain accepte son intégration dans l'environnement.

Dès lors que l'homme identifie son rôle procréateur, le mode de production écologique du premier communisme est contesté par la revendication de paternité et donc de propriété

privée. Le rêve, fondement, fondation du premier communisme, devient un obstacle à la privatisation démographique. L'homme peut maintenant « rêver avoir un enfant » bien à lui, la propriété collective tribale de la progéniture va s'effondrer. L'enfant n'est plus le produit d'un rêve collectif, tout simplement celui d'un coup de queue.

Le mode de production écologique communiste s'effondre peu à peu sous les coups de queues, revendiqués.

Le déni du rêve commence là. Le déni du rêve débute avec l'affirmation sociale du corps sexué.

La rupture socioculturelle entérine une rêvaphysique caduque, désuète, superfétatoire. La femme ne peut plus rêver un enfant, la femme ne peut plus espérer avoir un enfant. La femme doit maintenant rêver trouver une bonne petite queue bien reproductrice et saine, par-dessus ce marché biogénétique qui se met en place.

53^{ème} variation

Le bébé du corps

Le rêve cesse d'être une propédeutique à toute métaphysique future lors de la reconnaissance de paternité. Cette métaphysique pratique équilibre le mode de production écologique et poétique. Il s'agit là d'une circulation du capital intersubjectif. Ce capital se cristallise dans la dynamique sociale et biogénétique. Il n'existe pas de distanciation spirituelle ou religieuse. Le tâtonnement quotidien conduit à une réglementation. Le droit coutumier met en pratique corporelle cette métaphysique. Cette métaphysique peut – à ce stade – être qualifiée d'existentielle. Ce pourquoi elle est innée en voie d'acquisition. Tout inné doit être acquis lorsque la tribu reconnaît le lien familial, cette métaphysique existentielle, écologique, est contestée. Le rêve se réalise objectivement dans, par, avec, pour le bébé du corps. Le corps produit un bébé dans le cadre d'une unité de reproduction démographique. La possibilité objective d'identifier un bébé autonome, à terme, la possibilité de transmission du capital, objectif comme intersubjectif.

L'histoire de l'humanité bascule là. Il n'y a pas de progrès, mais progression. Puisque la mécanique apparente de la procréation est identifiée, ce centre de reproduction qu'est le couple, va pouvoir dominer le corps.

Il pourrait donc être soit remplacé par une génération suivante, soit augmenté. Le déni du corps devient possible. L'homme et la femme ne lui sont plus soumis, le corps nié peut être dénoncé comme contrainte. Il y a contrainte dès que le bébé du corps est identifié. La nouvelle métaphysique devient idéaliste. Cette métaphysique n'admet plus que le bébé du corps est un produit écologique, un produit des rêves. Le mode de production agricole veut bien admettre que le bébé

et le rêve sont liés. Mais le rapport est dialectiquement inversé : l'homme rêve d'avoir un bébé et il l'a. Il est devenu producteur du bébé, bientôt propriétaire du moyen de (re)production, la femme.

Pour la première fois, l'homme a un avenir. L'avenir est à venir dans le bébé du corps. Ce truisme, cette évidence est acquise au troisième millénaire. Mais pour cela, il faut dépouiller l'anthropologie anthropomorphique, anachronique. Autant que faire se peut, il faut tenter de reconstituer la naissance du bébé du corps du couple.

Il y a là une invention culturelle surdéterminante. Son administration institutionnelle entérine, a posteriori, cette invention. L'homme croit donc maîtriser son destin, le destin de son corps. Cette identification culturelle bouleverse. Elle bouleverse les rapports à l'environnement. Il faut – entre autres – assurer maintenant le débit du lolo du biberon du bébé, le DLBB. Le bébé n'est plus, il ne naît plus d'un corps, mais de deux, sexués. Les rapports humains changent. Il faudra certes des millions d'années pour arriver au bébé-épreuve par exemple, mais la voie est tracée. Le déni du corps écologique est possible. Le bébé n'est plus un produit « magique » du mode de production écologique, mais le résultat d'une dynamique biogénétique, dynamique bien connue sous le nom de coup de queue ou angélique copulation, comme l'on voudra selon son niveau social et la classe sociale.

L'affrontement des deux modes de production est donc bien un choc de cultures métaphysiques.

La première est égalitaire, collectiviste, communiste. La seconde va, le plus rapidement possible, échapper à cet axiome horizontal. Le monde se verticalise, se hiérarchise. L'homme peut dorénavant marcher sur ses deux pattes de derrière, et mettre en avant tout son petit matériel de reproduction, à reproduction : les deux sexes.

Le naturicide commence donc par un coup de queue, identifié comme procréateur. Le bébé, propriété privée, est inventé. Le bébé est mis au monde agricole par cette prise en considération de la fécondation. Le bébé du corps n'en demeure pas moins une continuité phylogénétique.

C'est bien là un petit d'homme. La matière maintenue telle quelle maintient toutes ses capacités, et donc la violence. Cette violence persistante devient un délit commis par le

corps ontogénétique.

Le corps est coupable.

Le bébé est coupable d'avoir un corps violentifère, mortifère. Une nouvelle violentologie est possible.

L'espoir – le rêve... – de soumettre le corps passe pour réalisable. Il semblerait suffire de soumettre le corps à une culture violemment naturicide, contre nature. L'incorporation dans le mode de production agricole passe par ce déni du corps.

Le paganisme ne l'entendra pas de cette oreille. Qu'importe, le naturicide dure encore (et plus que jamais) au 3^e millénaire. Le bébé du corps, matière métaphysiquement modulable, va être bientôt réduit à devenir une force de procréation et une force de travail. Le premier communisme va mourir.

Le corps du bébé est passé à la moulinette d'une éducation totalement inversée écologiquement. Le bébé du corps-couple devient un corps de bébé qu'il faut faire grandir le plus vite possible. L'espérance de vie – un autre rêve... – est courte.

Baiser à couilles rabattues va bientôt devenir un objectif. Le mode de production non-écologique – quel qu'il soit – a maintenant besoin de forces. Force de procréation, force de travail et force de destruction : voilà le triptyque axiomatisé.

Peu à peu, devant la résistance acharnée du mode de production écologique, l'anthropomorphisme se raidit et il va peu à peu pour briser cette résistance, se venger.

Il se venge contre la nature, qui fait pour lui si mal les choses. À sa décharge, il faut toutefois admettre que le système écologique lui-même paraît être un sacré bordel. Les Grecs nommèrent ça le chaos. Dans les bistrotts, entre deux vodkas, on dit que c'est la merde.

« C'est pas toujours

Que les affaires

Vont bien.

O, quel merdier »,

pourrait-on fredonner sur un air mélancolique, à la guitare. Le fait est.

Mais lorsque l'on voit, du seuil de la U-caverne, le sanglant triomphe du capitalisme au XXI^e siècle, triompher, ça fout tout de même les boules, il n'y a pas à dire.

Et le naturicide n'est pas fini.

54^{ème} variation

La mort, changement de corps

Car la mort attend.

Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. Les démographes estiment qu'il y a toujours sur terre autant de morts que de vivants. Début du 3^e millénaire, on estimait le nombre d'habitants sur la terre à 7 milliards, vivants. Avec 7 milliards de morts, cela donne 14 milliards de corps là dessus la petite boule bleue. Ça fait du monde. A priori, pas forcément trop. Mais beaucoup.

La mort interrompt le fonctionnement du corps. La machine ne peut pas – ou plus – être réparée. Le moteur et/ou la carrosserie sont obsolètes.

Qu'est-ce que signifie ce truc, la mort ?

Que le corps a un temps de vie.

Alors revient la sempiternelle bonne question épistémologique : quid du premier mort ?

La première fois que l'homme est mort, que son corps cessa de fonctionner que fit l'homme ? Encore faut-il donc tout d'abord que l'homme demeure en vie. Non le mort en vie, mais son entourage, descendance incluse. Il découvre cet arrêt de la vie.

Coup de théâtre.

Le corps, inerte, ne bouge plus. Que se passe-t-il ?

- Le corps mort ne bouge plus.
- Ai-je moi, observateur, le même événement à vivre ?
- Que faire du corps ?

La mort en elle-même existe. Les charognes le prouvent. Le phénomène d'inertie n'est pas inconnu. La mort d'un corps non-humain ne serait avoir le même impact, ni demander le même processus de prise en considération. La pérennité d'une espèce non-humaine s'impose par le fait. Le

mode de production écologique pourvoit à ce renouvellement démographique. L'apparente cohérence spontanée de cette continuité ne met pas en exergue la mort elle-même. La mort du corps humain s'effectue elle aussi nécessairement dans ce cadre. Le premier mort, le mort du premier homme n'a rien d'original, dans ce système écologique équilibrant. Mais ce premier mort indique avec certitude que l'homme meurt aussi. Chacun meurt. Tous les hommes meurent. Il devient indispensable de penser à maintenir la descendance, pour maintenir l'espèce.

Le vivant ne suffit pas à repousser, à interrompre la mort. L'obsolescence programmée du corps impose un renouvellement démographique. Là apparaît l'idée politique, métaphysique, que la mort ne peut disparaître. La mort n'est pas encore sexuellement transmissible. La transmission sexuelle de la vie n'est en effet pas identifiée.

C'est donc la matière première, le corps lui-même, qui impose l'obsolescence programmée. La nature est décidément mal foutue. Avec le premier vivant mort maintenant, l'homme doit se forger une praxis de survie. Il faut bien vivre.

Alors la seule question cohérente, simple qui se pose ne peut être écartée : que faire du corps ? C'est que le corps du mort n'est déjà plus le corps du vivant. Une épreuve suffit : ce corps là, sans vie, ne bouge plus. Ce n'est plus le même. Un changement de corps s'est opéré. Le premier mort indique au second vivant qu'il est là et n'est plus là. L'énergie à quitter le premier vivant, ce qui l'a tué. Si même l'obsolescence programmée semble universelle, le fait est que cette « énergie » a quitté ce corps. Où est-elle passée ? Dans l'environnement ou bien dans un Invisible Ailleurs Invisible ? La question n'en reste pas moins entière : que faire du corps ? Trois choses sont possibles :

1. L'abandonner, tel quel
2. Le manger
3. L'enterrer

La première solution, radicale, semble celle de tout le vivant de l'écosystème. Le corps retourne de lui-même à la nature, à la matière naturelle et le cycle se poursuit, de changements de corps matériels en changements de corps matériels. Le nomadisme semble propice à cet abandon naturel. Mais l'homme, comme les autres espèces vivantes, est aussi charo-

gnard. Surtout en période de crise alimentaire. Une tendance naturelle pousse à l'anthropophagie.

L'anthropologie se fonde aussi sur cette anthropophagie. Le vivant bouffe le mort. Le mort est bouffé pour nourrir la vie. La logique du concret s'impose. D'autant que la mortalité et la mortalité infantile remplissent le congélateur de beaux morceaux à boulotter les jours de 14 juillet.

L'enterrement du corps implique, par contre, une radicale révolution culturelle. Pourquoi enterrer ?

L'écosystème semble avoir choisi soit d'abandonner le cadavre, soit de le manger. Le charognard participe de et à l'économie écologique de survie.

Enterrer un corps implique une métaphysique anthropomorphe et anachronique. Le cadavre n'est plus considéré comme mort. La métaphysique conduisant à l'enterrement relève donc d'une rêvaphysique, métaphysique du rêve. Cette incursion du rêve dans la vie quotidienne implique à son tour une ritualisation de l'enterrement.

Il est probable – possible – que ce rituel fut inventé par l'enfant. L'enfant, proche encore bio-génétiquement du rêve, enterre parfois un petit animal, oiseau, souris, scarabée par exemple. L'enfant enterre.

Il renvoie le cadavre dans l'écosystème. C'est sa volonté. L'enfant estime que ce corps mort peut trouver une autre vie. Ce rituel rêvaphysique alerte la U-caverne. L'assimilation de cet enfantillage par l'adulte implique à son tour une prise en considération singulière.

Les pratiques sociales crédibilisent ces enfouissements : il n'y a là une cartographie cadastrale de la présence de l'espèce humaine. L'homme s'enterre pour indiquer à tout autre homme qu'il fut un temps occupant de cet espace. Enterrer un cadavre revient à inventer la fonction de notaire-mètreur, celui-là même qui pose des bornes au sol pour délimiter la propriété privée d'un champs. C'est l'établissement d'un cadastre.

Enterrer, c'est cadastrer. Le cadavre cadastre.

Dès que l'inhumation arrive dans l'histoire, elle marque une étape déterminante du mouvement contre-nature. Le naturicide contraint à l'enterrement. Il signifie que la mort peut se prolonger dans la vie, ici ou ailleurs.

Les mythes et légendes, les religions et les laïcités idéa-

listes vont s'engouffrer dans la tombe. La tombe prolonge la vie du mort.

Ce subterfuge mensonger s'impose quant à lui parce que l'homme prend peur devant l'obsolescence programmée de son corps. L'homme a peur de mourir. Il rêve donc à une vie après la mort. Cette banalité ici soulignée ne doit pas être rejetée d'un revers de main. Le capitalisme y trouve en effet son idéologie opérationnelle.

Le marché de la mort s'ouvre. Le croque-mort surgit dans l'histoire, certes et son marché est inépuisable. Mais il existe aussi un croque-mort intersubjectif : le capitalisme lui-même.

Le capitalisme va en effet vivre du corps et de son énergie, mais aussi de la mort et de cette obsolescence programmée qui rythme les marchés. Le corps devient le corps du rêve capitaliste. Cet événement bouleverse l'humanité puis tout le mode de production écologique et poétique. La coupure est radicale. Ces répercussions s'étendent sur plusieurs millénaires. Mais à quoi sert de faire volontairement vivre les morts ?

C'est une mystique. Cela ne s'improvise pas. Des générations doivent y contribuer.

Cette mystique nie les lois écologiques. C'est une métaphysique réactionnaire, une rêvaphysique de réaction négationniste. L'homme, à la différence de la nature, va chercher à nier l'obsolescence programmée. Il veut prolonger la vie, comme tout organisme en voie génétique de modification. Le corps est un OGM. Cette augmentation transhumaine est ontologiquement programmée, axiomatisée. C'est une donnée du protocole matérialiste. Mais cette donnée est harmonieusement acquise sous le mode de production écologique. La poésie de ce mode de production trouve là aussi son origine, son énergie. En lançant un naturicide, l'homme brise cette harmonie. L'écosystème ne gère plus la vie et la mort. L'homme prétend pouvoir le faire. Pour y parvenir, il lance un programme culturel de gestion du corps même.

L'histoire, la géo-histoire de l'homme est celle de son corps. Tout est orienté par cette ambition mystificatrice. Le mode de production agricole transforme le corps en force de reproduction démographique et en force de production économique. C'est parce que l'homme refuse l'obsolescence programmée qu'il crée ce mode de production nouveau, premier

mode de production inventé. Les transformations du corps lui assurent, assure-t-il, un monde meilleur.

Ayant perdu ses convictions communistes, du premier communisme, lui faut en fabriquer d'autres. La première conviction capitaliste naît dans la tombe. Le cadavre n'appartient plus au cycle naturel, écologique. Le cadavre reste propriété privée de l'homme. Il ne le rend plus à la nature. S'il met en terre, les premières fois, à même la terre, il va bientôt l'enfermer dans un cercueil, dans une boîte inviolable. Les pissenlits et les vers de terre vont lui prouver qu'il se fourre le doigt dans l'œil. Il n'en a cure. Il persiste et signe. Le rêve en effet lui fait retrouver des morts bien vivants. Pour lui, preuve en est que le mort vit encore. Il faut avouer qu'en effet ce mécanisme rêvaphysique de réincarnation sensible a de quoi troubler. C'est de ce trouble que le capitalisme fait ses choux gras. L'humanité s'en trouve condamnée à produire pour donner la génération suivante un monde meilleur. C'est à ce compte-là, c'est à ce conte-là que l'exploitation de l'homme par l'homme devient possible. L'homme ne travaille qu'à la stricte et radicale production du débit du lolo de biberons de bébé, le DLBB.

La prolongation de la durée de vie, démographiquement prouvée, enchante les masses populaires.

Cette relation causale fantasmagorique vaut comme rêve accessible. L'homme se persuade de ce que ce nouveau mode de production prolonge la vie, repousse la mort. La redistribution des richesses montre malheureusement bien vite que l'inégalité devant la mort existe bel et bien. Les mécanismes de mise en place de cette inégalité sont, bien sûr, culturelles et économiques. Encore faut-il les élaborer.

La prise de décision d'enclencher ses mécanismes socio-économico-culturels se fait autour de la gestion des morts. La ritualisation, science symbolique de l'enterrement, sanctifie le naturicide, c'est dire ce que l'homme croit être une émancipation.

Le mort n'est plus respecté, il est privatisé, capitalisé, humanisé. Cette humanisation est contradictoire, puisque contre-nature. Le cadavre devient un bien, un bien privatisé, car en de la lignée.

L'Égypte, par exemple, la première en Europe ou les Incas les premiers en Amérique, ces civilisations vont surinvestir

le cadavre. Les premiers HLM, les premières Habitations à Loyer Non-Modéré, c'est la pyramide et sa momie.

Les premières authentiques habitations fonctionnelles, durables, en dure, sont construites pour les morts. Les morts riches, s'entend. L'éternité est devenue accessible, prétend-on. La mort est poursuivie dans ses retranchements par ces changements de prise en considération du corps mort. Le rêve, comme rêvaphysique, est refoulé.

La mort, dans la civilisation écologique, n'est en effet pas une violence. Elle est un moment de la vie, sa prolongation évidente, pratique. L'homme, en refusant cet axiome premier, s'oblige à mettre au point une violentologie. Le combat pour la vie devient un combat guerrier, colonisateur. La mort est niée, refoulée, repoussée à ses extrêmes limites.

Cette inversion de la mort occupe encore au 3e millénaire toutes les forces de civilisation. L'homme continue de s'augmenter, poussé par une impatience croissante. La redistribution inégalitaire des richesses est conditionnée d'abord et avant tout par la peur de la mort. Cette inégalité donne pourtant la mort, par le travail meurtrier, par les guerres génocidaires, par les maladies mortelles et par les crises de subsistance.

La mort est devenue sexuellement transmissible, parce qu'elle n'est plus naturelle. Il faut bien mourir de toute façon, n'est-ce pas ? Il n'y a pas à tortiller du cul pour mourir droit, pour aller droit à la mort.

Le corps se charge de tuer, directement (biologiquement) ou indirectement (humainement). Une fantasque fantastique fantomatique affabulation culturelle apparaît, de génération en génération, de privatisation en privatisation.

Tout le système culturel tend à réglementer cette métaphysique superfétatoire de la peur de la mort. Le cadavre ne cesse d'être transformé. Bientôt il ne faudra plus jamais ouvrir un cadavre. Il ne faut pas ouvrir un cadavre, il y a toujours un placard dedans : la nature. Le bébé est le corps du rêve capitaliste, une fois pour toutes, jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à preuve du contraire.

55^{ème} variation

Le corps, corpus de recherche du rêve capitaliste : le corps étranger mortifère

Lorsque l'homme prend, au bout de millions d'années d'existence, en considération le fait qu'il est un procréateur, les choses changent. Jusque-là, il se soumettait au mode de production écologique et poétique. En fait, il ne se « soumettait » pas. Il vivait, quotidiennement, matériellement ce mode de production. Il ne le distanciat pas.

En particulier, il vivait l'obsolescence programmée (l'OP) du corps comme une donnée irréversible, axiomatique.

Lorsqu'il identifia la relation coût-procréation, il prend en considération le fait qu'il est un rouage surdéterminant du mouvement démographique. Il se persuade que son destin est entre ses mains, ou en tout cas entre les jambes et au bout de sa queue.

Il devient – à ses yeux – producteur de sa progéniture. Il pense pouvoir modifier sa génération, ses générations. Il devient générateur du corps. Il constate qu'il est un générateur biogénétique d'énergie. Il est à l'origine de la genèse, parce qu'il découvre qu'il est ce générateur, cause efficiente des générations.

Il constate du même coup que l'obsolescence programmée, la mort, est une maladie sexuellement transmissible. Cette donnée biogénétique, ontogénétique, il va la refuser.

Il ne peut bien évidemment pas refuser de procréer. Comme procréateur, il assure la survie de son espèce. Mais il va refuser de maintenir le produit de cette progression, de cette procréation en l'état.

L'obsolescence programmée lui devient insupportable. Il refuse la mort qu'il estime injuste, inacceptable. L'obsoles-

cence programmée du corps dans le protocole matérialiste initial devient pour lui une erreur du mode de production écologique et poétique.

Il change donc de mode de production, dans la perspective de changer de corps.

Il rend responsable le premier mode de production écologique qui lui devient imposition. La nature lève un impôt sur son corps, sur sa vie et cet impôt a pour nom la mort. La mort devient une TVA, une Taxe à la Vie Ajoutée, une taxe à la valeur de vie ajoutée. Le prix à payer pour vivre, c'est cette OP.

L'homme refuse de payer la taxe. Il veut se défiscaliser. Il lance un défi à la fiscalisation, le défi de défiscalisation. Ce défi est à la fois intersubjectif et objectif. Un corps à corps s'institutionnalise. Cette instauration d'un corps à corps fonde toute l'idéologie du nouveau mode de production, destiné à devenir capitaliste.

L'homme accuse la nature de lui avoir imposé la mort. D'autant que l'espérance de vie commence par être de 20 à 30 ans. C'est court, à bien y regarder. Ça précipite les événements, ce truc-là.

L'OP ne perd pas de temps. Il faut ralentir le cycle de la mortalité, à commencer par la morti-natalité, tragique de violence sauvage, tribale.

Bientôt, une civilisation se mesurera d'abord au recul de la morti-natalité puis à la prolongation de la durée de vie. Le corps à corps institutionnel débouche d'abord sur ces mesures quantitatives. Le bébé devient le corps du rêve capitaliste. Le corps devient le corpus du capitalisme. Toute sa géo-histoire, ses efforts vont tendre à maîtriser le corps lui-même. Il lance donc une vaste étude expérimentale, objective et intersubjective.

Il veut se débarrasser de ce corps qui le sur-contraint. Il a peur de la mort.

On peut le comprendre.

Mais pour cela, il commence par rendre le mode de production écologique objectivement responsable.

Il a raison.

La raison naît.

La raison naît comme catégorie d'un refus réactionnaire idéaliste. Le rationalisme est le premier idéalisme.

En responsabilisant, négativement, inter-subjectivement

la nature, il va déboucher sur une politique revancharde. L'homme veut prendre sa revanche sur le programme ontogénétique initial, qui le fait si vite crever.

Le corps à corps qui s'institutionnalise commence par refuser au mode de production écologique la collectivisation communiste du bébé.

Le bébé n'est plus une propriété collective à OP, mais une propriété privée à obsolescence prolongée. L'homme augmenté nie le corps d'origine. Le bébé devient le rêve objectif du capitalisme.

Le petit d'homme remplace le petit naturalisé.

Le bébé est dénaturalisé, humanisé, capitalisé.

Le capitalisme est revancharde. Il va faire payer à la nature cette OP. Il va culturellement au naturicide, pour – pense-t-il – sauver sa peau.

L'homme déclare être un corps étranger sur Terre. Son corps lui devient corps étranger, mortifère. Cette idéologie qui domine tous les modes de production non-écologiques est un corporisme.

Le corporisme sous-tend les développements de tous les modes de production non-écologiques.

Le corporisme se venge. La vengeance contre la nature tourne à l'obsession civilisatrice. La violence – innée – porte cette vengeance à son paroxysme génocidaire.

Ce corporisme, cette philosophie réactionnaire du corps, va être acceptée, peu à peu, universellement. Le mondialisme du capitalisme n'est qu'une revanche de corps étrangers mortifères, corps étrangers au corps.

L'esprit peut naître comme argument populiste convaincant. Enfin, ne pas mourir. Tel est le mot d'ordre idéologique du mode de production non-écologique. Ici commence la rêvaphysique d'un corps éternel. Une puissante rêvalogie se met en place. Le corps à corps commence, pour aller au sanglant triomphe du capitalisme au début du 3ème millénaire.

Le mode de production écologique devient à obsolescence programmée. Programmée par l'homme lui-même cette fois et non plus directement par la matière naturalisante.

La poésie, consubstantielle aux modes de production écologique, meurt. L'espoir en accord éternel, rêvaphysique, tue la poésie de l'équilibre initial.

Le corps initial devient un corps étranger. Revancharde,

l'idéologie corporiste (pour ne pas dire corporatiste...) cherche sa voix de colonisation, de domination.

Bientôt, bien vite, bien sûr, bientôt bien évidemment, le corps éternel n'est semble-t-il accessible que par une amélioration des conditions de vie. Un monde meilleur, une nouvelle société pousse les élans vitaux vers ces améliorations objectives des conditions d'existence. Puisqu'il faut quitter cet univers écologique et poétique pour enfin ne pas mourir, il faut aussi dénoncer ce communisme initial et ses modalités. L'égalitarisme naturel est remplacé par un inégalitarisme culturel. L'homme – dit la rêvaphysique – n'est pas bête. Il est donc intelligent. Il sait, il peut ne pas mourir. En tout cas bien plus tard que ne l'impose la nature. S'écarter d'elle, la dénoncer, la cultiver, en tirer des profits maximum devient une condition de possibilité rêvalogique, rêvaphysique et, en fin de compte, politique. Pour autant, le naturicide mène à la mort de l'autre. La violence est mortifère. Cette contradiction tragique demande à être surmontée. Elle doit être dissimulée pour se faire.

Le « *struggle for life* » prend la place d'une poésie pacifique. L'homme n'est pas une bête sauvage dit le capitalisme naissant. Le mythe du pacificateur modernisateur prend son envol. Plus le mensonge est gros, plus il passe.

Le sieur Jean-Jacques Rousseau y perdra son latin, son français et son honnêteté revendiquée. Corporisme, rêvaphysique, naturicide, dénaturalisation, mode de production écologique et poétique, prise en considération de la procréation sexuée – assistée... – , femmologie, l'Invisible Ailleurs Invisible, télépathie, intersubjectivité, marxisme anarco-poétique, donc mapisme, équilibre des populations et des subsistances, constante intersubjective 9, le corps, obsolescence programmée, le corps, corpus du rêve capitaliste, premier et deuxième communisme, U-caverne, être avoir savoir pouvoir (easp), Matière Intersubjectivité Matière (MIM), origine de la vie non-identifiée (OVNI), Taxe à la Vie Ajoutée (TVA), erreurs de programmation biogénétique, variables d'ajustement, stratégie du mensonge, d'autres notions esquissées recherchent à remettre en cause une anthropologie anthropomorphique, anachronique à dépasser.

Mais ces notions – justement parce qu'elles sont inévitablement anachroniques – surgissent aux prémices d'une ob-

solescence programmée du mode de production capitaliste du début du 3ème millénaire.

La rêvaphysique cherche par là à perdurer.

Le capitalisme cherche une porte de sortie.

56^{ème} variation

Une recherche estudiantine du corps

L'épistémologie est ici en cause.

« Variations sur le corps » cherche une propédeutique à toute épistémologie future, pour singer Emmanuel Kant qui a rédigé une « propédeutique à toute métaphysique future ».

Lorsque l'homme conteste l'efficacité sécuritaire et progressiste du mode de production écologique et poétique, il doit mettre au point (et au poing d'ailleurs aussi) un corpus idéologique de transmission puis d'installation.

Pour cela il dispose, inévitablement, d'une culture écologique et poétique. Il veut la refuser, mais il ne peut en contester l'antériorité. Il fait avec.

Cette culture est donc d'abord une contre-culture. Cette contre-culture est violente, puisqu'elle organise d'abord un naturicide, une dématérialisation du corps. L'homme élabore donc parallèlement un corpus idéologique où le corps à obsolescence programmée, l'OP, est réduite à sa plus simple expression.

L'esprit, la pensée, l'idéalisme naissent comme négations de ce corps.

La pensée se fait passer pour immatérielle, parce qu'elle veut affirmer que, précisément, elle est immatérielle. Le sophisme se mord la queue. Il s'étouffe, à ce compte-là.

Chaque mode de production se dote d'une idéologie. Mode de production et idéologie sont consubstantiels. Il est banal de rappeler cela, après Marx. Pour autant, le corpus idéologique ne sait être, ne peut qu'être un aménagement. Une idéologie est toujours une coexistence violente. En proposant le corps comme propédeutique à toute épistémologie future, « Variations sur le corps » participe nécessairement à cet aménagement compromettant.

Avec « Variations sur le corps », c'est le capitalisme libéral social-démocrate sanglant qui réclame un ajustement intra-idéologique. Toutes les « coupures » épistémologiques sont intra-idéologiques.

Marx n'échappe pas à cette guerrière coexistence. Marx offre, avec « Das Kapital », une analyse concrète de l'État du capitalisme. Il ouvre les yeux des capitalistes. Il leur rend cet immense service.

Il ne reste plus à ce capitalisme qu'à réajuster son tir pour poursuivre son exploitation de l'homme par l'homme. L'économie de marché peut dorénavant s'en donner à cœur joie : Marx leur montre la voie.

En tout particulier, Marx ne conteste pas que la pensée se fait passer pour immatérielle. Il ne conteste pas le fait que la pensée soit immatérielle. Il bute sur cette question métaphysique, ridicule.

Marx commet une autre erreur, bien compréhensible : il se focalise sur le salariat. Au début du XXI^e siècle, le Bureau International du Travail (BIT) estimait que seulement 15 à 20% de la population en état de travailler étaient salariés.

Le capitalisme moderne vit en économie de l'ombre. C'est l'économie mafieuse qui est le mode de production dominant du capitalisme.

Cette économie est normée, légalisée. La loi légalise l'illégal. C'est sa fonction.

Sinon comment expliquer qu'en 2016 en France, par exemple, 600 milliards d'euros soient dissimulés légalement dans des paradis fiscaux ? Le mécanisme de régularisation de la fraude permet ces montages frauduleux. Il faut aller jusque devant les tribunaux pour tenter de prouver que la loi a été violée. C'est un comble.

Enfin Marx commet l'erreur – grave celle-là – de ne mener aucune femmologie, ou presque aucune. La démographie, comme technique d'analyse, n'existe certes pas à son époque. Mais la femme, si. La femme existe.

La femmologie passe sous le nez de Marx et se perd dans sa vie virile moustache de Maure. Le Maure est un surnom que Engels lui a offert. À l'époque dire « le Maure », c'est dire l'Arabe. Marx a d'ailleurs failli mourir en Algérie, c'est dire si l'appel du sang et du sol était puissant.

Marx, macho le mec.

« Variations sur le corps » propose donc le corps comme porte d'entrée estudiantine.

Cela permet de mener une approche mapiste, marxiste anarco-poétique. En repartant du corps, une ligne de réflexion apparaît. Ces 50 premières Variations en esquissent, très maladroitement, des arborescences. Le complot idéologique reste entier : le mapisme vaut au XXI^e siècle ce que « Le Capital » valait au XIX^e siècle, aux yeux du capitalisme. Le corps comme sujet d'étude qui se veut radicale, éclaire d'un nouveau jour les chemins du capitalisme.

C'est tout bénéf pour la classe dominante.

Il ne s'agit bien sûr pas ici de dire que les « Variations » rivalisent avec « Le Capital ». Ce n'est pas une raison pour en faire un dogme. La chose paraît évidente mais il vaut mieux la redire plutôt que de ne pas la dire. Ça, c'est fait.

Toute idéologie naissante doit donc se départir de l'idéologie dont elle est issue. La Petite-fille idéologie doit décrier Maman idéologie. Le matricide, inévitable, débarrasse le plancher. Ça fait un logement de libre. Il n'en reste pas moins que l'ancienne merde idéologique se colle aux basques et ça pue. La colle a pour nom culture. Une contre-culture, c'est plonger le nez dans ce que l'on nomme dorénavant une merde, une merde antérieure.

Pour le capitalisme de la U-caverne, la merde, c'est le corps. C'est le corps qui doit être extrait du mode de production écologique et poétique. Il faut arracher le corps à la nature, l'éloigner le plus possible, pour espérer vivre éternellement. Cette espérance rêvaphysique, métaphysique, spiritualiste, cette espérance va demander de lourds investissements. Ces investissements sont d'abord biogénétiques. Passer d'un pif de gros nègre pas beau et pas blanc à un petit nez croquignolesque de mannequins culbutées sur le sofa, mais c'est que ça ne va pas de soi, mil Dieux.

Il faut, de plus, plusieurs millions d'années. Le corps est un chirurgien esthétique. Ainsi en va-t-il de toutes les parties du corps et notamment de ce con de cerveau, plastique en diable. L'investissement est aussi culturel. Il faut mettre au point (au poing), des modèles de comportements et les imposer. C'est un sacré taf, le truc.

Il faut enfin mettre en œuvre une planification architecturale et sécuritaire qui exige d'énormes capitaux. Une voie ro-

main, ça coûte des thunes et une pyramide égyptienne, je te dis pas l'agent immobilier qu'il faut derrière. L'État-Nation seul peut y pourvoir. Là est planqué le corps mort du capitalisme futur. La pyramide – habitations à loyer non modéré, HLM – , traverse les âges de transition. La momie – pensent les penseurs égyptiens – revivra. Le Christ le prouvera plus tard, la résurrection en bandoulière. Le Christ et le christianisme reprennent bien à leur compte l'idéologie non-écologique. Le corps est momifié. L'esprit survivra. C'est c'la, oui.

Et la marmotte enroule le chocolat dans le papier alu ? Et ma grand-mère lesbienne et arabe est pape, tant qu'on n'y est, non ?

« Variations sur le corps » cherche une voie estudiantine pour remettre le corps à sa place. Et non pas dans la problématique tombe. Si même la crémation peut faire diversion. Brûler un corps, c'est sauver son esprit, disent les hindous par exemple. Si l'esprit existait, je lui donnerais raison de foutre le camp de ce brasier merdeux. Bâton merdeux pour pourvoir au foyer. Il paraît que les bouses de vaches brûlent fort bien d'ailleurs.

Cessons là la plaisanterie.

La question que la culture capitaliste dominante se pose à travers des « Variations sur le corps » est simple : savez-vous où nous avons mis le corps ? Nous, capitalistes, voulons presque reconnaître que nous l'avons tué. Il y a chez nous de ces grandeurs d'âme spiritualiste. Le capitalisme a un gros, gros problème : il ne sait plus où il a mis le corps. Ça a pourtant une certaine importance.

Serge Reggiani chante cela très bien dans l'une de ces fameuses chansons. Où est passé le corps ? Qu'est-il devenu ? Dans quel état est-il ?

On entend bien ici que le corps en question est celui géo-historique, anthropologique. Le corps idéal. Le corps matériel, le capitalisme l'a dans ses pognes.

Il sait l'exploiter, le passer au bistouri et au microscope, atomique s'il le faut. En d'autres termes : comment le corps en est arrivé au 3^e millénaire et dans quel état ?

Il s'agit de faire le poing épistémologique et de bien le fermer. Le capitalisme est même disposé à le prendre dans la gueule, ce point. Il veut bien payer ce prix-là. Il est pour l'harmonisation des recherches de la coexistence, du moment

qu'il en garde les bénéfiques.

Le capitaliste veut parvenir à l'éternité avant tous les non-capitalistes. C'est-à-dire avant 99% de la population mondiale. Cela se nomme une capitalisation, une accumulation du capital. C'est pour ça que l'on parle de capitalisme.

Pour maladroitement plagier Marx, on lancera un rigolo : « Corps de tous les pays, unissez-vous ».

Le capitalisme comprendra bien vite et surtout en mai 68 que ce « unissez-vous » dirige droit sur les partouzes. L'union devient seulement, tristement, la liberté supposée des sexes. La lutte des sexes remplace la lutte des classes, Freud sodomise Marx et le bourgeois nanti applaudit à couilles rabattues.

Le corps a de nouveau disparu entre les jambes de papa et maman. C'est une stupidité consternante.

Une épistémologie du corps est bien sûr menée par ce capitalisme. Mais elle n'est que posée comme scientifique. L'ADN en est la quintessence. La découverte est de taille et d'utilité, il faut l'admettre. Mais ces monographies ne mènent pas à retrouver son corps, aux premiers abords.

La matière est un puzzle. L'homme est donc un puzzle. Le recensement monographique des pièces du puzzle empêche une approche fonctionnelle généraliste.

Elle y aide à condition d'intenses interdisciplinarités en acte.

57^{ème} variation

Le corporisme du capitalisme

La prise en considération du corps par le capitalisme éclaire un peu les choses. Le capitalisme institutionnalise, sanctuarise un corporisme.

Qu'est-ce que cette bête-là ?

Le corporisme cherche à synthétiser toutes les approches non-écologiques pour créer une idéologie dominante de la soumission physique.

Le corporisme est une culture physique. Le corporisme, c'est de la culture physique, au sens le plus physique de l'expression.

Il y a des profs pour ça. On les nomme les profs de gym. Il s'agit bien d'une gymnastique idéologique idéalisante. Cette culture physique axiomatise la soumission des corps au nom d'un monde meilleur espéré. Le débit du lolo du biberon de bébé, le DLBB, cristallise toutes les attentions. Le corporisme impose l'idée aussi sottise que grenue d'un corps corvéable à merci. Le corps corvéable vient de l'idée que – le DLBB assuré – la génération suivante en profitera. L'homme doit donc sacrifier son corps pour le bonheur du bébé, qui compte avant tout. Le père se saigne pour BB aux quatre veines. C'est pas de veine. C'est pas de peau.

Ce sacrifice rêvaphysique sanctuarise le corporisme capitaliste. Le corps n'est pas considéré que comme un outil. Le corps-outil se soumet. Il se sacrifie pour – sinon son bonheur – du moins celui des autres. Il y a des imbéciles partout tout le temps, les capitalistes le savent bien. Au besoin, fusil dans le dos, le travailleur de son corps ira les bras en l'air. Le corporisme fait violence culturelle et physique au corps.

Ce corps doit répondre aux besoins de l'accumulation du capital. La montée de la durée de vie, la hausse tendancielle

de la durée de vie compense fort habilement la baisse tendancielle des profits si bien décrites par Marx. La durée du temps d'exploitation se prolonge. C'est tout bénéf, comme dirait l'autre.

L'économie de l'ombre n'en gère pas moins la majorité des corps. La réglementation civile, coutumière et la réglementation juridique organisent un système dans lequel l'exploitation des corps est possible. L'illégal est légalisé.

La contradiction est si énorme que les luttes sociales sont permanentes, surtout les plans. Les revendications d'allègement au moins mesurent la dépendance contrainte du corps exploité. Le corps doit être revalorisé. Ce corporisme capitaliste s'incorpore dans le corps social encore individualisé, privatisé, désincarné. Ce n'est plus un homme, c'est un travailleur.

S'il veut rester travailleur, il faut payer sa livre de chair. L'église (en particulier le protestantisme en Europe et aux USA) apporte son soutien. Du haut de sa chaire, ce cher curé va à la curée, crie « tu ne toucheras pas à la chair ». Il l'affirme, leur donne, si même lui est un fervent pédophile.

Rentrez vos blancs agneaux, voici venu le temps des curés corbeaux.

Le capitalisme lui-même est un crime contre l'humanité. La législation l'entérine. Et si un quidam veut s'opposer à ce crime contre l'humanité, c'est simple, on le fusille. Réellement ou pas, mais de toute façon, il est mort.

De ce point de vue légal, l'homme ne peut pas récupérer son corps. La pseudo liberté des corps piège un peu plus le corps lui-même. Cette pseudo liberté n'avait pas en question l'emprisonnement objectif du corps organique et de ses manifestations, seraient-elles purement artistiques.

La réglementation juridique peut même aller jusqu'à contester une quelconque valeur humaine à un corps humain. Les esclaves deviennent des objets. Les amérindiens n'ont pas d'âme. Les athées iront en Enfer.

Mon cul, c'est du poulet ?

C'est de ce micmac que les « Variations sur le corps » cherchent à sortir.

Cet anthropomorphisme corporiste omnibus.

Il faut parvenir à s'en départir.

La réglementation juridique sanctuarise un corps symbo-

lique. Le corps physique reste à disposition du capitalisme et, à ce niveau, la symbolique vole en éclats. Il s'agit bien de suer et sang et eau, comme le dit si bien l'expression française. « Variations sur le corps » avance quelques idées utiles, peut-être, à une épistémologie conséquente du corps.

Le travail laborieux d'un solitaire isolé est improductif. Des équipes et des années de recherches sont nécessaires. Il semble malgré tout que déjà la piste soit fructueuse.

58^{ème} variation

La constitution des corps constitués

Son nouveau corps sur les bras (si l'on ose dire), le capitalisme doit en faire quelque chose. Une fonction administrative se met peu à peu au point. Cette administration exige une masse croissante de fonctionnaires. Ces fonctionnaires vont fonctionner selon des corps constitués segmentés. Le corporatisme envahit les fonctions régulatrices.

Le corps d'état se met en place. Le corps policier, militaire, médical, constitutionnel, le corps du sujet et le corps universitaire y vont bon train.

Le corps de la Nation devenant du même coup, le Peuple et inversement, réincorporation corporatiste comprise. Cette ligne de continuité sémantique, langagière, souligne bien la permanence fantomatique du corps lui-même, sujet du corps de l'objet, objet du sujet, girouette insistante qui cherche son havre de paix.

L'homme se débat corps à corps avec son corps. Le corps à corps mené par l'homme est un corps à corps du corps. Corps à corps avec la mort, fournisseuse de cadavres. De quoi sont faits les corps ? Les corps sont faits de soins attentifs.

Pour les possédants.

Il y a bien vampirisme. Les possédants en sont arrivés à regarder mourir de faim à la télé un bébé, tout en mangeant et en papotant. Il faut bien le reconnaître. Tous ne seront pas sauvés, semble-t-il.

Il y a ceux qui sont dans le poste et il y a ceux qui sont devant, dans le canapé en cuir. Et derrière le poste, l'idéologie dominante se tord de rire. Elle en a mal aux mâchoires, au ventre et en fait pipi dans sa culotte.

Le tour de cochon est en effet risible, vu à la télé. Cette impérative ligne de continuité corporatiste permet de trouver

le fil d'Ariane de l'écheveau idéologique. Le capitalisme est harcelé par le corps et l'administration de ce harcèlement se fait via des corps constitués à cet effet. Les corps constitués sont des corps intermédiaires :

« Tout est affaire de corps
changer de lit
changer de corps
à quoi bon
puisque c'est encore
moi-même qui me trahit
dans les bras semblables
des filles
où j'ai cru trouver
un pays »,

comme dit ce brave camarade communiste Aragon dans son poème « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » et leurs baisers au loin les suivent.

Remonter la trace du corps, c'est remonter l'épistémologie et l'anthropologie. Cette structuration corporatiste de l'idéologie capitaliste contribue d'abord et avant tout à ce sanglant triomphe du capitalisme libéral du début du 3^e millénaire. C'est une affaire qui marche. Les corps se sacrifient sur l'autel du bébé, du BB.

Mais ce corporatisme, cette incorporation d'un corps dénaturalisé à sa géo-histoire, c'est elle qu'il faut reconstituer, corps à corps révoltés. Le capitalisme doit rendre à l'homme ce corps, son corps qui lui a dérobé.

Rendez à l'homme ce qui appartient à l'homme. Pour autant que chaque homme possède un corps.

La culture non-écologique fabrique une relation au corps, de toute pièce idéaliste. Entre l'homme et son corps, le capitalisme interpose son idéologie et tous les corps constitués. Les corps constitués administrent les corps écologiques, les dénaturent, les androïdent.

Les humanoïdes sont-ils des androïdes ? Le capitalisme corporatiste répond que oui, en effet, les humanoïdes sont des androïdes. Le fait est que, concrètement, le corps humain est déjà un corps intermédiaire. Il l'est doublement. En tant que corps intermédiaire entre le corps et son environne-

ment, le corps est irréductible. En tant qu'OGM, le corps est son propre intermédiaire biogénétique. Double facette d'un corporatisme institutionnel. Le capitalisme profite de cette double facette du corps pour jouer double jeu. La violence est là-dedans, dans ces conditions, indispensable. Pour imposer l'idée corporatiste, il faut parfois tuer. Les guerres le prouvent tragiquement assez. Ne dit-on pas que la police des USA tue trois noirs par jour en moyenne depuis des décennies ? Et ça marche. La répression consolide ce corporatisme. C'est l'incorporation au mode de production non-écologique ou la mort. Ou la prison. Ou la maladie. Ou la folie. Ou le suicide. Autant d'échappatoires tragiques du corps aux conditions qui lui sont faites. La vitalité énergétique, au moins démographique, au moins quotidienne, résiste de toutes ses forces vitales.

Corps à corps effarants. Les formes de ces corps à corps, les scénarii des combats diffèrent géo-historiquement. Mais le corporatisme contrôle toute cette phénoménologie existentialiste, existentielle.

Rêve qui tourne au cauchemar. Le capitalisme ira jusqu'à réguler tout à fait publiquement, populaire et populiste, les relations sexuelles elles-mêmes. Dans les confessionnaux, sur les divans des psys, la police de l'intériorité, du privé, mène son enquête de conformité. Une sodomie égal un Ave Maria. Un viol de bébé égal une miséricorde compréhensive. Deux Pater, ce coup-ci. Le corps devient un culte symbolique, devient l'objet d'un culte symbolique. Le mot tombe juste : le corps devient un objet.

Miss Univers peut se vanter. Elle symbolise le corps capitaliste lui-même, transhumain. Mais, en effet, comment se met en place ce corporatisme, d'un point de vue géo-historique, épistémologique ?

Le mode de production agricole se charge de mettre au point ce corps intermédiaire entre le corps écologique et la révéphysique, corps en voie de constitution. C'est la culture agricole qui fait le taf. La constitution des corps constitués commence ici et là. À ce moment. Comment cela ?

En commençant par privatiser le corps de la femme et du bébé. Ce double arrachement à la collectivité initiale fonde le corporatisme.

Cela – disons-le à nouveau – ne se fait que sur de longues

durées. Mais le plan de route est donné : décorporer le corps et en faire un symbole manipulable.

Manipulable tout d'abord par les subsistances et tout d'abord aussi par le sexe, organe démographique dévié. La prétendue liberté des corps des prétendus droits du prétendu Homme, triomphe. Pour un steak frites et une bonne partie de jambe en l'air, que ne ferait-on pas, n'est-ce pas ?

59^{ème} variation

A corps perdu

Voici le corps du mode de production écologique et poétique. Il vit en pleine nature. Comment le sortir de là ?

« Grâce » au naturicide.

Que proposer à la place de la nature ? La culture.

À la place de la U-caverne, le HLM. L'urbanisation arrive parfaitement à arracher le corps à la nature. Dit le capitalisme. On peut vivre sans connaître un brin d'herbe et sans savoir que les œufs ne poussent pas spontanément dans des boîtes en plastique. On peut vivre sans moufeter devant la misère des peuples. Il suffit de détourner la tête. Elle pivote très bien, cette tête. Elle est faite pour ça. Il ne faut pas faire fausse route.

Tout est à corps perdu, pour le corporatisme vulgaire du capitalisme triomphant. On peut même commercialiser ses organes et même encore son sperme.

L'esclavagisme fait encore des ravages en économie capitaliste. Un enfant peut aussi travailler dès l'âge de cinq ans.

Et qu'il en crève, on s'en fout. C'est agaçant cet autisme bon enfant du capitalisme corporatiste. Incorporez-vous, ré-incorporez-vous qu'ils disent. Ils sont fous ces capitalistes. Prenez exemple sur le Christ et fermez-la. Circulez, il n'y a rien à voir et à dire.

C'est agaçant.

Cette idéologie non-écologique qui se met très lentement en place doit surmonter quatre difficultés majeures d'organisation.

La première, gigantesque, consiste à... inventer une idéologie. Le mode de production écologique et poétique a certes une culture, une civilisation, mais il n'a pas à proprement parler d'idéologie. Son idéologie, c'est la pratique quoti-

dienne et donc la rêvaphysique.

Qu'est-ce qu'une idéologie ? Un système structurant destiné à remplacer un système structuré. L'idéologie biologique n'a pas remplacé une autre idéologie. Elle ne le fit pas parce qu'elle-même n'est pas une idéologie et qu'avant cela la matière ne s'était pas différenciée encore naturellement. Il faut donc inventer le mécano du mécanisme, sans plan de montage. Aucune notice pratique n'est à disposition. C'est cela une idéologie : la reconstruction permanente d'une structure non-planifiée. Le corpus idéologique capitaliste se construit donc dans ces conditions aléatoires. C'est la première difficulté.

La deuxième tient au circuit de circulation de l'information. Dès l'origine, ce système est en réseaux horizontaux. La formation est validée par la logique du concret, par la pratique, par la praxis. L'idéologie capitaliste qui s'invente va surmonter cette deuxième difficulté en verticalisant des circuits de distribution de l'information. Les réseaux horizontaux, circuit de proximité géo-historique, sont conduits à prendre une forme pyramidale. L'information vient maintenant du haut. En réseaux horizontaux, tous les émetteurs d'information sont des récepteurs. Aucune source ne peut être identifiée pratiquement. L'information est l'unique reine de ce beau royaume. La forme pyramidale suppose par contre un émetteur placé au sommet et diffusant l'information vers le bas. Entre le sommet et l'horizontalité s'installent précisément les corps intermédiaires. Ce sont eux qui assurent la diffusion de l'information. La dictature du sommet met en place une démocratie populiste horizontale. C'est la deuxième difficulté.

La troisième se trouve dans la régulation du droit de propriété. Le premier communisme écologique et poétique est collectiviste. La propriété, a fortiori la propriété privée, n'est pas identifiée. Ce mode de production n'a pas besoin de cette hypothèse.

L'imposition pyramidale de la propriété implique d'abord la reconnaissance effective de l'accumulation primitive. La U-caverne ne pratique pas l'accumulation. Rien n'est produit, mais tout est consommé selon les besoins. La surabondance de la nature approvisionne en nutritionnel. Si même des crises de subsistance peuvent surgir.

L'agriculture, en labourant, zone le territoire et le borne par le travail. La propriété est directement issue du champ labouré, si même il n'est qu'entretenu. Le cadastre s'impose de lui-même. Du coup la notion de frontière joue à plein. Cette frontière agricole conduira par exemple à la seconde guerre mondiale. La réglementation de la propriété, administrative, cristallise le droit coutumier et le jurisprudentialise. Un corps intermédiaire va en surgir, le corps législatif. Les gens d'armes assurent directement la protection du corps exécutif. Les gens d'armes sont en premier le premier corps exécutif. Désarmés, ils deviendront des hommes politiques. C'est la troisième difficulté ainsi traitée.

La quatrième et dernière, majeure, se trouve dans l'identification opérationnelle des individus soumis à cette nouvelle idéologie de ce nouveau mode de production non-écologique, agricole donc. L'habit va faire le moine. Non seulement une politique vestimentaire est lancée, un marché de l'habillement colossal ouvert, mais un service morphologique est chargé d'identifier les corps eux-mêmes. Le corps est en effet le premier vêtement naturel. L'homme est vêtu de son corps. Son épiderme l'habille. Il est cette parure. Il s'agit donc de présenter un corps nu manifestant bio-génétiquement les signes de son appartenance à cette nouvelle race, les propriétaires.

Le corps devient ainsi la première propriété privée de celui qui en est vêtu.

L'habit-corps, le corps-habit fait le moine capitaliste. Le difforme est réformé. Jeté en basse fosse aux cochons s'il le faut. Ou grand-père le bouffe. Là est le fondement principal, majeur de l'idéologie capitaliste. La propriété privée affirmée maintenant du corps individuel, régule les échanges de toutes natures. Ici le collectivisme originel éclate. Cette propriété privée des corps, de chaque corps est bien sûr plus que renforcée lors de la prise en considération du rôle du corps de l'homme dans la procréation. Le corps-sexe est né. Le cortex aussi, contemporain biogénétique. L'esprit passe maintenant pour pouvoir se dissocier du corps. La pensée peut se faire passer pour immatérielle et la propriété des corps peut, elle, se faire passer pour privée. Le premier communisme va mourir. Il en survivra une forme persistante, mais réduite à la portion congrue politique. Les mouvements dits écologiques du XXI^e siècle maintiennent cette forme dépassée, mais au

seul nom de la protection de la nature et donc de l'homme. Cette écologie-là n'est que politique, politico-mondaine. Elle ne dénonce pas, preuves géo-historiques à l'appui le naturicide. Cette écologie est anthropomorphique. C'est déjà ça, mais le chien est maigre. La propriété privée commence donc et s'installe aussi d'abord avec l'instauration de la propriété individualisée, privée des corps. Tous les mouvements luttant au nom de la liberté luttent donc pour un renforcement de la propriété des corps. La contradiction vaut son pesant de caca. La fantastique épopée culturelle universelle vit dans, par, pour cette contradiction plus que troublante. Ridicule en fait. Voilà pourquoi le mode de production non-écologique, créé par l'homme lui-même, voilà pourquoi il est à corps perdu. Corps à corps perdu.

60^{ème} variation

L'identification capitaliste du corps écologique

Le corps, sous le mode de production écologique n'existe pas. Le corps n'est pas même un élément du tout. Il est le tout, sans autre forme de procès d'identification. La mort – qui provoque une immobilité radicale – singularise. Ce corps-là ne bouge apparemment plus. Les apparences sont réellement trompeuses. Lorsque cet apparemment vient dans les rêves tailler une bavette, il paraît pourtant bien vivant, que diable. Le corps n'est donc toujours pas identifié. Pas plus que le cadavre. Il reste anonyme. Par contre, la découverte du rôle de l'homme dans la procréation ouvre un Bureau des Morphologies. Le fils paraît le père et inversement. L'identification morphologique est possible. C'est le premier fichier d'identité. Le corps commence à se singulariser, à s'individualiser.

Une lignée se crée, marmite de l'avenir du capitalisme. C'est la duplication des corps qui ouvre ce fichier d'identité. L'empreinte digitale intégrale, c'est le corps.

Pour sortir le corps de la nature, l'homme ne sait qu'identifier morphologiquement un corps. On est loin des Experts de la police de Los Angeles. Mais cela suffit à rendre possible l'extraction de ce corps-là – humain – de la nature. Le corps capitaliste devient le corps du capital génétique. L'homme se dresse sur ses pattes de derrière. Il verticalise son corps. La pyramide n'est pas loin, pyramide des âges biologiques. Celui qui aura au mieux le plus éloigné son corps de la nature sera donc identifié comme un corps capitaliste, corps non-écologique, corps dénaturalisé.

Le tour de cochon est joué. Mais à partir du moment où ce corps cherche à quitter la nature, il lui faut d'autres sources de subsistances. Il lui faut une autre civilisation pour l'ac-

cueillir. L'agriculture va y pourvoir. L'agriculture s'arme – avec la charrue – contre la nature. L'agriculture gendarmise le corps. Elle le sécurise contre l'ingérence naturelle. Le naturicide fait aboutir cette extraction. La violence ouvre la voie. L'homme ouvre une plaie longue, profonde et droite dans le corps de la terre. Dans cette plaie, il jette des semences et il referme la plaie avec une herse horrible. C'est de cette chair mortifiée, polluée, torturée qu'il va faire sortir des subsistances. Cette violence terrible met la terre en esclavage. Le corps capitaliste s'identifie à ce qu'il est : un gens d'armes en activité. Il participe au naturicide, il est des nôtres, il tue d'un coup comme les autres. C'est assez sinistre mais, après tout, c'est tellement ça. La morphologie du corps, pendant ce temps, pendant de longs millénaires, s'affine.

Le raffinement du corps est la marque d'appartenance de classe au capitalisme naissant. Le vêtement vient souligner cet affinement, ce raffinement. Le vêtement devient un raffinement. Il s'oppose aux contacts du nu avec son environnement. Une source fondamentale d'information est tarie. La source est obstruée, HS, hors service. L'immaturité de l'homme s'accroît. Il va trop vite. Il brûle les étapes. Il devient anthropomorphique, ce qui n'est pas être anthropologie. L'architecture renforce ce mur contre-nature. Le mur fait rempart. Le corps perd contact avec ses origines. Le corps ne sera bientôt que ciment, béton, fer et verre. C'est la lente et longue naissance du corps non-naturel, du corps culturel. Arracher la peau d'un ours, voler la peau de l'ours en le tuant est d'une violence incommensurable. L'homme le fait.

Il privilégie son corps, maintenant vêtu de peaux de bêtes. Le naturicide se poursuit. L'identification capitaliste du corps écologique peut se poursuivre. Le Soldat Homme est sauvé. Il a les mains pleines de sang mais il est sauvé. C'est qu'il faut bien vivre, ma p'tite dame. C'est lui ou moi, vous l'avez bien vu, c'était lui ou moi.

Le nomadisme offre l'occasion de comparer les corps entre eux. Le racisme est possible. Il va envahir la culture. L'idéologie se satisfait des différences de couleur de peau et de civilisation. Le tri se fait vite.

Les Noirs, les Rouges, les Jaunes et les Blancs. Le métissage créera la cinquième race, la race des bâtards. Le procédé d'identification est si simple, si pratique, qu'il est bien diffi-

cile de l'ignorer. Le traitement du corps mort fini de mettre au point ce premier Bureau de l'Identité. Les pompes funèbres symbolisent le degré d'identification du corps privatisé, dénaturalisé. La symbolique pompe-funèbresque indique le degré de pénétration du naturicide. On est pas tous des sauvages, morbleu. On sait enterrer nos morts. L'église y pourvoira. L'église des religions, s'entend. La mort s'administre. La mort s'administre aux corps qui le méritent. Le mérite se mesure à l'état des pompes funèbres. Et non pas à l'état du corps. Toutes les dissimulations mensongères sont possibles. On peut même enterrer un cercueil vide. Qui ira ouvrir pour vérifier ? Le corps a disparu. Il ne reste plus de lui que des symboles, vite marchandisés. Cette substitution du symbole au corps va tendre à s'universaliser. Le rituel se substitue au corps ritualisé. C'est le coup du lapin qui sort du chapeau du magicien capitaliste. On peut dorénavant faire passer des vessies pour des lanternes. L'identification sérieuse du corps ne s'effectue que lors de la transmission du capital. Est-ce là bien mon fils ? L'administration l'affirme. Si même ce n'est pas mon fils biologique. C'est à ce moment-là que l'on comprend pourquoi la mère s'entend si bien avec le facteur (facteur de peintures rupestres, s'entend). Le symbole administratif suffit. Cette administration rudimentaire dans la U-caverne, signifie bien les voies de dénaturalisation. Le corps cultivé, le corps culturel, la culture physique du corps peut triompher. L'homme ne sait pas encore ce qu'il y a dans ce corps, ni comment tout le bastringue fonctionne, mais il prend livraison du corps et le met sous clé. Cette livraison prendra des centaines de milliers d'années. Elle n'est toujours pas achevée. Le corps n'a pas livré tous ses secrets, loin s'en faut. Mais il faut bien faire avec, mon bon Monsieur. Il ne reste donc plus qu'à l'artiste – de tout acabit – à identifier symboliquement ce nouveau corps sorti de derrière les fagots, marionnette d'un Grand Guignol dont il est le théâtre. Les traces archéologiques des premières manifestations dites anachroniquement artistiques, sont picturales. Il est sans doute possible que la danse, le chant, le tatouage, le mime et autres existaient mais les traces sont perdues.

On rêva peu à peu une culture inattendue du corps enterré : la tombe est une borne cadastrale. C'est le corps enterré qui borne le territoire occupé par l'homme.

61^{ème} variation

La peinture des corps

Les grottes ornées effarent. La U-caverne en est pleine de ces ornements ou supposés ornements. Il fallut donc qu'un jour la peinture arrive.

La première fois de la première peinture exige une convergence formidable d'information venue par mil côtés. Cette syncrétisation, cette cristallisation suppose une maîtrise coordonnée d'un appareillage complexe. Le corps se cherche, se recherche, se trouve, se retrouve et enfin s'exprime en se symbolisant dans la peinture et le dessin.

Un point technique demande ici d'être mis en avant. Les techniciens nomment cela une anamorphose. L'anamorphose consiste à détecter sur un support – le mur de la U-caverne –, une forme prise à la non-configuration concrète de la pierre, au premier abord. Une excroissance de la roche figure un lion. L'œil et la main, la télépathie médiumnique, tous convergent vers cette vision fortuite, partant de cet angle de vue : un lion. La pierre montre un lion. La peinture rehausse l'anamorphose et la projette au devant de la scène picturale. La matière se découvre. La pierre et l'homme se rencontre à la faveur de la sculpture en anamorphose d'un animal. On veut bien admettre ce jeu optique et chromatique. Mais cette anamorphose ne réalise pas tous les autres possibles à l'infini. Il y a donc un choix culturel qui est ici fait. C'est effarant.

Pourquoi ? Comment ? C'est quoi ce truc de dingue ? Du coup le motif du peintre devient particulièrement significatif. L'animal est en très large majorité représentée. Pourquoi pas un végétal, minéral, un nuage ou un courant d'air ? Les shamans certifient que lors des transes, le voyage intérieur écologique et poétique commence toujours par une prise de contact végétal. Le brin d'herbe est la porte d'entrée, le salon d'ac-

cueil. Alors pourquoi l'animal en majorité sur les fresques U-cavernesques ?

Enfin, en 2016, une thèse sérieuse apparemment irait jusqu'à affirmer que la grande majorité de ces peintures ont été exécutées par... des femmes. Coup de tonnerre.

De quoi les femmes sont-elles chargées ? Elles sont chargées d'identifier des corps animaux. Ce bureau des Cartes d'Identités Animalières demande, on le comprend du premier coup d'œil, de sacrées compétences. Identifier le corps animal et en reproduire les lignes de force par le dessin, la peinture, après une sculpture anamorphique, excusez du peu, faut en tâter. Il faut en connaître un bout. Supposons la chose dévoilée, mettons-la entre parenthèses (Épochè en grec) et avançons. Ce panneau peint se fonctionnalise de lui-même : c'est un Guide du Routard de l'Office du Tourisme local. Ça, on peut comprendre. La fresque indique les corps d'animaux qui passent ici, à telle date et en telle quantité. C'est au menu du dîner de ce soir après la chasse autour du feu. La fresque désigne les corps comestibles ici et maintenant. Mais la fresque est-elle seulement un Guide du Routard ? Pourquoi ne pas peindre une carotte ou une source d'eau, un filon d'or ou un bananier (selon les régions) ?

L'animal symbolise donc quelque chose. Mais quoi ? Que dit ce corps représenté ? Le corps humain en est pratiquement absent. On repère quelques bites, quelques chattes, mais sans plus.

Le corps animal peint donne une information biogénétique, phylogénétique, essentielle. La femme indique l'animal qui va fournir, à sa consommation, les oligo-aliments, les oligo-éléments indispensables à une mutation du corps pour qu'il puisse, plus vite, quitter le mode de production écologique et poétique, surdéterminant, sur-contrainant.

Le corps animal peint dit le danger à éviter, la période d'arrivée et de départ de ces nomades, la quantité disponible, certes, mais il dit aussi : « c'est cela qu'il faut manger. Cessez d'être végétariens. »

Pour preuve objective des mutations biogénétiques qui s'ensuivent, constatez l'état de ma main. La main peinte donne un diagnostic biogénétique, culturel, géo-historique. Il suffit de lire les lignes de la main. La première cartomancienne venue fait cela pour une cuisse de mammoth. La

main – la paume de la main – des femmes indique la croissance démographique et l'évolution biogénétique, culturelle, épi-génétique du corps. La main peinte, c'est la Carte Vitale et l'ordonnance de cette administration-là. Maintenant les fresques des cavernes se comprennent un petit peu mieux. Il suffit d'en avoir le code de lecture. À cela s'ajoute chromotéscopie et la musique. La chromotéscopie manifeste, montre les systèmes harmoniques des couleurs. Ces couleurs et leur rythme, absorbées en même temps que les protéines animales donnent ce corps OGM. L'information est formidable. Elle se double encore selon moi d'une écriture non encore déchiffrée : la musique. Les fresques doivent pouvoir se lire comme une partition. Il ne « suffit » plus qu'à exécuter ce morceau de musique. Les fresques se chantent et s'interprètent musicalement, j'en suis persuadé. Jusqu'à preuve du contraire.

Il demeure la question mise entre parenthèses, en épochè : qui dirige cet atelier de sculpteurs-peintres -musiciens-médecins chromatistes et chimistes alchimistes ? Mais c'est qu'il faut une sacrée équipe de cadors !

Y'a-t-il une Ecole Nationale U-cavernesque des Beaux-Arts ? C'est quoi ce truc ?

L'accumulation idéologique nécessaire à la mise en place de ce Bureau des Identités Corporelles nécessite un Conseil des plus supérieurs. Un Conseil Prédicatif. Le prédicat énonce ce qui doit être dit de la chose. Les fresques sont des prédicats. Il s'agit donc bien là d'une législation idéologique fonctionnelle.

La fresque – prédicat – dit comment quitter le mode de production écologique et poétique. La règle est simple : ne vous faites pas bouffer par les animaux, bouffez les... c'est simple comme bonjour. C'est à ce compte-là, suivi de ce prédicat que l'homme aura beaucoup d'enfants, qui pourront se barrer du coin. Qui plus est, le passage du cru au cuit exalte et exhale la nourriture. Le cuit change tout. Avec, dans la cendre, des patates cuites dans une feuille d'aluminium, le plat est complet. Il ne reste plus qu'à « inventer » le feu, les patates et le papier aluminium. Inutile de tenter d'en acheter à l'Arabe du coin, le papier aluminium et la patate n'existent pas, encore, pas plus, l'épicier arabe du coin. Il n'y a même pas de « coin ». La U-caverne est sans angle. Inutile de chercher dans les coins. Le Conseil Constitutionnel Prédicat indique la ligne démographique bio-

génétique à suivre. C'est un diagnostic prédictif. La vision de la fresque, son écoute, sa peinture, sa sculpture et sa musique mise en relation avec la main apposée montre de façon éclatante les résultats de ce nouveau régime alimentaire. La fresque est un prédicat diététique. La matière-corps désigne ce dont elle a besoin pour sa croissance interne et externe. Homme de tous les pays, bouffez de la viande et vous connaîtrez la liberté des corps et des civilisations. Et mon cul, c'est du poulet ?

Le prédicat est bon, mais l'antéprédicatif mauvais : il appelle au meurtre de l'animal. La violence relance le naturalisme. L'homme nouveau, sanguin, capitaliste en diable, prend du poids. Il est sauvé du végétalisme écologique et communiste.

Vive la propriété privée.

62^{ème} variation

Le corps idéologiquement prédicat

Le corps exprime ce qu'il est, ce qu'il est devenu et rêva physiquement à ce qu'il pourrait devenir. Le corps se projette dans le futur. Le corps-prédicat trace la route. Cette prédication est bio-génétique, « axiome » d'un protocole matérialiste. Ce prédicat impose donc une codification idéologique prédictive. La graine se souvient de l'arbre qu'elle va devenir. C'est cela, un protocole matérialiste. Encore faut-il planter, géo-historiquement, la plante de la bonne manière. On ne fait pas d'enfants en sodomisant la femme. Encore faut-il le faire, le comprendre, le savoir et encore faut-il alors passer par devant. C'est pas évident.

Pourquoi une belle et bonne éjaculation dans la bouche ou l'oreille ne donnerait-elle pas une fécondité aussi naturelle ? C'est que l'expérience prouve que du sperme dans les cheveux ne met pas un polichinelle dans le tiroir. Il faut passer par la fente du bas de la dame. Encore faut-il le savoir, morbleu. On n'apprend pas à l'École de Médecine de la U-caverne, il n'y a pas cette école. La fresque-prédicat en fait office. La fresque-prédicat dit : bouffez de la barbaque, cuite ou pas, mais bouffez-en et l'homme sera sauvé et libre, libéré de cette nature casse-bonbons. La fresque-prédicat dit clairement et tout simplement : constatez par vous-même notre culture et notre idéologie développées et admirez que nous soyons capables de faire des fresques. Et cela grâce à quoi ? Grâce au barbecue du coin. C.Q.F.D.

Bouffez de la viande. L'homme est incité, plus que cela : obliger, de devenir prédateur animal. Un carnassier. Un charognard. Belle perspective (prédicat) de liberté sanguinolente. Je ne déteste pas pour autant un beau gigot d'agneau à la broche. Ça m'ennuie un peu, c'est tout. L'administration

sociale de ce phénomène bio-diététique n'en continue pas moins de poser problème. Pourquoi le corps humain a-t-il besoin de protéines animales ? Encore un truc mal foutu. Ingurgiter un mammoth ne va pas de soi. Et il faut être toute une tribu, sinon c'est gâcher la nourriture. On ne joue pas avec la nourriture. On ne gâche pas la marchandise. La rareté de la viande animale régule la Bourse des Valeurs en Protéines. Les fresques peuvent se lire comme les cours de la Bourse de la vie. Le marché se libéralise de lui-même. Mais de public, il va passer à privé. L'économie capitaliste libérale privée est lancée. Le Capitaliste Monopoliste d'État (le CME) n'y changera rien, si même il deviendra soviétique ou chinois. Le corps est individualiste. Il est trop tard. La machine infernale a démarré.

Les végétariens se retrouvent cuits aux patates. Oui, pour eux, les carottes sont parfaitement cuites.

Alors maintenant, la question se pose : pourquoi les femmes peignent ? Pourquoi sont-ce elles ? Le maquillage et le tatouage doivent jouer un rôle en cette affaire qui demeure obscure. En maquillant et en tatouant son corps, la femme indique qu'il est possible de changer de corps. La vesture complètera le tableau menteur. En peignant la faune, elle stigmatise le monde qu'elles veulent quitter.

L'ADN poursuit sa symphonie biogénétique. Il y les notes de sa composition et suit son programme : aux hommes à en développer l'arborescence apparente. La femme peint la roche comme elle peint son corps. Les pigments de couleurs lui viennent de la cueillette. C'est la végétation qui fournit l'artiste. La nature est le marchand de couleurs du coin. Ça vaut bien l'épicier arabe du coin. Le pigment est déjà une couleur, saisissable. Il est cette couleur et se laisse manipuler, sous forme de poudre. Il suffit de redonner ce maquillage à la roche. Ainsi la végétation, la roche, la femme et les pigments se trouvent, se retrouvent réunis pour la première fois. Alchimie intersubjective obscure, magie noire. La matière passe tout le temps à tailler une bavette avec la matière.

Le corps humain s'homogénéise. Le génie génétique ne manque ni de flèches à son arc ni d'humour. Il nous fait tourner en bourrique. Et pour tourner, ça, on tourne. Mais ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent.

Enfin et pour finir sur ce sujet, demeure la puissante et mys-

terieuse question télépathique, rêvaphysique, du Beau.

La beauté de ces fresques sidère. On n'en a la gorge nouée, les larmes aux yeux et le passé simple comme présent qui ne passe pas. Le futur sans passer n'a aucun avenir. C'est comme ça.

Mais le Beau ?

Cela relève de l'émotion cultivée, le Beau.

Ils étaient donc élégamment cultivés les Hommes Gros Mignons ? Pourquoi – dans ces conditions anachroniques et donc contradictoires – ne pas imaginer un brin (de muguet) que ces fresques étaient, pour la U-caverne, monstrueuses et cauchemardesques ? Pourquoi pas ?

L'anachronisme du Beau peut jouer ce tour de con. Voyez les contours du con cerné dit la fresque hideuse. Pourquoi pas ? C'est que cette hypothèse – possible – change bien des choses.

Le beau bison bien bâti qui batifole bêtement, n'est-ce pas – pour la U-caverne – la figure hideuse de la mort ? Pourquoi pas ?

Selon cette hypothèse, la fresque indiquerait aussi le taux de mortalité et la durée de vie. Comme une compagnie d'assurance contrôle bien ces choses-là. Tout comme. Il y avait donc la non une rêvaphysique analysée, mais une cauchemardesque, autre variante noire de la métaphysique.

Mais enfin, aujourd'hui, au 3^e millénaire, la beauté incompréhensible de raffinement, laisse sur le cul.

Une ligne de continuité émotionnelle se maintient.

Étrange.

63^{ème} variation

Le corps sexe

Le corps sexe est une invention et une invention moderne. Avant la reconnaissance de la fécondation, les différences de sexe sont minimales. La différence n'est pas physiologique, mais morphologique. T'as un truc qui pend et moi, c'est fendu. Bon, on va pas passer le réveillon de Noël là-dessus.

Le corps sexe naît avec la procréation. C'est l'établissement de ce rapport coit-fécondation qui redistribue les cartes. C'est un effet culturel. Du coup, le coup de queue se fonctionnalise. C'est une mise en fabrication de la descendance. La chaîne de production se met en route. Le sexe, fonctionnel et mystérieux reste un simple outil de propagande biogénétique. Les éventuelles sensations sont niées, dissociées et en fin de compte, méconnues. Il va falloir une formidable culture du sexe pour en sortir le plaisir. Le plaisir est une invention historique planétaire, terrestre. C'est une mise en exaltation qui est nécessaire. Cette construction géo-historique du plaisir sexuel a son origine démographique. Le plaisir recherche d'abord et avant tout la compatibilité génétique. Le plaisir diagnostique, en gynécologie. Le plaisir est le premier praticien en gynécologie. L'adéquation repérée, le rapprochement des corps se fait dans l'ibris du plaisir de la coïncidence. La loi des similitudes coïncidentes joue à plein. Qui se ressemble s'assemble. Cette assemblée sexuelle qu'est le rapport des corps peut maintenant se raffiner, devenir sensible en somme. La finalité démographique s'en trouve accomplie dans la joie d'une belle partie de jambes en l'air. La valorisation, puis la survalorisation du plaisir sexuel, se raffinerait par révaphysique dans le désir, antichambre du Roi Plaisir. La procréation ne nécessite aucun plaisir. Le viol le prouve. Le plaisir dissocie l'acte de procréation de l'acte sexuel procréateur. Il

reste donc deux corps livrés aux sensations. Alors l'anatomie et la force physique ouvrent la guerre des sexes. La femme, si elle n'est pas hangar à foutre, elle est esclave sexuelle. Le machisme commence là. L'apparition des classes sociales redistribuera les cartes, encore une fois, en marchandisant les rapports des corps, de toute nature. Le désir et le plaisir serviront de produits d'appel. La séduction du capitalisme et le désir d'idéologie doublent le capitalisme de la séduction et l'idéologie du désir.

Le manège tourne à fond et la musique tonitruue. Le corps sexe se dédouble. Une culture des sens et sensations est nécessaire. Il faut apprendre à faire l'amour. C'est du boulot.

L'homme cherche encore à savoir. Tant qu'ils ne se concerteront pas avec la femme à ce sujet, aucune chance de décrocher le gros lot. Le corps sexe pulse l'idéologie. Le corps sexe pulse le cortex. Ce réductionnisme gouverne le monde des apparences. Les contre-allées des alcôves sont certes délicieuses – convenons-en – mais le sérieux et le frivole y danse un french-cancan à s'en faire décrocher la culotte, mazette.

La notion de plaisir sensoriel ne naît pas dans la U-caverne. Elle pouvait y exister. Mais elle était défonctionnalisée. La sensation vient alors, dans la U-caverne, comme un accessoire, certes déroutant, mais pas du tout routant. Il n'y a pas là, de facto, de perspectives culturelles estimées intéressantes. L'agriculture va rendre possible cette culture du cul. Le temps des loisirs s'ouvre. Le plaisir du sexe peut être cerné, scénarisé et reproduit. Il a alors une fonction ludique. C'est un luxe de nantis. L'amour courtois peut ouvrir les cuisses de la dame du château ou du bourg. L'amour sexuel est issu du bourg et du château. Il est bourgeois et noble. L'identification des corps devient alors un art de la relation physique. Les parties érotiques ou non du corps sont repérées, cataloguées et mises à contribution du plaisir. Cette culture demande un long temps d'identification.

Où est placé le clito de la dadame ? C'est qu'il faut 1. savoir qu'il existe ; 2. Le trouver ; 3. le bien tripoter ; 4. En tirer profit pour la femme ; 5. Ne pas le couper.

Tout cela ne va pas de soi. Le Kama-sutra redit perpétuellement que le plaisir sexuel n'est ni métaphysique ni pornographique. Il est mécanique. Cette mécanique, fragile, doit s'enseigner. Les bons mécaniciens du sexe ne sont pas des

masses, au 3^e millénaire lui-même. Passer 9 millions d'années sur terre et ne pas savoir baiser, c'est moche tout de même. C'est surtout moche pour la femme, au demeurant. Pourquoi alors le rechercher à ce point, dans cette demi-clandestinité sournoise et veule ? L'homme et la femme sont fiers d'avoir fait un enfant. Mais jamais la culture n'exige que les conditions sexuelles de la conception ne soient sinon exposées du moins connues. Des enfants sont conçus dans l'ignorance totale du plaisir sexuel qui est à leur origine. C'est dommage.

D'aucuns au contraire s'en souviennent. Mais ils en parlent rarement. On imaginerait une vaste enquête recueillant des milliers de témoignages du plaisir vécu lors de la conception. Une belle enquête est là à mener. Elle montrera sans doute que ce plaisir de procréation n'a rien à voir avec le plaisir sexuel non-reproductif. Le plaisir sexuel est donc essentiellement stérile. C'est navrant. La géo-histoire de l'humanité l'a voulu comme ça. Une femmologie permettra de reconstituer le puzzle de ce corps sexe. Cette séparation plaisir/procréation ne saurait surgir qu'après la prise en considération du rôle biologique du coït. La propriété privée va permettre l'identification du sexe et du plaisir stérile des corps. Le plaisir est une arme fatale, de conquête, du capitalisme. Le sexe-toy est l'aboutissement du plaisir stérile. « Réel » peut-être, mais démographiquement stérile. En conséquence de quoi le plaisir sexuel, éphémère, doit trouver sa symbolique rêvaphysique. C'est la sexophysique. Cette sexophysique sous-tend (c'est le cas de le dire) toute la sous-culture des ténèbres du capitalisme idéologique.

Mon sexe pour un Royaume. Tout le monde n'est pas Hamlet, Voilà la réponse. La culture du sexe du capitalisme émascule, circonçoit, ôte le clitoris de la femme avec un méchant couteau de boucherie s'il le faut. Le sexe est masculin. Dieu n'est pas une femme. Le peuple fort nique, fornique, il copule, il ne fait pas l'amour du plaisir. Il ne fait pas plaisir à l'amour. Ainsi ce luxe qu'est le plaisir sexuel, demeure-t-il advenu un plaisir de classe nantie. Tout le monde ne s'épile pas les poils du cul.

Autant le savoir.

64^{ème} variation

Les corps de transition

Le corps sexe est un exemple singulier de corps de transition. Les corps de transition rythment les parcours de la matière. Pour la matière, tous les corps sont de transmission. Car tous les corps sont de transmission. Chaque corps passe d'une mission à l'autre. Chaque corps est de transmission de transmission. Le capital intersubjectif-matière circule en se déformant. Un corps n'est jamais le même. Le corps ne vit jamais dans le même corps. C'est un OGM. Il est en constante modification auto-produite, ADN oblige. Les corps humains de transition méritent leur géo-histoire. La bobine de fil d'Ariane est plaisante à dérouler. Il y a là l'occasion de rire un bon coup. Essayons.

La matière transite. Elle n'est jamais la même à chaque nanoseconde. Elle suit un programme de développement ou plutôt un programme d'évolutions arborescentes, fractales. La matière n'est jamais la même. Son procès de différenciation est un procès de production par consommation d'énergie vitale. La matière s'auto-dévore pour se transformer.

Le mode de production écologique intègre ses mutations spontanément. La poésie lui sert de culture de la praxis quotidienne. Il n'y a donc pas mise en considération des mutations de la matière – et donc des corps – autrement que spontanée. L'homme n'a pas l'opportunité géo-historique, il n'a pas encore cette opportunité d'identifier les mutations de la matière comme résultante des forces énergétiques. Einstein n'est pas né.

L'identification de son être en transition comme fait le fœtus. Le fœtus vit sa transformation. Il est ce savoir. Le bébé est né, il perçoit, par comparaison avec au moins le corps de sa mère, qu'il doit évoluer, muter. Il voit bien qu'il est un

OGM. Il perçoit qu'il est de plus à obsolescence programmée, OP, devant le premier cadavre.

Enfin et surtout, l'homme se voit corps animé, vivant, dans les rêves. Il invente alors la rêvaphysique, propédeutique à toute métaphysique et théologie future. Fœtus-bébé, enfants, rêvés ou morts, le corps a déjà une identité propre et plusieurs corps. Cette transition corporelle est immuablement muable. C'est une impermanence permanente cette impermanence permanente laisse l'espace-temps, géo-historique, aux variables d'ajustement du corps, l'espace-temps a ses ajustements.

Ceci fait que le corps, s'il s'en tenait aux effetalités (et non plus aux causalités) ne muterait apparemment pas. Ou bien superficiellement, phénoménologiquement. C'est une ontogenèse sans phylogenèse. L'Iliade sans l'Odyssée somme toute. C'est l'Odyssée qui dit l'Iliade, le nomadisme. C'est Ithaque qui administre. Sans Ithaque – la cité grecque – pas d'Iliade et surtout, pas d'Odyssée légendarisée. Ces mutations corporelles ne sont pas encore signifiées au point de permettre une métaphysique et donc une idéologie. Les bases ontologiques sont, mais elles ne sont pas axiomatisées.

Cette verticalisation de l'information vient avec la prise en considération de l'homme procréateur. Le corps de ce bébé-là est produit par le corps de maman et papa. Il est de plus morphologiquement, physiologiquement identifiable. Tel père biologique, tel fils. Lorsque la culture pointe le beau joli bout de son pif, elle va permettre une différenciation capitaliste politico-mondaine dérisoire mais surdéterminante : à père avare, fils prodigue. C'est ça la culture capitaliste, non-écologique, non-poétique, donc contre-nature. Mais la différenciation des corps physiques est maintenant possible. Les caractères physiques apparents apparaissent.

Le racisme et l'eugénisme sont possibles, socialement jouables. Du coup la différence de sexe vient comme différence fondamentale, au moins démographique, ce qui n'est déjà pas si mal. Deux corps sexués sont identifiés. Le corps humain n'est plus non plus confondu avec toutes les formes de corps matériel, voire même prétendument immatériel. L'homme s'anthropomorphise. L'anachronisme et le mensonge, la duperie de l'ethnocentrisme sont possibles. La politique devient possible.

Enfin, à ce stade de la U-caverne, l'homme se fait gens d'armes. Sa violence agressive, prédatrice, conduit son corps à ce prolongement du corps qu'est l'arme. Voici l'homme de la U-caverne devant déjà une considérable panoplie de corps en transition. Le tableau, le puzzle, l'anamorphose, le rubik's cube est déjà bien compliqué. La structure sociale d'abord horizontale n'est – à ce moment – qu'une tentative de gestion des masques de cette représentation qu'est la vie. La vie sociale re-présente constamment les corps en transition de façon à ce qu'une administration classe ces masques. C'est la soupe à la grimace, le Grand-Guignol, la foire aux corps fous. En un mot simple, c'est le bordel.

La stratégie sournoise et merveilleusement malheureusement efficace de la culture capitaliste va dire d'accentuer les différences des corps en transition. C'est la culture. La culture prétend – surtout quand elle est esthétique et économique – tenir un Bureau d'Identification des Corps. La culture accorde ou refuse à tel ou tel corps sa carte vitale et sa mutuelle complémentaire. L'une et l'autre identifient l'appartenance idéologique (au moins idéologique) de classes. La baisse de la natalité et la prolongation de la durée de vie sont les premières plus-values extorquées au mode de production démographique, mode où la femme tient le rôle (fort ingrat) d'ouvrières du sexe et de l'utérus. La dissociation de l'utérus et du sexe, du corps utérus et du corps sexe, va permettre le politico-mondain, le plaisir, le désir, la frivolité, le cul quoi. Le raffinement culturel consiste alors à produire une symbolique des corps et des corps différenciés. Il est stupéfiant de constater qu'il faut attendre Corot pour trouver, en Europe, une toile d'un sexe de nana.

En Afrique, en Asie, en Amérique et ailleurs, il y a longtemps que les artistes ont plongé le nez, les doigts, la langue et les yeux dans le sexe d'une femme. Comme dirait un européen bien bobo (bourgeois-bohème), je m'intéresserai à la beauté intérieure des femmes lorsque l'on m'aura greffé une caméra au bout de la bite. Il y a des cons partout.

La culture capitaliste va avoir la « machiavélique intelligence » de surexposer les différences des corps en transition. C'est le passeport de classe pour la vie future et le désir d'éternité qui s'en trouve un peu assouvi. Il ne reste plus qu'à attendre. Attendre nantis, de préférence. Que les autres

crèvent, mais pas moi.

Les corps en transition autorisent donc un politico-mondain, symbolique, exacerbé et rutilant. Ça marche.

En soumettant le corps à cette symbolique superfétatoire, le capitaliste accorde – ou non – les fruits des progrès. La répartition des richesses se fait à la pesée de la livre de chair (Le Marchand de Venise de Shakespeare). À partir de ce moment, le politique capitaliste devient raciste, eugénique, esclavagiste, matérialiste, en un mot colonialiste.

Les catégories sociales, les classes sociales trient les corps élus. C'est bien un acte politique dotatif. La « démocratie » est raciste. Elle est raciste par anthropomorphisme puis par anthropologie. Ces corps en transition, éternellement en transition inspirant notamment les mythes (de Zeus) de la Grèce antique, de l'Égypte, de Rome et de tout le bassin méditerranéen. C'est pareil ailleurs.

Aussi faut-il garder un œil admiratif sur ces mutations du corps voulu par la matière. La matière est un maître-queue des marmites de l'avenir. ADN + OGM = le sanglant triomphe du capitalisme. ADN + [équation Klung 2167] + OGM - OP = le 3^e millénaire. La constante intersubjective maintient le fil axiomatique d'Ariane. Dans ces conditions, l'identification et l'identité des deux procréateurs assure la transmission, la transition objective de l'accumulation capitaliste. Le BB, c'est le C.Q.F.D. du dépassement du mode de production écologique. Fini le temps des poètes. Commence celui du tiroir-caisse, en passant par le polichinelle dans le tiroir, expression française qui signale qu'une femme est enceinte. Le mode de production capitaliste se fait, le plus rapidement possible ethnologue. Il repère les ethnies conformes. La route était toute tracée pour les nazis du XX^e siècle et du capitalisme lui-même. C'est une sélection eugénique des corps, une sélection aryenne. C'est terrible à dire, mais c'est comme ça. Mais le corps du sujet est là.

Note de bas de page

[1a.*], c'est l'équation de Klung, de mon cru. Cela se lit : un petit a espace ponctuation pictogramme.

L'équation de Klung pose le problème de la culture humaine. Elle permet, dans ses dérivés de trouver comment, quand et pourquoi l'homme n'est qu'une sardine en boîte. Une seule sardine.

65^{ème} variation

Le corps, laisser-passer de classe

Prenez un ouvrier et son patron. Ils sont debout face caméra. Il a 40 ans mais il en paraît 55. Le cheveu un peu gras, un peu long, la mine triste et les joues blêmes, il est presque l'ombre de lui-même, pauvre Bambino (il est italien, il adore Dalida). On l'aura reconnu.

L'autre à 40 ans, il en paraît 30-35. Le cheveu coupé et coiffé, le regard pétillant, la veste bien portée, il frétille d'impatience. On l'aura reconnu.

Le corps est sa vesture, le corps et son entretien et son espérance de vie font la différence. Le corps est un laissez-passer de classe. Que s'est-il passé pour en arriver là, qu'a-t-on laissé faire à la nature et à l'homme ? On a laissé faire à l'homme une différence corporelle majeure. L'entretien et l'augmentation du corps est en cause. Le niveau de revenus modèle le physique. L'OGM qu'est le corps ne se modifie pas du tout à la même vitesse et au même moment chez le nanti. Chez lui, ça va vite. Il accélère son confort et son espérance de vie. L'autre la réduit.

Il y a bien inégalité de classe avérée. La médecine en convient bien volontiers. L'inégalité devant le vieillissement et la mort sont des marques de classe très fonctionnelles. Les accapareurs de capitaux recherchent d'abord et avant tout à devenir des humains augmentés. L'Université du Singulier aux USA, fondée par Google, investit des milliards de dollars pour avancer dans cette direction. Il cherche un gogol. Ils y arrivent assez bien sur les souris. Des souris et des hommes, on connaît Steinbeck, écrivain justement américain (il a rédigé un roman qui porte ce titre « Des souris et des hommes »).

Le capitalisme, sanglant triomphateur, dut donc d'abord ôter le corps d'origine de la nature. Il propose ensuite des

corps de transition. Ces Corps se « méritent » à la force du poignet, à la force du travail.

Rémunérer la force de travail mesure la transition effective, avérée, de cette dénaturalisation. Le salaire mesure l'espérance de vie et le taux de mortalité. Mais avant cette sombre invention du salaire, comment choisir les corps – forces de production –, comment les trier ? L'agriculture va surmonter cette difficulté administrative de classement en bornant un champ où le corps va se consacrer à labourer la terre. Ce corps du laboureur manifeste clairement qu'il est contre-nature, anti-écologique. Il est même écolophobe. Il fuit son corps d'origine.

Il n'a plus le même corps, il ne l'habite plus dans la U-caverne, il identifie sa progéniture, il s'habille, il mange et vit plus.

Son corps change, transite en conséquence. La peinture et la sculpture viennent souligner les symboles physiques de ces mutations. Chacun peut en contempler, ébahi, la magnificence. Le modèle est donné, il ne suffit plus qu'à suivre les pointillés de ce nouveau patron de haute couture. Mais encore faut-il en avoir les moyens, à commencer par ceux financiers. La financiarisation/financialisation du corps marque une étape capitaliste. Le premier salaire instaure le premier cordon sanitaire autour du corps du nanti.

Pourquoi l'exploiteur accumule tout ce capital ? Pour vivre mieux, pardi ! Pas con le mec. Plus sa part de capital diminue, moins son niveau de vie s'élève. Ça paraît con et banal. En effet, cela l'est. Mais la chose évidente éclate encore plus une fois redite. Le corps est donc réinventé (OGM naturel et culturel) comme laissez-passer de classe, proportionnellement à la richesse cumulée. Le cumul des profits augmente le bien vivre et l'espérance du même nom. On croit rêver lorsque cette présentation fort banale désarçonne le lecteur. Certaines évidences se perdent. La différenciation de corps est accentuée par la vente des biens de première subsistance. L'agriculteur, sédentarisé, marche jusqu'au marché où il devient marchand. Habillé, chapeauté, nomade, il devient un autre. N'apparaît de son corps que le visage, le cou et les mains. Il devient une TCM, Tête Cou Main. Sous le vêtement, tout est dissimulé. Si on l'ouvrait, on verrait probablement le câblage de ce TCM. Pour peu qu'il porte des lunettes

noires, des gants, une écharpe et un chapeau, il est réduit à être deux yeux. C'est l'homme 2y, le corps 2y.

Ce marchand, transfiguré, désincorporé, va vite estimer que les profits qu'il réalise lui permettent de taper dans la caisse pour aménager du temps de loisirs. Il va devenir bourgeois. En dehors des plaisirs de la table, de l'ameublement, de la chasse et de la nature (qui demandent des investissements sonnants et rébuchants), il a le plaisir du corps, du corps sexe non-reproductif. L'amour courtois régule ses relations érotiques. Il peut devenir bourgeois.

Il met en même temps au point, au marché, la fonction de service. La classe intermédiaire, dite « moyenne » a une voie royale ouverte. Cette classe ne sera non seulement plus dépendante d'un mode de production écologique en voie de disparition, cette classe intermédiaire ne sera plus non plus agraire. Le corps bourgeois, urbanisé, sécurisé, entretenu, à durée de vie prolongée, médicalisée, érotisée, se met bientôt en place socio-idéologiquement. Une formidable campagne de promotion de ce corps intermédiaire, de ce corps de cette classe bourgeoise naissante, contribue à imposer ces nouvelles normes réglementaires réglementées.

Le corps escamoté symbolise la promotion sociale.

66^{ème} variation

Les sorties du corps

L'évolution du monde de production non-écologique, agricole, se fait par des transitions géo-historiques du corps. Ces « sorties » successives ou parallèles du corps s'effectuaient, déjà d'autres manières, en milieu écologique et poétique. Ces sorties du corps sont spectaculaires et recensées.

Une sortie de corps a lieu tout d'abord à la naissance. Le bébé sort littéralement du corps de la mère. Plus tard, l'homme apprendra qu'il sort aussi de son sperme. La première sortie de corps expérimentée par l'homme, c'est le bébé qui la fait. Il va de l'intérieur vers l'extérieur. C'est le sens de la sortie du corps.

Une fois installée dans son corps venu au monde, la sortie télépathique est possible. Le transport télépathique, par similarité, s'effectue naturellement. La pratique quotidienne de la télépathie vulgarise cette sortie de corps. L'enfant y est particulièrement doué. Le shaman ne fera que prolonger et accentuer ce type de sortie. Par les drogues et le mouvement physique, il sort de son corps.

L'expérience de mort imminente (EMI) est encore un genre de sortie du corps. Enfin l'impact émotionnel, l'impact troublant de la sensibilité accélère le taux d'adrénaline dans le sang et le métabolisme pousse aussi le corps à chimiquement sortir de lui-même. L'homme est littéralement hors de lui. L'idéalisme s'engouffre dans les pratiques banales de sorties de corps. Il en appelle à l'esprit (immatériel supposé) pour inventer la notion d'âme, qui – vu son immatérialité supposée – quitte le corps. La sortie du corps est l'antichambre du spiritualisme.

La porte de sortie du corps est la porte d'entrée de l'idéologie idéaliste, métaphysique. En buvant, fumant, se droguant,

en repoussant ses limites de résistance, l'homme cherche, universellement, à sortir de ce corps qu'il veut quitter. Sortir du corps, c'est échapper à la mort. La désincarnation et la réincarnation (celle du chat par exemple) affirme que le tour de con de magie est possible. Croyez-en les saintes écritures et l'administration qui les défendent.

Une philosophie sociale étend ses tentacules de pieuvre. Sortir de ce corps devient un style de vie de classe. Échapper à la dépendance corporelle conduirait – selon cette philosophie – dans un monde meilleur, ici-bas ou dans l'au-delà. Le mensonge n'est pas si trompeur. La naturalisation des effets négatifs du corps (de son inadaptation au monde) assure une élévation du niveau de la durée de vie. Certes.

Mais de là à devenir éternel, il y a un pas que seule l'âme crédible peut faire. Or comme « l'âme » n'existe pas, l'entourloupe est garantie. L'âme est une construction intellectuelle géo-historique. Avant et après, l'homme aura vécu sans user de cette hypothèse à la mord-moi-le-nœud, toutes les sorties de corps. Toutes les façons possibles et inimaginables de sortir du corps donnent un corpus dense et riche au phénomène de corps de transition. L'homme peut être hors de lui. L'homme habite aussi hors de lui, le corps de l'homme est son SDF, sans domicile fixe. Avec Héron (si même il est goy, c'est-à-dire non – juif), le corps migre vers une forme biogénétique et sociale, OGM, qu'il ne parvient jamais à stabiliser. Il n'y a pas à proprement parler de développement progressif. Il n'y a pas de progrès. Il y a une évolution.

Cette évolution par sortie du corps n'est ni darwinienne ni malthusienne. Elle est géo-historique. Le corps démographique lui-même passe le plus clair de son temps non seulement au bras des femmes, mais à sortir par toutes les sorties pour trouver son équilibre. Le corps démographique dans son ensemble est un SDF incontrôlable et donc incontrôlé. Ce mouvement ontologique et (en même temps) phylogénétique, aboutit au 3^e millénaire au corps d'État-Nation, corporatisme politisé. Le corporatisme maintient, dans toutes les langues, une permanence du mot « corps ». En français en particulier, allant du corps de la femme en passant par le corps de métiers ou le corps du sujet, la langue finit dans le corps constitutionnel, le corps à corps ou perdu. Cette piste linguistique – à suivre – va révéler une idéologie du traitement du corps,

moyens de communication premiers et irréductibles.

« Variations sur le corps » s'achèvera sur une tentative d'analyse de cette curiosité langagière surprenante, surdéterminante et explicative.

Pour l'heure, le corps sort de la U-caverne et se dirige vers le corps 2y, 2 yeux, si une paire de lunettes (noires) ne vient pas achever de le rendre invisible. Du coup, l'étude du corps passe pour inutile. Pourquoi l'autopsier puisqu'il n'existe pas, idéalement ? Son autopsie va pourtant servir aux savants à en mieux comprendre le mécanisme et les défauts. Cette activité cognitive reste pourtant l'apanage du corps médical ou scientifique. C'est dommage.

L'exploration technique, au moins anatomique, du corps humain permet de mieux identifier. Regardez les chiens. En reniflant le cul des autres, ils en apprennent un max.

Il faut que les relations humaines soient fort intimes pour que le trou du cul de l'autre soit exploré. De là à découvrir le plaisir du cunnilingus, il y a toute une culture de classe à mettre au point. Pour ma part, je ne mange pas de langue de bœuf. Je lui trouve un arrière-goût de clito de vache.

La mise à distance effective du corps humain souligne que les « sorties du corps », même métaphysiques sont possibles. Les « entrées du corps » sont beaucoup plus complexes. Ne dit-on pas en français que l'on sort avec une femme si on lui fait du rentre dedans et si – effectivement – on lui rentre dedans, de la plus belle manière qu'il soit ? Je me présente à vous, Madame, la bite la main.

Lorsque le beau couple s'effondre, ne dit-on pas qu'il y a séparation de corps ? La ligne sémantique est rouge, rouge sang, rouge corps. Toute l'évolution capitaliste cherche donc à sortir du corps. Le transhumanisme, si cher au XXI^e siècle, procède de cette volonté sur-naturalisante. La maîtrise objective du corps passe pour être un contrôle effectif de la matière, capital intersubjectif d'origine. Cette sortie du corps prônée, promue, providentielle s'il en est, sous-tend l'activité anthropologique, économique et politique. Tout tend vers cette désincorporation. Vivement la quille disent les militaires français désireux de quitter l'armée. En ce sens, l'exploitation de la force de travail désincarne. Le corps n'est plus en question. Le corps est remplacé par une valorisation exclusive de la force de travail. Il n'y a plus de mise en équi-

valence de non-équivalents. L'argent se substitue au corps et n'en conserve que cette force de travail quantifiée. Le corps est déshumanisé, après avoir été dénaturalisé et humanisé. Cette jonglerie permet l'exploitation d'un corps par un autre corps. Elle permet aussi de choséifier le corps de la femme pour en faire un hangar à foutre. Elle permet l'exploitation de l'homme par l'homme. La désincorporation favorise l'anonymat des entreprises capitalistes, Incorporated SA. La numérisation surgit à la fin du XX^e siècle. Elle accentue encore cette apparente dématérialisation. Pour calmer les résistances toujours possibles à ce corporatisme, le capitalisme va faire semblant de promouvoir les corps retrouvés, dénudés. De Marilyn Monroe, sorti de la cuisse de Cléopâtre à Pelé, sorti des pieds de Spartacus, un cirque médiatique hurle que le corps existe encore, sous ces formes-là. Miss Univers ne couche plus qu'avec Monsieur Muscle et le nain peut être lancé. Le lancement de nains réjouit les foules. La foule est traître au peuple. La matière en s'humanisant, cherche à se dématérialiser, en niant le corps. C'est le corporatisme. Mais pourquoi être entré dans le corps pour le détruire ? La mélancolie trouve là sa source de jouvence. Elle dit l'incompréhension à l'inadaptation. Les larmes en viennent aux yeux. Cette nostalgie ne veut pas d'un homme augmenté. Les incontestables progrès dus aux sciences de l'augmentation ne méritent pas cette approche. L'épistémologie avait – il semble – plus intérêt à reconsidérer le concept de grandeur négative. Ce concept est entaché de négativisme. Le moins ne sera jamais un plus. Pourtant qui peut le plus peut le moins. Nier l'existence du corps – tout faire en ce sens – implique un étalon de mesure ou la grandeur négative trouve la place... qu'elle occupe. Sans moins pas de plus, si même plus peut être sans moins. C'est par la bande que cette débauche de logiques, sophistiques, de mots brouille les cartes géo-historiques. A vouloir s'écarter le plus possible du mode de production écologique, on tombe sur et avec un Jean-Jacques Rousseau, rêveur solitaire d'une mélancolie réactionnaire.

Marx n'a pas eu le temps de tenter une épistémologie du corps. Il n'en donne aucune indication, sauf celle puissante et décisive : le corps est une force de travail.

Oui, certes, mais pas exclusivement. La force de production n'exclut pas la force de consommation. Le corps produc-

teur (la force de travail) ne saurait être supérieure à la force de consommation. Il n'y a pas de hiérarchie sinon politique, économique et moraliste. L'idéologie – quelle qu'elle soit – n'est qu'une idéologie de la négation du corps. L'idéologie corporatiste n'est que négation du corps. Pour parvenir à ses fins, l'idéologie invente un système de références où le corps comme « bien le plus précieux » disparaît sous les substituts, les transitions, les simulacres.

C'est le capitalisme dans toute sa splendeur. Le corps subit là les plus gros dégâts de la pratique libérale. La violence n'est que poursuite géo-historique, politique. Le corps des gens d'armes mène – sous prétexte de protection sécuritaire – une chasse ouverte au corps humain. Cette mascarade sécuritaire donne au capitalisme un champ moral, moraliste, considérable. Le corps doit se conformer. Il doit se former à être con, il doit se conformer. À ce prix, la consommation lui est ouverte. Ce que le corps consomme passe alors non pour être nécessaire ni même suffisant. Le corps-consommateur ingurgite tous les éléments nécessaires à sa disparition.

Pour être con, c'est con, comme formation de forme.

La jouissance sensible immédiate – et la poursuite de la vie – font passer la contradiction-pilule. Jouir ici et maintenant semble être suffisant, satisfaisant. Certes.

Mais si c'est pour se dématérialiser, c'est vraiment con. Le plus accordé à l'augmentation transhumaine se fonde non sur une estimation mapiste du corps, mais sur une surestimation idéologique que ce corporatisme nomme « les forces de l'esprit ». Cette formule proclame clairement que les forces du corps lui sont inférieures. C'est balayer le fait que ces « forces de l'esprit » ne sont qu'une émanation des forces du corps.

Descartes, après Platon, fait encore beaucoup de dégâts. C'est bien malheureux.

La métamorphose du corps – sortant sans cesse de lui-même – depuis la U-caverne, il y a 9 millions d'années, la métamorphose doit se suivre à la trace. Toutes les métamorphoses laissent des traces. Chaque métamorphose est une anamorphose, rêvaphysique socialisée, popularisée, populiste et démagogue. L'idée de progrès en avant, l'idée d'un plus s'accumulant, domine toutes les autres idées. C'est dénaturer l'évolution au profit du développement. Comme

si l'homme était l'aboutissement nec plus ultra de tous les « progrès » de la matière. Cet anthropomorphisme de bazar, de souk, de foire, confond par sa stupidité. Le corps ne serait donc – d'après le corporatisme – qu'une boîte à outils de l'esprit. Au Maroc, un marché où l'on peut trouver toutes les sortes d'outils se nomme « les zoutiya », marocanisation humoristique de « les outils il y en a ».

Les Marocains ont de l'humour. Il semblerait que le capitalisme prend les corps, de toutes les origines, pour une zoutiya.

C'est pas rigolo du tout. Donc ce n'est pas marrant.

67^{ème} variation

Les corps constitués

L'aboutissement, au 3^e millénaire, du procès géo-historique, c'est l'État-Nation du capitalisme libéral mondialisant. Ce capitalisme prend sa source dès l'apparition du mode de production agricole, mode qui veut dépasser et détruire le mode de production écologique et poétique.

Dès que ce mode agricole démarre, il pratique une idéologie de négation du corps d'origine. C'est en quittant ce corps d'origine que le capitalisme certifie que l'homme peut s'en sortir. La sortie du corps fonde le progrès, affirme-t-il. C'est une mascarade symbolique, mais ça marche, pour des tas de bonnes et mauvaises raisons. Ce corps transmuté tend donc à disparaître. Une anthropologie idéaliste se constitue, pour conforter la thèse de la dénaturalisation, de la désincarnation, de la dés-incarcération.

L'État-Nation devient alors un corps constitué sans corps. C'est l'administration, civile et politique.

La langue française est construite par un peuple féru de philosophie anthropologique. La langue française conserve donc – parce qu'elle le juge nécessaire – le mot corps, si même donc il est vidé de tout contenu matériel. L'idée de corps remplace le corps.

La logique linguistique voudrait que le mot « corps » eut disparu. La logique langagière commune ne l'entend pas de cette sourde oreille. Aussi constate-t-on avec stupeur que tout en haut de cet édifice qu'est l'État-Nation, trouve-t-on le corps constitutionnel. Ça alors ?

Le peuple de France, si beau et grand, déclare tout de go être parvenu à la négation radicale de l'existence du corps, mais il affirme que le Tout en Haut, c'est un corps qui dirige, le Corps Constitutionnel.

Et comme si on oublierait ce que cela signifie, l'État-Nation français parle de corps intermédiaires, corps d'armée, ou corps législatif, corps médical et corps en veux-tu en voilà, les exemples ne manquent pas dans tous les... corps de métier. Sans parler des corps de ballet, de celui du problème, tous pris à bras-le-corps, corps à corps immatériels. Le corps d'origine a au moins maintenu une présence linguistique.

Le coup est formidable.

Les corps constitués d'un État-Nation sont donc constitués de corps désincorporés. C'est joliment métaphorique cet échafaudage géo-historique, ma foi.

Cela se nomme : échafauder des plans sur la comète. Sur le... corps de la comète. Pour un État-Nation, le corps est une comète, une étoile filante, filant un mauvais coton. Les corps constitués reconstituent ainsi des corps symboliques, le plus éloigné possible du corps d'origine. « L'origine du monde » de Courbet montre en gros plan une vulve. C'est le seul exemple, avant la moderne pornographie, le seul exemple de représentation d'une chatte sur une toile brûlante. C'est tout de même surprenant. Ce corps-là, féminin, n'a donc pas inspiré les peintres en dessous de la ceinture toujours est-il que les corps d'état (l'expression s'entend distraitemment, c'est un tort), tous les corps d'état reproduisent quelque chose du corps. Ce mystérieux « quelque chose » permet d'admettre tout à fait populairement que l'État a des corps. L'État lui-même est corps, s'affirmant comme tel. Mais alors, de quel corps parle-t-on là, enfin de compte ? C'est que l'on ne sait plus où on en est, dans tout ce micmac. Lorsque l'État-Nation revendique être un corps, de quel « corps » parle-t-il ? Le fait que le mot ait ce double sens signifie clairement qu'il a une ligne de continuité, mais laquelle ?

C'est l'indication éclairante que l'organisation la plus élevée, l'État-Nation, reconstitue le corps d'origine. L'État-Nation met au monde un accord collectif (le corps de la nation) imaginaire et, en tant qu'État, il dirige les corps constitués et leurs activités. L'État-Nation voit donc le corps comme une collectivisation des corps individuels pour parvenir à un corps unique, l'État. C'est l'État administratif du corps de la nation. Cet édifice branlant et tiré par les cheveux, trouve ses fondations dans le naturicide de sortie de la U-caverne. L'État-Nation est donc couvert de sang.

Cela dit ainsi peut faire sourire. Le fait est que l'on peut aussi rire jaune. Ce n'est pas marrant et comme dit mon COC (Camarade Ouvrier du Concept), accoudé au bout du bar du bistrot du bas de la rue (« Au bon coin »), comme il dirait : « mais c'est tellement vrai » et hop, il finit son cognac.

L'État-Nation est ainsi un anachronisme géo-historique. Le corps (le simple corps tout nu, là) ancre l'État-Nation dans ce que l'on nomme « la réalité ». Mais de quelle « réalité » s'agit-il ? La « réalité » du corps si je me prends les doigts entre le marteau et l'enclume (Aïe) ou la « réalité » d'un corps constitutionnel anonyme, sans visage et sans voix ? (Ouille)

Le corps Aïe n'est plus un corps Ouille. Entre les deux, État-Nation, cette permanence du corps montre que personne n'est dupe. En effet, il faut au moins un État-Nation pour faire croire que le corps Ouille a fait disparaître le corps Aïe. Lorsque vous n'êtes plus qu'un numéro dans la file d'attente, ce n'est plus votre corps qui patiente, c'est un numéro. Mieux vaut n'être pas le n°246982, par exemple. Faire passer le corps Ouille pour le corps Aïe demande en effet une société administrative de service puissante et vigilante. C'est le corps principal, le tronc principal de l'État-Nation. Il lui faut cela pour faire passer la pilule. Et au taf 26 heures sur 24 (les deux heures supplémentaires sont consacrées à la métaphysique de type de celle d'Aristote. Pas très malin celui-là). Le corps Aïe rappelle à nouveau l'atroce vieille question de la violence. La violentologie a encore beaucoup de travail. Ce qui semble tenir la frontière entre le corps Aïe et le corps Ouille, ce sont les gens d'armes. Cette race de douaniers trie, filtre, choisit les corps Aïe à détruire. Une cellule de prison peut suffire, mais une balle dans le corps aussi. Les corps de sécurité, militaires ou civils, corps d'armée ou corps de police, tiennent le corps Aïe à distance politique. On nomme cela la dictature ou la démocratie. L'administration garantit l'anonymat à tous les corps Ouille.

Tous les corps constitués sont des corps de transition, des corps intermédiaires. Intermédiaire entre le corps Aïe et le corps Ouille, entre le corps naturel et le corps politique. Ce que ne va pas inventer la force de l'esprit, mazette.

Mais la politique, c'est la gestion des apparences, coquille vide. Le capitalisme se charge quant à lui de fournir aux consommateurs les énergies dont ils ont besoin. Le capita-

lisme assure la pérennité des liaisons entre le corps Aïe et le corps Ouille. Ceci fait en attendant qu'Ouille se débarrasse de Aïe. C'est ce que fait l'Université du Singulier du singulier de Google, qui veut fabriquer des gogols. Au début du 3^e millénaire, admettons que l'État-Nation (américain en particulier) en est un corps « Aïouille », ce qui est insuffisant, on n'en conviendra. Il faut au moins parvenir à un corps « Aïel », ce serait déjà mieux. Le corps est un OGM. La violence des corps revient donc, comme une perruque dans la soupe. La violence est ontologique, programmée bio-génétiquement. Il n'y a pas un gène ADN « la violence ». C'est toute la combinatoire ADN qui est remplie de violence. L'État-Nation – comme forme atteint au 3^e millénaire, avec l'appui du capitalisme –, l'État-Nation est constitué pour gérer cette violence ontologique. À n'importe quel moment, n'importe qui peut étrangler n'importe qui. Cela se fait d'ailleurs couramment. Chaque jour, un nombre incalculable de femmes meurt sous les coups, sous les mauvais coups, par exemple. La violence ne cesse pas. Les inégalités de classe accentuent cette violence, en jouent. L'État-Nation affirme que le corps Ouille peut dominer le corps Aïe. La violence, ontogénétique, n'en est pas moins toujours là. L'État-Nation, de ce point de vue, ça marche mal. Pour contrôler la violence, la protection insuffisamment préventive des gens d'armes, des corps armés et celle du corps législatif ne suffisent pas. Faut-il retourner alors au corps Aïe pour trouver enfin l'interrupteur de la violence ? Le capitalisme et l'État moderne certifie qu'en passant par le corps Ouille, on peut reprogrammer l'ADN du corps Aïe. Ça reste à voir. En attendant, les corps armés sont indispensables pour tenter de limiter les dégâts de cette pratique libérale de la guerre entre Aïe et Ouille.

Le corps d'état, le corps de la nation continue donc à mettre au monde un corps intermédiaire, en mutant un corps de transition de Aïe à Ouille, du naturel au culturel.

L'atroce question de la violence n'en est pas réglée pour autant. Les conflits meurtriers d'après seconde guerre mondiale conduisent à une troisième guerre mondiale de facto. La troisième guerre mondiale se dévoile sous nos yeux. Quelque chose a mal fonctionné à un moment. La négation du corps, ça ne marche pas. Le corps Ouille politisé non plus.

Qui est le 3^e homme ?

68^{ème} variation

La violence des corps

La matière est violente. La violence, c'est de l'énergie naturelle, renouvelable, écologique et cauchemardesque. La matière cherche à déconnecter la violence. La place que la violence occupe sous le mode de production écologique et poétique existe. Sa place décisive oriente tous les efforts, de toute nature et de toute culture.

Ce que le 3^e millénaire nomme la culture n'est que l'appareil fonctionnel de la violence gérée. La violence, ingérable, on s'en moque. D'où le bordel dans lequel nous vivons, d'où le sanglant triomphe du capitalisme libéral du XXI^e siècle.

De son point de vue, le capitalisme a « raison » d'user de violence, à son profit sonnante et trébuchante. Il a raison puisque ça marche. Les corps armés sont là pour réprimer les protestations des insurgés. En 1871, lors de la Commune de Paris, les corps armés bouclent la capitale de la France et... tire dans le tas pendant sept jours. On nomme cela la semaine sanglante. On estime le résultat du boulot à 42 000 morts. Environ.

Tous les chiffres sont faux. La classe ouvrière mondiale s'en souvient. Les Outils ont abattu les Aïes. Guerre civile, guerre civile.

La décomposition du corps d'origine empestée encore, par son odeur, les âmes les plus endurcies et les plus idéalistes. Le Charity business lui-même n'apaise pas les consciences malheureuses.

La violence est donc dans le corps. Supprimer – symboliquement, culturellement – le corps ne suffit pas à la juguler. C'est que le corps même désarmé, reste une arme. On peut tuer à main nue. La violence morale n'en est pas moins physique. La violence morale n'en est pas moins et pas plus

désarmée.

Pour supprimer la violence, il faudrait supprimer le corps. Le Christ, qui se serait essayé à cela, le fait dans et par la violence. Il frappe les marchands du temple à coups de cordes et il se laisse crucifier. Pour un non-violent, il dépend beaucoup de la violence, is not it ? (N'est-ce pas, en français).

Le grand serpent violence se mord la queue. Aïe. Et même Ouille. Le Ouille provoque un Aïe. C'est déplorable.

L'atroce question revient, inexorablement : qu'est-ce que la violence ?

Donc : qu'est-ce que la matière ?

La culture du négatif (comme disait Hegel) consisterait donc à extraire le bien du mal. Dans « Les Misérables », Victor Hugo dit s'y essayer. Cela ne se nomme pas « Les Misérables » pour rien.

Extraire, désincarcérer la non-violence de la violence ne peut pas passer par le naturicide. La violence écologique et poétique apparente équilibre, apparemment l'écosystème.

La violence capitaliste déséquilibre non seulement l'éco-politique du système mais déséquilibre aussi l'écosystème premier naturel. Le naturicide est donc aussi un culturicide. C'est un comble. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase de Soissons. Supprimer symboliquement les armes ne permet pas de supprimer l'arme qu'est le corps. Un désarmement objectif faciliterait toutefois cette indispensable et cruciale non-violence. Une bombe atomique qui éclate (Hiroshima, Nagasaki), c'est l'arme « absolue » d'un corps armé, d'un corps d'armée. Il faut donc reconstituer – en violentologie – le processus administratif, politique, de la prise de décision d'Hiroshima, Nagasaki.

Il faut donc mettre des représentants du corps d'État-Nation autour d'une table. L'un dit : « Une bombe H va tuer des millions de personnes. Faisons-le ». On vote. Tout le monde est d'accord pour cette violence. Les bras m'en tombent.

On aura de même en mémoire la conférence de Wannsee (1942). Durant cette conférence, le pouvoir nazi organise administrativement une industrie de la mort. Les rafles, les trains, les fours, les gaz, les cadavres, le maquillage des traces de ce monstrueux crime contre l'humanité. Ce qui importe ici, c'est que cela soit humainement possible. C'est humainement possible d'être inhumain. Jolie farce.

C'est que le naturicide donne le goût du sang. L'homincide ne fait que le prolonger. Le naturicide conduit à l'homincide.

Faut faire gaffe : à jouer à ce jeu, l'espèce risque sa race. On ne NTM (Nique Ta Mère, comme dit le bon peuple jeune des banlieues françaises), on ne nique pas ta mère sans retour de bâton. Le boomerang de la violence voltige dans le ciel étoilé du Pur Esprit, de l'Être Suprême et revient dans la gueule de l'émetteur.

Faudrait-il pour autant retourner dans la U-caverne et fermer la porte d'entrée ?

C'est une attitude réactionnaire et ridicule. Tout le monde ne peut pas faire ça :



en 9 temps 3 mouvements.

On n'a jamais vu un accouché revenir dans l'utérus, après avoir, d'un coup d'œil, constater les dégâts de la pratique libérale.

On connaît l'histoire du bébé qui, tout juste sorti du ventre de la mère, se dresse sur la table d'accouchement. Dépouillé du placenta, il interroge, face à l'auditoire stupéfait :

– Qui est le père ?

Le père – stupéfait donc, sinon sidéré – lève un doigt timide. Le gaillard bébé s'approche de lui et lui assène la paume de sa main sur le front, trois-quatre fois, rapides et sèches. Il lui lance :

– Te souviens-tu de la dernière fois que tu as fait l'amour à maman ?

Ce sur quoi, il retourne dans son ancien studio aqueux, liquide amniotique protecteur.

Le corps Ouille refuse le corps Aïe et vice versa, avec le vice.

Le corps Aïe est tué par le corps Ouille, si l'on veut bien ce méchant jeu de mots, tiré par les cheveux d'un ADN chauve. La violence des corps ne peut être réprimée. Elle ne peut qu'être jugulée que par une politique préventive. Or cette prévention ne sait pas encore ce qu'elle doit prévenir. Certes, l'acte violent est identifiable. Mais c'est déjà trop tard. Il faut identifier la cause de la violence et non pas seulement son effet. Or la violence est ontogénétique. C'est bien ennuyeux cette affaire-là. L'Université de la Simplicité affirme pouvoir déconnecter la violence du corps. C'est à voir. Ou en tout cas, ça n'est pas demain la veille.

A contrario, quel acte de non-violence est-il réalisable immédiatement naturellement ? L'acte d'amour. L'acte sexuel d'amour. Copuler, c'est transformer le corps Aïe en corps Ouille sans passer par le corps Ouille. L'acte d'amour – le coït – est un acte de non-violence, s'il est socialisé par consentement mutuel. Si le consentement mutuel n'est pas accordé, la violence revient blackbouler cette non-violence et cela se nomme un viol, crime contre la féminité. Violentologie et femmologie se retrouvent ici pour tenter de mettre au point un schéma de comportement. La ligne jaune peut être vite franchie. Le viol est très difficilement identifiable sorti de son contexte démographique. Si tu baisses par simple plaisir, tu prends les risques du déplaisir. Une femme dit oui ainsi sous la pression idéologique. Les blessures de l'âme ne sont pas moins physiques que les blessures de l'entre-deux jambes écartées. Cet entre-deux n'est pas équivoque, à bien y regarder.

La violence du corps peut prendre des allures non-violentes. Les violences invisibles, ça existe. La violence sait se dissimuler. Se dissimuler, c'est être violent. Le pouvoir de dissimulation est pourtant indispensable. On ne veut pas passer son temps à tout mettre sur la table. Le corps sélectionne dans le stock des informations, les informations dignes de ce moment-là. Cela se nomme le politico-mondain. On ne montre pas le trou de son cul au moindre passant. Ça ne se fait pas (sauf chez les chiens et les Bonobos). La violence des

corps, l'homme du 3^e millénaire l'a donc sur les bras, l'estomac, le cœur et le paletot. Et il commence en avoir gros sur la patate. La lutte des classes dit clairement que la violence des corps existe et ne peut être gérée que par les corps armés. C'est cela la lutte des classes : le combat de Ouille contre Aïe. De oui à la violence contre non à la violence, au nom de la non-violence. Un joli tour de con. Certes, des moments de paix existent. Mais ces moments sont toujours des pauses de préparation d'une autre violence, nouvelle et améliorée. On passe de l'arme blanche à l'arme à feu, pour dissuader. Il faudrait peut-être comprendre – géo-historiquement – comment l'on passe du désarmement initial écologique et politique au désarmement des corps désarmés puis au désarmement des corps armés. Ça remonterait toute la chaîne des effectalités (contraire des causalités).

Le concept de grandeur négative passe par le zéro. Ce concept permet d'imaginer comment l'humain, l'humanité passe du + écologique au 0 de la U-caverne pour cumuler des - culturels. Cela fait un : + 0 -, enchaînement phylogénétique capitaliste. Le plus tire vers le moins, en passant par zéro pour atteindre l'infini. On aurait donc : + 0 - [signe infini : U+221E] , suite logique illogique. Cette sémantique-là n'existe pas, sauf en philosophie quantique encore balbutiante au XXI^e siècle, en tout cas en ses débuts (2017). Concevoir cette suite logique illogique réclame un effort de compréhension au-dessus des capacités de ce qu'est devenu le cerveau humain. Le mode de production écologique et poétique accroche bien fermement le corps à son univers. Le bateau du corps écologique n'est pas naufragé. Il se maintient, contre vents et marées capitalistes. Au point, comme on le soulignait, de laisser faire un État-Nation, coiffé à la fin d'un corps constitutionnel qui ridiculise cette tentative de nier le corps lui-même.

Créer un truc aussi complexe qu'un État-Nation pour finir par l'affubler d'un corps, fût-il constitutionnel, c'est réaliser l'inverse du programme électoral. Mais l'on sait que cela est de politique courante. On ne réalise jamais ses promesses électorales, au contraire. Le contraire est une dynamique des contradictions. Le + donne le - , à l'[infini – symbole]. Les zones du cerveau activé lors des actes de violence peuvent indiquer l'emplacement de la salle de contrôle physiolo-

gique de la violence. Mais faut-il d'abord repéré ces zones et ensuite prendre le contrôle de la tour de contrôle ? Mais va contrôler les contrôleurs qui contrôlent les contrôleurs de la tour de contrôle ? La poupée russe des responsabilités – douce matriochka – éclate. De rire peut-être, mais elle éclate. La contradiction n'est ni interne, ni externe, ni endogamique, ni exogamique. Elle est ce va-et-vient d'énergie vitale. L'homme est bien, à n'en point douter philosophiquement – serait-on marxiste – dans la merde.

Il faut dire les choses simplement.

69^{ème} variation

La non-violence des corps

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres. Cette tâche de soleil n'est pas une fleur, ce vent n'est pas une permanence, le fleuve n'est pas le même, cette boule noire n'est pas un chat qui ronronne, c'est un cristal qui songe. Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres et dis-moi quel est le premier acte de non-violence ? Va, cherche, court, vole et nous venge.

Il n'en existe pas.

Si la « vie » commence par un big-bang, alors la non-violence n'existe pas. C'est un produit de la rêvaphysique. Un vœu. Un vœu n'ont pas pieu, mais épieu. La non-violence est un pieu planté dans le corps de la violence vampirique.

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

Quand la première fois la non-violence ?

Jamais.

L'oiseau lui-même lutte contre le vent. La pâquerette contre la limace, le rocher contre la mère et mon cœur contre ton ventre.

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

Qui t'a fait roi ? De quel royaume des corps ? Entend-tu le glas du clocher de la non-violence ? Il sonne dans le froid vide de l'édifice creux. Une lumière guide toujours les pas de l'aveugle. Ce qu'il faudrait, ce n'est pas cette lumière, mais bonne paire de longue-vue.

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

Et donne-moi un premier acte de non-violence. C'est que cela ne court pas le coin de la rue. Au coin de la rue, un clochard tend la main. Lui donnerais-tu un sourire, la violence n'en sera pas moins au son de sa cloche (un glas) de clochard.

Donne-moi la première fois du premier acte de non-violence ? Tu tournes et retournes dans ta tête, tu remues ton corps il ne vient pas. Le Christ, Gandhi, Mandela, tous soumis à la violence et dressés, insurgés.

La première fois du premier acte de non-violence, c'est en fait la première fois que naît l'idée de non-violence. Quand ?

Diffuse, sournoise et lumineuse, l'idée chemine dans les sous-bois. Regarde en bas dans l'épaisseur de l'ombre.

Un jour – était-ce une nuit ? – la non-violence se cristallise. Quand ? Où ? Qui ça ?

Dans les rêves ? Encore, le cauchemar guette au trou.

Dans le serment amoureux ? L'amour est l'alibi du crime.

Dans l'acte gratuit ? La charité est un business.

Dans l'œuvre de l'artiste ? Elle va valoir son violent prix de marché.

Dans le vent ? Vent violent, mauvais vent.

Dans l'eau ? Un poisson s'y noie.

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

L'idée de non-violence est le premier acte de non-violence.

Il est idéaliste, il faut s'en faire une raison. Il vient peu à peu cet acte, elle vient peu à peu cette idée, de l'épaisseur des ombres, en bas. On tombe aussi ainsi vers le haut.

Un jour – était-ce une nuit ? – l'idée de non-violence se cristallise. Elle change aussi de nom et se nomme maintenant la paix. Quand était-ce déjà cette première fois en paix ?

Regarde en bas dans l'épaisseur des ombres.

Quand ? Jamais.

Jamais en paix.

Mais tous les mots peuvent disparaître, seul le mot paix demeure, seul en sa demeure. J'ai toujours réclamer, proclamer, déclamer, acclamer la paix.

Puéril et triomphant.

La première fois que la non-violence surgit, c'est pour prendre le nom de paix, là-bas, tout là-bas, à l'horizon de l'infini intérieur.

La paix sourde.

La paix aveugle.

La paix pue.

La paix muette.

La paix est due, c'est le bonheur qui est à conquérir.

Là oui, je marche.

70^{ème} variation

La paix du corps, bulles spéculatives

La paix du corps, la paix en somme est une bulle spéculative, une construction idéaliste, un acte mystique, un axiome métaphysique, une hypothèse.

Sur le marché des idées, c'est l'action la plus cotée en bourse et la plus risquée. Elle s'achète au son du canon, elle se vend au bruit des ailes de papillon. La paix du corps ne peut donc que se rêver. Cette paix est rêvaphysique. La métaphysique construit alors une utopie rêveuse sans violence. La théologie peut fabriquer un paradis paisible. Mais ce paradis n'est accessible qu'à une double condition. L'homme doit d'abord quitter son corps. C'est l'âme, sortie du corps qui seule peut accéder au paradis. Le corps continu d'être nié, dénaturé, désincorporé de sa condition charnelle terrestre.

Mais le permis de sortie qu'est la mort n'autorise pas une entrée automatique au monde de la paix. L'âme doit justifier ses prétentions non-violentes. Cette non-violence – qui n'est pas la paix – ne peut se justifier qu'après la vie, a posteriori. L'église va inventer la confession finale, au cours de laquelle le corps encore vivant va revendiquer son droit à la paix, le droit à la paix non de son corps, mais de son esprit. Le purgatoire n'est pas loin. L'âme peut en effet sortir des scories du corps. Pire, l'âme peut avoir été totalement corrompue. Là, c'est le billet d'entrée en enfer. Là où les corps brûlent, âme comprise. C'est vache.

Toutes les religions sont rêvaphysiques, métaphysiques. Elles spéculent toutes sur la crédulité, sur la capacité de croire ces fariboles. Ces religions – toutes – renforcent le plan de désincarcération du corps de la terre. Toutes les métaphysiques, toutes les croyances soutiennent l'idéologie civile.

La paix du corps devient une bulle spéculative. Ce système économique (intersubjectif) des politiques (objectif en regard des relations sociales) fonctionnent comme un marché des valeurs et des devises, valeurs aussi mais cette fois d'échange.

La Bourse de ce système comptabilise l'importance des conflits guerriers, quels qu'ils soient. Conflits armés ou affrontements intersubjectifs sont mesurés. Il s'agit de contrôler le degré de désincorporation du corps. Le corps désincorporé (désincarné) permet à la bulle spéculative de grossir. La captation, fluctuante en fonction de l'intensité des conflits, anime le marché. Il s'agit bien d'animer, d'âme minée la cotation. Le système boursier repose bien sur la mesure de la crédulité de la bulle spéculative. La spéculation porte sur le capital intersubjectif non-objectivé. C'est cette balance d'échange qui équilibre le système spéculatif. Spéculer sur la paix du corps revient alors à mettre sur le marché les valeurs idéologiques et matérielles. Ce produit – idéologie, bien de consommation – ne se fabrique qu'à coups d'illusions. Il faut y croire.

La paix – toujours spéculative, utopie fabriquée – ne peut, dans ces conditions, s'instaurer sur Terre. Les biens matériels, ceux nécessaires au corps et à l'esprit (selon l'idéologie) compromettent sans cesse l'accès à la paix. Les conflits rappellent que le corps terrestre est en guerre perpétuelle, au moins contre lui-même. L'introspection n'est alors plus qu'une manœuvre intersubjective de mesure de la désincorporation subjective. L'autosuggestion devient une valeur sûre, sur laquelle l'on peut spéculer. La soumission à l'idéologie dominante du capitalisme indique la crédulité acceptée. La crédulité permet de vivre en paix. Les gardiens de la paix peuvent relâcher leur surveillance. L'auto-contrôle, l'auto-censure, libère ses forces de sécurité, ses forces de paix. Au lieu de garder la paix, ces forces de sécurité peuvent maintenant la foutre. Foutre la paix. Car la paix ne se fait pas, jamais : elle se fout. Foutre est synonyme de faire, en français. C'est donner – vulgairement – , mais c'est aussi jouir, lâcher son sperme, son foutre. La mise en relation de non-équivalents, la mise en coïncidence de non-coïncidants (langagiers ici) souligne la ligne de continuité démographique vitale. La mort est pourtant une maladie sexuellement transmissible, par la violence.

La bulle spéculative gonfle donc avec les améliorations des

conditions de vie. En particulier, la prolongation de la durée de vie augmente la spéculation. Il y a pourtant là une contradiction au Bureau des Changes.

Plus le corps vit longtemps, plus la paix des corps semble accessible. C'est curieux. Le corps physique doit demeurer plus longtemps en vie pour que la paix de ce corps soit possible, dans l'au-delà. C'est en somme, reculer pour mieux sauter. Le suicide devient une solution d'accession à la paix du corps. La durée de vie est volontairement interrompue. Certes, cela fait un logement de libre, mais l'idéologie dominante de l'entend pas de cette oreille. Le corps suicidé est refusé. On ne l'enterre pas au cimetière. Il n'a pas voulu jouer le jeu de la bulle spéculative. Il est sanctionné.

Les modèles métaphysiquement algorithmiques de spéculation sont recensés et clarifiés. Les modèles de bulles spéculatives sont promus s'ils permettent de renforcer la crédibilité. Ceux qui croyaient au ciel, ce qui n'y croyaient pas, comme dit Aragon (« La Rose et le Réséda »). Les immenses cimetières, des millions de tombes longent les couloirs de la crédulité des corps, montrent les dégâts des crises spéculatives.

Parfois un modèle de bulle explose. Trop de morts. Ce modèle – imparfait, devenu virus destructeur – est abandonné. Il persiste sous forme de secte ou sous forme artistique nostalgique et réactionnaire. Les courants de résistance à ce système spéculatif mènent à l'incrédulité.

L'incrédulité compromet l'existence même du mode de production dominant, sauf sous le mode de production écologique et poétique. Là, la crédulité et donc l'incrédulité n'existent pas. Il n'y a pas de bulle spéculative parce qu'il n'y a pas de paix, parce qu'il n'y a pas de corps, parce qu'il n'y a pas de dés-incorporation, parce qu'il n'y a pas d'idéologie dominante, parce qu'il n'y a pas d'État-Nation. La mort n'existe pas comme dés-incorporation.

Tout est dans tout, rien n'est donc rien et la paix des corps n'est pas recherchée, parce qu'elle n'est pas spécifiée.

La paix des braves n'existe qu'après la guerre, si l'on a été brave, c'est-à-dire crédible. Le brave est un crédule, croix de bois croix de fer, si je mens, je vais en enfer.

L'incrédulité du mode de production non-écologique permet à la poésie de revendiquer la laïcité agnostique non-idéologique. Il faudra à Marx affirmé que « la religion est l'opium

du peuple » pour faire sauter ce point d'appui spéculatif de la paix des corps. Mais le dire ne suffit pas pour que cela soit. La guerre est relancée et le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas, comme disait André Malraux, alors ministre de la culture française. Il y a bien le « ministère », au sens évangélique du terme. Un ministre est un curé idéologique, qui gère un ministère de la crédulité. Le communisme soviétique – avec le culte de la personnalité – pourra ainsi, malheureusement, créer une révolution politique stupide. La bulle spéculative des soviets explosera à la chute du mur de Berlin (1989), qui interdisait la circulation aisée des corps. Un corps constitué est toujours une bulle spéculative qui tire de là (sniper) des traités sur la paix à venir. Le taux d'intérêt se mesure dans les cimetières et dans l'activité artistique. Plus les cimetières sont peuplés de morts, plus les artistes produisent œuvre pour regonfler la bulle spéculative. Les prêts « Crédulités » trouvent preneurs à tour de bras à la corbeille de la connerie humaine. Ce qu'il faut tarir, ce n'est pas la source artistique, mais le courant spéculatif guerrier qui alimente les tombes. « L'œil était dans la tombe et regardait Caen » dit Hugo. Caen a tué Abel. C'est pas bien ça. Il est inutile d'alimenter la tombe en courant alternatif. L'œil voit la nuit, il est à la fois nyctalope et nique salope. Ici, Caen tient le rôle de salope, niqué par l'œil idéologique qui voit la nuit. Ce jeu fantasmagorique, en Bourse, des bulles spéculatives, se fout bien de la paix des corps et il distribue sur le marché seulement la valeur de crédulité du modèle de gestion. On n'y croit ou on n'y croit pas. On est riche ou l'on est pauvre. Les choses sont simples et la lutte des classes a de beaux jours enrichissants devant elle à vivre.

Vivre n'est pas tout pourtant. Il est souhaitable de vivre en paix. Le carrousel est reparti, puisque personne n'a la moindre idée de ce qui pourrait éventuellement être un monde en paix. Et ça a l'air de plus en plus mal barré, spéculatif. Le fameux « repose ici en paix » est la reconnaissance de la défaite du corps qui a perdu la guerre de la vie. C'est sinistre.

« Repose en paix » mon cul, oui. C'est in-crédible, ce n'est pas croyable. Certains y croient. Les saints vont tous en enfer, chiens perdus, faméliques, sevrés de paix, sans collier.

Ou plutôt avec un collier en perles de bulles spéculatives. « Repose en paix » imbécile.

71^{ème} variation

Les gardes du corps

Voici un métier – garde du corps – qui n’est pas près de disparaître. Garde du corps implique une administration protectrice du corps. Le garde du corps garantit à ce corps (dont il a la charge) un bon fonctionnement des valeurs d’ajustement. Il y a besoin d’un garde car le corps peut fuir ou être agressé. La garde est donc interne et externe, endogamique et exogamique.

La société dans son ensemble, quel que soit le mode de production géo-historique, la société ne se compose que de gardes du corps. Tout fonctionne pour protéger le corps. C’est dire tout d’abord que le corps a besoin de protection. Il est inadapté à lui-même et à son environnement. Sa fragilité ontologique et politique est nécessairement mise sous protection. Attention, fragile.

Le corps se casse et casse les pieds. Le corps est casse-pieds. Un garde du corps lui est donc attribué. Ça fait de l’embauche.

Le garde du corps, armé, formé, expérimenté, salarié est réservé aux nantis. Le nanti – comme tout le monde – est déjà pourtant lui-même garde de son corps. Il double donc la garde.

Le corps est gardien de lui-même, pour tout un chacun. Il s’agit de sauver sa peau. La peau de son corps, ou au pire la peau de son cul, de ses fesses. Et cela coûte bien sûr la peau du cul, des fesses, dit-on en français. L’évanescence symbolique n’a pas la nécessité objective d’avoir un garde de son corps. Un conte voudrait qu’il existe un bon petit ange, perché sur l’épaule, garde du corps. C’est une légende populaire charmante, quand elle n’autorise pas, tant qu’elle n’autorise pas le surgissement d’une idée ridicule, qui pourtant a beau

pignon sur rue : la conscience.

Personnellement, il y a fort longtemps que j’ai écarté l’hypothèse de l’existence de la conscience et de son fils bâtard, l’inconscient. Je n’use pas de cette hypothèse. Si la nécessité s’en fait sentir, l’expression « prise en considération » suffit. Un considéré reste ainsi un imbécile estomaqué, un con sidéré. Les mots parlent toujours d’eux-même, dans les deux sens du mot exprimé.

Le garde du corps – lorsqu’il n’est pas celui d’une police privée – est idéologique. Le garde du corps est un rapport social. Il n’est qu’un rapport social. Ce rapport est d’abord fonctionnel. Garder son corps en état de marche est indispensable. Ce rapport social est ensuite médical. La garde sanitaire recule la déchéance, le naufrage de la vieillesse.

Le rapport social est ensuite idéalisé. Une politique du corps – laïque ou religieuse – contribue à garder le corps en état de fonctionnement sociologique. Ainsi tous les corps tendent à garder tous les corps en activité. Tout le monde est égal en corps, mais certains corps (des nantis) sont plus égaux que les autres.

Le nanti tend à rester égal à lui-même le plus longtemps possible. Cette égalité revendiquée se fait pourtant aux dépens du corps des autres. Ainsi la garde du corps capitaliste détruit la garde du corps des exploités. L’exploité en crève, mais ce raccourci du temps de vie du corps exploité prolonge la qualité de la garde du corps de l’exploiteur.

Les gardes du corps se multiplient alors, prenant des formes différentes géo-historiques.

La nature, sous le mode de production écologique est le premier garde du corps. Elle est même le garde du corps par excellence. C’est que le corps, comme élément du tout, n’est jamais un corps étranger. Le corps étranger à la nature nécessite par contre une garde du corps antinaturelle, contre nature. La fonction à la fois pratique et idéologique de gardes du corps (vivants ou morts) trouve ses règles dans la loi judiciaire. La loi – puis la justice – cherchent à mettre en place une structure de garde du corps. La justice ne tient compte que des défaillances de la garde du corps. Elle règle les fautes professionnelles de gardiennage. Le gardiennage relève de cette justice jurisprudentielle. Il y a bien un rappel a posteriori à la prudence. Le corps doit donc être protégé, gardé,

entouré de soins protecteurs. Le gardien du corps, soi-même ou un autre, ne peut commettre de faute. Il est immédiatement sanctionné. Tout un appareil de contrôle législatif surveille tous les corps, tous les corps constitués. Or tout est corps constitué. Les corps constitués surveillent donc les corps constitués. L'inégalité, notamment devant la mort, est alors légalisée, admise, gardée.

L'injustice renforce la justice. Le garde du corps se laisse berné. Il est ridiculisé par le système inégalitaire capitaliste.

Être sain de corps, dans ces conditions, implique que l'homme le soit aussi du prétendu esprit existant. Mais cette santé du corps (et de l'esprit) ne se mesure qu'à posteriori. On ne sait jamais où le corps va mener l'homme.

« Tu trembles carcasses, tu tremblerais bien plus si tu savais ou je te mène », murmurait Cambronne à la guerre.

Bien vu, merdre (merdre comme dit l'Ubu Roi d'Alfred Jarry).

Le corps garde le corps qui se garde ainsi. Cette position réflexive, réciproque, ne dialectise rien du tout. Entre le corps lui-même et les corps du garde du corps (fut-ce le sien propre), une grille de modèles s'interpose, grille forgée par l'idéologie dominante. Le garde du corps est toujours passé par les gardes de petites écoles idéologiques. L'idéologie est le seul centre agréé des gardes du corps. Tous les autres relèvent d'une économie parallèle, une corporation de l'ombre, mafieuse. Cette économie noire domine le mode de production où elle s'épanouit. Cette économie souterraine repose son mécanisme sur l'inutilité du corps individuel. Pour la mafia, le tout est un corps collectif. La mafia socialise. La mort y est distribuée indifféremment. La famille mafieuse maintient la lignée des Dom.

La relation amoureuse achève ce dispositif de gardiennage des corps. L'amour, la relation amoureuse, n'est alors qu'une surveillance géodlière des deux ou plusieurs corps réunis. Se retrouver nus, enlacés, débute le recensement du lieu à garder. Il s'agit d'identifier ce qui doit être gardé. L'exploration de la chose à garder doit être longue et permanente. Il faut surveiller les nichons qui tombent et la bite qui débite son dépit. La relation amoureuse est une signature au bas du contrat privé de gardiennage, non rémunéré. Ce contrat est payé en capitaux « intersubjectifs ». Le « je t'aime » y est monnaie

courante. Ça coûte pas grand-chose, ça mange pas de pain, ça comble l'autre, ça le comble de plaisir. C'est un efficace marché de dupes.

L'amour est toujours l'alibi du crime. Le crime ici, c'est le non-paiement de la solde du soldat intersubjectif protecteur. L'amour devient le plan de construction, le cahier des charges du garde du corps, des gardes du corps. La famille se transforme en garde des corps et en particulier en garde du corps de l'enfant. Il s'agit de ne pas se tromper d'enfant, de ne pas se le faire faucher et de garder ce corps d'enfant en bon état de marche.

De même les grands-parents sont gardés parce qu'ils possèdent une expérience de garde du corps qui peut toujours servir. « Met une veste, il fait froid. Couvre la petite, j'ai froid ».

Ce système de protection demande donc aussi un système préventif de recueil d'informations. La prévention s'informe, en amont. La prévention se forme en s'informant. Les sciences et les artistes participent à cette information formatrice des gardes du corps. Tout le monde met la main la patte. Le gardien de prison, de cimetières ou de musées sont là pour assurer que ces corps-là sont bien toujours là. Car l'on fait évader un prisonnier, on vole un cadavre ou une toile dans un musée, s'il n'y a pas de gardes.

Le garde du corps est toujours un gardien de la propriété privée, propriété privée qui est elle-même toujours capitaliste. L'État-Nation, avec au sommet de la pyramide, son corps constitué, n'est qu'un garde du corps géo-historique, résultat terrible d'une protection de classe efficace. Tous les corps constitués gardent le corps de l'État et le corps de la Nation.

C'est ridiculement physique et social, mais ça marche.

Je dois dire que pour moi Edgar Allan Poe est l'artiste qui a le mieux saisi et exposé cette politique de gardiennage des corps.

72^{ème} variation

L'anthropomorphique corps

Il faut à la fin finir par se mettre d'accord sur la définition d'un corps. L'ethnocentrisme a foutu un sacré bordel là-dedans. Il faut laver cette humaine écurie d'Augias.

L'anthropologie que l'homme va inventer de toute pièce est forcément anthropomorphique. Le monde écologique imite les humains comme si le nec plus ultra de l'évolution matérielle devait être cette forme d'aboutissement du progrès que serait l'homme lui-même. C'est pousser le bouchon un peu vraiment trop loin. L'anthropologie se propose donc d'étudier un homme ethno-centré. L'homme ethno-centré, inventé de toutes pièces, met donc au point un corps idéal, s'il n'est pas idéal, tant qu'il n'est pas transhumaniste, augmenté. L'homme exfiltre un corps d'homme de la nature. Ce corps a une unité individuelle. Et pour avoir son ticket de sortie, il lui faut fournir des preuves de son humanité. Il ne s'agit pas d'embarquer sur le Capital en fond de cale, un cousin simiesque, qui viendrait troubler le cap ADN. L'homme se fabrique donc encore selon son idée. Ce corps doit prouver sa capacité à vivre contre la nature, contre nature. Habillé, urbanisé, décervelé, conformé, ce corps va obéir aux exigences du mode de production qu'il ajuste, selon des variables d'ajustement, toutes expérimentales. Ce corps ajusté navigue ainsi sur le bateau amiral Le Capital avec comme pacha, commandant de bord, Poty-le-Démographe et John-le-Banquier. Tous deux engrangent.

L'engrangement bénéficie peu au corps idéalisé. Celui-ci vit d'amour et d'eau fraîche. Mais l'amour est frelaté et l'eau croupie. La marchandise, frelatée, trompe le consommateur mais elle le tue. C'est idiot. Cette idiotie est malencontreusement compensée par le flux exponentiel des naissances.

L'amour se réduit au coït et l'eau fraîche à un Coca-Cola.

L'anthropomorphisme, non content de mettre au point cette chimère, à la prétention hallucinante de supposer que ce modèle est universel et parfait, si même il présente des imperfections contre l'OP, l'Obsolescence Programmée. Comme le corps inventé est... inventé, son « créateur » peut le faire évoluer à volonté. Le corps est un Golem, un argile augmentée de sang, de boue et de sperme. La première sourate du Coran en dit de façon fort explicite. Les arabes ne s'y sont pas trompés. Solvable et corvéable à merci, le corps anthropomorphique se prête malgré lui à toutes ces variables idéologiques d'ajustement. L'épi-genèse, la mémorisation organique du corps fait le reste. L'anthropomorphique corps se laisserait donc aller ainsi à la liberté d'obéir. Kant fait de cela sa gorge chaude et son « la loi morale en moi et le ciel étoilé au-dessus de moi » va être renversé par l'ironique Hegel qui trouve la dialectique du maître et de l'esclave. Marx achèvera le cadavre du néokantisme en rappelant le rôle tout à fait mineur du mode de production économique.

Kant comme Hegel avaient oublié, dans leur anthropomorphisme politique, le corps de l'ouvrier. Oublier le corps de l'ouvrier, simplement ce petit détail. Marx oubliera à son tour le corps de l'ouvrière, prolétaire démographe et prolétaire d'usines de fabrication, tout aussi à la chaîne que l'homme et l'enfant. L'anthropomorphique corps ne peut pas, ne veut pas, ne sait pas se dépouiller de sa robe métaphysique. Il reste inexorablement, bêtement, un corps d'homme, corps extrait de la nature et identifiable comme responsable actif du naturicide fondateur. Si le corps de l'homme s'identifie au cours de ce naturicide, c'est qu'une administration rigoureuse en tient le fichier. Le fichier suit la méthode de l'anthropologie. L'homme ne peut donc être qu'à l'image de son image. Un miroir se regarde dans un miroir. Que voit-il, sinon lui dés-imaginé, dés-imaginé ?

Cela me fait penser curieusement à la douleur de la carotte en voie d'épluchement. Le cri de la carotte grattée, saignante et pas encore parfaitement cuite est totalement et absolument ignorée par l'anthropologie. Pourtant il y a là au pire un anthropomorphisme supérieur. On ne dira jamais assez la percussive sentimentale du cri de la carotte en voie d'être cuite. Il y a là du cannibalisme, de l'anthropologie sordide.

Ah, pauvre carotte, comme je pense à toi.

Ce cri crucifie la crédule croyance métaphysique. L'entendre est insupportable. Oui, on ne dira jamais assez le cri de la carotte épluchée, pas encore parfaitement cuite.

73^{ème} variation

Le corpus mapiste

L'anthropologie moderne biaise.

Il faut pourtant maintenant remuer cette merdre si l'on veut y voir plus clair.

Le mapisme se propose comme une façon de penser. « Mapisme » vient de l'achronisme MAP : « M » pour marxisme, « A » pour anarchie, « P » pour poésie.

Cette mixture à avaler peut provoquer de saines réactions. Marxiste, le mapisme dit donc directement son origine. Marx est cette origine. En mettant à jour l'existence sournoise d'un mode de production capitaliste, Marx découvre les classes sociales et leur lutte. Il les légitime. De plus ce qu'il nomme le matérialisme historique et le matérialisme dialectique donne là aussi une façon de penser, façon tout en rupture. L'évolution du marxisme, des sciences, des techniques, l'évolution de la société obligent ce marxisme de « première main » à réajuster le tir des variables d'ajustement. En tout particulier chez Marx, la démographie est quasi absente. Il a comme large circonstance atténuante le fait indubitable que cette discipline n'existait pas. Le corpus démographique – lui-même augmenté de mapisme – réoriente la réflexion. La femmologie est au moins au bout du chemin. L'anthropologie, surtout paléolithique, permet d'ouvrir la porte d'une U-caverne dont Karl Marx ne pouvait soupçonner, là non plus, l'existence.

Enfin le développement industriel et technologique du capitalisme libéral mondialisant, change la donne. La force de travail humaine n'est plus la seule source capitaliste de richesses.

Du coup, le salariat n'est qu'un type de rapport de classes parmi d'autres. La classe prolétarienne disparaît sous la classe ouvrière qui elle-même disparaît sous des appellations

de diversions idéologiques. Le balayeur – sous prolétarisé – se nomme dorénavant « agent technique de surface ». L'appellation vaut salaire intersubjectif.

« A » pour anarchie pour introduire là aussi ici cette façon de penser. L'anarchie a l'incontestable mérite de partir du fait que c'est le bordel. Certes l'anarchie veut rajouter du bordel au bordel, pour en sortir. La fin est peu probable. Mais le moyen est crâne, très séduisant. L'anarchisme permet de, sans cesse, répéter la sempiternelle formule axiomatique qui tient la plume : « si c'est pas marrant, c'est pas rigolo et si c'est pas rigolo, c'est pas marrant ».

Au fond, le A du mapisme demande une rupture épistémologique intra-idéologique (ouf ! La chose est parvenue à s'écrire).

« P » pour poésie procède du même système d'incorporation dans le mapisme, de la poésie qui est la troisième façon de penser. La poésie est le laisser-aller de l'impulsion idéologique. La poésie ne joue que par association de mots. Or les mots sont des chats. La poésie joue à chat perché avec les mots.

Cette façon de penser par association de mots fais que écrire ce n'est que mettre les mots dans un ordre différent. Le mapisme se donne toutefois comme consigne une lisibilité large, si elle ne parvient pas à être populaire. Ça dépasse assez bien les jargons, tous administratifs, surtout en philosophie contemporaine.

Un M, un A, un P, une pincée de gingembre, une goutte de citron, du curcuma, secouez et vous obtenez un cocktail de simplicité. La simplicité vaut ce que vaut le complexe à la complexité.

Le mapisme va permettre de jongler un peu avec des hypothèses P et A. Ces hypothèses – pour ne pas rester folles ou ridicules – ces hypothèses doivent être soumises à une logique du concret d'un réalisme hyper radical. Michel Clouscard arpente déjà ce mapisme, sans en formuler la notion. Je lui emboîte le pas. Le mapisme ouvre une petite porte, dérobée, de service, à un écolier, à un étudiant en farfadet.

Il peut batifoler dans la simplicité.

Cet exercice solitaire à ce jour – ou quasi solitaire – est largement insuffisant. Mais tout le monde patauge dans le micmac. L'impératif catégorique conceptuel, logique, exige

donc d'être d'abord matérialiste. Il faut toujours partir de la matière.

À ce titre, le corps et non pas seulement une porte de service, mais un véritable pont-levis menant au château des mille et une nuits. Passer par le corps – matière change pas mal de choses. Et en plus, c'est rigolo, alors que demande le peuple. La pénétration de la matière, l'exploration de la matière passent par ce pont-levis qu'est le corps enchanté.

Les choses se voient un peu différemment, il semble. La notion de capital intersubjectif vient alors de facto. C'est MIM, Matière Intersubjectivité Matière. Le périple est dialectique, car c'est toujours la matière qui est flux de circulation, flux différencié géo-historiquement et bio-génétiquement. Cette notion de capital intersubjectif permet alors de nommer, de désigner un capital objectif. Ce capital objectif – le mètre étalon par exemple – permet de mesurer par convention collective la part du capital intersubjective objectivée. Le capital intersubjectif n'est jamais objectivé puisqu'objectivé, vers sa qualité de capital intersubjectif. Le capital seul (en tant qu'accumulation primitive) maintient le lien. Le capitalisme prend ici sa source ontologique. La société fera le reste.

Le mapisme doit déboucher sur un espoir communiste. En effet ce communisme à inventer, le troisième communisme, s'impose aux mapistes. Le mode de production écologique et poétique implique un communisme donné aussi aux hommes de la U-caverne. Ce communisme non-organisé par l'homme, disparaît peu ou prou avec le mode de production agricole. Ce mode lance un naturicide et une négation du corps du premier communisme. Marx ouvre la possibilité d'un deuxième communisme. Il réhabilite le corps, si même il le réduit à être simple force de travail.

Le marxisme – léninisme promet à l'homme une place privilégiée pour son corps. L'intention est bonne et amusera beaucoup Staline. Le deuxième communisme s'effondre.

Le troisième communisme doit donc repartir d'une étude du corps. Cette étude écolière peut parfaitement se passer du mapisme. (J'attends de voir ça avec impatience.)

Le mapmondisme ne doit pas découler du mapisme. Le mapisme n'est qu'une méthode d'exploration géo-historique qui ne doit pas conduire à un mapmondisme. Ce mapisme ne sait donc s'élaborer que dans un cadre collectif, populaire, mon-

dialiste et, surtout, bien sûr inter-disciplinaire. Le mapmondisme ne pourra jamais surgir de la plume d'un malvoyant vieux et con (comme moi par exemple).

Il faut éviter le mapmondisme : il y a là-dedans une vicieuse ambition doctrinaire qui pourrait pourrir toute la simplicité du mapisme.

« Variations sur le corps » est une exemplification, un exemple de mise en œuvre du mapisme. Il ne s'agit surtout pas d'estimer cette recherche pour une esquisse du mapmondisme. Il peut y avoir des éclairs de lucidité, mais ils sont rares. Éblouissants, peut-être, ils aveuglent et on n'y voit goutte.

« Variations sur le corps » est un essai d'écolier, un cahier de classe (sociale). Rien de plus.

C'est un texte de transition.

Ces « Variations » ont au fond le seul mérite que d'exister. C'est déjà ça.

Et puis cela donne l'occasion de se moquer de ce mapiste à la petite semaine des quatre jeudis. On a pas s'y souvent que cela l'occasion de rire. Le corps restera toujours pour l'homme anthropomorphique, pas même anthropologique. Il faut reconsiderer l'ethnocentrisme et le foutre à la poubelle. Ce balayage, ce coup de balai et de torchon, permet déjà de revenir aux sources du problème. Le corps est matière. C'est dans ce vide politique à combler que les chercheurs butent et rebutent contre « l'atroce question ».

L'atroce question, c'est celle posée par la violence. La paix est une notion idéaliste, idéelle, vague et symbolique.

Aucune personne humaine n'a jamais vécu en paix sur cette Terre.

La paix n'arrêtera jamais, je le crains, la guerre. Alors l'idéologie l'expédie ad patres, dans un paradis où seule, enfin seule, l'âme inventée de toutes pièces idéologiques vivra en paix.

Et mon cul, c'est du poulet ? Il faut que mon corps, qui ne peut vivre que sur terre, soit lui, ici et maintenant, en paix.

C'est au troisième communisme a trouvé le mode de production (communiste) qui autorisera cette paix du corps.

La paix de l'âme n'existe pas, puisque l'âme n'existe pas plus qu'un quelconque miroir aux alouettes.

74^{ème} variation

L'anthropomorphique corps périmé

Entre le chercheur et le corps, le corps se recherche. Le chercheur sait que c'est lui qui est recherché. Toute l'idéologie capitaliste se fonde sur la négation du corps écologique, physique, achevé. Le capitalisme invente un corps nié et remplacé, marqué, par un corps anthropomorphique. Il s'agit du corps idéologique. Le mapisme, le marxisme anarco-poétique, exige de tenter d'échapper à cette imagerie infantine, infantilissante. Démasquer le corps anthropomorphique devient un objectif politique permettant de se rapprocher du 3^e communisme. On va au 3^e communisme comme l'on va au 3^e homme...

Les mouvements écologiques du 3^e millénaire ont aussi contribué à ce que d'aucuns nomment une « déconstruction ». À strictement parler, il ne s'agit pas seulement de faire tabula rasa, table rase (comme le demande Descartes, ce rationaliste idéaliste), il s'agit de détruire la table, la pièce, la maison, pour retourner aux fonctions premières et conduire alors une autre barque plus plaisante, avec cigarettes, whisky et petites pépés, le tout gratos.

On a assez payé comme ça.

En ayant l'existence même du corps matérialiste, l'idéologie post-écologique croit pouvoir interdire la violence. Désarmez un corps, il lui restera toujours une arme mortelle : son corps.

La violence est donnée, innée et pour l'acquérir l'idéologie capitaliste use de violence. C'est assez con comme idée. Mais ça marche. Pourquoi s'en priverait-elle ? Le sanglant triomphe du capitalisme ne résout pas la question abyssale de la violence. L'atroce question de la violence.

« Ils » espèrent trouver une section de l'ADN « violence »

et « ils » espèrent pouvoir couper le courant. Il me tarde de voir la tronche du Gogole.

Prenons plutôt un exemple très curieux à montrer. Les fresques caverneuses ont, selon les dernières trouvailles, étaient peintes en grande partie par des femmes. C'est le corps anthropomorphique périmé qu'il faut quitter.

Il ne s'agit pas de faire demi-tour et de retourner dans la U-caverne. Ça, c'est foutu. Mais le lien que l'homme garde avec le mode de production écologique, c'est son corps poétique. La poésie du corps reste à écrire, partant de ses origines matérielles. Les formes négationnistes de ce corps doivent être reconstituées, pas à pas. La liste de ces formes risque d'être longue comme un bras et un jour sans pain. Tant pis.

Et puis, l'opération risque, à la chance plutôt, d'être cocasse. Autant rire. Autant en rire. Revenons aux grottes ornées. Pourquoi ne pas imaginer que les femmes qui peignent donnent en fait un cours de sciences naturelles et d'écologie au bambin sagement assis, cul nu, sur la terre ? Pourquoi pas ?

Cela expliquerait en tout cas les diverses traces de doigts de bambins au bas des fresques. Ils signaient ainsi leur cahier de présence et de notes. Pourquoi pas ? C'est ce genre de choses – assez loufoque, il faut le reconnaître – que le mapisme permet de trouver.

Haut les cœurs.

75^{ème} variation

Le corps amoureux

Celui-là paraît insurmontable. L'idéologie du capitalisme libéral du XXI^e siècle en a fait son cheval de Troie. Un grand cheval de Troie – ici en forme de cœur – étreint en place publique. La nuit, une porte s'ouvre et un seul soldat, nu, désarmé, en sort. Il porte le nom d'Amour.

Il va prendre Troie.

Il va prendre Troie à lui tout seul, selon cet ancien mythe grec. Désarmé, objectivement désarmé, il possède pourtant une épée redoutable, invisible, que la légende nomme l'intersubjectivité. Véritable arme chimico-sociale, l'intersubjectivité va ravager les populations.

De nos jours, l'Amour est intouchable. Pierre de touche de l'équilibre fondateur des réseaux sociaux, l'Amour s'impose partout, toujours. Ou, en tout cas, souhaite le faire.

Ce fer d'épée, cette flèche bien connue de l'Archer Cupidon, dieu de l'Amour, se fige dans les chairs. Le Christ de Saint-Sébastien, couvert de flèches, en donne un exemple. Pour lui, c'est l'amour de Dieu qui est en question. Pour d'autres – comme Saint-Vincent-de-Paul –, ce sont les oiseaux qui sont en cause. Pour Roméo, c'est Juliette, pour le Marquis de Sade, c'est le joli cul fouetté d'une jeune vierge et pour l'Américain, ce sont les nichons de Marilyn Monroe.

On aime ce que l'on peut. Cette notion d'Amour inventée un beau jour de toute pièce, va être martelée cyniquement par une idéologie qui, par lui, cherche à prendre le contrôle du corps des peuples. On contrôle le cœur des peuples par l'amour du corps.

Les anges – pour les croyants – se chargent d'éthérer – déterrer – le corps. Ceux qui ne croient pas au ciel se chargent, assez bêtement, de tomber amoureux. La géo-histoire de cette

mise en scène mérite le déplacement. Dans la U-caverne, on ne voit pas très bien ce que l'Amour viendrait foutre. Le crédule affirmera que tout est amour, ne comprenez-vous pas ? L'anachronisme joue à plein. L'amour fut géo-historiquement inventé. La U-caverne, loin derrière, n'y fait pas référence. Le mouvement démographique, le mode de production démographique combine, de façon très obscure, les révélations sexuelles et le sentiment. J'te fous un polichinelle dans le tiroir parce qu'on s'aime et tu verras, on va aimer le polichinelle.

C'est oublier l'histoire du corps, surdéterminé à tout moment par l'intersubjectif. Le corps est intersubjectivité en acte. Le corps est le support de circulation du capital intersubjectif. Le mouvement démographique enrichit le corps en le dupliquant. L'artefact joue à plein. Mais ce mouvement ne nécessite, objectivement, aucun amour. Un coup de bite suffit. L'amour peut arriver seulement après la reconnaissance du lien entre pénétration sexuelle et fécondité. La procréation doit être identifiée pour qu'une dynamique amoureuse apparaisse. Pourquoi ?

C'est qu'à ce moment la relation sexuelle démographique peut se différencier de la relation sexuelle elle-même. Les relations sexuelles non démographiques, stériles, reposent dans leur cohérence, sur le désir. Le désir de copulation. Ce désir cristallise les pulsions biogénétiques. Comme tel, il est direct désir démographique. À partir du moment où l'homme prend en considération le fait qu'il peut cultiver ce désir, une idéologie du désir naît.

Le désir d'idéologie crée l'idéologie du désir. Il faut bien trouver un alibi à la relation sexuelle non-reproductive. L'amour est cet alibi. L'amour tente de gérer le désir, se proposant comme culture des sentiments.

Cette culture va demander un long temps pour se mettre en place. C'est que l'affaire est complexe. La combinatoire du sérieux et du frivole chancelle sans cesse. La culture du désir sexuel a pour elle de ne nécessiter aucun investissement objectif, autre que celui des corps disposés à se mélanger les pinces et les sexes. Ce moindre investissement en capitaux objectifs arrange la mise en place qui se veut mondialiste, voire universelle.

Platon – pas démographe et pas du tout mapiste, marxiste

anarco-poétique – s'y casse les dents et les couilles. Socrate n'y verra pas malice et pratiquera la pédophilie courante à son époque, à couilles rabattues. Ça lui coûtera son suicide. Il aurait mieux fait de lire Platon.

Je ne suis pas certain que Socrate savait lire. En tout cas, il passe pour n'avoir jamais rien écrit.

L'amour se cultive. L'amour n'est que culture. Sinon, il est pulsion biogénétique chimique du corps qui maintient l'espèce. L'insémination artificielle ou les mères porteuses du XXI^e siècle prouvent que l'on peut se passer d'amour physique pour faire un niard. Certes, tout indique que le niard va être aimé, s'il tombe dans une chouette famille. S'il a été conçu pour servir au couple qui l'accueille de putshing-ball, c'est pas de bol pour lui, il n'est pas aimé. Le système de gestion idéologique des désirs repose d'abord sur le désir d'enfant. Le désir et l'amour qui ne sont que des dérivées sociales du désir d'enfant. Il est banal de dire cela, mais il est bon de le redire parfois.

La gestion du capital intersubjectif devient, en pays développé, une gestion de l'amour, par l'amour, pour l'amour. Le capitalisme de la séduction (tels que Clouscard le disait) est une séduction du capitalisme. Le capitalisme doit, veut, se faire aimer, comme tous les autres modes de production économique le souhaitent. Mais le capitalisme met, sur le sujet de l'amour, le paquet. Il en fait son cheval de Troie. Le sanglant triomphe du capitalisme est accepté par amour. L'amour est l'alibi du crime. Toujours.

Encore faut-il trouver les bons boutons sur lesquels appuyer pour que le cheval de Troie soit 1. construit, 2. déplacé, 3. ouvert, 4. qu'il en sorte l'Amour. Il faut donc avoir auparavant construit, mis au point et testé cette arme absolue qu'est l'amour. Il faudra plusieurs millénaires. La fabrication de cette bombe atomique intersubjective exige une équipe performante, comme pour la bombe H d'Hiroshima-Nagasaki. Les forces civiles, religieuses, philosophiques, biologiques et surtout artistiques entrent là en jeu. Elles élaborent cette bombe H. Les réseaux sociaux vont se charger d'en propager les effets radioactifs. L'objectif est de contaminer la planète entière avec ce virus, fabriqué en laboratoire. La plus efficace formule de ce virus idéologique qu'est l'amour sort évidemment des laboratoires les mieux dotés en tout. Les labs sont

ceux du capitalisme dominant. La répartition des richesses, atrocement inégalitaire, instaure des formes d'amour hiérarchisées. Le raffinement demande un investissement culturel capital, hors de portée des pauvres. L'amour est toujours un amour de classe. Il suppose – comme par miracle... amoureux – que les différences objectives dans la répartition des richesses peuvent être surmontées, ignorées. C'est l'amour lui-même, l'acte d'aimer qui est une contestation des clivages de classe. Une bergère, à ce compte-là, à ce conte-là, peut choper un prince. Elle le fera non pour devenir princesse bourrée de fric et d'esclaves (qui pourront la bourrer) mais par amour. On ne sait plus, ce que le mot « amour » signifie dans ces conditions de classe. Il se raconte que les grands seigneurs avaient à leur service un valet, fort bien monté et gaillard, attaché à un service singulier. Le valet (en général un Picard en France), se tenant à proximité du noble couple baisant au pieu, voyait le maître se retirer de la dame, de la couche et de la chambre (à coucher) non sans lui avoir lancé : « Finissez Madame ». Le valet, déculotté, ce culotté, enfourchait la belle et, à dada sur mon baudet, lui procurer un orgasme et, à l'occasion lui faisait un gosse. Charmante profession de valet, qui demande une délicatesse certaine et qui demande, en plus, de bander sérieux et dur. Il devait probablement exister un Viagra d'époque, stimulant de l'amour, bien entendu. L'amour est l'alibi de ce crime, de ce viol du corps de la femme. Ainsi l'Amour permet-t-il de franchir toutes les barrières de classes et de couches sous alcôve.

Le corps amoureux n'est qu'une construction géo-historique fonctionnelle. Elle permet une permanence des différences de classes sociales. Il faudrait – il faudra – un bon petit courage épistémologique pour tenter d'explorer ce continent Amour, autant qu'il en fallut à Christophe Colomb pour découvrir l'Amérique, se croyant aux Indes. Une blague stupide – et fort drôle, je crois – raconte qu'un jeune matelot monta un beau jour sur un navire au long cours. Au bout de plusieurs semaines, tracassé d'amour et de désir(s), peu pédé, s'informe pour savoir s'il y a une solution. Son copain lui lance :

– Tu ne vas pas au tonneau ?

– Au tonneau ? qu'est-ce cela ?

– Eh bien, lui dit-on, sur le pont supérieur tu as un tonneau.

Tu en ôtes le bouchon de liège, tu y introduit ton engin et tu

verras.

Intrigué et ému, le bougre y fourre 20 cm d'amour, fort dur et vibrant. Une gigantesque pipe, faite avec professionnalisme et amour, le comble de bienfaits. Ravi, soulagé, ému, comblé, enthousiaste, reconnaissant, il dit à son copain :

– Oh ! Merci. Et tous les jours ? Je peux y aller tous les jours ?

L'autre :

– Bien sûr ,sauf le jeudi.

– Ah, pourquoi pas le jeudi ?

– Parce que, le jeudi, c'est toi qui est dans le tonneau.

76^{ème} variation

De la liberté

La liberté... ah, celle-là, la liberté... ce que l'on peut dessiner avec elle ! La liberté par-ci, la liberté par-là et moi je suis libre, libre de faire ce que je veux, libre en un mot comme en mil. Comme l'amour, la liberté est une invention géo-historique. Elle n'existait pas avant, la voilà sortie toute nue et vierge du puits de l'infini inattendu. Comme l'amour, la liberté, le mot « liberté » recouvre une espèce de chose (comme dirait Vauban) assez confuse. Le mot fait tilt, mais on ne voit guère où est le jeu, quelles en sont les règles, ni même s'il se joue avec un ballon ou des cartes.

Étonnante construction idéologique, donc culturel, la liberté fait sortir les poitrines des femmes sous la mitraille, comme le peint le français Delacroix ou bien encore on lui dresse une statue (alsacienne) dans le port de New York (USA). Les chemins, les combats, les histoires de liberté foisonnent. Tout pour la liberté, en somme. « Debout, debout les damnés de la terre » dit l'hymne internationaliste l'Internationale. Etc.

Aussi serait-il peut-être bon de tenter de définir, en mapiste prudent et rieur, ce que c'est que ce truc qui épice tout. La liberté a son histoire, sa géo-histoire.

Dans la U-caverne, sous le mode de production écologique et poétique, la liberté n'existe pas. Elle n'existe pas même en acte. En tout cas, que l'on sache, il n'en existe aucune trace archéologique. Faire l'hypothèse que la liberté existe pour l'homme de la U-caverne relève d'un Rousseau ou d'un Sartre en mal d'audience dans les salons parisiens. Au demeurant, tout un chacun sait que tout à chacun est très libre dans les salons parisiens. Libre d'obéir à l'idéologie capitaliste dominante ou libre de chercher à s'en défaire. Rous-

seau et Sartre sont libres, le nez poudré. Un courant bobo (bourgeois bohème) veut que l'homme libre vive toujours vêtu d'un simple blue-jean et d'un simple T-shirt, floqué d'une tête de Che Guevara, mangeant un oignon cru (épluché toutefois), les pieds nus, foulant une épaisse moquette. Voilà la reconstitution urbaine de la liberté retrouvée des hommes de la U-caverne. Heureusement, il y a le chauffage central. Le gauchisme soixante-huitard, arrivé sur le tard, gauchise toute la réflexion. La liberté pointe son museau de fouine perverse à l'apparition du mode de production agricole, en même temps que la prise en considération de la paternité. Une notion – inconsistante encore – de liberté se fait jour. La « liberté » consisterait alors à accepter un naturicide et une négation du corps lui-même. On conviendra que la chose démarre mal. La liberté commence par la guerre. La guerre se déclare au nom d'une liberté recherchée. C'est mal barré. Ladite liberté surgit armée, revancharde, guerrière, implacable, monstrueuse. La déesse de la liberté pète le feu. Le naturicide lui fait office de terrain de jeu supposé progressiste et libérateur. Une chaîne de valeurs rougie à blanc se met en place : liberté, libération, libidinal, libertinage, les quatre moments d'une avancée rêvaphysique, métaphysique. L'idée de liberté – comme l'idée géo-historique d'amour – se met à exister, mais très confusément, pour la bonne et simple raison que personne n'en a une image concrète. La liberté est toujours rêvée, jamais pratiquée. Le mode d'emploi, le mode de mise en route de la liberté n'a toujours pas été rédigé ou alors en écriture non encore déchiffrée.

Avec cet étendard de brume et de brouillard, d'ombres et de lumières, de revendications et de défaites, la liberté avance, le poing fermé sur le vide. Cette liberté fantasmée peut prendre une autre dimension anthropologique si l'on cherche à lui demander où, dans son imagerie idéologique, se trouve le corps ? Liberté, O liberté chérie, qu'as-tu fait de mon corps ? murmure le poète ivre, en plein paradis artificiel. C'est que la liberté est un paradis et un paradis artificiel, en bonne et due forme métaphysique.

La liberté est une idée.

Une idée à la con, mais une idée tout de même. Une sorte de virus (comme l'Amour) qui infecte la circulation d'un capital intersubjectif qui s'en fout, impérialement. Si ladite liberté

s'arrête là où commence celle des autres, faudrait voir à voir où et quand commence ce tango à la mord-moi-le-nœud. Ce serait donc au premier qui occupe le terrain que la liberté échoit ? C'est colonialiste comme pratique. Et vachement dur à délimiter. Et si ladite liberté se borne, reste-t-elle une liberté à part entière ? Il faudrait savoir, à la fin. La liberté ne serait alors qu'un espace restreint où, pendant un temps, on peut faire pouet-pouet à volonté, à condition que le voisin ne râte pas. C'est restreint ce truc.

On peut donc aisément remonter un acte – et non une idée de liberté – au premier sillon tracé par l'homme. Ce geste, avec un outil en bois, puis en fer, puis en acier, marque la première trace, la première frontière. Cette frontière dit qu'ici débute, géo-historiquement, un nouveau mode de production qui s'oppose à un autre. C'est la première fois, fameuse première fois qu'il faut toujours souligner. Mais quelle première fois ? Le mode écologiste s'est installé, seul, partout, tout naturellement, donc sans culture autre que naturante, naturalisante et nul affrontement avec un autre mode de production. L'agriculteur invente un espace de liberté. Il ne le nomme pas, mais l'exécute. Le sillon qu'il trace trace aussi sa philosophie libérale, libéraliste. Il vient d'établir le lien entre pénétration et procréation. Le voilà fier comme un petit banc. Il devient agriculteur, pour assurer le Débit de Lolo du Biberon de Bébé, le DLBB. Il regarde la terre. Regardez-le regarder la Terre. Ah, se dit-il, elle a une fente, une plaie ouverte entre les jambes, au bas-ventre. Toi, Terre, tu n'as pas cela. Comment vais-je pouvoir déposer ma semence ?

C'est un macho le mec. Alors, fou de désir, bandant comme un âne bâté. Il sort son grand couteau et il donne à la terre sous ses pieds la forme ouverte d'une vulve vierge, vagin vague souvenir d'un futur passé. Il trace un sillon. Le premier sillon sur Terre. La première fois. Et là, devant cette longuevue le droit est ouverte, y jette sa graine, recoud l'appeler d'un coup de talon, pisse par-dessus et, fier de ce meurtre, entre chez lui.

Et vous appelez cela un acte fondateur de libertés, vous ? Le naturicide est déclenché. Je ne vois pas trop où se planque la prétendue liberté là-dedans moi.

- Vous êtes aveugles ou quoi ?
- Ou quoi.

Car à la fin, voilà l'agriculteur au village. Dehors, sur des remparts, des gens d'armes assurent la liberté du village. Voici donc le premier acte de liberté sociale et individuelle : libre en prison, gardé par des murailles et des gens d'armes. Paradoxe incroyable. C'est alors qu'il faut mettre au point une philosophie politique de la liberté. Il faut donc commencer par créer... la liberté en tant qu'idée.

Le génie du capitalisme en herbe va s'affirmer à ce moment : il est donc déclaré que cela même qui sont en prison sont dits libres. Les autres sont des Barbares ?2720, qui menacent la liberté en prison.

Beau coup de dialectique qui amusera Hegel, dans sa tombe. Ce formidable ridicule paradoxe, fondateur de la philosophie politique de la liberté, ce paradoxe demande à être crédibilisé. Il faut surveiller les villageois. Il faut vérifier qu'ils se sentent libres. Les gens d'armes jusqu'ici tournés seulement vers l'extérieur vont aussi surveiller l'intérieur. De gens d'armes, ils passent à gardiens des libertés, gardiens de la paix. Mais ces gardiens ne gardent que l'extérieur des corps. Il faut aussi vérifier le bon fonctionnement intérieur. Le médecin, le curé et l'homme de science vont y pourvoir. Enfin, pour coordonner le tout il faut un maire, responsable de l'administration. Du coup apparaît le juge, en plus des autres. Le juge vérifie que la liberté n'est pas menacée. On parle bien ici de cette liberté en urbaine prison. Comme personne ne peut plus moucheté, on va charger l'artiste de faire le couillon, de jouer les filles de l'air et – dans le strict cadre carcéral – de proclamer qu'il est libre.

Comme ce petit con de Rinbo (je me refuse à écrire Rinbo... mince caramba, encore raté).

Maintenant le tableau est complet. La liberté devient un mot creux, éléments de langage d'une propagande mensongère. « Liberté » devient un drapeau. La France, en 1789, va se saisir de ce fanion minable et va le planter sur l'horizon de l'avenir. En 1789, la Révolution Française fait passer ce fanion miteux pour du nec plus ultra. Les mots ronflent et claquent et fraternité et égalité et patrie et nation et nian-nian-nian.

Des fadaïses pour bébé. Mais ça marche.

L'idée, marquée au fer rouge dans le cerveau des hommes paraît un gène de l'ADN.

Les apparences sont réellement trompeuses. Dans ce réseau social – garant des... libertés – une place se dégage, une plaque tournante : la Place du Marché. Ici en effet les produits sont apportés pour être vendus. Il s'agit donc de sortir du bourg pour aller chercher ses produits mis en vente, de revenir et de les étaler. Cet aller-retour implique une liberté de circulation. La première liberté objective et celle des marchands. Le Marchand – transporteur, agent de service, use ?2729 du premier moment de liberté authentique dans l'histoire des hommes. La première liberté est accordée au marchand. Son importance surgit d'autant que la population croît et ses besoins avec. La liberté du marchand ne cesse de croître. Pour parvenir à gérer cet agitation croissante, chaotique et virevoltante malgré tout, le maire du bourg va devoir lever des impôts. Pour parvenir à cette levée fiscale, il doit effectuer un recensement. Le règne de la quantité chiffrée s'ouvre. La loi liberticide du chiffre statistique renforce la liberté consentie au marchand. Ce recensement fiscal indique d'abord les recettes possibles. Mais, comme par un heureux hasard accidentel, il recense la population elle-même. La démographie naît avec la fiscalité. Deux chiffres vont sidérer les premiers statisticiens. Tout d'abord le village ce compte : 127 ou 2143 habitants, c'est que la taille n'est pas la même. De plus les âges, les sexes les situations sociales et familiales se différencient. La fiscalité fonde la sociologie, après la démographie.

Ensuite et surtout apparaît un phénomène connu mais non-estimé par des chiffres : la répartition des richesses crée des clivages considérables et non encore considérés. La fiscalité fonde l'économie politique. Ces inégalités maintenant quantifiées, il faut éviter la guerre civile. La cabane de l'agriculteur contre le château du possédant. La liberté promise n'est pas au rendez-vous. La « liberté » va alors venir voiler les inégalités de classe. La propagande idéologique va frapper fort : si vous n'aimez pas ce système, quitter le point s'est dit.

Pour aller où ? Retourner dans la U-caverne ? Alors le bourg invente le faubourg. Les choses sont correctement nommées. Le faubourg, antichambre de la liberté emprisonnée. L'oubliette à la place de la cellule avec télévision. Sinon, l'ascenseur social pour l'échafaud peut vous permettre de passer

de faubourg au vrai citoyen. À vous de choisir de trahir votre classe sociale. C'est dans ce cadre géo-historique que l'idée de liberté va prendre son envol. La liberté et devient la bulle spéculative la plus artificiellement gonflée, à coup de pompe d'amour de la liberté, pimentée de liberté d'amour, voire d'aimer. La soumission aux fantasmes de l'idéologie dominante est sans fond, sans fin, sans faim, ni loi. Regarde en dessous la profondeur des ombres. Se sentir libre n'est que du sentimentalisme. Dans ce sentiment, il y a bien senti et bien mentir aussi. Être libre, c'est avoir le sentiment de bien mentir. Mentir, c'est faire passer pour « vrai » ce que l'on sait être faux. La liberté capitaliste se fout bien comme il faut de la liberté puisque la liberté, c'est bien que dalle, du pipeau, des fadaïses que la culture bourgeoise a inventées. Le marchand sait cela. Il va donc vendre de la liberté, alors qu'il sait qu'il vend de la merde. Et comme si la présupposée liberté pouvait se vendre. Si elle se vend, elle n'est pas de la liberté purgée.

- Une livre de liberté s'il vous plaît
- Il en a un peu plus, je vous le laisse ?
- À ce prix là, d'accord.

Et vas-y que la bouchère vous enveloppe le tout dans un papier boucher.

L'affaire est conclue.

En attendant, personne ne sait – par ?2747 plus – définir la liberté. Ce que c'est que de nous tout de même. La démocratie enfin achève de couronner impératrice cette femmelette à trois sous qu'est la liberté.

Ah, la démocratie maintenant... on croit rêver.

À y penser, se souvient-on que la démocratie fut mise au point, codifiée et exercée, expérimentée par... la piraterie ? De tout temps, des pirates fort entreprenants, avaient à diriger les opérations. La tradition voulue très rapidement que le capitaine soit élu, que l'équipage soit associé à toutes les démarches. Ce capitaine, révocable à tout moment, se soumet à la votation. Et, pour mettre en bannière la philosophie politique et économique du galion, le capitaine faisait hisser le drapeau annonciateur : une tête de mort et de tibias. Les pirates annoncent clairement qu'une libre démocratie républicaine (entre parenthèse flottante) estime l'adversaire sur lequel elle fonce, toutes voiles dehors, n'est pour elle qu'un crâne de mort et deux os le tout blanchi sur fond noir.

Le corps comme porte-drapeau, désincarné, incarnant la liberté d'aborder sabre au clair et démocratie sanglante entre les dents.

L'amour, la liberté, la démocratie, trois têtes de gorgone a tranché idéologiquement. Je sais (je crois) : le coup est rude. Le coût aussi.

Il faut se libérer de la liberté.

77^{ème} variation

Mourir le corps en paix

Le calme silence. La paix.

Les efforts de toutes les civilisations doivent maintenant tendre vers ce but : « Le calme silence. La paix. »

Car quoi ? La transition vers la paix doit s'effectuer. Il faut espérer mourir le corps en paix. Les civilisations, la plus reculée des avancées et la plus avancée des reculées, montrent que l'espoir des Hommes, l'espoir de l'Humanité, c'est au moins de mourir le corps en paix. Le calme silence. La paix. Nous nous effaçons tous devant cet espoir. Nombreuses idéologies fallacieuses – y en a-t-il d'autres ? – jurent par une foulditude d'idées idiotes, idio-syncrasiques, comme l'amour, la liberté, la démocratie.

En face, assommé, l'homme ne demande plus maintenant qu'une chose à « la société » : mourir le corps en paix. L'âme, celle-là aussi inventée de toutes pièces, l'âme se dépatouillera du reste de la tambouille. Que la vieillesse ne soit pas un naufrage. Que, gaillard, le corps admette qu'un mécanisme ou deux viennent de rendre... l'âme et qu'il faut larguer les amarres. Mais point de naufrage. Juste un interrupteur tactile qui s'interrompt et interrompt au dernier souffle.

Écartons les faux-semblants. C'est le corps qui meurt et personne d'autre. Cela vaut répétition : le corps meurt et personne d'autre. Le corps seul est le seul à mourir. Personne d'autre.

Éviter le naufrage du corps vieillissant. Éviter cela à tout prix, suicide payé s'il le faut. Mais justement ne pas y aller pour mourir le corps en paix. Le calme silence. Le feu qui brûle le passé est déjà les braises rouges qui se gorgent de présent. Un chat, doucement indifférent (il sait, lui), ronronne ou ne ronronne pas. Quelqu'un peut être au bord de la couche.

Et cette réalité – pour une fois la vraie réalité – selon laquelle les Anciens Ancêtres reviennent vivants dans les rêves. C'est bien le corps vivant de l'Ancêtre des Ancêtres des corps qui vient là me sourire dans ce rêve et rire avec moi de ce que je meurs le corps en paix. Mon âme, je m'en occupe. Je jette le bébé avec l'eau du bain. L'âme s'lave à l'eau chaude, comme dirait Kropotkine.

À la limite, peu importe l'âge. Le corps est si mal foutu, si tant inadapté, si tant tellement à obsolescence programmée qu'il n'est pas étonnant s'il lâche en route. Passons à autre chose. Les civilisations doivent tendre (le mot est délicieusement bienvenu) à considérer la mort. Mettre le corps en paix vaut largement le « prolétariat de tous les pays, unissez-vous » de Marx. Le mot d'ordre vaut aussi son pesant sous la forme : « Peuples de tous les pays, mourez le corps en paix ». C'est que cela pourrait avoir un succès fou. C'est simple, clair, il y a un plan, un objectif, personne ne peut le refuser et les efforts collectifs ne peuvent qu'être bénéfiques.

La planète Terre ?

Le pays où le corps meurt en paix. L'univers entier ne peut que cesser la guerre des étoiles et rallier la Terre, ce pays où le corps meurt en paix. Mourir le corps en paix. Le reste se discute. Cela est indiscutable. C'est un axiome d'existence. À la fin, au moins avoir le corps est en paix.

Enfin.

Mourir n'est pas un soulagement. C'est un jeu de mots. Les mots sont des chats. Ils ont neuf vies et grande indifférence élégante à tout. Sauf peut-être à l'odeur d'adrénaline exhalée par une souris que ses griffes torturent. La souris ne meurt pas le corps en paix, si le chat s'en mêle.

Quant à moi, la mort elle-même semble indifférent. 70 ans passés m'indiffèrent aussi. Que le temps passe, c'est son problème, pas le mien. Même vieux, je n'ai jamais eu l'âge de ces enfantillages, il me semble. Mais mourir le corps en paix, là oui je marche, là oui j'achète. Je suis un militant du mouvement « mourir le corps en paix », en attendant mieux. Je me distribue des tracts de ce mouvement, bien fait pour l'Humanité. Aux dernières nouvelles, il paraîtrait que l'Organisation des Nations Unies, que l'on porte aux nues, l'ONU donc en aurait repris le slogan à son compte et en principe. C'est une affaire qui marche, ce mouvement car pourquoi souffrir ?

C'est que cela est fort douloureux et mourir pour mourir, je préfère le faire le corps en paix. On n'en conviendra.

Ce matin encore, une mésange, à poitrine rouge, guettait – cela se constatait – une lente goutte d'eau, suivant une rayure jaune d'une fleur. La goutte, la mésange comptait la boire. Le vent – un mauvais vent – passait fortuitement par là. Il vibre la goutte, qui chue. Est-ce idiot cela ?

La scène se figea sous les paupières closes du mourant. Le corps en paix, il souriait vaguement – les observateurs l'affirment – car il s'identifiait à la goutte d'eau, sauvée de la mésange par le vent et bue par la Terre, sa maman. Et va que je te souris, le corps en paix et la mort au pied du lit, amusée, un peu désolée, mais il faut respecter les taux de natalité fixés par les compagnies d'assurances.

Le chiffre, le chiffrement secret du vivant – les statistiques – ne relèvent pas la qualité de la mort du corps. Il faudrait un mètre étalon. Cela pourrait être mesuré par approximation. Faut trouver l'algorithme du mourir le corps en paix. Cet algorithme doit respecter la constante intersubjective quantitative, ce fameux 9. C'est pourquoi, entre autres, que l'espace-temps est courbe. C'est parce qu'il est procréateur. Cet algorithme devra mesurer la qualité du mourir le corps en paix. Sur de grandes séries statistiques, les moyennes vont se dégager d'elles-mêmes. La qualité est un avatar de la quantité. Alors le taux moyen de « mourir le corps en paix » pourra être imposé. Un objectif clair.

Ce programme de transition permettra de patienter en cherchant et en trouvant mieux. Cela ne nécessite pas la création d'un ministère. Un collège mondial suffira. Le premier Congrès sera présidé par le plus vieil homme sur terre, le doyen de l'Humanité. Lui saura de quoi parler. On croira peut-être que je me moque : pas du tout. Mais je l'avoue, c'est quand même marrant.

Et quand c'est pas marrant, c'est pas rigolo et si c'est pas rigolo, c'est pas marrant.

Rio

Je suis une force de vie.

78^{ème} variation

La géo-histoire du corps

C'est cela qui est en cause. Des histoires de corps, sur le corps, la littérature en est pleine. À s'en tenir aux livres de médecine, le tour n'en est pas fait. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de mettre le corps en perspective matérialiste et marxiste. Ne concentrer les efforts que sur ce sujet-objet : le corps. Une géo-histoire radicale, aussi hyper-réaliste radicale qu'à outrance permise, une telle géo-histoire mérite de voir le jour.

Car guère d'autres sujets-objets semblent aussi prometteurs. Partir du corps, en géo-historien matérialiste et marxiste n'a jamais été fait. Que je sache. Mais enfin, je suis assez guetteau-trou pour penser ne pas avoir raté l'essentiel de ce qui se voit sur cette terre, au début du XXI^e siècle (2017). D'abord amusé par l'idée, le chercheur se sidère de ce qui n'est pas du tout, même au fond, une plaisanterie. Certains moments de la géo-histoire s'en trouvent éclairés de façon tout à fait inattendue. Comment – par exemple – prendre autrement la découverte selon laquelle il faut identifier pénétration-éjaculation et procréation ? Ce moment, que les spécialistes devront tenter de dater, ce moment bouleverse l'humanité, périmé le mode de production écologique et poétique, ouvre un boulevard au capitalisme et enclenche un naturicide pour parvenir à un homme augmenté par les sciences et les arts. Excusez du peu.

C'est le corps qui mène à cette « découverte ». Jusqu'à preuve du contraire. En tout cas, les écoles buissonnières de ces chemins-là sont fort plaisantes à fréquenter. « Variations sur le corps » le montre un peu peut-être, je crois.

79^{ème} variation

La gérontologie

« Mourir le corps en paix », c'est le mot d'ordre universel. La gérontologie, spécialité en médecine générale, devient alors l'incontournable discipline. Toutes les forces doivent converger vers ce but humanitaire. Pour motiver les réticents (il y en a toujours), on leur dira qu'il y a un max de blé et de taux de croissance là-dedans. D'abord, en tous les cas, il est plus agréable et désirable de « mourir le corps en paix ». La gérontologie met de plus sur le marché une population de devenus non-producteurs, n'ayant donc plus qu'à consommer. Joli marché en perspective. La gérontologie – science des vieux – a deux objectifs : le premier consiste a, en effet, trouver le meilleur corps en paix que possible pour cette personne-là. Mais la gérontologie doit aussi – ce qu'elle fait déjà – accompagner le mourant. Cet accompagnement ne peut être négligé. Qu'est-ce que mourir ?

La question – en débat – doit nourrir l'accompagnement. La gérontologie, science exacte, est aussi d'une exploration poétique, et rêvaphysique. Mozart peut sauver une mort. Alors offrons-lui du Mozart.

Le problème retombe sur Mozart : quelle musique écrit-il pour apaiser à ce point, morts compris ? L'origine de la vie non-identifiée, le corps civilisé, la civilisation ne peut exister que parce que le corps existe. Toutes les civilisations se fondent sur le corps.

À chaque étape de civilisation, de culture, à chaque état de la civilisation correspond l'état du corps civilisé. Cet état du corps conditionne l'état de la culture. La civilisation est donc plus développée dans les classes sociales nanties. Les nantis peuvent améliorer le corps parce qu'ils en ont les moyens. La civilisation des classes possédantes se développe d'autant

plus que le corps humain est augmenté. Cette augmentation culturelle se réincarne donc dans un autre corps, en voie de mutation par augmentation, en OGM. Les formes de civilisations rendent donc compte des améliorations du corps lui-même, transhumanisé. Parmi ces formes culturelles, la morale cherche à prendre les commandes, à coiffer le tout. La morale se propose comme référent universel du corps-civilisation. Cette abstraction idéaliste, métaphysique, culturelle se trouve le plus possible éloignée de la forme physique, matérielle.

Le plus abstrait cherche à imposer le plus pratique au plus concret. La morale fait la morale au corps. La morale du corps ne sait donc apparaître qu'au moment et sur le lieu d'une civilisation développée. Il faut en effet apprendre un rationalisme idéaliste, où l'idée est déconnectée d'un vécu quotidien conformiste. La morale devient alors et alors seulement un critère de classement. Il faut que le corps aille bien (dans sa fonction bio-génétique) pour qu'il ait le moral. Lorsque le corps a le moral, alors peut naître chez lui une morale. Cette morale du moral du corps va chercher à devenir l'arme intersubjective absolue. La morale devient le référent absolu. La chose est d'autant plus contradictoire que d'une morale (du corps qui a le moral) à une morale universelle, il faut constituer un corpus sociologique. Faire cela n'est pas facile et demande du temps. La morale se fait donc, pour la première fois où elle apparaît, la morale se fait donc toujours provisoire. La morale cherche toujours les valeurs d'ajustement. Mais ces valeurs sont variables. La variation des valeurs est psycho-sociologique. Du coup se pose la question : mais c'est quoi cette foutue « morale » dont on nous bassine les amygdales ? Les dents du fond de la bouche baignent dans la « morale ». La morale se présente toujours comme une régulation des activités corporelles. Mais qui fixe cette morale ? Personne apparemment.

Si l'on creuse, la morale se présente aussi comme un code de conduite de classe. Chaque classe sociale a sa morale. Cette morale dépend du degré d'augmentation du corps de cette classe. À chacun son corps social, ajusté par le corps physique de chaque membre de cette classe. La morale donne donc des règles de vie de classe. Il y a autant de morales constituées qu'il y a de classes sociales. Dans la U-caverne, le nivellement harmonieux des corps implique donc l'absence

de morale. Il n'y a pas de morale parce qu'il n'y a pas de classe sociale. Toute la tribu de la U-caverne cherche à avoir un unique corps initial qui a le moral. C'est le communisme.

Le communiste est celui qui a un corps qui a le moral. La morale, abstraction culturelle, n'existe pas. La morale n'est qu'une pratique, une praxis.

Ce besoin de morale (anachronique catalogué comme « besoin »), ce besoin ne saurait surgir qu'avec le surgissement du premier mode de production créé pour le mode de production agricole. La dénaturalisation enclenchée met à distance le corps initial. La morale, la première morale, ne peut se fonder que sur un corps dénaturé, dénaturalisé, désincarné. Cette désincarnation, la morale va la mesurer. La morale surgit donc comme justification rétrospective et comme mesure de la dénaturalisation. La morale mesure cette dénaturalisation. La morale dénaturalise. De facto, la morale est non-écologique, non-poétique et anti-communiste. La morale ne peut qu'être anti-premier communisme écologique et politique. La morale civilise, contre-nature, la morale est contre-nature. Cette position géo-historique radicale est contradictoire. Par dénaturalisation (au sens strict, concret), la morale veut soumettre le naturel : le corps. L'abstrait veut contrôler le concret. Devenue bien vite morale de classe sociale, la morale – qui se prétend monolithique – éclate en autant de classes existantes. Elle perd son caractère universel. La philosophie moraliste va chercher à reconstituer une morale universelle. Comment ce puzzle non-reconstitué pourrait-il donner une image visible ?

La morale se fait alors tirée par les cheveux. La morale devient non pas universelle, mais objet métaphysique d'une linguistique jargonante. Le mot cherche alors à valoir comme loi intangible : « Ceci n'est pas moral . Ah bon ? Ah bon. » Merci de le dire. Mais où est le critère ?

La justice va s'empêtrer là-dedans, toute jurisprudence se veut de bonne morale. Donc de bonne morale de classe. La morale juste, la morale morale et donc toujours de classe, se faisant passer pour universelle. Voilà qui, somme toute, n'est pas très... moral.

La morale se substantifie. De corps abstrait, socioculturel, la morale devient axiome, axiomatique pratique. La morale cherche à diriger le corps. L'inadéquation abstrait/concret, c'est la morale substantifiée, la moralité moralisatrice. Le

consensus autour de cette substance qui se veut en acte, le consensus ne fait qu'être a posteriori. C'est enfreindre, bafouer la morale qui conduit à l'immoralité. Mais pour bafouer, il faut connaître les limites. Or la ligne de partage entre moral et immoral fluctue. Cette ligne dépend des classes sociales. Elle est externe, exogamique. Et, dans chaque classe sociale, la ligne de moralité évolue. Les lignes changent constamment. La sanction morale ne sait donc qu'être a posteriori. Les circonstances phénoménologiques font varier le jugement moral. La morale est toujours géo-historique. Que vous soyez puissants ou misérables... on connaît le refrain. Cette substantialisation née de la morale demande une longue maturation. Tous les problèmes traités a posteriori dépendent d'une morale qui ne peut être que transitoire. La morale est toujours provisoire. Ce caractère fluctuant de la morale pousse à un conservatisme réactionnaire. Lorsqu'une loi morale change, un groupe de classe veut garder les anciens bienfaits de l'ancienne loi. Ce bloc réactionnaire, toujours bloc de classe, permet le surgissement des mœurs et des religions. Les mœurs, comme les religions, les mœurs servent non seulement de morale provisoire, mais aussi et bientôt surtout, de tribunal. Le tribunal totalement idéologique, voire métaphysique, devient populaire, populiste, démagogue.

Les bonnes mœurs se mettent à veiller au grain. Mais que sont les mauvaises mœurs ? Celles que la morale réprouve. Mais la morale réprouve a posteriori. Les bonnes mœurs sont donc autoproduites. Les bonnes mœurs s'auto-produisent. Elles n'évoluent que sous le coup des pressions démographiques. Sous cette pression, le corps-civilisation doit tenir compte de la redistribution de populations. À 1 million d'hommes sur Terre, on ne peut plus faire de même si cette pauvre Terre en compte 7 milliards. La démographie bouleverse la morale. La morale va donc tenter de contrôler le corps démographique. L'acte sexuel va être moralisé. La position du corps lors d'une copulation va être réglementée, moralisée. La position du missionnaire s'impose. C'est pas toujours marrant. Et l'on a pas tous la vocation du missionnaire. De même la sodomie devient beurk caca, au grand dam des homosexuels et des sodomites en général. Se faire tailler une pipe par sa légitime va valoir en confession à l'église de paters. La sentence morale tombe : deux paters. Il faut dire

que faute morale avouée, à demi pardonnée. Donc à demi taxée. Ainsi la morale se met au point sous les draps, comme partout. Celui qui contrôle l'état d'utilisation d'un trou du cul montre à l'évidence qu'il est bien capable de fourrer son nez partout. Rien ne lui fait peur. Kamikaze, le moralisateur. Cette autonomie législatrice moraliste permet aussi aux sophistes d'envahir le terrain de jeu. Tous les Grecs sont menteurs, disait un grec. Maintenant, tous les moralistes sont des menteurs et donc tous les menteurs sont moralistes. On n'en sort pas.

La morale, alimentée par la sophistique, augmentée de théologisme, devient un corps creux, sophiste à fond la caisse. On patauge bien vite dans cet édifice complexe, destiné – par moralisme – à faire disparaître le corps-civilisation. Le corps-civilisation fondateur est remplacé par un pur esprit (futile esprit de corps...). L'âme achève de broser le tableau abstrait, œuvre toujours de circonstance. Le combat contre la morale devient alors un véritable donquichottisme. Toutes les règles morales sont des moulins à vent. Ces moulins tournent sous la force du courant perpétuel qui se nomme la société. Chaque acte culturel alimente les bras de ces moulins à vent. Le grain moulu, c'est le corps-civilisation. Une administration de ce foutoir devient nécessaire. Des fonctionnaires – les moralistes – sont engagés et rémunérés à cet effet. On les trouve dans les châteaux, les bonnes maisons bourgeoises et bientôt dans les alcôves des États-nations. Les moralistes sentencent la morale. Ils dictent les lois. Le bon peuple (de classe) les respecte plus ou moins. Passer de la jupe longue à la jupe courte (Courrèges, années 1950-60) demande un réajustement moral. Non, cette femme en mini-jupe n'est pas une pute. Vous lui voyez peut-être la fufoune (car, en plus, elle n'a pas de culotte), mais maintenant, ce n'est pas une pute. C'est qu'il faut avoir le sens du retournement vertigineux. La morale s'adapte aux marchés des consommateurs. La morale n'est qu'une régulation civile des normes morales de comportement. Le déviant – aux yeux de la morale – va être jugé à l'aune de son écart. Il importe qu'il s'écarte. Ce qui est en cause, c'est la profondeur de cette déviance. Alors les censeurs pénètrent dans l'intime intimité du déviant et scrute pour comprendre comment il a pu en arriver à ce point là. Le Marquis de Sade est un cas d'école. À quoi sert, alors,

l'Académie des Sciences Morales Politiques Française ? En regard de la morale, à rien. Cette Académie doit donc être renforcée. Elle aura pour but de fournir régulièrement un texte réajustant la morale en cours. Pour admettre cette modification, de grands moralistes travailleront. Ce collègue de moralistes aura une instance consultative ayant droit de veto. Ce Collège est composé d'enfants de 9 à 18 ans (on pourra discuter les chiffres de cette fourchette). Ce Conseil des enfants aura pour tâche de coller au plus immédiat concret. Ce Conseil est constamment renouvelé grâce à la limite d'âge. Alors peut-être un cadre moral pourra être dressé, tracé, respecté, accepté. En attendant, la morale reste un sport de salons fins, réservé aux nantis. Donc la morale n'est guère intéressante. On a beau se repasser la patate chaude de la morale, cette morale n'entérine pas moins les inégalités sociales, la lutte des classes, le naturicide. La violence est, dans son principe, bannie. Passé un certain grand nombre de cadavres, il ne s'agit pas d'un crime mais d'une statistique moralisatrice. Cette farce grotesque s'incarne dans la morale, morale elle-même désincarnée. Le paradoxe est costaud. On n'a jamais réussi à représenter la morale en art par exemple. Le seul symbole de morale se réfugie parfois dans un index pointé, balancé, devant le visage de l'exécutant et de l'exécuté : « ce que tu fais là, c'est pas bien. » Et le doigt du Schtroumpf moralisateur menace le Schtroumpf farceur. Le ridicule le dispute au grotesque. Imaginons la Justice qui, au lieu d'être aux yeux bandés et bien balancée, agiterait le doigt. De quoi faire peur, sans doute. De quoi faire peur aux petits enfants, lorsqu'ils mettent un bon porno sur Internet ou bien qu'ils viennent d'une partie tournante tournée avec la petite cousine, qui n'a pas encore ses règles.

La morale reste un vague vieux voile permanent, indistinct et versatile, sinon à parution aléatoire. Tous les mouvements contestataires, contestant la morale, doivent en proposer une autre de substitution. Une nouvelle morale. Mais c'est qu'un truc pareil ne s'invente pas en claquant des doigts. D'autant que si la morale est bien un corpus construit a posteriori, la nouvelle morale n'a pas d'expérience, forcément. Les sectes s'engouffrent là : une poignée d'êtres humains va tenter de mettre en pratique cette nouvelle morale. C'est le cas du christianisme, par exemple. Il faudra ensuite mille ans pour

mettre au point le cahier des charges de la nouvelle morale : la Bible. Excusez du peu.

La masse de travail pour mettre au point ce corpus laisse pantois. Les travaux d'Hercule. En conséquence, la morale, toutes les morales ne savent qu'être provisoires, au gré des courants intersubjectifs du mode de production concerné.

La morale provisoire est permanente. Cette permanence du provisoire, du précaire, incite à l'immoralité. La morale pousse à l'immoralité, au moins par le goût bien français de contourner la loi. L'immoralité, c'est la moralité qui cherche à contourner la loi. L'intériorisation de la loi ne garantit aucune stabilité. La morale vient toujours de l'extérieur du système social. La morale résulte d'une action idéologique de masse. Chacun, socialement, contribue à renforcer la morale de sa classe sociale. C'est ainsi que la morale est répressive. Cette répression, fascisante, révolte les amoureux de la liberté. La morale n'est pas dans les gènes. C'est un acquis abstrait culturel. Violer la loi, c'est violer le texte écrit de cette loi. Violer, transgresser la morale, c'est transgresser un vague code, vaguement écrit, changeant sans cesse, oralement, pratiquement. La morale propose des lois orales aléatoires. Faut suivre, au risque de se perdre.

« Ce type n'a aucune morale » peut être dit par n'importe qui. La morale à laquelle il réfère est écrite sur le sable. Le moindre chameau qui passe et la loi morale fout le camp. Voilà un phare à la Monsieur Jean de La Fontaine.

Épilogue

« Variations sur le corps » présente l'incontestable désavantage d'être un exemple de recherche en cours.

C'est un texte de transition.

Au fond, aucune catégorie n'apparaît. Quelques formules, plus ou moins hasardeuses, plus ou moins heureuses peuvent égayer le développement mais c'est assez maigre. Patauger dans le micmac fait toujours cet effet. Toutefois la notion de « corps-civilisation » porte parfois ses fruits. Un sujet est absorbé sous un autre angle et la chose semble fonctionner. On ne peut en tout cas dogmatiser « Variations sur le corps ». Ce caractère évanescent est nécessaire. Les « Variations » ne sont, de ce point de vue, qu'un exercice linguistique sur le mot corps. On ne craindra pas se moquer et l'on pourra alors tenter soi-même d'utiliser l'outil conceptuel « corps-civilisation ». Les variables d'ajustement du corps jalonnent la géo-histoire du corps-civilisation. Il suffit de les repérer. L'idée de U-caverne permet une autre approche du mythe de la caverne de Platon. Tant mieux. La notion de capital intersubjectif enrichit un peu celle de Marx. La découverte de la procréation bouleverse ses variables. Le Débit du Lolo du Biberon de Bébé, le DLBB réoriente l'approche économique-politique. La notion de mode de production écologique et poétique permet une géo-histoire des modes de production, de reproduction et de consommation. La femmologie remplace la démographie. Le corps démographique existe. La violentologie met au cœur de la réflexion l'atroce question de la violence. L'humour et quelques autres petites idées font le reste. Le « mourir le corps en paix » achève le périple étudiant, sinon scolaire.

Le mapisme – marxisme anarco-poétique – devient un instrument de recherche amusant.

Enfin – redisons-le – une pointe d'humour ravageur ne fait pas de mal. Il faut savoir se foutre de sa gueule.

Il est possible que la gentillesse soit un concept politique fondamental.

Une gentillologie doit pouvoir se mettre au point : la paix n'arrêtera jamais la guerre, mais il est possible que la gentillesse y contribue à le faire de façon déterminante.

C'est maintenant vers cette gentillologie que le mapisme doit se tourner.

Jeudi 19 janvier 2017
Saint-Hilaire de Brethmas

Christian Riochet

